

Rep. XIII. 3. no. 106.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711779-p0002-6

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711779-p0005-3

OEUVRES

COMPLETTES

DE

VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711779-p0006-8



LE COM.TE D'ARGENTAL.

J. Defraine, Del.

J. B. Fosseyeux, Sculp. 1788.

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME CINQUANTE-DEUXIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1784.

KÖNIGL. PREUSS.
UNIVERS.
ZU HALLE

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

CES lettres embraſſent un eſpace de plus de ſoixante années : et M. de *Voltaire*, jeune et peu connu, dans la force de l'âge et au milieu des perſécutions, vieux et au comble de la gloire, y paraît toujours le même. On le voit s'occuper de ſes ouvrages avec une activité infatigable, en riant le premier de l'importance qu'il y attache ; plaiſantant ſur leurs défauts, mais ſérieuſement paſſionné pour les progrès et les intérêts de l'humanité ; prodiguant les railleries à ſes critiques, ou ſe livrant contre eux à ſa colère, mais haïſſant les oppreſſeurs et les fanatiques bien plus que ſes ennemis ; cherchant à ménager l'amour propre des gens de lettres, feſant à la paix des ſacrifices qu'on n'eût oſé lui propoſer ; ſaiſiſſant avec avidité l'occaſion d'encourager le talent, de ſoulager la misère, de défendre l'opprimé ; violent et bon, ſenſible et gai ; uniſſant enfin une philoſophie profonde à quelques petiteſſes que les gens du monde lui reprochaient avec amertume, et qu'il avait priſes en vivant avec eux.

Ces lettres où il paraît tout entier, où il

montre à ſes amis ſes faibleſſes, ſes mouvemens d'humeur, ſes projets de vengeance comme ſa bienfeſance et ſa ſenſibilité, ſes terreurs comme ſon courage ; ces lettres ſont la meilleure réponſe qu'on puiſſe oppoſer à ſes nombreux ennemis. Ce n'eſt pas une confeſſion faite avec oſtentation, écrite pour le public, où l'auteur ſe préſente comme il veut être vu ; c'eſt l'homme même que l'on trouve ici tel qu'il a été dans tous les momens de ſa vie, et qui ſe laiſſe voir ſans chercher à ſe montrer ou à ſe cacher.

Ces lettres prouvent que ſi la philoſophie de ſes ouvrages a ſuivi, dans ſa hardieſſe, les progrès de la liberté de penſer, celle de ſon eſprit fut toujours la même ; que la crainte de ſe compromettre lui fit commettre quelques fautes, mais ne ſuſpendit jamais la guerre qu'il avait déclarée à la ſuperſtition. C'était ſon grand objet, celui vers lequel il dirigeait tous ſes travaux, auquel il feſait ſervir le ſuccès des ouvrages qui y paraiſſaient les plus étrangers. Souvent il paraît occupé d'une tragédie nouvelle, de la faire jouer, d'en aſſurer la réuſſite ; mais d'autres lettres apprennent que cette réuſſite lui ſemble néceſſaire pour échapper à la perſécution dont le menace un ouvrage utile qu'il va faire paraître.

On n'a pas imprimé toutes les lettres qu'on a pu recueillir ; on a supprimé celles qui, n'apprenant rien ni sur l'auteur ni sur ses ouvrages, qui, ne renfermant aucun jugement sur les hommes, sur les affaires ou sur les livres, n'auraient pu avoir d'intérêt.

Nous serons contens si les lecteurs trouvent que, de tous les hommes célèbres dont on a imprimé les lettres après leur mort, il est le premier qui n'ait pas ennuyé, et qui ait pu être lu pour le seul plaisir de lire.

RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

1715–1737.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711779-p0015-8

RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.

A MADAME

LA MARQUISE DE MIMEURE.

J'AI vu, Madame, votre petite chienne, votre petit chat, et mademoiſelle *Aubert*. Tout cela ſe porte bien, à la réſerve de mademoiſelle *Aubert* qui a été malade, et qui, ſi elle n'y prend garde, n'aura point de gorge pour Fontainebleau. A mon gré, c'eſt la ſeule choſe qui lui manquera, et je voudrais de tout mon cœur que ſa gorge fût auſſi belle et auſſi pleine que ſa voix. 1715.

Puiſque j'ai commencé par vous parler de comédiennes, je vous dirai que la *Duclos* ne joue preſque point, et qu'elle prend tous les matins quelques priſes de ſéné et de caſſe, et le ſoir pluſieurs priſes du comte d'*Uzès*. *N**** adore toujours la dégoûtante *Lavoye;* et le maigre *N**** a beſoin de recourir aux femmes, car les hommes l'ont abandonné.

1715. Au reſte, on ne nous donne plus que de très-mauvaiſes pièces jouées par de très-mauvais acteurs. En récompenſe, mademoiſelle de *Montbrun* récite très-joliment des pièces comiques. Je l'ai entendue déclamer des rôles du Miſanthrope avec beaucoup d'art et beaucoup de naturel. Je ne vous dis rien de l'Important (1), car je vous écris avant la repréſentation, et je veux me réſerver une occaſion de vous écrire une ſeconde fois.

On joue à l'opéra Zéphire et Flore (2). On imprime l'Anti-Homère de *Terraſſon*, et les vers héroïques, moraux, chrétiens et galans de l'abbé *du Jari*. Jugez, Madame, ſi on peut en conſcience m'interdire la ſatire; permettez-moi donc d'être un peu malin.

J'ai pourtant une plus grande grâce à vous demander. C'eſt la permiſſion d'aller rendre mes devoirs à M. de *Mimeure* et à vous, dans l'un de vos châteaux où peut-être vous ennuyez-vous quelquefois. Je ſais bien que je perdrais auprès de vous tout le fiel dont je me nourris à Paris; mais afin de ne me pas gâter tout-à-fait, je ne reſterais que huit ou dix jours avec vous. Je vous apporterais ce que j'ai fait d'Oedipe. Je vous demanderais vos conſeils ſur ce qui eſt déjà fait, et ſur ce qui n'eſt pas travaillé; et j'aurais à M. de *Mimeure* et à vous, l'obligation de faire une bonne pièce.

(1) On ne connaît qu'une comédie de ce nom, par *Brueys*, jouée pour la première fois, en 1693.

(2) Tragédie-opéra de *Duboulay*, muſique des fils de *Lulli*, repréſentée en 1688, et repriſe en 1715.

Je n'ose pas vous parler des occupations auxquelles vous avez dit que vous vous destiniez pendant votre solitude. Je me flatte pourtant que vous voudrez bien m'en faire la confidence toute entière ; 1715.

Car nous savons que Vénus et Minerve
De leurs trésors vous comblent sans réserve.
Les Grâces même et la troupe des Ris,
Quoiqu'ils soient tous citoyens de Paris,
Et qu'en ces lieux ils se plaisent à vivre,
Jusqu'en province ont bien voulu vous suivre.

Ayez donc la bonté de m'envoyer, Madame, signée de votre main, la permission de venir vous voir. Je n'écris point à M. de *Mimeure*, parce que je compte que c'est lui écrire en vous écrivant. Permettez-moi seulement, Madame, de l'assurer de mon respect et de l'envie extrême que j'ai de le voir.

1716.

LETTRE II.

A MADAME

LA MARQUISE DE MIMEURE.

On ne peut vaincre sa destinée : je comptais, Madame, ne quitter la solitude délicieuse où je suis que pour aller à Sulli ; mais M. le duc et madame la duchesse de *Sulli* vont à Villars, et me voilà, malgré moi, dans la nécessité de les y aller trouver. On a su me déterrer dans mon hermitage pour me prier d'aller à Villars ; mais on ne m'y fera point perdre mon repos (3). Je porte à présent un manteau de philosophe dont je ne me déferai pour rien au monde.

Vous ne me reverrez de long-temps, madame la Marquise ; mais je me flatte que vous vous souviendrez un peu de moi, et que vous ferez toujours sensible à la tendre et véritable amitié que vous savez que j'ai pour vous. Faites-moi l'honneur de m'écrire quelquefois des nouvelles de votre santé et de vos affaires ; vous ne trouverez jamais personne qui s'y intéresse autant que moi.

Je vous prie de m'envoyer le petit emplâtre que vous m'avez promis pour le bouton qui m'est venu

(3) M. de *Voltaire* avait eu une passion très-violente pour madame la maréchale de *Villars* ; il disait dans la suite que c'était la seule qui l'eût emporté sur l'amour du travail, et qui lui eût fait perdre du temps.

sur l'œil. Surtout ne croyez point que ce soit coquetterie, et que je veuille paraître à Villars avec un défagrément de moins. Mes yeux commencent à ne me plus intéreſſer qu'autant que je m'en ſers pour lire et pour vous écrire. Je ne crains plus même les yeux de perſonne ; et le poëme d'*Henri IV* et mon amitié pour vous ſont les deux ſeuls ſentimens vifs que je me connaiſſe. 1716.

LETTRE III.

A MADAME

LA MARQUISE DE MIMEURE.

Je vais demain à Villars : je regrette infiniment la campagne que je quitte, et ne crains guère celle où je vais.

Vous vous moquez de ma préſomption, Madame, et vous me croyez d'autant plus faible que je me crois raiſonnable. Nous verrons qui aura raiſon de nous deux. Je vous réponds par avance que ſi je remporte la victoire, je n'en ſerai pas fort énorgueilli.

Je vous remercie beaucoup de ce que vous m'avez envoyé pour mon œil ; c'eſt actuellement le ſeul remède dont j'aye beſoin, car ſoyez bien sûre que je ſuis guéri pour jamais du mal que vous craignez pour moi : vous me faites ſentir que l'amitié eſt d'un prix plus eſtimable mille fois que l'amour. Il me ſemble même que je ne ſuis point du tout fait

1716. pour les passions. Je trouve qu'il y a en moi du ridicule à aimer, et j'en trouverais encore davantage dans celles qui m'aimeraient. Voilà qui est fait; j'y renonce pour la vie.

Je suis sensiblement affligé de voir que votre colique ne vous quitte point; j'aurais dû commencer ma lettre par là. Mais ma guérison, dont je me flatte, m'avait fait oublier vos maux pour un petit moment.

S'il y a quelques nouvelles, mandez-les-moi à Villars, je vous en prie. Conservez, si vous pouvez, votre santé et votre fortune. Je n'ai rien de si à cœur que de trouver l'une et l'autre rétablies à mon retour. Ecrivez-moi au plutôt comment vous vous portez.

LETTRE IV.

A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

A Sulli, 20 juin.

MONSIEUR,

1717. Vous avez beau vous défendre d'être mon maître, vous le serez quoi que vous en disiez. Je sens trop le besoin que j'ai de vos conseils; d'ailleurs les maîtres ont toujours aimé leurs disciples, et ce n'est pas là une des moindres raisons qui m'engagent à être le vôtre. Je sens qu'on ne peut guère réussir dans les grands ouvrages sans un peu de conseils

et beaucoup de docilité. Je me souviens bien des critiques que monsieur le grand-prieur et vous, vous me fîtes dans un certain souper chez M. l'abbé de *Bussi*. Ce souper-là fit beaucoup de bien à ma tragédie ; et je crois qu'il me suffirait pour faire un bon ouvrage de boire quatre ou cinq fois avec vous. *Socrate* donnait ses leçons au lit, et vous les donnez à table ; cela fait que vos leçons sont sans doute plus gaies que les siennes. 1717.

Je vous remercie infiniment de celles que vous m'avez données sur mon épître à M. le Régent ; et quoique vous me conseilliez de louer, je ne laisserai pas de vous obéir.

Malgré le penchant de mon cœur,
A vos conseils je m'abandonne.
Quoi ! je vais devenir flatteur !
Et c'est Chaulieu qui me l'ordonne ! (*)

Je suis, &c.

(*) Voyez le volume d'Epîtres, et les Lettres en vers. L'abbé de *Chaulieu* mourut en philosophe en 1720, à l'âge de 81 ans.

1719.

LETTRE V.

A MADAME

LA MARQUISE DE MIMEURE.

A Villars.

AURIEZ-vous, Madame, assez de bonté pour moi, pour être un peu fâchée de ce que je suis si long-temps sans vous écrire? Je suis éloigné depuis six semaines de la désolée ville de Paris : je viens de quitter le Bruel où j'ai passé quinze jours avec M. le duc de *la Feuillade*. N'est-il pas vrai que c'est bien là un homme? Et si quelqu'un approche de la perfection, il faut absolument que ce soit lui. Je suis si enchanté de son commerce que je ne peux m'en taire, surtout avec vous pour qui vous savez que je pense comme pour M. le duc de *la Feuillade*, et qui devez surement l'estimer par la raison qu'on a toujours du goût pour ses semblables.

Je suis actuellement à Villars : je passe ma vie de château en château ; et si vous aviez pris une maison à Passi, je lui donnerais la préférence sur tous les châteaux du monde.

Je crains bien que toutes les petites tracasseries que M. *Las* a eues avec le peuple de Paris, ne rendent les acquisitions un peu difficiles. Je songe toujours à vous lorsqu'on me parle des affaires présentes ; et dans la ruine totale que quelques gens

craignent, comptez que c'eſt votre intérêt qui m'alarme le plus. 1719.

Vous méritiez aſſurément une autre fortune que celle que vous avez, mais encore faut-il que vous en jouiſſiez tranquillement, et qu'on ne vous l'écorne pas. Quelque choſe qui arrive, on ne vous ôtera point les agrémens de l'eſprit. Mais ſi on y va toujours du même train, on pourra bien ne vous laiſſer que cela; et franchement, ce n'eſt pas aſſez pour vivre commodément, et pour avoir une maiſon de campagne où je puiſſe avoir l'honneur de paſſer quelque temps avec vous.

Notre poëme (*) n'avance guère. Il faut s'en prendre un peu au biribi où je perds mon bonnet. Le petit *Génonville* m'a écrit une lettre en vers qui eſt très-jolie: je lui ai fait réponſe, mais non pas ſi bien. Je ſouhaite quelquefois que vous ne le connaiſſiez point, car vous ne pourriez plus me ſouffrir.

Si vous m'écrivez, ayez la bonté de vous y prendre inceſſamment: je ne reſterai pas ſi longtemps à Villars, et je pourrai bien venir vous faire ma cour à Paris dans quelques jours.

Adieu, madame la Marquiſe; écrivez-moi un petit mot, et comptez que je ſuis toujours pénétré de reſpect et d'amitié pour vous.

(*) La Henriade.

1720.

LETTRE VI.

A M. THIRIOT. (*)

Je suis encore incertain de ma destinée. J'attends M. le duc de *Sulli* pour régler ma marche. Comptez que je n'ai d'autre envie que de passer avec vous beaucoup de ces jours tranquilles dont nous nous trouvions si bien dans notre solitude.

Je viens d'écrire une lettre à M. de *Fontenelle*, à l'occasion d'un phénomène qui a paru dans le soleil, hier jour de la Pentecôte. Vous voyez que je suis poëte et physicien. J'ai une grande impatience de vous voir pour vous montrer ce petit ouvrage dont vous grossirez votre recueil.

Avez-vous toujours, mon cher ami, la bonté de faire, en ma faveur, ce qu'*Esdras* fit pour l'Ecriture sainte, c'est-à-dire, d'écrire de mémoire mes pauvres ouvrages? S'il y a quelque nouvelle à Paris faites-m'en part. J'espère de vous y revoir bientôt dans cette bonne santé dont vous me parlez. Comme la ressemblance de nos tempéramens est parfaite, je me porte aussi bien que vous; je crois cependant que vous avez eu hier mal à l'estomac, car j'ai eu une indigestion.

Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur.

(*) M. de *Voltaire* avait connu M. *Thiriot* en 1714, chez un procureur, où leurs parens qui les destinaient au barreau, les avaient placés. L'aversion pour la chicane, et le goût des vers et des spectacles, sentimens communs aux deux jeunes gens, les rendirent bientôt amis. Leur liaison dura jusqu'à la mort de M. *Thiriot*, en 1772, à Paris où il était le correspondant littéraire du roi de Prusse.

LETTRE VII. 1722.

A M. THIRIOT.

A Blois, 2 janvier.

Il faut que je vous faſſe part de l'enchantement où je ſuis du voyage que j'ai fait à la Source, chez milord *Bolingbroke* et chez madame de *Villette*. J'ai trouvé dans cet illuſtre anglais toute l'érudition de ſon pays, et toute la politeſſe du nôtre. Je n'ai jamais entendu parler notre langue avec plus d'énergie et de juſteſſe. Cet homme, qui a été toute ſa vie plongé dans les plaiſirs et dans les affaires, a trouvé pourtant le moyen de tout apprendre et de tout retenir. Il ſait l'hiſtoire des anciens Egyptiens comme celle d'Angleterre. Il poſsède *Virgile* comme *Milton;* il aime la poëſie anglaiſe, la françaiſe et l'italienne; mais il les aime différemment, parce qu'il diſcerne parfaitement leurs différens génies.

Après le portrait que je vous fais de milord *Bolingbroke*, il me ſiéra peut-être mal de vous dire que madame de *Villette* et lui ont été infiniment ſatisfaits de mon poëme. Dans l'enthouſiaſme de l'approbation, ils le mettaient au-deſſus de tous les ouvrages de poëſie qui ont paru en France; mais je ſais ce que je dois rabattre de ces louanges outrées. Je vais paſſer trois mois à en mériter une partie. Il me paraît qu'à force de corriger, l'ouvrage prend enfin une forme raiſonnable. Je vous le montrerai

1722. à mon retour, et nous l'examinerons à loisir. A l'heure qu'il est M. de *Canillac* le lit et me juge. Je vous écris en attendant le jugement. Je ferai demain à Uffé où je compte trouver une épître de vous. Je suis très-malade, mais je me suis accoutumé aux maux du corps et à ceux de l'ame : je commence à les souffrir avec patience, et je trouve dans votre amitié et dans ma philosophie des ressources contre bien des choses. Adieu.

LETTRE VIII.

A M. J. B. ROUSSEAU.

23 janvier.

MONSIEUR le baron de *Breteuil* m'a appris, Monsieur, que vous vous intéressiez encore un peu à moi, et que le poëme d'*Henri IV* ne vous est pas indifférent ; j'ai reçu ces marques de votre souvenir avec la joie d'un disciple tendrement attaché à son maître. Mon estime pour vous, et le besoin que j'ai des conseils d'un homme seul capable d'en donner de bons en poësie, m'ont déterminé à vous envoyer un plan, que je viens de faire à la hâte, de mon ouvrage : vous y trouverez, je crois, les règles du poëme épique observées.

Le poëme commence au siége de Paris, et finit à sa prise ; les prédictions faites à *Henri IV* dans le premier chant s'accomplissent dans tous les autres ; l'histoire n'est point altérée dans les principaux faits, les fictions y sont toutes allégoriques ; nos passions, nos vertus

et nos vices y ſont perſonnifiés ; le héros n'a de faibleſſe que pour faire valoir davantage ſes vertus. Si tout cela eſt ſoutenu de cette force et de cette beauté continue de la diction, dont l'uſage était perdu en France ſans vous, je me flatte que vous ne me déſavouerez point pour votre diſciple. Je ne vous ai fait qu'un plan fort abrégé de mon poëme, mais vous devez m'entendre à demi-mot, votre imagination ſuppléera aux choſes que j'ai omiſes. Les lettres que vous écrivez à M. le baron de *Breteuil* me font eſpérer que vous ne me refuſerez pas les conſeils que j'oſe dire que vous me devez. Je ne me ſuis point caché de l'envie que j'ai d'aller moi-même conſulter mon oracle. On allait autrefois de plus loin au temple d'*Apollon*, et ſurement on n'en revenait point ſi content que je le ſerai de votre commerce. Je vous donne ma parole que ſi vous allez jamais aux Pays-Bas, j'y viendrai paſſer quelque temps avec vous. Si même l'état de ma fortune préſente me permettait de faire un auſſi long voyage que celui de Vienne, je vous aſſure que je partirais de bon cœur, pour voir deux hommes auſſi extraordinaires dans leurs genres que M. le prince *Eugène* et vous. Je me ferais un véritable plaiſir de quitter Paris pour vous réciter mon poëme devant lui à ſes heures de loiſir. Tout ce que j'entends dire ici de ce prince à tous ceux qui ont eu l'honneur de le voir, me le fait comparer aux grands-hommes de l'antiquité. Je lui ai rendu dans mon ſixième chant un hommage qui, je crois, doit d'autant moins lui déplaire, qu'il eſt moins ſuſpect de flatterie, et que c'eſt à la ſeule vertu que je le rends. Vous verrez par l'argument de chaque livre de mon

1722.

1722. ouvrage, que le sixième est une imitation du sixième de *Virgile*. St *Louis* y fait voir à *Henri IV* les héros français qui doivent naître après lui; je n'ai point oublié parmi eux M. le maréchal de *Villars;* voici ce qu'en dit St *Louis:*

Regardez dans Denain l'audacieux Villars
Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars,
Arbitre de la paix que la victoire amène,
Digne appui de son roi, digne rival d'Eugène.

C'était là effectivement la louange la plus grande qu'on pouvait donner à M. le maréchal de *Villars*, et il a été lui-même flatté de la comparaison. Vous voyez que je n'ai point suivi les leçons de *la Motte* qui, dans une assez mauvaise ode à M. le duc de *Vendôme*, crut ne pouvoir le louer qu'aux dépens de M. le prince *Eugène* et de la vérité.

Comme je vous écris tout ceci, madame la duchesse de *Sulli* m'apprend que vous avez mandé à M. le commandeur de *Comminges* que vous irez cet été aux Pays-Bas. Si le voisinage de la France pouvait vous rendre un peu de goût pour elle, et que vous pussiez ne vous souvenir que de l'estime qu'on y a pour vous, vous guéririez nos français de la contagion du faux bel esprit qui fait plus de progrès que jamais. Du moins si on ne peut espérer de vous revoir à Paris, vous êtes bien sûr que j'irai chercher à Bruxelles le véritable antidote contre le poison des *la Motte*. Je vous supplie, Monsieur, de compter toute votre vie sur moi, comme sur le plus zélé de vos admirateurs.

Je suis, &c.

LETTRE

LETTRE IX. 1722.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A Forges, juillet.

LA mort malheureuse de M. le duc de *Melun* vient de changer toutes nos résolutions ; M. le duc de *Richelieu* qui l'aimait tendrement en a été dans une douleur qui a fait connaître la bonté de son cœur, mais qui a dérangé sa santé. Il a été obligé de discontinuer ses eaux, et il va recommencer dans quelques jours sur nouveaux frais. Je resterai avec lui encore une quinzaine, ainsi ne comptez plus sur nous pour vendredi prochain ; pour moi je commence à craindre que les eaux ne me fassent du mal après m'avoir fait assez de bien. Si j'ai de la santé je reviendrai à la Rivière gaiement ; si je n'en ai point, j'irai tristement à Paris ; car, en vérité, je suis honteux de ne me présenter devant mes amis qu'avec un estomac faible et un esprit chagrin. Je ne veux vous donner que mes beaux jours et ne souffrir qu'incognito.

Si vous ne savez rien du détail de la mort de M. de *Melun*, en voici quelques particularités :

Samedi dernier, il courait le cerf avec M. le Duc ; ils en avaient déjà pris un, et en couraient un second ; M. le Duc et M. de *Melun* trouvèrent dans une voie étroite le cerf qui venait droit à eux ; M. le Duc eut

1722. le temps de se ranger. M. de *Melun* crut qu'il aurait le temps de croiser le cerf, et poussa son cheval. Dans le moment le cerf l'atteignit d'un coup d'andouiller si furieux que le cheval, l'homme et le cerf en tombèrent tous trois. M. de *Melun* avait la rate coupée, le diaphragme percé et la poitrine refoulée; M. le Duc qui était seul auprès de lui banda sa plaie avec son mouchoir, et y tint la main pendant trois quarts d'heure; le blessé vécut jusqu'au lundi suivant, qu'il expira à six heures et demie du matin, entre les bras de M. le Duc, et à la vue de toute la cour, qui était consternée et attendrie d'un spectacle si tragique; mais qui l'oubliera bientôt. Dès qu'il fut mort, le roi partit pour Versailles, et donna au comte de *Melun* le régiment du défunt. Il est plus regretté qu'il n'était aimé; c'était un homme qui avait peu d'agrémens, mais beaucoup de vertu, et qu'on était forcé d'estimer.

On nous mande de Paris que madame de *Villette* a gagné son procès en Angleterre, et a déclaré son mariage (4). Voilà toutes les nouvelles que je sais. La plume me tombe des mains. Je vous prie de dire à *Thiriot* que, dès que j'aurai la tête nette, je lui écrirai des volumes.

(4) Avec milord *Bolingbroke*.

LETTRE X.

1722.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

Paris, ſeptembre.

J'ARRIVAI hier à Paris, et logeai chez le baigneur où je ſuis encore; mais je compte profiter demain de la bonté que vous avez de me prêter votre appartement; le mien ne ſera prêt que dans huit à dix jours au plutôt. Je ſuis obligé de paſſer ma journée avec des ouvriers qui ſont auſſi trompeurs que des courtiſans; c'eſt ce qui fait que j'irai très-volontiers à Fontainebleau, et que j'aimerai tout autant être trompé par des miniſtres et par des femmes, que par mon doreur et par mon ébeniſte. Puiſque vous ſavez mes fredaines de Forges, il faut bien vous avouer que j'ai perdu près de cent louis au pharaon, ſelon ma louable coutume de faire tous les ans quelque leſſive au jeu.

1722.

LETTRE XI.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A la Haie, 7 octobre.

VOTRE lettre a mis un nouvel agrément dans la vie que je mène à la Haie. De tous les plaisirs du monde, je n'en connais point de plus flatteur que de pouvoir compter sur votre amitié. Je resterai encore quelques jours à la Haie pour y prendre toutes les mesures nécessaires sur l'impression de mon poëme, et je partirai lorsque les beaux jours finiront. Il n'y a rien de plus agréable que la Haie quand le soleil daigne s'y montrer. On ne voit ici que des prairies, des canaux et des arbres verts; c'est un paradis terrestre depuis la Haie jusqu'à Amsterdam. J'ai vu avec respect cette ville, qui est le magasin de l'univers. Il y avait plus de mille vaisseaux dans le port. De cinq cents mille hommes qui habitent Amsterdam, il n'y en a pas un d'oisif, pas un pauvre, pas un petit-maître, pas un insolent. Nous rencontrâmes le Pensionnaire à pied, sans laquais, au milieu de la populace. On ne voit là personne qui ait de cour à faire. On ne se met point en haie pour voir passer un prince. On ne connaît que le travail et la modestie. Il y a à la Haie plus de magnificence et plus de société par le concours des ambassadeurs. J'y passe ma

vie entre le travail et le plaiſir, et je vis ainſi à la hollandaiſe et à la françaiſe. Nous avons ici un opéra déteſtable ; mais en revanche je vois des miniſtres calviniſtes, des arméniens, des ſociniens, des rabbins, des anabaptiſtes, qui parlent tous à merveille, et qui en vérité ont tous raiſon. Je m'accoutume tout-à-fait à me paſſer de Paris, mais non pas à me paſſer de vous. Je vous réitère encore mon engagement de venir vous trouver à la Rivière, ſi vous y êtes encore au mois de novembre. N'y reſtez pas pour moi, mais ſouffrez ſeulement que je vous y tienne compagnie, ſi votre goût vous fixe à la campagne pour quelque temps. Permettez-moi de préſenter mes reſpects à M. de *Bernières* et à tout ce qui eſt chez vous. 1722.

Je ſuis toujours avec un dévouement très-reſpectueux, &c.

1723.

LETTRE XII.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

28 novembre.

Je vous écris d'une main lépreuse aussi hardiment que si j'avais votre peau douce et unie; votre lettre et celle de notre ami m'ont donné du courage; puisque vous voulez bien supporter ma gale, je la supporterai bien aussi. Je voudrais bien n'avoir à exercer ma constance que contre cette maladie; mais je suis, au fumier près, dans l'état où était le bon homme *Job;* fesant tout ce que je peux pour être aussi patient que lui, et n'en pouvant venir à bout. Je crois que le pauvre diable aurait perdu patience comme moi, si la présidente de *Bernières* de ce temps-là avait été jusqu'au 28 novembre sans le venir voir.

On a préparé aujourd'hui votre appartement, venez donc l'occuper au plutôt : mais si vos arrêts sont irrévocables, et qu'on ne puisse pas vous faire revenir un jour plutôt que vous l'avez décidé, du moins accordez-moi une autre grâce que je vous demande avec la dernière instance. Je me trouve, je ne sais comment, chargé de trois domestiques que je n'ai pas le pouvoir de garder, et que je n'ai pas la force de renvoyer. L'un de ces trois messieurs est ce pauvre *la Bric* que vous avez vu anciennement à moi.

Il est trop vieux pour être laquais, incapable d'être valet de chambre, et fort propre à être portier. 1723.

Vous avez un suisse qui ne s'est pas attaché à votre service pour vous plaire, mais pour vendre à votre porte de mauvais vin à tous les porteurs d'eau qui viennent ici tous les jours faire de votre maison un méchant cabaret; si l'envie d'avoir à votre porte un animal avec un baudrier, que vous payez chèrement toute l'année, pour vous mal servir pendant trois mois, et pour vendre de mauvais vin pendant douze; si, dis-je, l'envie d'avoir votre porte décorée de cet ornement ne vous tient pas fort au cœur, je vous demande en grâce de donner la charge de portier à mon pauvre *la Brie*. Vous m'obligerez sensiblement; j'ai presque autant d'envie de le voir à votre porte que de vous voir arriver dans votre maison; cela fera son petit établissement; il vous coûtera bien moins qu'un suisse, et vous servira beaucoup mieux. Si avec cela le plaisir de m'obliger peut entrer pour quelque chose dans les arrangemens de votre maison, je me flatte que vous ne refuserez pas cette grâce que je vous demande avec instance. J'attends votre réponse pour réformer mon petit domestique. La poste va partir; je n'ai ni le temps ni la force d'écrire davantage. *Thiriot* n'aura pas de lettre de moi cette fois-ci; mais il sait bien que mon cœur n'en est pas moins à lui.

1723.

LETTRE XIII.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

20 décembre.

Je reçus votre dernière lettre hier 19, et je me hâte de vous répondre, ne trouvant point de plus grand plaisir que de vous parler des obligations que je vous ai. Vous qui n'avez point d'enfans, vous ne savez pas ce que c'est que la tendresse paternelle, et vous n'imaginez point quel effet font sur moi les bontés que vous avez pour mon petit *Henri*. Cependant l'amour que j'ai pour lui ne m'aveugle pas au point de prétendre qu'il vienne à Paris dans un char traîné par six chevaux; un ou deux bidets, avec des bâts et des paniers, suffisent pour mon fils; mais apparemment que votre fourgon vous apporte des meubles, et que *Henri* sera confondu dans votre équipage. En ce cas, je consens qu'il profite de cette voiture; mais je ne veux point du tout qu'on fasse ces frais uniquement pour ce marmouset. Je vous recommande instamment de le faire partir avec plus de modestie et moins de dépense; *Martel* est surtout inutile pour conduire ce petit garçon. Je vous ai déjà mandé que vous eussiez la bonté d'empêcher qu'on ne lui fît ses deux mille habits; ainsi il sera prêt à partir avec vous, et il pourra vous suivre dans votre marche avec deux.

chevaux de bât, qui marcheront derrière votre carrosse, et qui vous quitteront à Boulogne, où il faudra que mon bâtard s'arrête. 1723.

Le jour de votre départ s'avance, et je crois que vous ne le reculerez pas. Je n'aurai jamais en ma vie de si bonnes étrennes que celles que me prépare votre arrivée pour le jour de l'an.

LETTRE XIV.

A M. LE BARON DE BRETEUIL.

Janvier.

Je vais vous obéir, Monsieur, en vous rendant un compte fidelle de la petite vérole dont je sors, de la manière étonnante dont j'ai été traité, et enfin de l'accident de Maisons, qui m'empêchera long-temps de regarder mon retour à la vie comme un bonheur. 1724.

M. le président de *Maisons* et moi, nous fûmes indisposés le 4 novembre dernier; mais heureusement tout le danger tomba sur moi. Nous nous fîmes saigner le même jour; il s'en porta bien, et j'eus la petite vérole. Cette maladie parut après deux jours de fièvre, et s'annonça par une légère éruption. Je me fis saigner une seconde fois de mon autorité, malgré le préjugé vulgaire. M. de *Maisons* eut la bonté de m'envoyer le lendemain M. de *Gervasi*, médecin de M. le cardinal de *Rohan*, qui ne vint qu'avec répugnance. Il craignait de s'engager inutilement à traiter dans un corps délicat et faible, une petite vérole déjà parvenue

1724. au second jour de l'éruption, et dont les suites n'avaient été prévenues que par deux saignées trop légères, sans aucun purgatif.

Il vint cependant, et me trouva avec une fièvre maligne. Il eut d'abord une fort mauvaise opinion de ma maladie : les domestiques qui étaient auprès de moi s'en aperçurent, et ne me la laissèrent pas ignorer. On m'annonça dans le même temps que le curé de Maisons, qui s'intéressait à ma santé, et qui ne craignait point la petite vérole, demandait s'il pouvait me voir sans m'incommoder : je le fis entrer aussitôt, je me confessai et je fis mon testament, qui, comme vous croyez bien, ne fut pas long. Après cela j'attendis la mort avec assez de tranquillité, non toutefois sans regretter de n'avoir pas mis la dernière main à mon poëme et à Mariamne, ni sans être un peu fâché de quitter mes amis de si bonne heure. Cependant M. de *Gervaſi* ne m'abandonnait pas d'un moment; il étudiait en moi avec attention tous les mouvemens de la nature; il ne me donnait rien à prendre sans m'en dire la raison; il me laissait entrevoir le danger, et il me montrait clairement le remède; ses raisonnemens portaient la conviction et la confiance dans mon esprit : méthode bien nécessaire à un médecin auprès de son malade, puisque l'espérance de guérir est déjà la moitié de la guérison. Il fut obligé de me faire prendre huit fois l'émétique, et au lieu des cordiaux qu'on donne ordinairement dans cette maladie, il me fit boire deux cents pintes de limonade. Cette conduite, qui vous semblera extraordinaire, était la seule qui pouvait me sauver la vie; toute autre route me conduisait à une mort

infaillible, et je suis persuadé que la plupart de ceux qui sont morts de cette redoutable maladie, vivraient encore, s'ils avaient été traités comme moi. 1724.

Le préjugé populaire abhorre dans la petite vérole la saignée et les médecines; on ne veut que des cordiaux, on donne du vin au malade, on lui fait même manger des petites soupes, et l'erreur triomphe de ce que plusieurs personnes guériffent avec ce régime. On ne songe pas que les seules petites véroles que l'on traite ainsi avec succès, sont celles qu'aucun accident funeste n'accompagne, et qui ne sont nullement dangereuses.

La petite vérole par elle-même, dépouillée de toute circonstance étrangère, n'est qu'une dépuration du sang, favorable à la nature, et qui, en nettoyant le corps de ce qu'il a d'impur, lui prépare une santé vigoureuse. Qu'une telle petite vérole soit traitée ou non avec des cordiaux, qu'on purge ou qu'on ne purge point, on en guérit surement.

Les plus grandes plaies, quand aucune partie essentielle n'est offensée, se referment aisément, soit qu'on les suce, soit qu'on les fomente avec du vin et de l'huile, soit qu'on se serve de l'eau de *Rabel*, soit qu'on y applique des emplâtres ordinaires, soit enfin qu'on n'y mette rien du tout; mais lorsque les ressorts de la vie sont attaqués, alors le secours de toutes ces petites recettes devient inutile, et tout l'art des plus habiles chirurgiens suffit à peine: il en est de même de la petite vérole.

Lorsqu'elle est accompagnée d'une fièvre maligne, lorsque le volume du sang augmenté dans les vaisseaux est sur le point de les rompre, que le dépôt est

1724. prêt à se former dans le cerveau, et que le corps est rempli de bile et de matières étrangères, dont la fermentation excite dans la machine des ravages mortels, alors la seule raison doit apprendre que la saignée est indispensable : elle épurera le sang, elle détendra les vaisseaux, rendra le jeu des ressorts plus souple et plus facile, débarrassera les glandes de la peau, et favorisera l'éruption ; ensuite les médecines, par de grandes évacuations, emporteront la source du mal, et entraînant avec elles une partie du levain de la petite vérole, laisseront au reste la liberté d'un développement plus complet, et empêcheront la petite vérole d'être confluente ; enfin, on voit que le sirop de limon, dans une tisane rafraîchissante, adoucit l'acrimonie du sang, en apaise l'ardeur, coule avec lui par les glandes miliaires jusque dans les boutons, s'oppose à la corrosion du levain, et prévient même l'impression, que, d'ordinaire, les pustules font sur le visage.

Il y a un seul cas où les cordiaux, même les plus puissans, sont indispensablement nécessaires ; c'est lorsqu'un sang paresseux, ralenti encore par le levain qui embarrasse toutes les fibres, n'a pas la force de pousser au dehors le poison dont il est chargé. Alors, la poudre de la comtesse de *Kent*, le baume de *Vanseger*, le remède de M. *Agnan*, &c. brisant les parties de ce sang presque figé, le font couler plus rapidement, en séparant la matière étrangère, et ouvrent les passages de la transpiration au venin qui cherche à s'échapper.

Mais dans l'état où j'étais, ces cordiaux m'eussent été mortels ; cela fait voir démonstrativement que

tous ces charlatans, dont Paris abonde, et qui donnent le même remède (je ne dis pas pour toutes les maladies, mais toujours pour la même), sont des empoisonneurs qu'il faudrait punir. 1724.

J'entends faire toujours un raisonnement bien faux et bien funeste. Cet homme, dit-on, a guéri par une telle voie; j'ai la même maladie que lui, donc il faut que je prenne le même remède. Combien de gens sont morts pour avoir raisonné ainsi. On ne veut pas voir que les maux qui nous affligent sont aussi différens que les traits de nos visages, et comme dit le grand *Corneille*, car vous me permettrez de citer les poëtes,

Que souvent l'un se perd où l'autre s'est sauvé,
Et par où l'un périt un autre est conservé.

Mais c'est trop faire le médecin : je ressemble aux gens qui, ayant gagné un procès considérable par le secours d'un habile avocat, conservent encore pour quelque temps le langage du barreau.

Cependant, Monsieur, ce qui me consolait le plus dans ma maladie, c'était l'intérêt que vous y preniez, c'était l'attention de mes amis, et les bontés inexprimables dont madame et M. de *Maisons* m'honoraient. Je jouissais d'ailleurs de la douceur d'avoir auprès de moi un ami, je veux dire un homme qu'il faut compter parmi le très-petit nombre d'hommes vertueux qui seuls connaissent l'amitié dont le reste du monde ne connaît que le nom; c'est M. *Thiriot*, qui sur le bruit de ma maladie, était venu en poste de quarante lieues pour me garder, et qui depuis ne m'a

1724. pas quitté un moment. J'étais le 15 absolument hors de danger, et je fesais des vers le 16, malgré la faiblesse extrême qui me dure encore, causée par le mal et par les remèdes.

J'attendais avec impatience le moment où je pourrais me dérober aux soins qu'on avait de moi à Maisons, et finir l'embarras que j'y causais; plus on avait pour moi de bontés, plus je me hâtais de n'en pas abuser plus long-temps; enfin, je fus en état d'être transporté à Paris le premier décembre. Voici, Monsieur, un moment bien funeste. A peine suis-je à deux cents pas du château, qu'une partie du plancher de la chambre où j'avais été, tombe toute enflammée. Les chambres voisines, les appartemens qui étaient au-dessous, les meubles précieux dont ils étaient ornés, tout fut consumé par le feu: la perte monte à près de cent mille livres; et sans le secours des pompes qu'on envoya chercher à Paris, un des plus beaux édifices du royaume allait être entièrement détruit. On me cacha cette étrange nouvelle à mon arrivée: je la fus à mon réveil; vous n'imaginerez point quel fut mon désespoir; vous savez les soins généreux que M. de *Maisons* avait pris de moi; j'avais été traité chez lui comme son frère, et le prix de tant de bontés était l'incendie de son château. Je ne pouvais concevoir comment le feu avait pu prendre si brusquement dans ma chambre, où je n'avais laissé qu'un tison presque éteint; j'appris que la cause de cet embrasement était une poutre qui passait précisément sous la cheminée. C'est un défaut dont on s'est corrigé dans la structure des bâtimens d'aujourd'hui; et même les fréquens embrasemens qui en arrivaient,

ont obligé d'avoir recours aux lois pour défendre cette façon dangereuse de bâtir. La poutre dont je parle s'était embrasée peu à peu par la chaleur de l'âtre qui portait immédiatement sur elle; et par une destinée singulière, dont assurément je n'ai pas goûté le bonheur, le feu qui couvait depuis deux jours n'éclata qu'un moment après mon départ. 1724.

Je n'étais point la cause de cet accident, mais j'en étais l'occasion malheureuse; j'en eus la même douleur que si j'en avais été coupable: la fièvre me reprit aussitôt, et je vous assure que dans ce moment je fus mauvais gré à M. de *Gervasi* de m'avoir conservé la vie.

Madame et M. de *Maisons* reçurent la nouvelle plus tranquillement que moi; leur générosité fut aussi grande que leur perte et que ma douleur. M. de *Maisons* mit le comble à ses bontés, en me prévenant lui-même par des lettres qui font bien voir qu'il excelle par le cœur comme par l'esprit; il s'occupait du soin de me consoler, et il semblait que ce fût moi dont il eût brûlé le château; mais sa générosité ne sert qu'à me faire sentir encore plus vivement la perte que je lui ai causée, et je conserverai toute ma vie ma douleur aussi-bien que mon admiration pour lui.

Je suis, &c.

1724.

LETTRE XV.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A la Rivière-Bourdet, près de Rouen.

DEPUIS que je ne vous ai écrit, j'ai gardé le lit presque toujours. Je suis dans un état mille fois pire qu'après ma petite vérole. J'avais besoin assurément d'être consolé par les assurances touchantes que vous me donnez de votre amitié dans vos deux dernières lettres. Puisque vous avez le courage de m'aimer dans l'état où je suis, je vous jure de ne passer qu'avec vous le reste de ma vie. Si j'ai de la santé, ne craignez point que j'en use comme les gens qui, ayant fait fortune, oublient ceux qui les ont assistés dans la pauvreté. Mes amis ne m'ont point abandonné; j'ai eu toujours un peu de compagnie; mais quelle différence de voir des gens qui, quoique amis, ne sont pourtant que des étrangers, ou d'être auprès de vous et de *Thiriot*, que je regarde comme ma famille. Il n'y a que vous pour qui j'aye de la confiance, et dont je sois sûr d'être véritablement aimé. Mes souffrances ont augmenté par la douleur que j'ai eue d'apprendre la maladie de *Thiriot*. A présent qu'il est rétabli, revenez avec lui au plus vîte, je vous en conjure; vous me trouverez avec une gale horrible, qui me couvre tout le corps. Jugez de l'envie que j'ai de vous voir puisque j'ose

vous

vous en prier dans le bel état où me voilà. Où en ferais-je si je n'avais voulu avoir auprès de vous que le mérite d'une peau douce? Je suis bien réduit à ne faire plus de cas que des belles qualités de l'ame. Heureusement je vous connais assez de vertu et d'amitié pour souffrir encore un pauvre lépreux comme moi. Nous ne nous embrasserons point à votre retour; mais nos cœurs se parleront. Il me semble que j'ai de quoi vous parler pendant tout l'hiver. Si vous aimez les vers, je vous montrerai cet essai d'un nouveau chant, dont M. d'*Argenson* vous a parlé. Vous verrez encore une nouvelle Mariamne. Je crois que c'est cette misérable qui m'a tué, et que je suis frappé de la lèpre pour avoir trop maltraité les Juifs. Adieu ma chère et généreuse amie, c'est trop badiner pour un moribond; mais le plaisir de m'entretenir avec vous suspend pour un moment tous mes maux. Revenez, je vous en conjure, ce sera une belle action. 1724.

1724.

LETTRE XVI.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

20 juillet.

Je voudrais bien que vous ne fussiez rien de la nouvelle d'Espagne, j'aurais le plaisir de vous apprendre que le roi d'Espagne vient de faire enfermer madame son épouse, fille de feu M. le duc d'*Orléans*, laquelle, malgré son nez pointu et son visage long, ne laissait pas de suivre les grands exemples de mesdames ses sœurs. On m'a assuré qu'elle prenait quelquefois le divertissement de se mettre toute nue avec ses filles d'honneur les plus jolies, et en cet équipage, de faire entrer chez elle les gentilshommes les mieux faits du royaume. On a cassé toute sa maison, et on n'a laissé auprès d'elle, dans le château où elle est enfermée, qu'une vieille bégueule d'honneur. On assure que quand la pauvre reine s'est trouvée renfermée avec cette duegne, elle a pris la résolution courageuse de la jeter par la fenêtre, et qu'elle en serait venue à bout si on n'était pas venu au secours. Je crois que cette aventure pourra bien servir à faire renvoyer plutôt notre petite infante. Vous voyez que je deviens politique avec les ambassadeurs. Jusqu'à présent j'ai borné toute ma politique à ne point aller à Vienne, et à m'arranger pour vous revoir à la Rivière. Les

eaux me font un bien auquel je ne m'attendais pas. Je commence à reſpirer et à connaître la ſanté; je n'avais juſqu'à préſent vécu qu'à demi. Dieu veuille que ce petit rayon d'eſpérance ne s'éteigne pas bientôt. Il me ſemble que j'en aimerai bien mieux mes amis quand je ne ſouffrirai plus. Je ne ſerai plus occupé que de leur plaire, au lieu qu'auparavant je ne ſongeais qu'à mes maux. 1724.

Mandez-moi ſi on a commencé à planter votre bois, et à creuſer vos canaux. Je m'intéreſſe à la Rivière comme à ma patrie.

LETTRE XVII.

A M. THIRIOT.

26 ſeptembre.

MA ſanté ne me permet pas encore de vous aller trouver; je ſuis toujours à l'hôtel Bernières, et j'y vis dans la ſolitude et dans la ſouffrance; mais l'une et l'autre eſt adoucie par un travail modéré qui m'amuſe et qui me conſole. La maladie ne m'a pas rendu moins ſenſible à l'égard de mes amis ni moins attentif à leurs intérêts. J'ai engagé M. le duc de *Richelieu* à vous prendre pour ſon ſecrétaire dans ſon ambaſſade. Il avait envie d'avoir M. *Champot*, frère de M. de *Pouilli*; *Deſtouches* même voulait faire avec lui le voyage; mais j'ai enfin déterminé ſon choix pour vous. Je lui ai dit que, ne pouvant le ſuivre ſitôt à Vienne, je lui donnais la moitié de moi-même, et

1724. que l'autre suivrait bientôt. Si vous êtes sage, mon cher *Thiriot*, vous accepterez cette place qui, dans l'état où nous sommes, vous devient aussi nécessaire qu'elle est honorable. Vous n'êtes pas riche, et c'est bien peu de chose qu'une fortune fondée sur trois ou quatre actions de la compagnie des Indes. Je sais bien que ma fortune sera toujours la vôtre; mais je vous avertis que nos affaires de la chambre des comptes vont très-mal, et que je cours risque de n'avoir rien du tout de la succession de mon père. Dans ces circonstances, il ne faut pas que vous négligiez la place que mon amitié vous a ménagée. Quand elle ne vous servirait qu'à faire sans frais et avec des appointemens le voyage du monde le plus agréable, et à vous faire connaître, à vous rendre capable d'affaire, et à développer vos talens, ne seriez-vous pas trop heureux? Ce poste peut conduire très-aisément un homme d'esprit, qui est sage, à des emplois et à des places assez avantageuses. M. de *Morville*, qui a de l'amitié pour moi, peut faire quelque chose de vous. Le pis aller de tout cela serait de rester après l'ambassade avec M. de *Richelieu*, ou de revenir dans votre taudis auprès du mien; d'ailleurs, je compte vous aller trouver à Vienne l'automne prochaine; ainsi, au lieu de vous perdre, je ne fais, en vous mettant dans cette place, que m'approcher davantage de vous. Faites vos réflexions sur ce que je vous écris, et soyez prêt à venir vous présenter à M. de *Richelieu* et à M. de *Morville*, quand je vous le manderai. Si votre édition est commencée, achevez-la au plus vîte; si elle ne l'est pas, ne la commencez point. Il vaut mieux songer à votre fortune qu'à tout le reste. Adieu, je

vous recommande vos intérêts ; ayez-les à cœur autant que moi, et joignez l'étude de l'hiſtoire d'Allemagne à celle de l'hiſtoire univerſelle. Dites à madame de *Bernières* les choſes les plus tendres de ma part. Dès que j'aurai fini le petit lait où je me ſuis mis, j'irai chez elle. Je fais plus de cas de ſon amitié que de celle de nos bégueules titrées de la cour auxquelles je renonce de bon cœur pour jamais par la faibleſſe de mon eſtomac, et par la force de ma raiſon. 1724.

LETTRE XVIII.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A Paris.

Est-il poſſible que vous n'ayez pas reçu la lettre que je vous écrivis deux jours après le départ de *Pignon*. Elle ne contenait rien autre choſe que ce que vous connaiſſez de moi, mes ſouffrances et mon amitié. Je fais l'anniverſaire de ma petite vérole ; je n'ai point encore été ſi mal, mais je ſuis tranquille, parce que j'ai pris mon parti ; et peut-être ma tranquillité pourra me rendre la ſanté que les agitations et les bouleverſemens de mon ame pourraient bien m'avoir ôtée. Il m'eſt arrivé des malheurs de toute eſpèce. La fortune ne me traite pas mieux que la nature ; je ſouffre beaucoup de toutes façons ;

1724. mais j'ai raſſemblé toutes mes petites forces pour réſiſter à mes maux. Ce n'eſt point dans le commerce du monde que j'ai cherché des conſolations; ce n'eſt pas là qu'on les trouve; je ne les ai cherchées que chez moi; je ſupporte, dans votre maiſon, la ſolitude et la maladie, dans l'eſpérance de paſſer avec vous des jours tranquilles. Votre amitié me tiendra toujours lieu de tout le reſte. Si mon goût décidait de ma conduite, je ſerais à la Rivière avec vous; mais je ſuis arrêté à Paris par *Boſleduc*, qui me médicamente; par *Caperon*, qui me fait ſouffrir comme un damné tous les jours avec de l'eſſence de cannelle, et enfin par les intérêts de notre cher *Thiriot*, que j'ai plus à cœur que les miens. Il faut qu'il vous diſe, et qu'il ne diſe qu'à vous ſeule, qu'il ne tient qu'à lui d'être un des ſecrétaires de l'ambaſſade de M. de *Richelieu*. J'ai oublié même de lui dire dans ma lettre qu'il n'aurait perſonne dans ce poſte au-deſſus de lui, et que par là ſa place en ſera infiniment plus agréable. Vous ſavez ſa fortune, elle ne peut pas lui donner de quoi exercer heureuſement le talent de l'oiſiveté. La mienne prend un tour ſi diabolique à la chambre des comptes, que je ſerai peut-être obligé de travailler pour vivre, après avoir vécu pour travailler. Il faut que *Thiriot* me donne cet exemple. Il ne peut rien faire de plus avantageux ni de plus honorable dans la ſituation où il ſe trouve, et il faut aſſurément que je regarde la choſe comme un coup de partie, puiſque je peux me réſoudre à me priver de lui pour quelque temps. Cependant s'il peut s'en paſſer; s'il aime mieux vivre avec nous, je ſerai trop heureux pourvu qu'il le ſoit; je ne cherche que

son bonheur ; c'est à lui de choisir. J'ai fait en cela ce que mon amitié m'a conseillé. Voilà comment j'en 1724.
userai toute ma vie avec les personnes que j'aime, et par conséquent avec vous pour qui j'aurai toujours l'attachement le plus sincère et le plus tendre.

LETTRE XIX.

A M. THIRIOT.

Novembre.

QUAND je vous ai proposé la place de secrétaire dans l'ambassade de M. le duc de *Richelieu*. Je vous ai proposé un emploi que je donnerais à mon fils, si j'en avais un, et que je prendrais pour moi si mes occupations et ma santé ne m'en empêchaient pas. J'aurais assurément regardé comme un grand avantage de pouvoir m'instruire des affaires sur le plus beau théâtre et dans la première cour de l'Europe. Cette place même est d'autant plus agréable qu'il n'y a point de secrétaire d'ambassade en chef ; que vous auriez eu une relation nécessaire et suivie avec le ministre ; et que, pour peu que vous eussiez été touché de l'ambition de vous instruire et de vous élever par votre mérite et par votre assiduité au travail le plus honorable et le plus digne d'un homme d'esprit, vous auriez été plus à portée qu'un autre de prétendre aux postes qui sont d'ordinaire la récompense de ces emplois. M. *Dubourg*, ci-devant secrétaire

1724. du comte *du Luc* (et à ses gages) est maintenant chargé à Vienne des affaires de la cour de France, avec huit mille livres d'appointemens. Si vous aviez voulu, j'ose vous répondre qu'une pareille fortune vous était assurée. Quant aux gages qui vous révoltent si fort, et pourtant si mal à propos, vous auriez pu n'en point prendre, et puisque vous pouvez vous passer de secours dans la maison de M. de *Bernières*, vous l'auriez pu encore plus aisément dans la maison de l'ambassadeur de France, et peut-être n'auriez-vous point rougi de recevoir, de la main de celui qui représente le roi, des présens qui eussent mieux valu que des appointemens.

Vous avez refusé l'emploi le plus honnête et le plus utile qui se présentera jamais pour vous. Je suppose que vous n'avez fait ce refus qu'après y avoir mûrement réfléchi, et que vous êtes sûr de ne vous en point repentir le reste de votre vie. Si c'est madame de *Bernières* qui vous y a porté, elle vous a donné un très-méchant conseil; si vous avez craint effectivement, comme vous le dites, de vous constituer domestique de grand seigneur, cela n'est pas tolérable. Quelle fortune avez-vous donc faite depuis le temps où le comble de vos désirs était d'être ou secrétaire du duc de *Richelieu*, qui n'était point ambassadeur, ou commis des *Pâris*? En bonne foi, y a-t-il aucun de vos frères qui ne regardât comme une très-grande fortune le poste que vous dédaignez?

Ce que je vous écris ici est pour vous faire voir l'énormité de votre tort, et non pour vous faire changer de sentiment. Il fallait sentir l'avantage qu'on vous offrait; il fallait l'accepter avidement, et vous y

consacrer tout entier, ou ne le point accepter du tout. Si vous le feiez avec regret, vous le feriez mal, et au lieu des agrémens infinis que vous y pourriez espérer, vous n'y trouveriez que des dégoûts et point de fortune. N'y pensons donc plus, et préférez la pauvreté et l'oisiveté à une fortune très-honnête et à un poste envié de tant de gens de lettres, et que je ne céderais à personne qu'à vous, si je pouvais l'occuper. Un jour viendra bien surement que vous en aurez des regrets, car vos idées se rectifieront, et vous penserez plus solidement que vous ne faites. Toutes les raisons que vous m'avez apportées vous paraîtront un jour bien frivoles, et entre autres ce que vous me dites, qu'il faudrait dépenser en habits et en parures vos appointemens. Vous ignorez que dans toutes les cours un secrétaire est toujours modestement vêtu s'il est sage, et qu'à la cour de l'empereur il ne faut qu'un gros drap rouge, avec des boutonnières noires; que c'est ainsi que l'empereur est habillé, et que d'ailleurs on fait plus avec cent pistoles à Vienne qu'avec quatre cents à Paris. En un mot, je ne vous en parlerai plus; j'ai fait mon devoir comme je le ferai toute ma vie avec mes amis. Ne songeons plus, mon pauvre *Thiriot*, qu'à fournir ensemble tranquillement notre carrière philosophique. 1724.

Mandez-moi comment va l'édition de l'abbé de *Chaulieu*, que vous préférez au secrétariat de l'ambassade de Vienne, et n'éloignez pas pourtant de votre esprit toutes les idées d'affaire étrangère, au point de ne me pas faire de réponse sur le nom et la demeure du copiste qui a transcrit Mariamne, et qui ne refusera peut-être pas d'écrire pour M. le duc de *Richelieu*.

1724. Enfin, si l'amitié que vous avez pour moi et que je mérite, est une des raisons qui vous font préférer Paris à Vienne, revenez donc au plutôt retrouver votre ami. Engagez madame de *Bernières* à revenir à la Saint-Martin; vous retrouverez un nouveau chant d'*Henri IV*, que M. de *Maisons* trouve le plus beau de tous, une Mariamne toute changée, et quelques autres ouvrages qui vous attendent. Ma santé ne me permet pas d'aller à la Rivière, sans cela je serais assurément avec vous. Je vous gronderais bien sur l'ambassade de Vienne; mais plus je vous verrais, plus je serais charmé dans le fond de mon cœur de n'être point éloigné d'un ami comme vous.

LETTRE XX.

A M. THIRIOT.

Mon amitié, moins prudente peut-être que vous ne dites, mais plus tendre que vous ne pensez, m'engagea, il y a plus de quinze jours, à vous proposer à M. de *Richelieu* pour secrétaire dans son ambassade. Je vous en écrivis sur le champ, et vous me répondites, avec assez de sécheresse, que vous n'étiez pas fait pour être domestique de grand seigneur. Sur cette réponse je ne songeai plus à vous faire une fortune si honteuse, et je ne m'occupai plus que du plaisir de vous voir à Paris, le peu de temps que j'y serai cette année. Je jetai en même-temps les yeux d'un autre côté pour le choix d'un secrétaire dans

l'ambaſſade de M. le duc de *Richelieu*. Pluſieurs perſonnes ſe ſont préſentées ; l'abbé *Desfontaines*, l'abbé *Makarti* enviaient ce poſte, mais ni l'un ni l'autre ne convenaient, pour des raiſons qu'ils ont ſenties eux-mêmes. L'abbé *Desfontaines* me préſenta M. *Davou*, ſon ami, pour cette place : il me répondit de ſa probité. *Davou* me parut avoir de l'eſprit. Je lui promis la place de la part de M. de *Richelieu* qui m'avait laiſſé la carte blanche, et je dis à M. de *Richelieu* que vous aviez trop de défiance de vous-même et trop peu de connaiſſances des affaires pour oſer vous charger de cet emploi. Alors je vous écrivis une aſſez longue lettre dans laquelle je voulais me juſtifier auprès de vous de la propoſition que vous aviez trouvée ſi ridicule, et dans laquelle je vous feſais ſentir les avantages que vous mépriſiez. Aujourd'hui je ſuis bien étonné de recevoir de vous une lettre par laquelle vous acceptez ce que vous aviez refuſé, et me reprochez de m'être mal expliqué. Je vais donc tâcher de m'expliquer mieux, et vous rendre un compte exact des fonctions de l'emploi que je voulais ſottement vous donner, des eſpérances que vous y pouvez avoir, et de mes démarches depuis votre dernière lettre. Il n'y a point de ſecrétaire d'ambaſſade en chef. M. l'ambaſſadeur n'a, pour l'aider dans ſon miniſtère, que l'abbé de *Saint-Remi*, qui eſt un bœuf, et ſur lequel il ne compte nullement ; un nommé *Guiri* qui n'eſt qu'un valet, et un nommé *Buſſi* qui n'eſt qu'un petit garçon. Un homme d'eſprit qui ſerait le quatrième ſecrétaire, aurait ſans doute toute la confiance et tout le ſecret de l'ambaſſadeur.

1724.

Si l'homme qu'on demande veut des appointemens,

1724. il en aura ; s'il n'en veut point, il aura mieux, et il en ſera plus conſidéré ; s'il eſt habile et ſage, il ſe rendra aiſément le maître des affaires ſous un ambaſſadeur jeune, amoureux de ſon plaiſir, inappliqué, et qui ſe dégoûtera aiſément d'un travail journalier. Pour peu que l'ambaſſadeur faſſe un voyage à la cour de France, ce ſecrétaire reſtera ſurement chargé des affaires ; en un mot, s'il plaît à l'ambaſſadeur, et s'il a du mérite, ſa fortune eſt aſſurée.

Son pis aller ſera d'avoir fait un voyage dans lequel il ſe ſera inſtruit, et dont il reviendra avec de l'argent et de la conſidération. Voilà quel eſt le poſte que je vous deſtinais, ne pouvant pas vous croire aſſez inſenſé pour refuſer ce qui fait l'objet de l'ambition de tant de perſonnes, et ce que je prendrais pour moi de tout mon cœur.

La première de vos lettres qui m'apprit cet étrange refus, me donna une vraie douleur : la ſeconde dans laquelle vous me dites que vous êtes prêt d'accepter, m'a mis dans un embarras très-grand ; car j'avais déjà propoſé M. *Davou*. Voici de quelle manière je me ſuis conduit. J'ai détaché de votre lettre deux pages qui ſont écrites avec beaucoup d'eſprit ; j'ai pris la liberté d'y rayer quelques lignes, et je les ai lues ce matin à M. le duc de *Richelieu* qui eſt venu chez moi : il a été charmé de votre ſtyle qui eſt net et ſimple, et encore plus de la défiance où vous êtes de vous-même, d'autant plus eſtimable qu'elle eſt moins fondée. J'ai ſaiſi ce moment pour lui faire ſentir de quelle reſſource et de quel agrément vous ſeriez pour lui à Vienne. Je lui ai inſpiré un déſir très-vif de de vous avoir auprès de lui. Il m'a promis de vous

considérer comme vous le méritez, et de faire votre fortune, bien sûr qu'il fera pour moi tout ce qu'il fera pour vous. Il est aussi dans la résolution de prendre M. *Davou*. Je ne sais si ce sera un rival ou un ami que vous aurez. Mandez-moi si vous le connaissez. Je voudrais bien que vous ne partageassiez avec personne la confiance que M. de *Richelieu* vous destine; mais je voudrais bien aussi ne point manquer à ma parole. 1724.

Voilà l'état où sont les choses. Si vous pensez à vos intérêts autant que moi, si vous êtes sage, si vous sentez la conséquence de la situation où vous êtes, en un mot, si vous allez à Vienne, il faut revenir au plutôt à Paris, et vous mettre au fait des traités de paix. M. le duc de *Richelieu* m'a chargé de vous dire qu'il n'était pas plus instruit des affaires que vous, quand il fut nommé ambassadeur; et je vous réponds qu'en un mois de temps vous en saurez plus que lui. Il est d'ailleurs très-important que vous soyez ici quand M. l'ambassadeur aura ses instructions, de peur que les communiquant à un autre, il ne s'accoutume à porter ailleurs la confiance que je veux qu'il vous donne toute entière. Tout dépend des commencemens. Il faut, outre cela, que vous mettiez ordre à vos affaires; et si vos intérêts ne passaient pas toujours devant les miens, j'ajouterais que je veux passer quelque temps avec vous, puisque je serai huit mois entiers sans vous voir. Je vous conseille ou de vendre le manuscrit de l'abbé de *Chaulieu*, ou d'abandonner ce projet. Vous savez que les petites affaires sont des victimes qu'il faut toujours sacrifier aux grandes vues.

1724. Enfin, c'eſt à vous à vous décider. J'ai fait pour vous ce que je ferais pour mon frère, pour mon fils, pour moi-même. Vous m'êtes auſſi cher que tout cela. Le chemin de la fortune vous eſt ouvert; votre pis aller ſera de revenir partager mon appartement, ma fortune et mon cœur.

Tout vous eſt bien clairement expliqué; c'eſt à vous à prendre votre parti. Voilà le dernier mot que je vous en dirai.

LETTRE XXI.

A M. THIRIOT.

A la Rivière-Bourdet.

Vous m'avez cauſé un peu d'embarras par vos irréſolutions (5). Vous m'avez fait donner deux ou trois paroles différentes à M. de *Richelieu* qui a cru que je l'ai voulu jouer. Je vous pardonne tout cela de bon cœur, puiſque vous demeurez avec nous. Je feſais trop de violence à mes ſentimens, lorſque je voulais m'arracher de vous pour faire votre fortune. Votre bonheur m'aurait coûté le mien, mais je m'y étais réſolu malgré moi, parce que je penſerai toute ma vie qu'il faut s'oublier ſoi-même pour ſonger aux intérêts de ſes amis. Si le même principe d'amitié

(5) M. de *Voltaire* ayant propoſé à M. *Thiriot* la place de ſecrétaire d'ambaſſade de M. le duc de *Richelieu*, M. *Thiriot* la refuſa d'abord, puis l'accepta, et enfin la refuſa tout-à-fait pour ne pas ſe ſéparer de M. de *Voltaire*.

qui me forçait à vous faire aller à Vienne, vous empêche d'y aller, et si avec cela vous êtes content de votre destinée, je suis assez heureux et je n'ai plus rien à désirer que de la santé. On me fait espérer qu'après l'anniversaire de ma petite vérole, je me porterai bien; mais en attendant, je suis plus mal que je n'ai jamais été. Il m'est impossible de sortir de Paris dans l'état où je suis. Je passe ma vie dans mon petit appartement; j'y suis presque toujours seul, j'y adoucis mes maux par un travail qui m'amuse sans me fatiguer, et par la patience avec laquelle je souffre. Je fis l'effort, ces jours passés, d'aller à la comédie du passé, du présent et de l'avenir; c'est *le Grand* qui en est l'auteur. Cela ne vaut pas le diable; mais cela réussira, parce qu'il y a des danses et de petits enfans. Jamais la comédie n'a été si à la mode. Le public se divertit autant de la petite troupe qui est restée à Paris, que le roi s'ennuie de la grande qui est à Fontainebleau. 1724.

Dites un peu à madame de *Bernières* qu'elle devrait bien m'écrire. Je sais qu'on peut se lasser à la fin d'avoir un ami comme moi qu'il faut toujours consoler. On se dégoûte insensiblement des malheureux. Je ne serai donc point surpris, quand, à la longue, l'amitié de madame de *Bernières* s'affaiblira pour moi; mais dites-lui que je lui suis plus attaché qu'un homme plus sain que moi ne le peut être, et que je lui promets pour cet hiver de la santé et de la gaieté.

Il n'y a nulles nouvelles ici; mais à la Saint-Martin, je crois qu'on saura de mes nouvelles dans Paris.

1724.

LETTRE XXII.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

Octobre.

Vous allez probablement achever votre automne sans *Thiriot* et sans moi. Voilà comme une maudite destinée dérange les sociétés les plus heureuses. Ce n'est pas assez que je sois éloigné de vous, il faut encore que je vous enlève mon substitut. Il ne tiendrait qu'à vous de revenir à la Saint-Martin, mais vos vergers vous font aisément oublier une créature aussi chétive que moi; et quand on a des arbres à planter, on ne se soucie guère d'un ami languissant.

Je suis très-fâché que vous vous accoutumiez à vous passer de moi; je voudrais du moins être votre gazetier dans ce pays-ci, afin de ne vous être pas tout-à-fait inutile; mais malheureusement j'ai renoncé au monde, comme vous avez renoncé à moi. Tout ce que je sais, c'est que *Dufresny* est mort, et que madame de *Mimeure* s'est fait couper le sein. *Dufresny* est mort comme un poltron, et a sacrifié à DIEU cinq ou six comédies nouvelles, toutes propres à faire bâiller les saints du paradis. Madame de *Mimeure* a soutenu l'opération avec un courage d'amazone; je n'ai pu m'empêcher de l'aller voir dans cette cruelle occasion. Je crois qu'elle en reviendra, car elle n'est

en

en rien changée : ſon humeur eſt toute la même. Je pourrai par la même raiſon revenir auſſi de ma maladie, car je vous jure que je ne ſuis point changé pour vous, et que vous êtes la ſeule perſonne pour qui je veuille vivre. 1724.

LETTRE XXIII.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A la Rivière, près de Rouen.

De Paris, octobre.

Je viens de recevoir votre lettre dans le temps que je me plaignais à *Thiriot* de votre ſilence. Il faut que vous aimiez bien à faire des reproches pour me gronder d'avoir été rendre une viſite à une pauvre mourante qui m'en avait fait prier par ſes parens. Vous êtes une mauvaiſe chrétienne de ne pas vouloir que les gens ſe raccommodent à l'agonie. Je vous aſſure qu'*Etéocle* aurait été voir *Polinice* ſi on lui avait fait l'opération du cancer. Cette démarche très-chrétienne ne m'engagera point à revivre avec madame de *Mimeure ;* ce n'eſt qu'un petit devoir dont je me ſuis acquitté en paſſant. Vous prenez encore bien mal votre temps pour vous plaindre de mes longues abſences. Si vous ſaviez l'état où je ſuis, aſſurément

1724. ce ſerait moi que vous plaindriez. Je ne ſuis à Paris que parce que je ne ſuis pas en état de me faire tranſporter chez vous à votre campagne. Je paſſe ma vie dans des ſouffrances continuelles, et n'ai ici aucune commodité. Je n'eſpère pas même la fin de mes maux, et je n'enviſage pour le reſte de ma vie qu'un tiſſu de douleurs qui ne ſera adouci que par ma patience à les ſupporter, et par votre amitié qui en diminuera toujours l'amertume. Sans cette amitié que vous m'avez toujours témoignée, je ne ſerais pas à préſent dans votre maiſon ; j'aurais renoncé à vous comme à tout le monde, et j'aurais été enfermer les chagrins dont je ſuis accablé dans une retraite, qui eſt la ſeule choſe qui convienne aux malheureux ; mais j'ai été retenu par mon tendre attachement pour vous. J'ai toujours éprouvé que c'eſt dans les temps où j'ai ſouffert le plus que vous m'avez marqué plus de bonté, et j'ai oſé croire que vous ne vous laſſeriez pas de mes malheurs. Il n'y a perſonne qui ne ſoit fatigué à la longue du commerce d'un malade. Je ſuis bien honteux de n'avoir à vous offrir que des jours ſi triſtes, et de n'apporter dans votre ſociété que de la douleur et de l'abattement; mais je vous eſtime aſſez pour ne vous point fuir dans un pareil état, et je compte paſſer avec vous le reſte de ma vie, parce que je m'imagine que vous aurez la généroſité de m'aimer avec un mauvais eſtomac et un eſprit abattu par la maladie, comme ſi j'avais encore le don de digérer et de penſer. Je ſuis charmé que *Thiriot* nous donne la préférence ſur l'ambaſſade; je ſens que ſon amitié et ſon commerce me ſont néceſſaires : c'était avec bien de la douleur que je me ſéparais de lui ; cependant

je ſerais très-affligé s'il avait manqué ſa fortune. Tout le monde le blâme ici de ſon refus ; pour moi je l'en aime davantage, mais j'ai toujours quelques remords de ce qu'il a négligé à ce point ſes intérêts. 1724.

Vous ſavez que M. de *Morville* eſt chevalier de la toiſon. Il y avait long-temps que le roi d'Eſpagne lui avait promis cette faveur. Je viens d'être témoin d'une fortune plus ſingulière, quoique dans un genre fort différent. La petite *Livri*, qui avait cinq billets à la loterie des Indes, vient de gagner trois lots qui valent dix mille livres de rente ; ce qui la rend plus heureuſe que tous les chevaliers de la toiſon.

La petite *le Couvreur* réuſſit à Fontainebleau comme à Paris. Elle ſe ſouvient de vous dans ſa gloire, et me prie de vous aſſurer de ſes reſpects. Adieu, je n'ai plus la force d'écrire.

1725.

LETTRE XXIV.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

Me voici donc prisonnier dans le camp ennemi, faute d'avoir de quoi payer ma rançon pour aller à la Rivière, que j'avais appelée ma patrie. En vérité, je ne m'attendais pas que jamais votre amitié pût souffrir que l'on mît de pareilles conditions dans le commerce. J'arrive de Maisons où j'ai enfin la hardiesse de retourner. Je comptais de là aller à la Rivière, et passer le mois de juillet avec vous. Je me fesais un plaisir d'aller jouir auprès de vous de la santé qui m'est enfin rendue. Vous ne m'avez vu que malade et languissant. J'étais honteux de ne vous avoir donné jusqu'à présent que des jours si tristes, et je me hâtais de vous aller offrir les prémices de ma santé. J'ai retrouvé ma gaieté, et je vous l'apportais ; vous l'auriez augmentée encore. Je me figurais que j'allais passer des journées délicieuses. M. de *Bernières* même pourrait bien ne pas venir à la Rivière sitôt. En vérité je suis plus fait pour vivre avec vous que lui, et surtout à la campagne ; mais la fortune arrange les choses tout de travers. Je ne veux pourtant pas que notre amitié dépende d'elle : pour moi il me semble que je vous aimerai de tout mon cœur, malgré toutes les guenilles qui nous séparent, et malgré vous-même. J'apprends, en arrivant à Paris, que d'*Entragues* vient de s'enfuir en Hollande ; c'est

une affaire bien singulière et qui fait bien du bruit. —
On parle de madame de *Prie*, de traitans, de qua- 1725
torze cents mille francs, de signatures; mais on prétend qu'on va le faire revenir pour tenir le biribi. La reine d'Espagne et madame de *Beaujolais* arrivèrent avant-hier. La reine d'Espagne vit à Vincennes à l'espagnole, et madame de *Beaujolais* vivra au palais royal à la française, et peut-être à la d'*Orléans*. Les dames du palais partent le 18: voilà les nouvelles publiques. Les particulières sont que madame d'*Egmont* partage avec madame de *Prie* les faveurs du premier ministre, sans partager le ministère. On dit aussi que vous n'avez plus d'amitié pour moi, mais je n'en crois rien. Je me soucie très-peu du reste. Je vous aime de tout mon cœur, et vous prie instamment de m'écrire souvent. Mandez-moi si vous vous portez bien, si la boule de fer vous fait digérer, si vous devenez bien savante; pour moi j'ai presque fini mon poëme, j'ai achevé la comédie de l'Indiscret, je n'ai plus d'autre affaire que celle de mon plaisir, et par conséquent, je serais à la Rivière si vous étiez encore pour moi ce que vous avez été.

1725.

LETTRE XXV.

A M. THIRIOT,

Chez madame de Bernières, à la Rivière-Bourdet, à Rouen.

Paris, 25 juin.

J'AI toujours bien de l'amitié pour vous, grande averſion pour les tracaſſeries, et beaucoup d'envie d'aller jouir de la tranquillité chez madame de *Bernières ;* mais je n'y veux aller qu'en cas que je ſois sûr d'être un peu déſiré. Je ferais mille lieues pour aller la voir, ſi elle a toujours la même amitié pour moi ; mais je ne ferais pas une ſtade ſi ſon amitié eſt diminuée d'un grain. Je devine que le chevalier *Deſalleurs* eſt à la Rivière, et que vous y paſſez une vie bien douce. Je ne ſais ſi M. de *Bernières* ſe diſpoſe à partir : il n'entend pas parler de moi, ni moi de lui. Nous ne nous rencontrons pas plus que s'il demeurait au marais, et moi aux incurables. Je ſaurai probablement de ſes nouvelles par madame de *Bernières.* Mandez-moi comment elle ſe porte, ſi elle eſt bien gourmande, ſi *Silva* lui a envoyé ſon ordonnance, ſi elle eſt bien enchantée du chevalier *Deſalleurs*, ſi ledit chevalier, toujours bien ſain, bien dormant et bien . . . . . ſe dit toujours malade ; enfin, ſi on veut me ſouffrir dans l'hermitage. Je ne ſais aucune nouvelle, ni ne m'en ſoucie ; j'attends des vôtres et vous embraſſe de tout mon cœur.

1725.

LETTRE XXVI.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A Paris, à la comédie, ce 20 auguſte.

DEPUIS un mois entier, je ſuis entouré de procureurs, de charlatans, d'imprimeurs et de comédiens. J'ai voulu tous les jours vous écrire, et n'en ai pas encore trouvé le moment. Je me réfugie actuellement dans une loge de comédienne pour me livrer au plaiſir de m'entretenir avec vous, pendant qu'on joue Mariamne, et l'Indiſcret pour la ſeconde fois. Cette petite pièce fut repréſentée avant-hier ſamedi avec aſſez de ſuccès; mais il me parut que les loges étaient encore plus contentes que le parterre. *Dancourt* et *le Grand* ont accoutumé le parterre au bas-comique et aux groſſièretés, et inſenſiblement le public s'eſt formé le préjugé que de petites pièces en un acte doivent être des farces pleines d'ordures, et non pas des comédies nobles où les mœurs ſoient reſpectées. Le peuple n'eſt pas content quand on ne fait rire que l'eſprit: il faut le faire rire tout haut, et il eſt difficile de le réduire à aimer mieux des plaiſanteries fines que des équivoques fades, et à préférer Verſailles à la rue Saint-Denis. Mariamne eſt enfin imprimée de ma façon, après trois éditions ſubreptices qui en ont paru coup ſur coup.

1725. Au reſte, ne croyez pas que je me borne dans Paris à faire jouer des tragédies et des comédies. Je ſers DIEU et le diable tout à la fois aſſez paſſablement. J'ai dans le monde un petit vernis de dévotion que le miracle du faubourg Saint-Antoine m'a donné. La femme au miracle eſt venue ce matin dans ma chambre. Voyez-vous quel honneur je fais à votre maiſon, et en quelle odeur de ſainteté nous allons être? M. le cardinal de *Noailles* a fait un beau mandement à l'occaſion du miracle, et pour comble ou d'honneur ou de ridicule, je ſuis cité dans ce mandement. On m'a invité en cérémonie à aſſiſter au *Te Deum* qui ſera chanté à Notre-Dame en actions de grâce de la guériſon de madame *la Foſſe*. M. l'abbé *Couet*, grand-vicaire de ſon éminence, m'a envoyé aujourd'hui le mandement. Je lui ai envoyé une Mariamne avec ces petits vers-ci :

Vous m'envoyez un mandement,
Recevez une tragédie,
Afin que mutuellement
Nous nous donnions la comédie.

Ah, ma chère préſidente, qu'avec tout cela je ſuis quelquefois de mauvaiſe humeur de me trouver ſeul dans ma chambre, et de ſentir que vous êtes à trente lieues de moi! Vous devez être dans le pays de Cocagne, M. l'abbé d'*Amfreville*, avec ſon ventre de prélat et ſon viſage de chérubin, ne reſſemble pas mal au roi de Cocagne. Je m'imagine que vous faites des ſoupers charmans, que l'imagination vive et féconde de madame *du Deffant* et celle de M. l'abbé d'*Amfreville*

en donnent à notre ami *Thiriot*, et qu'enfin tous vos momens sont délicieux. M. le chevalier *Desalleurs* est-il encore avec vous ? Il m'avait dit qu'il y resterait tant qu'il y trouverait du plaisir : je juge qu'il y demeurera long-temps. 1725.

Adieu, je pars incessamment pour Fontainebleau ; conservez-moi toujours bien de l'amitié. Adieu, adieu.

LETTRE XXVII.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A Versailles, septembre.

HIER à dix heures et demie le roi déclara qu'il épousait la princesse de Pologne, et en parut très-content. Il donna son pied à baiser à M. d'*Epernon*, et son cu à M. de *Maurepas*, et reçut les complimens de toute sa cour qu'il mouille tous les jours à la chasse par la pluie la plus horrible. Il va partir dans le moment pour Rambouillet, et épousera mademoiselle *Leczinska* à Chantilly. Tout le monde fait ici sa cour à madame de *Bezeval* qui est un peu parente de la reine. Cette dame, qui a de l'esprit, reçoit avec beaucoup de modestie les marques de bassesse qu'on lui donne. Je la vis hier chez M. le maréchal de *Villars*. On lui demanda à quel degré elle était parente de la reine ; elle répondit que les reines

1725. n'avaient point de parens. Les noces de *Louis XV* font tort au pauvre *Voltaire*. On ne parle de payer aucune penſion, ni même de les conſerver; mais en récompenſe on va créer un nouvel impôt pour avoir de quoi acheter des dentelles et des étoffes pour la demoiſelle *Leczinska*. Ceci reſſemble au mariage du ſoleil qui feſait murmurer les grenouilles. Il n'y a que trois jours que je ſuis à Verſailles, et je voudrais déjà en être dehors. La Rivière-Bourdet me plaira plus que Trianon et Marly, et je ne veux dorénavant d'autre cour que la vôtre. Mandez-moi des nouvelles de votre ſanté. Digérez-vous bien? allez-vous ſouvent aux ſpectacles? avez-vous fait dire à *Dufrêne* et à la *le Couvreur* de jouer Mariamne? l'abbé *Desfontaines* eſt-il en liberté? *Thiriot* eſt-il toujours bien ſemillant? Conſervez-moi votre amitié dont je fais plus de cas que d'une penſion et de ceux qui la donnent.

LETTRE XXVIII. 1725.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A Fontainebleau, ce vendredi 7 septembre.

PENDANT que *Louis XV* et *Marie-Sophie-Félicité* de Pologne font avec toute la cour à la comédie italienne, moi qui n'aime point du tout ces pantalons étrangers et qui vous aime de tout mon cœur, je me renferme dans ma chambre pour vous mander les balivernes de ce pays-ci que vous avez peut-être quelque curiosité d'apprendre. 1°. M. de *la Vrillière* vient de mourir cette nuit à Fontainebleau, et M. le maréchal de *Grammont* est mort à Paris à la même heure. Ils ont assurément pris bien mal leur temps tous deux; car au milieu de tout le tintamarre du mariage du roi, leurs morts ne feront pas le moindre petit bruit.

Ces jours passés le carrosse de M. le prince de *Conti* renversa en passant le pauvre *Martinot*, horloger du roi, qui fut écrasé sous les roues, et mourut sur le champ. On ne prendra pas plus garde à la mort de Messieurs de *la Vrillière* et de *Grammont* qu'à celle de *Martinot*, à moins que quelqu'un n'ose demander, malgré les survivances, la place de secrétaire d'Etat et celle de colonel des gardes. Cependant on fait tout ce qu'on peut ici pour réjouir la reine.

Le roi s'y prend très-bien pour cela. Il s'est vanté de lui avoir donné sept sacremens pour la première

1725. nuit, mais je n'en crois rien du tout. Les rois trompent toujours leurs peuples. La reine fait très-bonne mine, quoique sa mine ne soit point du tout jolie. Tout le monde est enchanté ici de sa vertu et de sa politesse. La première chose qu'elle a faite, a été de distribuer aux princesses et aux dames du palais toutes les bagatelles magnifiques qu'on appelle sa corbeille: cela consistait en bijoux de toute espèce, hors des diamans. Quand elle vit la cassette où tout cela était arrangé: Voilà, dit-elle, la première fois de ma vie que j'ai pu faire des présens. Elle avait un peu de rouge le jour du mariage, autant qu'il en faut pour ne pas paraître pâle. Elle s'évanouit un petit instant dans la chapelle, mais seulement pour la forme. Il y eut le même jour comédie. J'avais préparé un petit divertissement que M. de *Mortemart* ne voulut point faire exécuter. On donna à la place Amphitryon et le Médecin malgré lui; ce qui ne parut pas trop convenable. Après le souper, il y eut un feu d'artifice avec beaucoup de fusées et très-peu d'invention et de variété, après quoi le roi alla se préparer à faire un dauphin. Au reste, c'est ici un bruit, un fracas, une presse, un tumulte épouvantable. Je me garderai bien, dans ces premiers jours de confusion, de me faire présenter à la reine; j'attendrai que la foule soit écoulée et que sa Majesté soit un peu revenue de l'étourdissement que tout ce sabbat doit lui causer; alors je tâcherai de faire jouer Oedipe et Mariamne devant elle; je lui dédierai l'un et l'autre: elle m'a déjà fait dire qu'elle serait bien aise que je prisse cette liberté. Le roi et la reine de Pologne, car nous ne connaissons plus ici le roi *Auguste*, m'ont fait

demander le poëme d'*Henri IV*, dont la reine a déjà entendu parler avec quelque éloge; mais il ne faut ici se presser sur rien. La reine va être fatiguée incessamment des harangues des compagnies souveraines; ce serait trop que de la prose et des vers en même temps. J'aime mieux que sa Majesté soit ennuyée par le parlement et par la chambre des comptes que par moi. 1725.

Vous qui êtes reine à la Rivière, mandez-moi, je vous en prie, si vous êtes toujours bien contente dans votre royaume. Je vous assure que je préfère bien dans mon cœur votre cour à celle-ci, surtout depuis qu'elle est ornée de madame *du Deffant* et de M. l'abbé d'*Amfreville*. Je vous aime tendrement et vous embrasse mille fois. Adieu.

LETTRE XXIX.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A Fontainebleau, 13 novembre.

La reine vient de me donner sur sa cassette une pension de quinze cents livres que je ne demandais pas: c'est un acheminement pour obtenir les choses que je demande. Je suis très-bien avec le second premier ministre, M. *Duverney*. Je compte sur l'amitié de madame de *Prie*. Je ne me plains plus de la vie de la cour; je commence à avoir des espérances raisonnables d'y pouvoir être quelquefois utile à mes amis; mais si vous êtes encore gourmande, et si vous

1725. avez encore vos maux d'eſtomac et vos maux d'yeux, je ſuis bien loin de me trouver un homme heureux. S'il eſt vrai que vous reſtiez à votre campagne juſqu'à la fin de décembre, ayez la bonté de m'en aſſurer et de ne pas donner toutes les chambres de la Rivière. Les agrémens que l'on peut avoir dans le pays de la cour, ne valent pas les plaiſirs de l'amitié ; et la Rivière, à tous égards, me ſera toujours plus chère que Fontainebleau. Permettez-moi d'adreſſer ici un petit mot à notre ami *Thiriot*.

Ne croyez pas, mon cher *Thiriot*, que je ſois auſſi dégoûté d'*Henri IV* que vous le paraiſſez de Mariamne. Je viens de mettre en vers, dans le moment, feu M. le duc d'*Orléans* et ſon ſyſtême avec *Laſs*. Voyez ſi tout cela vous paraît bien dans ſon cadre, et ſi notre ſixième chant n'en ſera point déparé. Songez qu'il m'a fallu parler noblement de cet excès d'extravagance, et blâmer M. le duc d'*Orléans* ſans que mes vers euſſent l'air de ſatire.

Je dis en parlant de ce prince :

. . . . . .

D'un ſujet et d'un maître il a tous les talens ;
Malheureux toutefois dans le cours de ſa vie
D'avoir reçu du ciel un ſi vaſte génie.
Philippe, garde-toi des prodiges pompeux
Qu'on offre à ton eſprit trop plein du merveilleux.
Un écoſſais arrive et promet l'abondance,
Il parle, il fait changer la face de la France.
Des tréſors inconnus ſe forment ſous ſes mains :
L'or devient mépriſable aux avides humains.

Le pauvre qui s'endort au sein de l'indigence
Des rois à son réveil égale l'opulence. 1725.
Le riche en un moment voit fuir devant ses yeux
Tous les biens qu'en naissant il eut de ses aïeux.
Qui pourra dissiper ces funestes prestiges, &c.

Je crois que l'on ne pouvait pas parler plus modérément du système, mais je ne sais si j'en ai parlé assez poëtiquement ; nous en raisonnerons, à ce que j'espère, à la Rivière. La cour m'a peut-être ôté un peu de feu poëtique. Je viendrai le reprendre avec vous. Soyez toujours moins en peine de mon cœur que de mon esprit. Je cesserai plutôt d'être poëte que d'être l'ami de *Thiriot*.

Et vous, mon cher abbé *Desfontaines*, j'ai bien parlé de vous à M. de *Fréjus* ; mais je sais par mon expérience que les premières impressions sont difficiles à effacer. Je n'ai point encore vu votre dernier journal. Je vous suis presque également obligé pour Mariamne et pour le héros de *Gratien*. Je suis fâché que vous soyez brouillé avec les révérends pères ; mais puisque vous l'êtes, il n'est pas mal de s'en faire craindre. Peut-être voudront-ils vous apaiser, et vous feront-ils avoir un bénéfice par le premier traité de paix qu'ils feront avec vous. Je ne sais aucune nouvelle de M. l'abbé *Bignon*. Je serais bien fâché de sa maladie, s'il vous avait fait du bien.

Le pauvre *Saint-Didier* est venu à Fontainebleau avec Clovis, et tous deux ont été bien bafoués. Il sollicita M. de *Mortemart*, et l'importuna pour avoir une pension. M. de *Mortemart* lui répondit que quand on fesait des vers, il les fallait faire comme

1725. moi. Je suis fâché de la réponse. *Saint-Didier* ne me pardonnera point cette injustice de M. de *Mortemart*. Il y a ici des injustices plus véritables qui me font saigner le cœur. Je ne peux pas m'accoutumer à voir l'abbé *Raguet* dans l'opulence et dans la faveur, tandis que vous êtes négligé. Cependant n'aimez-vous pas encore mieux être l'abbé *Desfontaines* que l'abbé *Raguet* ?

Je présente mes respects au maître de la maison, à M. l'abbé d'*Amfreville*, à *tutti quanti* qui ont le bonheur d'être à la Rivière.

Buvez tous à ma santé : et vous, madame la Présidente, soyez bien sobre, je vous en prie.

LETTRE XXX.

A M. THIRIOT.

Le 12 auguste.

1726. J'AI reçu bien tard, mon cher *Thiriot*, une lettre de vous, du 11 du mois de mai dernier. Vous m'avez vu bien malheureux à Paris. La même destinée m'a poursuivi par-tout. Si le caractère des héros de mon poëme est aussi bien soutenu que celui de ma mauvaise fortune, mon poëme assurément réussira mieux que moi. Vous me donnez par votre lettre des assurances si touchantes de votre amitié, qu'il est juste que j'y réponde par de la confiance. Je vous avouerai donc, mon cher *Thiriot*, que j'ai fait un petit voyage à Paris, depuis peu.

Puisque

Puiſque je ne vous y ai point vu, vous jugerez aiſément que je n'ai vu perſonne. Je ne cherchais qu'un ſeul homme que l'inſtinct de ſa poltronnerie a caché de moi (*), comme s'il avait deviné que je fuſſe à ſa piſte. Enfin, la crainte d'être découvert m'a fait partir plus précipitamment que je n'étais venu. Voilà qui eſt fait, mon cher *Thiriot;* il y a grande apparence que je ne vous reverrai plus de ma vie. Je ſuis encore très-incertain ſi je me retirerai à Londres. Je ſais que c'eſt un pays où les arts ſont tous honorés et récompenſés, où il y a de la différence entre les conditions; mais point d'autre entre les hommes que celle du mérite. C'eſt un pays où on penſe librement et noblement, ſans être retenu par aucune crainte ſervile. Si je ſuivais mon inclination, ce ſerait là que je me fixerais, dans l'idée ſeulement d'apprendre à penſer. Mais je ne ſais ſi ma petite fortune, très-dérangée par tant de voyages, ma mauvaiſe ſanté, plus altérée que jamais, et mon goût pour la plus profonde retraite, me permettront d'aller me jeter au travers du tintamarre de Witheall et de Londres. Je ſuis très-bien recommandé en ce pays-là, et on m'y attend avec aſſez de bonté; mais je ne puis pas vous répondre que je faſſe le voyage. Je n'ai plus que deux choſes à faire dans ma vie, l'une de la haſarder avec honneur dès que je le pourrai, et l'autre de la finir dans l'obſcurité d'une retraite qui convient à ma façon de penſer, à mes malheurs et à la connaiſſance que j'ai des hommes. 1726.

J'abandonne de bon cœur mes penſions du roi

(*) Le chevalier de *Rohan.*

1726. et de la reine, le seul regret que j'ai est de n'avoir pu réussir à vous les faire partager. Ce serait une consolation pour moi dans ma solitude de penser que j'aurais pu, une fois en ma vie, vous être de quelque utilité; mais je suis destiné à être malheureux de toutes façons. Le plus grand plaisir qu'un honnête homme puisse ressentir, celui de faire plaisir à ses amis, m'est refusé.

Je ne sais comment madame de *Bernières* pense à mon égard.

> Prendrait-elle le soin de rassurer mon cœur
> Contre la défiance attachée au malheur?

Je respecterai toute ma vie l'amitié qu'elle a eue pour moi, et je conserverai celle que j'ai pour elle. Je lui souhaite une meilleure santé, une fortune rangée, bien du plaisir, et des amis comme vous. Parlez-lui quelquefois de moi. Si j'ai encore quelques amis qui prononcent mon nom devant vous, parlez de moi sobrement avec eux, et entretenez le souvenir qu'ils veulent bien me conserver.

Pour vous, écrivez-moi quelquefois, sans examiner si je fais exactement réponse. Comptez sur mon cœur plus que sur mes lettres.

Adieu, mon cher *Thiriot;* aimez-moi malgré l'absence et la mauvaise fortune.

LETTRE XXXI. 1726.

A MADAME

LA PRESIDENTE DE BERNIERES.

A Londres, 16 octobre.

Je n'ai reçu qu'hier, Madame, votre lettre du 3 de septembre dernier. Les maux viennent bien vîte, et les consolations bien tard. C'en est une pour moi très-touchante que votre souvenir : la profonde solitude où je suis retiré ne m'a pas permis de la recevoir plutôt. Je viens à Londres pour un moment; je profite de cet instant pour avoir le plaisir de vous écrire, et je m'en retourne sur le champ dans ma retraite.

Je vous souhaite du fond de ma tanière une vie heureuse et tranquille, des affaires en bon ordre, un petit nombre d'amis, de la santé, et un profond mépris pour ce qu'on appelle vanité. Je vous pardonne d'avoir été à l'opéra avec le chevalier de *Rohan*, pourvu que vous en ayez senti quelque confusion.

Réjouissez-vous le plus que vous pourrez à la campagne et à la ville. Souvenez-vous quelquefois de moi avec vos amis, et mettez la constance dans l'amitié au nombre de vos vertus. Peut-être que ma destinée me rapprochera un jour de vous. Laissez-moi espérer que l'absence ne m'aura point entièrement effacé dans votre idée, et que je pourrai

1726. retrouver dans votre cœur une pitié pour mes malheurs, qui du moins reſſemblera à l'amitié.

La plupart des femmes ne connaiſſent que les paſſions ou l'indolence, mais je crois vous connaître aſſez pour eſpérer de vous de l'amitié.

Je pourrai bien revenir à Londres inceſſamment, et m'y fixer. Je ne l'ai encore vu qu'en paſſant. Si à mon arrivée j'y trouve une lettre de vous, je m'imagine que j'y paſſerai l'hiver avec plaiſir, ſi pourtant ce mot de plaiſir eſt fait pour être prononcé par un malheureux comme moi. C'était à ma ſœur à vivre, et à moi à mourir; c'eſt une mépriſe de la deſtinée. Je ſuis douloureuſement affligé de ſa perte : vous connaiſſez mon cœur, vous ſavez que j'avais de l'amitié pour elle. Je croyais bien que ce ſerait elle qui porterait le deuil de moi. Hélas! Madame, je ſuis plus mort qu'elle pour le monde, et peut-être pour vous. Reſſouvenez-vous du moins que j'ai vécu avec vous. Oubliez tout de moi, hors les momens où vous m'avez aſſuré que vous me conſerveriez toujours de l'amitié. Mettez ceux où j'ai pu vous mécontenter au nombre de mes malheurs, et aimez-moi par généroſité, ſi vous ne pouvez plus m'aimer par goût.

Mon adreſſe chez milord *Bolingbroke*, à Londres.

LETTRE XXXII. 1727.

A M. ***. (7)

. . . . . .

DANS ce pays-ci comme ailleurs il y a beaucoup de cette folie humaine qui consiste en contradictions. Je comprends dans ce mot les usages reçus tout contraires à des lois qu'on révère. Il semble que, chez la plupart des peuples, les lois soient précisément comme ces meubles antiques et précieux que l'on conserve avec soin, mais dont il y aurait du ridicule à se servir.

Il n'y a, je crois, nul pays au monde où l'on trouve tant de contradictions qu'en France. Ailleurs les rangs sont réglés, et il n'y a point de place honorable sans des fonctions qui lui soient attachées. Mais en France un duc et pair ne fait pas seulement la place qu'il a dans le parlement. Le président est méprisé à la cour, précisément parce qu'il possède une charge qui fait sa grandeur à la ville. Un évêque prêche l'humilité (si tant est qu'il prêche), mais il vous refuse sa porte si vous ne l'appelez pas *Monseigneur*. Un maréchal de France, qui commande cent mille hommes, et qui a peut-être autant de vanité que l'évêque, se contente du titre de *Monsieur*. Le chancelier n'a pas l'honneur de manger avec le roi, mais il précède tous les pairs du royaume.

(7) Ce fragment semble avoir fait partie d'une lettre écrite d'Angleterre.

1727. Le roi donne des gages aux comédiens, et le curé les excommunie. Le magistrat de la police a grand soin d'encourager le peuple à célébrer le carnaval; à peine a-t-il ordonné les réjouissances qu'on fait des prières publiques, et toutes les religieuses se donnent le fouet pour en demander pardon à DIEU. Il est défendu aux bouchers de vendre de la viande les jours maigres, les rôtisseurs en vendent tant qu'ils veulent. On peut acheter des estampes, le dimanche, mais non des tableaux. Les jours de la Vierge on n'a point de spectacles, on les représente tous les dimanches.

On lit dévotement à l'église les chapitres de *Salomon*, où il dit formellement que l'ame est mortelle, et qu'il n'y a rien de bon que de boire et de se réjouir.

On fait brûler *Vanini*, et on traduit *Lucrèce* pour monsieur le dauphin, et on fait apprendre par cœur aux écoliers, *formosum pastor Corydon*, &c. On se moque du polythéisme, et on admet le trithéisme et les saints.

En Angleterre les ducs sont appelés *princes*. La communion anglicane est opposée au gouvernement qui la tolère; la liberté, et les matelots enrôlés par force; défense d'injurier personne, mais permis de mettre la première lettre du nom, &c.

LETTRE XXXIII. 1728.

A M. THIRIOT.

A Londres, 4 auguſte.

VOICI qui vous ſurprendra, mon cher *Thiriot*, c'eſt une lettre en français. Il me paraît que vous n'aimez pas aſſez la langue anglaiſe pour que je continue mon chiffre avec vous. Recevez donc en langue vulgaire les tendres aſſurances de ma conſtante amitié. Je ſuis bien aiſe d'ailleurs de vous dire intelligiblement que ſi on a fait en France des recherches de la Henriade chez les libraires, ce n'a été qu'à ma ſollicitation. J'écrivis, il y a quelque temps, à M. le garde des ſceaux et à M. le lieutenant de police de Paris, pour les ſupplier de ſupprimer les éditions étrangères de mon livre, et ſurtout celle où l'on trouverait cette miſérable critique dont vous me parlez dans vos lettres. L'auteur eſt un réfugié connu à Londres, et qui ne ſe cache point de l'avoir écrite. Il n'y a que Paris au monde où l'on puiſſe me ſoupçonner de cette guenille; mais *odi profanum vulgus, et arceo;* et les ſots jugemens et les folles opinions du vulgaire ne rendront point malheureux un homme qui a appris à ſupporter des malheurs réels; et qui mépriſe les grands peut bien mépriſer les ſots. Je ſuis dans la réſolution de faire inceſſamment une édition correcte du poëme auquel je travaille toujours dans ma retraite. J'aurais voulu, mon cher *Thiriot*, que vous euſſiez pu vous

1728. en charger pour votre avantage et pour mon honneur. Je joindrai à cette édition un Essai sur la poësie épique qui ne sera point la traduction d'un embryon anglais mal formé, mais un ouvrage complet et très-curieux pour ceux qui, quoique nés en France, veulent avoir une idée du goût des autres nations. Vous me mandez que des dévots, gens de mauvaise foi ou de très-peu de sens, ont trouvé à redire que j'aye osé, dans un poëme qui n'est point un colifichet de roman, peindre DIEU comme un être plein de bonté et indulgent aux sottises de l'espèce humaine. Ces faquins-là feront tant qu'il leur plaira de DIEU un tyran; je ne le regarderai pas moins comme aussi bon et aussi sage que ces messieurs sont sots et méchans.

Je me flatte que vous êtes pour le présent avec votre frère. Je ne crois pas que vous suiviez le commerce comme lui; mais si vous le pouviez faire, j'en serais fort aise; car il vaut mieux être maître d'une boutique, que dépendant dans une grande maison. Instruisez-moi un peu de l'état de vos affaires, et écrivez-moi, je vous en prie, plus souvent que je ne vous écris. Je vis dans une retraite dont je n'ai rien à vous mander, au lieu que vous êtes dans Paris où vous voyez tous les jours des folies nouvelles qui peuvent encore réjouir votre pauvre ami, assez malheureux pour n'en plus faire.

Je voudrais bien savoir où est madame de *Bernières*, et ce que fait le chevalier anglais *Desalleurs* : mais surtout parlez-moi de vous, à qui je m'intéresserai toute ma vie avec toute la tendresse d'un homme qui ne trouve rien au monde de si doux que de vous aimer.

LETTRE XXXIV. 1730.

A M. DE FORMONT.

Ce jeudi. . . . . .

JE ferais un homme bien ingrat, Monsieur, si en arrivant à Paris je ne commençais pas par vous remercier de toutes vos bontés. Je regarde mon voyage de Rouen comme un des plus heureux événemens de ma vie. Quand nos éditions se noieraient en chemin, quand Eryphile et Jules-César seraient sifflés, j'aurais bien de quoi me dédommager puisque je vous ai connu. Il ne me reste plus à présent d'autre envie que de revenir vous voir. Le séjour de Paris commence à m'épouvanter. On ne pense point au milieu du tintamarre de cette maudite ville.

Carmina secessum scribentis et otia quærunt.

Je commençais un peu à philosopher avec vous, mais je ne sais si j'aurai pris une assez bonne dose de philosophie pour résister au train de Paris. Puisque vous n'avez plus soin de moi, ayez donc la bonté de donner à *Henri IV* les momens que vous employiez avec l'auteur. J'aurais bien mieux aimé que vous eussiez corrigé mes fautes que celles de *Jore*. Vous êtes un peu plus sévère que M. de *Cideville*, mais vous ne l'êtes pas assez. Dorénavant, quand je ferai quelque chose, je veux que vous me coupiez bras et jambes. Adieu; je ne vous mande aucune nouvelle, parce que je n'ai pas encore

1730. vu et même ne verrai de long-temps aucun de ces fous qu'on appelle le beau monde. Je vous embraſſe de tout mon cœur, et me compte quelque choſe de plus que votre très-humble et très-obéiſſant ſerviteur; car je ſuis votre ami, et vous ſuis tendrement attaché pour toute ma vie.

LETTRE XXXV.

A MADEMOISELLE GAUSSIN.

Décembre.

PRODIGE, je vous préſente une Henriade : c'eſt un ouvrage bien ſérieux pour votre âge; mais qui joue *Tullie* eſt capable de lire, et il eſt bien juſte que j'offre mes ouvrages à celle qui les embellit. J'ai penſé mourir cette nuit, et je ſuis dans un bien triſte état; ſans cela, je ſerais à vos pieds pour vous remercier de l'honneur que vous me faites aujourd'hui. La pièce eſt indigne de vous; mais comptez que vous allez acquérir bien de la gloire en répandant vos grâces ſur mon rôle de *Tullie*. Ce ſera à vous qu'on aura l'obligation du ſuccès. Mais pour cela ſouvenez-vous de ne rien précipiter, d'animer tout, de mêler des ſoupirs à votre déclamation, de mettre de grands temps. Surtout jouez avec beaucoup d'ame et de force la fin du couplet de votre premier acte. Mettez de la terreur, des ſanglots et de grands temps dans le dernier morceau. Paraiſſez-y déſeſpérée, et vous allez déſeſpérer vos rivales. Adieu, prodige.

Ne vous découragez pas ; ſongez que vous avez joué à merveille aux répétitions ; qu'il ne vous a manqué hier que d'être hardie. Votre timidité même vous fait honneur. Il faut prendre demain votre revanche. J'ai vu tomber Mariamne, et je l'ai vue ſe relever. 1730.

Au nom de Dieu, ſoyez tranquille. Quand même cela n'irait pas bien, qu'importe ? Vous n'avez que quinze ans, et tout ce qu'on pourra dire, c'eſt que vous n'êtes pas ce que vous ferez un jour. Pour moi, je n'ai que des remercîmens à vous faire ; mais ſi vous n'avez pas quelque ſenſibilité pour ma tendre et reſpectueuſe amitié, vous ne jouerez jamais le tragique. Commencez par avoir de l'amitié pour moi, qui vous aime en père, et vous jouerez mon rôle d'une manière intéreſſante.

Adieu ; il ne tient qu'à vous d'être divine demain.

1731.

LETTRE XXXVI.

A M. FAVIERES,

TRADUCTEUR D'UN POEME LATIN SUR LE PRINTEMPS.

4 mars.

Je vous suis très-obligé, mon cher *Favières*, des vers latins et français que vous avez bien voulu m'envoyer. Je ne sais point qui est l'auteur des latins; mais je le félicite, quel qu'il soit, sur le goût qu'il a, sur son harmonie, et sur le choix de sa bonne latinité, et surtout de l'espèce convenable à son sujet.

Rien n'est si commun que des vers latins, dans lesquels on mêle le style de *Virgile* avec celui de *Térence*, ou des épîtres d'*Horace*. Ici il paraît que l'auteur s'est toujours servi de ces expressions tendres et harmonieuses qu'on trouve dans les églogues de *Virgile*, dans *Tibulle*, dans *Properce*, et même dans quelques endroits de *Pétrone*, qui respirent la mollesse et la volupté.

Je suis enchanté de ces vers :

Ridet ager, lascivit humus, nova nascitur arbos;
Basia lasciva jungunt repetita columbæ.

Et en parlant de l'Amour,

Vulnere qui certo lædere pectus amat.

Je n'oublierai pas cet endroit où il parle des plaisirs qui fuient avec la jeunesse. 1731.

Sic fugit humanæ tempestas aurea vitæ,
Arguti fugiunt, agmina blanda, joci.

Je citerais trop de vers, si je marquais tous ceux dont j'ai goûté la force et l'énergie.

Mais quoique l'ouvrage soit rempli de feu et de noblesse, je conseillerais plutôt à un homme qui aurait du goût et du talent pour la littérature, de les employer à faire des vers français. C'est à ceux qui peuvent cultiver les belles lettres avec avantage à faire à notre langue l'honneur qu'elle mérite. Plus on a fait provision des richesses de l'antiquité, et plus on est dans l'obligation de les transporter en son pays. Ce n'est pas à ceux qui méprisent *Virgile*, mais à ceux qui le possèdent, d'écrire en français.

Venons maintenant, mon cher *Favières*, à votre traduction du Printemps, ou plutôt à votre imitation libre de cet ouvrage. Vos expressions sont vives et brillantes, vos images bien frappées; et surtout je vois que vous êtes fidelle à l'harmonie, sans laquelle il n'y a jamais de poësie.

Il faudrait vous rappeler ici trop de vers, si je voulais marquer tous ceux dont j'ai été frappé. Adieu; je vais dans un pays où le printemps ne ressemble guère à la description que vous en faites l'un et l'autre. Je pars pour l'Angleterre dans quatre ou cinq jours, et suis bien loin assurément de faire des tragédies.

Frange, miser, calamos, vigilataque prælia dele.

1731. J'ai renoncé pour jamais aux vers;

Nunc verſus et cætera ludicra pono.

Mais il s'en faut bien que je ſois devenu philoſophe comme celui dont je vous cite les vers. Adieu; je vous aime en vers et en proſe, de tout mon cœur, et vous ſerai attaché toute ma vie.

LETTRE XXXVII.

A M. THIRIOT.

(Rouen) le 1 mai. (*)

Je vous écris enfin, mon cher *Thiriot*, du fond de ma ſolitude, où je ſerais le plus heureux homme du monde, ſi les circonſtances de ma vie ne m'avaient rendu d'ailleurs le plus malheureux. Je compte quitter dans peu ma retraite pour venir vous retrouver à Paris. En attendant, recevez mes complimens ſur les ſuccès flatteurs et ſolides de votre héroïne (8). Je ne ſaurais plus réſiſter à vous envoyer cette pièce que vous m'avez ſi ſouvent demandée. (9)

Et dût la troupe des dévots,
Que toujours un pur zèle enflamme,
Entourer mon corps de fagots,
Le tout pour le bien de mon ame:

(*) M. de *Voltaire* s'était caché près de Rouen à cette époque, et n'avait confié le ſecret de ſa retraite qu'à meſſieurs *Thiriot*, *Formont* et *Cideville*. Il avait fait courir le bruit qu'il était allé en Angleterre.

(8) Mademoiſelle *Sallé*, qui était à Londres.

(9) Voyez les vers ſur la mort de mademoiſelle *le Couvreur*, vol. de Poëmes.

je ne puis m'empêcher de laiſſer aller ces vers, qui m'ont été dictés par l'indignation, par la tendreſſe et par la pitié, et dans leſquels, en pleurant mademoiſelle *le Couvreur*, je rends au mérite de mademoiſelle *Sallé* la juſtice qui lui eſt due. Je joins ma faible voix à toutes les voix d'Angleterre pour faire un peu ſentir la différence qu'il y a entre leur liberté et notre eſclavage, entre leur ſage hardieſſe et notre folle ſuperſtition, entre l'encouragement que les arts reçoivent à Londres et l'oppreſſion honteuſe ſous laquelle ils languiſſent à Paris. 1731.

LETTRE XXXVIII.

A M. THIRIOT.

(Rouen) 1 juin.

Je t'écris d'une main par la fièvre affaiblie,
D'un eſprit toujours ferme, et dédaignant la mort,
Libre de préjugés, ſans liens, ſans patrie,
Sans reſpect pour les grands et ſans crainte du ſort :
Patient dans mes maux et gai dans mes boutades,
Me moquant de tout ſot orgueil,
Toujours un pied dans le cercueil,
De l'autre feſant des gambades.

Voilà l'état où je ſuis, mourant et tranquille. Si quelque choſe cependant altère le calme de mon eſprit, et peut augmenter les ſouffrances de mon

1731. corps, qui assurément sont bien vives, c'est la nouvelle injustice que l'on dit que j'essuie en France. Vous savez que je vous envoyai, il y a environ un mois, quelques vers sur la mort de mademoiselle *le Couvreur*, remplis de la juste douleur que je ressens encore de sa perte, et d'une indignation peut-être trop vive sur son enterrement, mais indignation pardonnable à un homme qui a été son admirateur, son ami, son amant, et qui de plus est poëte. Je vous suis sensiblement obligé d'avoir eu la sage discrétion de n'en point donner de copies. Mais on dit que vous avez eu affaire à des personnes dont la mémoire vous a trahi; qu'on en a surtout retenu les endroits les plus forts; que ces endroits ont été envenimés, qu'ils sont parvenus jusqu'au ministère; et qu'il ne serait pas sûr pour moi de retourner en France, où pourtant mes affaires m'appellent. J'attends de votre amitié que vous m'informerez exactement, mon cher *Thiriot*, de la vérité de ces bruits, de ce que j'ai à craindre, et de ce que j'ai à faire. Mandez-moi le mal et le remède. Dites-moi si vous me conseillez d'écrire et de faire parler, ou de me taire et de laisser faire au temps.

On a commencé, sans ma participation, deux éditions de Charles XII, en Angleterre et en France. Ne pourriez-vous point savoir de M. *Chauvelin* quel sera en cette occasion l'esprit des ministres de la librairie.

A l'égard du secret que je vous confiai en partant, et qui échappa à M. l'abbé de *Rothelin*, soyez impénétrable, soyez indevinable. Dépaysez les curieux. Peut-être aura-t-on lu déjà aux comédiens Eryphile.

Détournez

Détournez tous les soupçons. Je vous conjure de me rendre ce service avec votre amitié ordinaire. 1731.

Je n'ai écrit qu'à vous en France.

Thiriot mihi primus amores
Abstulit, ille habeat secum.

LETTRE XXXIX.

A M. THIRIOT.

(Rouen) 30 juin.

J'AI reçu votre lettre, mon cher *Thiriot*. Ne soyez pas étonné du silence que j'ai gardé un mois entier. J'ai repris mon ancienne sympathie avec vous. J'avais la fièvre quand vous aviez le dévoiement, et j'ai passé un mois entier dans mon lit. Ce qui m'a prolongé ma fièvre est un étrange régime où je me suis mis. J'ai fait toute la tragédie de César depuis qu'Eryphile est dans son cadre. J'ai cru que c'était un sûr moyen pour dépayser les curieux sur Eryphile : car le moyen de croire que j'aye fait César et Eryphile, et achevé Charles XII en trois mois ! Je n'aurais pas fait pareille besogne à Paris en trois ans. Mais vous savez bien quelle prodigieuse différence il y a entre un esprit recueilli dans la retraite, et un esprit dissipé dans le monde.

Carmina secessum scribentis et otia quærunt.

J'ai reçu aussi toutes ces petites pièces fugitives à qui vous faites plus d'honneur qu'elles ne méritent ; je les ai corrigées avec soin ; je compte, quand je serai à Paris, troquer avec vous de porte-feuille ; je vous

1731. donnerai les pièces qui vous manquent, et vous me rendrez celles que je n'ai pas. Comptez que vous gagnerez au change : car vous n'avez pas l'*Uranie;* et puisque vous êtes un homme discret vous l'aurez : *Quia super pauca fuisti fidelis, supra multa te constituam.*

Je vous envoie, mon cher ami, une réponse à des invectives bien injustes que j'ai trouvées imprimées contre moi dans les semaines de l'abbé *Desfontaines.* Il me doit au moins la justice d'imprimer cette réponse qui est, *uti nos decet esse*, pleine de vérité et de modestie. Je l'ai fait imprimer à Kenterbury, afin que si on me refusait la justice de la rendre publique, elle parût indépendamment du Journal du Parnasse où elle doit être insérée. Mandez-moi, je vous prie, ce que vous pensez de cette petite pièce. J'ai cru que je ne pouvais me dispenser de répondre, mais je ne sais pas si j'ai bien répondu. (*)

Si vous imprimez l'abbé de *Chaulieu*, n'y mettez rien de moi, je vous prie, avant que je vous aye montré les changemens que j'ai faits aux petites pièces que je lui ai adressées. Faites ma cour à monsieur de *Chauvelin*, à qui je n'ai pu écrire, étant toujours malade. Mes respects à messieurs de *Fontenelle* et *la Motte*. J'ai parlé de ces deux derniers dans ma réponse à l'abbé *Desfontaines*, non-seulement parce que je suis charmé de leur rendre justice, mais parce que M. l'abbé *Desfontaines* m'a accusé, dans son Dictionnaire néologique, de ne la leur pas rendre, et m'a voulu associer à ses malignités. *Separa causam meam à gente iniqua et dolosa.* Adieu.

(*) Voyez la lettre aux auteurs du Nouvelliste du Parnasse. Mélanges littéraires, tome III, l'auteur la suppose écrite d'Angleterre, quoiqu'il fût alors à Rouen.

LETTRE XL. 1731.

A M. DE CIDEVILLE,

CONSEILLER AU PARLEMENT DE ROUEN.

13 auguſte.

VOICI donc tout ſimplement, mon cher *Ovide* de Neuſtrie, comment j'ai rédigé vos vers, non que je ne les aimaſſe tous, mais c'eſt que des français en retiennent plus aiſément quatre que douze.

La Faye eſt mort, V*** ſe diſpoſe
A parer ſon tombeau des plus aimables vers.
Veillons pour empêcher quelque eſprit de travers
De l'étourdir d'une ode en proſe.

J'ai pris, comme vous voyez, l'emploi de votre abréviateur, tandis que je vous laiſſe celui de tuteur de la Henriade et de l'Eſſai ſur l'épopée. Vous êtes d'étranges gens de croire que je m'arrête après la vie de *Milton*, et que je me borne à être ſon hiſtorien. Je vous ai ſeulement envoyé, à bon compte, cette partie de l'Eſſai, et j'eſpère dans peu de jours vous envoyer la fin, que je n'ai pu encore retravailler. Je vous avoue que je ſerai bien embarraſſé quand il faudra parler de moi; je m'en tiendrais volontiers à ces vers que vous connaiſſez :

Après Milton, après le Taſſe,
Parler de moi ſerait trop fort;
Et j'attendrai que je ſois mort
Pour apprendre quelle eſt ma place.

1731. Je me bornerai, je crois, à dire que monsieur de Cambrai s'est trompé quand il a assuré que nos vers à rime plate ennuyaient surement à la longue, et que l'harmonie des vers lyriques pouvait se soutenir plus long-temps. Cette opinion de M. de *Fénélon* a favorisé le mauvais goût de bien des gens, qui, ne pouvant faire des vers, ont été bien aises de croire qu'on n'en pouvait réellement pas faire en notre langue. M. de *Fénélon* lui-même était du nombre de ces impuissans qui disent que les c. . . . ne sont bonnes à rien. Il condamnait notre poësie, parce qu'il ne pouvait écrire qu'en prose ; il n'avait nulle connaissance du rhythme et de ses différentes césures, ni de toutes les finesses qui varient la cadence de nos grands vers. Il y a bien paru quand il a voulu être poëte autrement qu'en prose. Ses vers sont fort au-dessous de ceux de *Danchet*. Cependant tous nos stériles partisans de la prose triomphent d'avoir dans leur parti l'auteur du Télémaque, et vous disent hardiment qu'il y a dans nos vers une monotonie insupportable.

Je conviens bien que cette monotonie est dans leurs écrits, mais j'ai assez d'amour propre pour nier tout net qu'elle se trouve dans ceux de votre serviteur. Toujours sais-je bien que je ne la trouverai pas dans l'opéra que je vous exhorte à finir de tout mon cœur. J'ai prié M. de *Formont* de vous donner de temps en temps quelque petit coup d'aiguillon. Je lui ai écrit amplement. A l'égard du peu de vers anglais qui peuvent se trouver dans l'Essai sur la poësie épique, *Jore* n'aura qu'à m'envoyer la feuille par la poste ; on a réponse en vingt-quatre heures ; c'est une chose qui ne doit pas faire de difficulté. J'aimerais bien mieux

venir les corriger moi-même, et passer avec vous l'automne. 1731.

Mille complimens à notre ami M. de *Formont*. Si sa femme, entre vous et lui, n'aime pas les vers, il y aura bien du malheur.

LETTRE XLI.

A M. DE CIDEVILLE.

19 auguste.

COMMENT va votre santé? Je vous en prie, mandez-le moi: vous pouvez compter que je m'y intéresse comme une de vos maîtresses. Mais, *si vales, macte animo*, et pour Dieu faites ce troisième acte, et que je ne dise point: *Ultima primis non benè respondent.* On a lu Jules-César devant dix jésuites; ils en pensent comme vous; mais nos jeunes gens de la cour ne goûtent en aucune façon ces mœurs stoïques et dures. J'ai un peu retravaillé Eryphile, et j'espère la faire jouer à la Saint-Martin. Je menai hier M. de *Crébillon* chez M. le duc de *Richelieu*: il nous récita des morceaux de son Catilina qui m'ont paru très-beaux. Il est honteux qu'on le laisse dans la misère; *laudatur et alget.* Savez-vous que M. de *Chauvelin*, le maître des requêtes, fait travailler à une traduction de M. de *Thou*? Je crois vous l'avoir déjà mandé. Ce jeune homme se fait adorer de la gent littéraire.

Adieu, mon cher ami; en vous remerciant des deux corrections à la Henriade. M. de *Formont* me les avait mandées; elles sont très-judicieuses. *Vale.*

1731.

LETTRE XLII.

A M. DE FORMONT.

5 septembre.

Mon cher ami, j'écrivis avant-hier à M. de *Cideville* un petit mot qui doit vous plaire à tous deux ; c'eſt que je corrige Eryphile; elle n'eſt encore digne ni de vous ni du public, ni même de moi chétif. J'avais cru facilement que les beautés de détail qui y ſont répandues, couvriraient les défauts que je cherchais à me cacher. Il ne faut plus ſe faire illuſion ; il faut ôter les défauts, et augmenter encore les beautés. L'arrivée de *Théandre* au troiſième acte, ce qu'il dit au quatrième et à la fin de ce même quatrième acte, me paraiſſent capables de tout gâter. Il y a encore à retoucher au cinquième. Mais quand tout cela ſera fait, et que j'aurai paſſé ſur l'ouvrage le vernis d'une belle poëſie, j'oſe croire que cette tragédie ne fera point déshonneur à ceux qui en ont eu les prémices, à mes chers amis de Rouen, que j'aimerai toute ma vie, et à qui je ſoumettrai toujours tout ce que je ferai. Vous m'avez envoyé tous deux des vers charmans, et je n'y ai pas répondu.

Mais, chers Formont et Cideville,
Quand j'aurai fait tous les enfans
Dont j'accouche avec Eryphile,
Prêtez-moi tous deux votre ſtyle,
Et je ferai des vers galans
Que l'on chantera par la ville.

LETTRE XLIII. 1731.

A M. DE FORMONT.

A Paris, ce 8 septembre.

Je reçois trois de vos lettres ce matin. Je réponds d'abord à celle qui m'intéresse le plus, et vous vous doutez bien que c'est celle qui contient les vers sur la mort de ce pauvre M. de *la Faye*.

Vos vers sont comme vous, et partant je les aime ;
Ils sont pleins de raison, de douceur, d'agrément :
En peignant notre ami d'un pinceau si charmant,
Formont, vous vous peignez vous-même.

J'ai déjà mandé à M. de *Cideville* que Jules-César avait désarmé la critique impitoyable de M. de *Maisons*, mais qu'il tenait encore bon contre Eryphile.

Je ne sais si je vous ai fait part du discours que m'a tenu le jeune M. de *Chauvelin*, vrai protecteur des beaux arts. *Avez-vous fait imprimer Charles XII?* m'a-t-il dit ; et sur ce que je répondais un peu en l'air, *si vous ne l'avez pas imprimé*, a-t-il ajouté, *je vous déclare que je le ferai imprimer demain.*

C'est un homme charmant que ce M. de *Chauvelin*, et il nous le fallait pour encourager la littérature. Il combat tous les jours pour la liberté contre M. le cardinal de *Fleuri* et contre monsieur le garde des sceaux. Il fait imprimer le de Thou, et le fait traduire

1731. en français. Il soutient tant qu'il peut l'honneur de notre nation qui s'en va grand'erre.

Encouragé par votre suffrage et par sa bonne volonté, j'ai, je vous l'avoue, une belle impatience de faire paraître Charles XII. S'il n'en coûte que 60 livres de plus par terre, je vous supplie de le faire venir par roulier à l'adresse de M. le duc de *Richelieu*, à Versailles; et moi, informé du jour et de l'heure de l'arrivée, je ne manquerai pas d'envoyer un homme de la livrée de *Richelieu*, qui fera conduire le tout en sureté. Si les frais de voiture sont trop forts, je vous prie de le faire partir par eau pour Saint-Cloud, où j'enverrai un fourgon. Il ne me reste qu'à vous assurer de la reconnaissance la plus vive et de l'amitié la plus tendre.

Au nom du bon goût, que mon cher *Cideville* achève donc ce qu'il a si heureusement commencé! Je l'embrasse de tout mon cœur.

J'ai fait mieux que vous à l'égard de Séthos; je ne l'ai point lu.

LETTRE XLIV. 1731.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce 27 septembre.

Mon cher ami, la mort de M. de *Maisons* m'a laissé dans un désespoir qui va jusqu'à l'abrutissement. J'ai perdu mon ami, mon soutien, mon père. Il est mort entre mes bras, non par l'ignorance, mais par la négligence des médecins. Je ne me consolerai de ma vie de sa perte et de la façon cruelle dont je l'ai perdu. Il a péri, faute de secours, au milieu de ses amis. Il y a à cela une fatalité affreuse. Que dites-vous de médecins qui le laissent en danger à six heures du matin, et qui se donnent rendez-vous chez lui à midi? Ils sont coupables de sa mort. Ils laissent, six heures, sans secours un homme qu'un instant peut tuer! Que cela serve de leçon à ceux qui auront leurs amis attaqués de la même maladie! Mon cher *Cideville*, je vous remercie bien tendrement de la part que vous prenez à la cruelle affliction où je suis. Il n'y a que des amis comme vous qui puissent me consoler. J'ai besoin plus que jamais que vous m'aimiez. Je me veux du mal d'être à Paris. Je voudrais et je devrais être à Rouen. Je viendrai assurément le plutôt que je pourrai. Je ne suis plus capable d'autre plaisir dans le monde que de celui de sentir les charmes de votre société.

Je ne vous mande aucune nouvelle ni de moi, ni de mes ouvrages, ni de personne. Je ne pense qu'à ma douleur et à vous.

1731.

LETTRE XLV.

A M. DE FORMONT.

Octobre.

Eh bien, mon cher *Formont!* au milieu des tracaſſeries du roi et du parlement, de l'archevêque et des curés, des moliniſtes et des janſéniſtes, aimez-vous toujours Eryphile? Vous m'exhortez à travailler, mais vous ne me dites point ſi vous êtes content de ce que je vous ai propoſé, à vous et à M. de *Cideville*. Il me ſemble que le grand mal de cette pièce venait de ce qu'elle ſemblait plutôt faite pour étonner que pour intéreſſer. La bonne reine, vieille pécheresſe, pénitente, était bernée par les Dieux pendant cinq actes, ſans aucun intervalle de joie qui rafraîchît le ſpectateur. Les plus grands coups de la pièce étaient trop ſoudains, et ne laiſſaient pas au ſpectateur le temps de ſe repoſer un moment ſur les ſentimens qu'on venait de lui inſpirer *in ictu oculi;* on aſſemblait le peuple au troiſième; on déclarait roi le fils d'*Eryphile*. *Hermogide* donnait ſur le champ un nouveau tour aux affaires, en diſant qu'il avait tué cet enfant. La nomination d'*Alcméon* feſait à l'inſtant un nouveau coup de théâtre. *Théandre* arrivait dans la minute, et feſait tout ſuſpendre, en diſant que les Dieux feſaient le diable à quatre. Tant d'éclairs, coup ſur coup, éblouiſſaient. Il faut une lumière plus douce. L'eſprit emporté par tant de ſecouſſes, ne

pouvait se fixer ; et quand l'ombre arrivait après tant de vacarmes, ce n'était qu'un coup de massue sur *Alcméon* et *Eryphile* déjà atterrés et étourdis de tant de chutes. *Théandre* avait précédé les menaces de l'ombre par des discours déjà trop menaçans, et qui, pour comble de défaut, ne convenaient pas dans la bouche de *Théandre* qui, selon ce que j'en ai dit dans une lettre à M. de *Cideville*, parlait trop ou trop peu, et n'était qu'un personnage équivoque. Ne convenez-vous pas de tous ces défauts? mais en même temps ne sentez-vous pas combien il est aisé de les corriger? Qui voit bien le mal, voit aussitôt le remède. Il n'y a qu'à prendre la route opposée ; *contraria contrariis curantur*. Vous saurez bientôt si j'ai corrigé tant de fautes avec quelque succès. Je compte faire partir Eryphile pour Rouen avant qu'il soit peu ; mais j'aurais bien voulu savoir auparavant ce que vous et M. de *Cideville* pensez des changemens que je dois faire. Peut-être me renverrez-vous encore Eryphile. Ne manquez pas, Messieurs, de me la renvoyer impitoyablement, si vous la trouvez mal. Vous avez tous deux des droits incontestables sur cet enfant que vous avez vu naître. 1731.

Adieu; je vous embrasse bien tendrement. Mille complimens à l'ami *Cideville*.

1731.

LETTRE XLVI.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, 2 novembre.

Mon cher et aimable *Cideville*, ayant ouï dire que vous étiez à la campagne, j'ai adreſſé à M. de *Formont* un paquet de Charles XII, dans lequel vous trouverez un exemplaire pour le premier préſident, et un autre pour M. *Desforges*. Il y a auſſi une lettre pour le premier préſident, que j'aurais bien ſouhaité qu'il pût recevoir de votre main, *ut gratior foret;* mais comme le temps me preſſe un peu, j'ai ſupplié M. de *Formont* de faire rendre la lettre et le livre, en cas que vous fuſſiez abſent, me flattant bien qu'à votre retour vous réparerez, par quelques petits mots, ce qu'aura perdu ma lettre à n'être point préſentée par vous. Je vous prierai bien auſſi de continuer à mettre M. *Desforges* dans mes intérêts. Il faut qu'il continue ſes bons procédés; et puiſqu'à votre conſidération il a favoriſé l'impreſſion du roi de Suède, il faut qu'il en empêche la contrefaçon, ſans quoi il ne m'aurait rendu qu'un ſervice onéreux; et comme le voilà mis, grâce à vos bontés, en train de m'obliger, il ne lui en coûtera pas davantage d'interdire tout d'un temps l'entrée de l'édition de mes œuvres, faite à Amſterdam chez *Ledet* et *Desbordes*, laquelle couperait la gorge à notre petite édition de Rouen que je compte venir achever cet hiver.

Voilà bien des importunités de ma part ; mais la plus forte, mon cher ami, sera mon empressement pour *Daphnis* et *Chloé*, pour *Antoine* et *Cléopâtre*, et pour la dame *Io*. J'attends avec impatience cet ouvrage dont j'ai une idée si avantageuse. Que les rapports des procès ne fassent point tort aux Muses. 1731.

Mox ubi publicas
Res ordinaris, grande munus,
Cecropio repetis cothurno.

A l'égard de mon cothurne, il ne passera qu'après celui de *Lagrange* : ainsi Eryphile ne paraîtra probablement qu'en février. Tant de délais sont bien favorables. Eryphile n'en vaudra que mieux ; mais s'ils font du bien à la pièce, ils font bien du mal à l'auteur qu'ils privent trop long-temps de la douceur de vivre avec vous. Je suis toujours malade, toujours accablé des souffrances qui me persécutaient à Rouen ; mais je vous avais pour ma consolation, et vous me manquez aujourd'hui.

Ces entretiens charmans, ce commerce si doux,
Ce plaisir de l'esprit, plaisir vif et tranquille,
Est à mon corps usé le seul remède utile.
Ah ! que j'aurais souffert sans vous !

1731.

LETTRE XLVII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, novembre.

D'où vient donc, mon cher *Cideville*, que vous ne me donnez point de vos nouvelles? N'avez-vous point reçu le Charles XII que je vous ai adreſſé ſous le couvert de M. de *Formont*, avec une lettre pour monſieur le premier préſident? Je n'ai entendu parler depuis ni de vous ni de M. de *Formont*. Vous êtes d'étranges gens. Vous ne m'avez écrit avec quelque aſſiduité, que quand vous avez eu quelques ſervices à me rendre. Eſt-ce que vous ne m'aimiez qu'à proportion du beſoin que j'ai eu de vous? Au moins intéreſſez-vous au ſuccès de cette hiſtoire que vous avez aidée à paraître au monde. Elle a reçu quelque légère contradiction du miniſtère, et nulle du public.

Mais ſavez-vous qu'il y a eu une lettre de cachet contre *Jore*? Je fus aſſez heureux pour le ſavoir, et aſſez prompt pour l'avertir à temps. Un quart d'heure plus tard, mon homme était à la baſtille; le tout, pour avoir imprimé une préface un peu ironique à la tête du procès du père *Girard*. Cette préface était de l'abbé *Desfontaines*, à qui je ſauve la priſon pour la ſeconde fois; et mon avis eſt, qu'il ne l'a méritée que lorſqu'il m'a payé d'ingratitude; car je ne penſe pas qu'on doive, en bonne juſtice, coffrer un homme pour avoir ſuivi la morale des jéſuites, ni pour l'avoir décriée.

LETTRE XLVIII.

1731.

A M. THIRIOT.

1 décembre.

MON cher *Thiriot*, je viens enfin de voir tout à l'heure cette belle préface qu'on m'impute depuis un mois. Faites rougir M. de *Chauvelin* de vous avoir dit du bien de cet impertinent ouvrage, où le sérieux et l'ironie sont assurément bien mal mêlés ensemble, et dans lequel on loue avec des exclamations exagérées, les factums de *Chaudon* et ceux pour le père carme, que, Dieu merci, je ne lirai jamais. Cette préface est pourtant d'un homme d'esprit, mais qui écrit trop pour écrire toujours bien. Je suis très-fâché que M. de *Chauvelin* connaisse si peu ma personne et mon style. On ne peut lui plus être attaché, ni être plus en colère que je le suis. Quand *Orphée-Rameau* voudra, je ferai à son service. Je lui ferai airs et récits comme sa muse l'ordonnera. Le bon de l'affaire, c'est qu'il n'a pas seulement les paroles telles que je les ai faites. (*)

Je gage qu'il n'a pas, par exemple, ce menuet :

Le vrai bonheur
Souvent dans un cœur
Est né dans le sein de la douleur.
C'est un plaisir
Qu'un doux souvenir
Des peines passées ;
Les craintes cessées
Font renaître un nouveau désir.

(*) L'opéra de Samson.

1731. Il y a vingt canevas que je crois qu'il a perdus et moi aussi.

Mais quand il voudra faire jouer Samson, il faudra qu'il tâche d'avoir quelque examinateur au-dessus de la basse envie et de la petite intrigue d'auteur, tel qu'un *Fontenelle* et non pas un *Hardion : who envies poets as Eunuks envy lovers.* Ce M. *Hardion* a eu la bonté d'écrire une lettre sanglante contre moi à M. *Rouillé.*

LETTRE XLIX.

A M. DE FORMONT.

Paris, ce 10 décembre.

GRAND merci de la prudence et de la vivacité de votre amitié. Je ne peux vous exprimer combien je suis aise que vous ayez logé chez vous les onze pélerins; mais que dites-vous de l'injustice des méchans qui prétendent qu'Eryphile est de moi, et que Charles XII a été imprimé à Rouen ? L'antechrist est venu, mon cher Monsieur; c'est lui qui a fait la Vérité de la religion prouvée par les faits, Marie Alacoque, Séthos, Oedipe en prose rimée et non rimée; pour Charles XII, il faut qu'il soit de la façon d'*Elie*; car il est très-approuvé et persécuté. Une chose me fâche, c'est que le chevalier *Folard*, que je cite dans cette histoire, vient de devenir fou. Il a des convulsions au tombeau de St *Pâris.* Cela infirme un peu son autorité; mais, après tout, le héros de notre histoire n'était guère plus raisonnable.

Vous

Vous devez savoir qu'on a voulu mettre *Jore* à la bastille pour avoir imprimé, à la tête du procès du père *Girard*, une préface que l'on m'attribuait. Comme on a su que j'ai fait sauver *Jore*, vous croyez bien que l'opinion que j'étais l'auteur de la préface, n'a pas été affaiblie ni dans l'esprit des jésuites, ni dans celui des magistrats leurs valets; cependant, c'était l'abbé *Desfontaines* qui en était l'auteur. On l'a su à la fin; et ce qui vous étonnera, c'est que l'abbé couche chez lui. Il m'en a l'obligation. Je lui ai sauvé la bastille, mais je n'ai pas été fort éloigné d'y aller moi-même. 1731.

J'ai écrit à M. de *Cideville* pour le prier d'engager M. *Desforges* à empêcher rigoureusement qu'on n'imprime Charles XII à Rouen. Je crois que les *Machuels* en ont commencé une édition. M. le premier président ferait un beau coup de l'arrêter; mais *Daphnis* et *Chloé*, *Antoine* et *Cléopâtre*, *Isis* et *Argus* me tiennent encore plus au cœur. Adieu.

1731.

LETTRE L.

A M. DE FORMONT.

Paris, 25 décembre.

J'AI reçu votre lettre par les mains de *Thiriot ;* mais je ne sais pas pourquoi il n'a pas jugé à propos de me faire voir M. l'abbé *Linant* qui me serait cher, pour peu qu'il fît quatre bons vers sur cinquante. Le patriarche (*) des vers durs vient de mourir. C'est bien dommage ; car son commerce était aussi plein de douceur, que ses poësies de dureté. C'est un bon homme, un bel esprit et un poëte médiocre de moins. L'évêque de Luçon, fils de ce *Bussi Rabutin* qui avait plus de réputation qu'il n'en méritait, succède à *la Motte* dans la place d'académicien, place mépriſée par les gens qui pensent, respectée encore par la populace, et toujours courue par ceux qui n'ont que de la vanité. Notre Eryphile sera bientôt jouée. Vous la trouverez bien différente de ce qu'elle était. J'ai fini le moins mal que j'ai pu le tableau dont vous vites l'esquisse à Rouen. Je me flatte encore de vous voir à Paris aux premières représentations. Je jouirai bien de votre commerce, car me voici votre voisin. Madame de *Fontaine-Martel*, la déesse de l'hospitalité, me donne à coucher dans son appartement bas qui regarde sur le palais royal.

(*) M. *Houdart de la Motte.*

Je n'en déſemparerai pas, tant que vous ſerez chez M. *Deſalleurs*. 1731.

Quand nous ſouperons enſemble, *nous parlerons de tout, et ne traiterons rien*, comme dit un certain auteur très-aimable; mais hors de là, je veux traiter avec vous beaucoup de choſes. A l'égard de *Jore*, on m'a aſſuré qu'il n'avait rien à craindre. Il peut retourner à Rouen; mais je ne lui conſeille pas de revenir ſitôt à Paris. Gardez toujours chez vous, je vous en ſupplie, les ballots à qui vous avez bien voulu donner retraite. Je voudrais être déjà quitte de toute cette beſogne; mais il faut vous voir long-temps pour que la beſogne ſoit bonne.

Carmen reprehendite quod non
Multa dies et multa litura coërcuit...

Adieu, *operum noſtrorum candide judex*. Preſſez donc notre cher *Cideville* de nous envoyer ſa petite drôlerie. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

1732.

LETTRE LI.

A M. DE CIDEVILLE.

Dimanche 4 janvier.

Ma santé est pire que jamais. J'ai peur d'être réduit, ce qui serait pour moi une disgrâce horrible, à ne plus travailler. Je suis dans un état qui me permet à peine d'écrire une lettre. Les vôtres m'ont charmé, mon cher *Cideville;* elles sont toujours ma consolation quand je souffre, et augmentent mes plaisirs quand j'en ai. Je n'écrirai point cette fois-ci à notre aimable *Formont*, par la raison que je n'en ai pas la force. Je lui aurais déjà envoyé les Lettres anglaises; mais voici ce qui me tient: M. l'abbé de *Rothelin* m'a flatté qu'en adoucissant certains traits, je pourrais obtenir une permission tacite, et je ne sais si je prendrai le parti de gâter mon ouvrage pour avoir une approbation.

Il a fallu que je changeasse l'épître dédicatoire de Zaïre, qui aurait paru tout uniment et sans contradiction, sans le mal-entendu entre monsieur votre premier président et M. *Rouillé*. Heureusement toute cette petite noise est entièrement apaisée. J'ai sacrifié mon épître, et j'en fais une autre.

Vous n'êtes pas le seul qui corrigez vos vers: en voici trois que j'ai cru devoir changer dans le premier acte de Zaïre. Je vous soumets cette rognure, comme tout le reste de l'ouvrage.

FATIME. 1732.

Vous allez épouser leur superbe vainqueur...

ZAIRE.

Eh, qui refuserait le présent de son cœur!
De toute ma faiblesse il faut que je convienne,
Peut-être que sans lui j'aurais été chrétienne,
Peut-être qu'à ta loi j'aurais sacrifié.
Mais Orosmane m'aime, et j'ai tout oublié.
Je ne vois qu'Orosmane, &c.

Il me semble que tout ce qui sert à préparer la conversion de Zaïre, est nécessaire; et qu'ainsi ces vers doivent être préférés à ceux qui étaient en cet endroit.

Adieu; il ne se fait plus de bons vers qu'à Rouen. Les lettres que vous m'écrivez en sont farcies. M. de *Formont* a envoyé une petite épître à madame de *Fontaine-Martel*, qui aurait fait honneur à *Sarrazin* et à l'abbé de *Chaulieu*. Adieu; la plume me tombe des mains.

1732.

LETTRE LII.

A M. DE CIDEVILLE.

3 février.

ENFIN, mon cher *Cideville*, Eryphile et mes souffrances me laissent un moment de liberté; et j'en profite, quoique bien tard, pour m'entretenir avec vous, pour vous parler de ma tendre amitié, et pour vous demander pardon d'avoir été si long-temps sans vous écrire. M. de *Formont*, que j'ai le bonheur de voir tous les jours, sait combien nous vous regrettons. Les momens agréables que je passe avec lui, me font souvenir des heures délicieuses que j'ai passées avec vous. J'étais pour le moins aussi malade que je le suis, mais vous m'empêchiez de le sentir. M. de *Lezeau* est aussi à Paris; mais je le vois aussi peu que je vois souvent M. de *Formont*, quoique ce soit lui qui ait écrit de sa main le premier acte d'Eryphile. Pourquoi faut-il que ce soit M. de *Lezeau* qui soit à Paris, et que vous restiez à Rouen! Pardon, cependant, de mes souhaits: je ne songeais qu'à moi, et je ne fesais pas réflexion que le séjour de Rouen vous est peut-être infiniment cher, et que vous y êtes le plus heureux de tous les hommes. Si cela est, comme je n'en doute pas, souffrez donc au moins que je vous en félicite. Je m'intéresse à votre bonheur avec autant de discrétion que vous en apportez pour être heureux. Je présume même que cette félicité

dont je vous parle, a retardé un peu votre petit opéra. 1732.

Vous êtes trop tendre pour croire
Que de Quinault la poëtique gloire
De tous les biens soit le plus précieux.

Pour moi qui suis assez malheureux pour ne faire ma cour qu'à Eryphile, j'ai retravaillé ma tragédie avec l'ardeur d'un homme qui n'a point d'autre passion. Dieu veuille que je n'aye pas brodé un mauvais fond, et que je n'aye pas pris bien de la peine pour me faire siffler.

Enfin, les rôles sont entre les mains des comédiens; et en attendant que je sois jugé par le parterre, j'ai fait jouer la pièce chez madame de *Fontaine-Martel*, qui m'a (comme vous savez peut-être) prêté un logement pour cet hiver. Eryphile a été exécutée par des acteurs qui jouent incomparablement mieux que la troupe du faubourg Saint-Germain. La pièce a attendri, a fait verser des larmes; mais c'est gagner en première instance un procès qu'on peut fort bien perdre en dernier ressort. Le cinquième acte est la plus mauvaise pièce de mon sac, et pourra bien me faire condamner. On me jouera immédiatement après le Glorieux; c'est une pièce de M. *Destouches*, de laquelle on vous aura sans doute rendu compte. Elle a beaucoup de succès, et peut-être en aura-t-elle moins à la lecture qu'aux représentations. Ce n'est pas qu'elle ne soit en général bien écrite, mais elle est froide par le fond et par la forme, et je suis persuadé qu'elle n'est soutenue que par le jeu des acteurs pour lesquels

1732. il a travaillé. C'eſt un avantage qui me manque. J'ai fait ma pièce pour moi, et non pour *Dufreſne* et pour *Sarrazin*. Je l'ai même travaillée dans un goût auquel ni les acteurs ni les ſpectateurs ne ſont accoutumés. J'ai été aſſez hardi pour ſonger uniquement à bien faire, plutôt qu'à faire convenablement; mais, après tout, ſi je ne réuſſis pas, il n'y en aura pas pour moi moins de honte; et on m'accablera d'autant plus que le petit ſuccès qu'a eu l'hiſtoire du roi de Suède a ſoulevé l'envie contre moi. Elle m'attend au parterre pour me punir d'avoir un peu réuſſi en proſe. Je ferais bien mieux de ne plus ſonger au théâtre, puiſque *palma negata macrum donata reducet opimum.* Il vaudrait mieux cent fois revenir achever mes Lettres anglaiſes auprès de vous.

O vanas hominum mentes, ô pectora cæca!

Voilà bien du babil pour un malade; mais je vous aime, mon cher *Cideville*, et le cœur eſt toujours un peu diffus.

LETTRE LIII. 1732.

A M. DE CIDEVILLE.

Mercredi des cendres, 27 février.

La beauté qu'en secret Cideville idolâtre
Voit en lui deux talens rarement réunis :
Le cœur aimable de Daphnis,
Et l'*esprit* du héros qui *charmait* Cléopâtre.

Cependant, mon cher ami, votre cœur a mieux réussi que le reste, et l'on est beaucoup plus content de vos bergers que de vos héros. Notre ami *Formont*, qui n'a point de tragédie à faire jouer, vous aura mandé plus au long des nouvelles de *Daphnis* et d'*Antoine*. Pour moi, qui cours risque d'être sifflé mercredi prochain, et qui vais faire répéter Eryphile dans l'instant, je ne puis que me recommander à DIEU et me taire sur les vers des autres.

Je voudrais que vous raccommodassiez votre besogne à Paris, et moi la mienne; mais, comme probablement vous en avez de plus agréable à Rouen, je vous dirai seulement, *felices quibus ista licent*. Cependant, quand vous voudrez avoir du relâche et venir à Paris, j'espère, mon cher ami, pouvoir vous procurer non-seulement un appartement, mais une vie assez commode. C'est une affaire que j'ai dans la tête. Vous m'avez accoutumé à vivre avec vous, et il faut que j'y revive.

Adieu; je vous embrasse tendrement. *Plura aliàs*.

1732.

LETTRE LIV.

A M. DE CIDEVILLE.

Samedi 8 mars.

Il faut vous donner les prémices
De ces aimables fruits, aux beaux esprits si doux.
Le public a goûté mes derniers sacrifices ;
Ils en sont plus dignes de vous.

Cela veut dire, mon cher *Cideville*, qu'Eryphile que vous avez vue naître, reçut hier la robe virile devant une assez belle assemblée qui ne fut pas mécontente, et qui justifia votre goût. Notre cinquième acte a été critiqué ; mais on pardonne au dessert, quand les autres services ont été passables. Je suis fâché en bon chrétien, que le sacré n'ait pas le même succès que le profane, et que Jephté et l'Arche du Seigneur soient mal reçus à l'opéra, lorsqu'un grand-prêtre de *Jupiter* et une catin d'Argos réussissent à la comédie ; mais j'aime encore mieux voir les mœurs du public dépravées, que si c'était son goût. Je demande très-humblement pardon à l'ancien Testament s'il m'a ennuyé à l'opéra.

Pardon d'un billet si succinct ; courtes lettres et longues amitiés, est ma devise ; mais je serais bien fâché et j'y perdrais trop, si vos lettres étaient aussi courtes.

LETTRE LV. 1732.

A M. BROSSETTE. (10)

Le 14 avril.

Je ſuis bien flatté de plaire à un homme comme vous, Monſieur ; mais je le ſuis encore davantage de la bonté que vous avez de vouloir bien faire des corrections ſi judicieuſes dans l'hiſtoire de *Charles XII.*

Je ne ſais rien de ſi honorable pour les ouvrages de M. *Deſpréaux*, que d'avoir été commentés par vous, et lus par *Charles XII.* Vous avez raiſon de dire que le ſel de ſes ſatires ne pouvait guère être ſenti par un héros vandale, qui était beaucoup plus occupé de l'humiliation du czar et du roi de Pologne, que de celle de *Chapelain* et de *Cotin.* Pour moi, quand j'ai dit que les ſatires de *Boileau* n'étaient pas ſes meilleures pièces, je n'ai pas prétendu pour cela qu'elles fuſſent mauvaiſes. C'eſt la première manière de ce grand peintre, fort inférieure, à la vérité, à la ſeconde ; mais très-ſupérieure à celle de tous les écrivains de ſon temps, ſi vous en exceptez M. *Racine.* Je regarde ces deux grands hommes comme les ſeuls qui aient eu un pinceau correct, qui aient toujours employé des couleurs vives, et copié fidellement la nature. Ce qui m'a toujours charmé dans leur ſtyle, c'eſt qu'ils ont dit ce qu'ils voulaient dire, et que jamais leurs penſées n'ont rien coûté à l'harmonie

(10) Auteur d'un commentaire ſur les ouvrages de *Boileau.*

1732. ni à la pureté du langage. Feu M. de *la Motte*, qui écrivait bien en prose, ne parlait plus français, quand il fesait des vers. Les tragédies de tous nos auteurs, depuis M. *Racine*, sont écrites dans un style froid et barbare ; aussi *la Motte* et ses consorts fesaient tout ce qu'ils pouvaient pour rabaisser *Despréaux* auquel ils ne pouvaient s'égaler. Il y a encore, à ce que j'entends dire, quelques-uns de ces beaux esprits subalternes, qui passent leur vie dans les cafés, lesquels font à la mémoire de M. *Despréaux*, le même honneur que les *Chapelain* fesaient à ses écrits, de son vivant. Ils en disent du mal, parce qu'ils sentent que si M. *Despréaux* les eût connus, il les aurait méprisés autant qu'ils méritent de l'être. Je serais très-fâché que ces messieurs crussent que je pense comme eux, parce que je fais une grande différence entre ses premières satires et ses autres ouvrages. Je suis surtout de votre avis sur la neuvième satire qui est un chef-d'œuvre, et dont l'épître aux muses de M. *Rousseau*, n'est qu'une imitation un peu forcée. Je vous serai très-obligé de me faire tenir la nouvelle édition des ouvrages de ce grand-homme, qui méritait un commentateur comme vous. Si vous voulez aussi, Monsieur, me faire le plaisir de m'envoyer l'Histoire de *Charles XII*, de l'édition de Lyon, je serai fort aise d'en avoir un exemplaire.

Je suis, &c.

LETTRE LVI. 1732.

A M. DE CIDEVILLE.

16 mai.

J'AI reçu aujourd'hui Eryphile; mais, avant de vous la renvoyer, il faut que vous me jugiez en cour de petit commissaire. Voici ce que j'allégue contre moi-même. Je fais la fonction de l'avocat du diable contre la canonisation d'Eryphile.

1°. En votre conscience n'avez-vous pas senti de la langueur et du froid, lorsqu'au troisième acte *Théandre* vient annoncer que les furies se sont emparées de l'autel, &c. Ce que dit la reine à *Alcméon*, dans ce moment, est beau; mais on est étonné que ce beau ne touche point. La raison en est, à mon avis, que la reine est trop long-temps bernée par les dieux. Elle n'a pas le loisir de respirer; elle n'a pas un instant d'espérance et de joie: donc elle ne change point d'état, donc elle ne doit point remuer le spectateur, donc il faut retrancher cette fin du troisième acte.

2°. Le quatrième acte commence avec encore plus de froid. *Théandre* y fait un monologue inutile. La scène qu'il a ensuite avec *Alcméon* me paraît mauvaise, parce que *Théandre* n'y dit rien de ce qu'il devrait dire. Ses doutes équivoques ne conviennent point au théâtre. S'il sait qu'*Alcméon* est fils de la reine, il doit l'en avertir; s'il n'en sait rien, il ne doit rien en soupçonner. Cette scène devrait être terrible, et n'est pas

1732. supportable. L'ombre venant après cette scène, ne fait pas l'effet qu'elle devrait faire, parce qu'elle en dit moins que *Théandre* n'en a fait entendre. Enfin, la reine ne finit point cet acte par les sentimens qu'elle devrait avoir. Elle ne marque que le désir d'épouser *Alcméon*. Il faut qu'elle exprime des sentimens de tendresse, d'horreur et d'incertitude.

Il me paraît qu'il y a très-peu à réformer au cinquième, et rien au premier ni au second.

Prononcez-donc, mes chers amis,
Vous êtes ma cour souveraine;
Et je recevrai vos avis
Comme un arrêt de Melpomène.

LETTRE LVII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 29 mai.

Je lisais ces jours passés, mon cher ami, que les gens qui font des tragédies négligent fort le style épistolaire, et écrivent rarement à leurs amis. J'ai le malheur d'être dans ce cas, et en vérité j'en suis bien fâché. Je ne conçois pas comment je peux mériter si mal les charmantes lettres que j'aime à recevoir de vous. Si je m'en croyais, je vous importunerais tous les jours pour m'attirer des lettres de mon cher ami *Çideville;* mais je ne suis occupé à présent qu'à

m'attirer ses suffrages. J'ai corrigé dans Eryphile tous les défauts que nous y avions remarqués. A peine cette besogne a été achevée qu'afin de pouvoir revoir mon ouvrage avec moins d'amour propre, et me donner le temps de l'oublier, j'en ai vîte commencé un autre, et j'ai pris une ferme résolution de ne jeter les yeux sur Eryphile que quand la nouvelle tragédie sera achevée. Celle-ci sera faite pour le cœur autant qu'Eryphile était faite pour l'imagination. La scène sera dans un lieu bien singulier; l'action se passera entre des turcs et des chrétiens. Je peindrai leurs mœurs autant qu'il me sera possible, et je tâcherai de jeter dans cet ouvrage tout ce que la religion chrétienne semble avoir de plus pathétique et de plus intéressant, et tout ce que l'amour a de plus tendre et de plus cruel. Voilà ce qui va m'occuper six mois; *quod felix, faustum musulmanumque sit.* 1732.

Je vis avant-hier l'abbé *Linant*, pour qui je me sens bien de l'estime et de l'amitié. Ce qu'il vaut, c'est-à-dire, ce que vous pensez de lui, me fait extrêmement regretter de n'avoir pu le servir comme je le désirais. Vous savez que mon dessein était de vivre avec lui chez madame de *Fontaine-Martel;* j'y étais même intéressé. Un homme de lettres qui est né avec tant de talens, et qui me paraît si aimable, que vous aimez, et qui m'aurait entretenu de vous, aurait fait la douceur de ma vie. Madame de *Fontaine* n'a pas voulu entendre raison; elle prétend que *Thiriot* l'a rendue sage. Elle lui donnait douze cents francs de pension, et avec cela n'en a point été contente. Elle croit que tout jeune homme en usera de même. Le fils du pauvre *Crébillon*, frère aîné de *Rhadamiste*,

1732. et encore plus pauvre que son père, lui a été présenté dans cet intervalle. Elle l'a assez goûté; mais sachant qu'il avait vingt-cinq ans, elle n'a pas voulu le loger. Je crois qu'elle ne m'a dans sa maison que parce que j'ai trente-six ans, et une trop mauvaise santé pour être amoureux; elle ne veut point que les gens qu'elle aime aient des maîtresses. Le meilleur titre qu'on puisse avoir pour entrer chez elle, est d'être impuissant; elle a toujours peur qu'on ne l'égorge pour donner son argent à une fille d'opéra. Jugez d'après cela si *Linant* qui a dix-neuf ans est homme à lui plaire.

Je suis en vérité bien fâché de la haine que madame de *Fontaine-Martel* a pour la jeunesse. Votre abbé aurait été son fait et le mien. Mais quelque chose qui arrive, il réussira surement; il est né sage, il a de l'esprit, de la bonne volonté, de la jeunesse; avec tout cela on se tire bientôt d'affaire à Paris. Les vers qu'il a faits pour vous, sont bien au-dessus de ceux qu'il avait faits pour DIEU et pour le chaos. On réussit selon les sujets. Je suis fort trompé, ou ce jeune homme a le véritable talent; et c'est ce qui augmente encore le regret que j'ai de ne pouvoir vivre avec lui. Qu'il compte sur moi, si jamais je puis lui rendre service. Dans deux ou trois ans il écrira mieux que moi, et je l'en aimerai davantage. Mon Dieu! mon cher *Cideville*, que ce serait une vie délicieuse de se trouver logés ensemble trois ou quatre gens de lettres avec des talens et point de jalousie! de s'aimer, de vivre doucement, de cultiver son art, d'en parler, de s'éclairer mutuellement! Je me figure que je vivrai un jour dans ce petit paradis, mais je veux que vous en

soyez

foyez le Dieu. En attendant, je vais versifier ma tragédie, et si je peins l'amour comme vous me faites sentir l'amitié, l'ouvrage sera bon. Je vous embrasse mille fois. 1732.

LETTRE LVIII.

A M. DE FORMONT.

Paris, ce 29 mai.

Je viens de mander à notre cher *Cideville* combien je suis fâché de n'avoir pu faire succéder l'abbé *Linant* à *Thiriot*. La dame du logis prétend que puisqu'elle m'a pour rien, elle doit avoir tout *gratis*, et regarde *Thiriot* comme quelqu'un dont elle hérite douze cents livres de rente viagère. Elle pense que tout jeune homme, à qui elle ferait une pension, la quitterait sur le champ pour mademoiselle *Sallé*. Je suis véritablement affligé de me voir inutile à l'abbé *Linant*, car vous l'aimez, et il fait bien des vers. J'ai vu un autre abbé qui ne le vaut pas assurément, et qui m'a montré de petits vers pour madame de *Formont*. Vous logerez celui-là, s'il vous plaît; pour moi je ne m'en charge pas. Je ne vous renverrai pas Eryphile sitôt: j'ai tout corrigé; mais je veux l'oublier, pour la revoir ensuite avec des yeux frais. Il ne faut pas se souvenir de son ouvrage quand on veut le bien juger. J'ai cru même que le meilleur moyen d'oublier la tragédie d'Eryphile, était d'en faire une autre. Tout le monde me reproche ici que je ne mets point

1732. d'amour dans mes pièces. Ils en auront cette fois-ci, je vous jure, et ce ne sera pas de la galanterie. Je veux qu'il n'y ait rien de si turc, de si chrétien, de si amoureux, de si tendre, de si furieux que ce que je versifie à présent pour leur plaire. J'ai déjà l'honneur d'en avoir fait un acte. Ou je suis fort trompé, ou ce sera la pièce la plus singulière que nous ayons au théâtre. Les noms de *Montmorency*, de St *Louis*, de *Saladin*, de *Jésus* et de *Mahomet* s'y trouveront. On y parlera de la Seine et du Jourdain, de Paris et de Jérusalem. On aimera, on baptisera, on tuera, et je vous enverrai l'esquisse dès qu'elle sera brochée.

On m'a parlé hier d'une petite pièce bachique du jeune *Bernard*, poëte et homme aimable. Dès que je l'aurai je vous l'enverrai. Il paraît ici des couplets contre tout le monde; mais ils sont assez, comme presque tous les hommes d'aujourd'hui, malins et médiocres. La fureur de jouer la comédie par-tout continue toujours, et la fureur de la jouer très-mal dure toujours aux comédiens français. Nous attendons l'opéra des cinq ou six Sens; la musique est de *Destouches*, les paroles de *Roi*, qui se cache de peur que son nom ne lui nuise. Nous aurons aussi les Sermens indiscrets de *Marivaux*, où j'espère que je n'entendrai rien. Pour des nouvelles du parlement, *ea cura quietum non me sollicitat*. Je ne connais et ne veux de ma vie connaître que les belles-lettres, et aimer que des personnes comme vous, si par bonheur il s'en rencontre.

Adieu, je vous suis attaché pour toute ma vie.

LETTRE LIX. 1732.

A M. DE FORMONT.

A Paris, 25 juin.

GRAND merci, mon cher ami, des bons conseils que vous me donnez sur le plan d'une tragédie, mais ils sont venus trop tard. La tragédie était faite. Elle ne m'a coûté que vingt-deux jours. Jamais je n'ai travaillé avec tant de vîtesse. Le sujet m'entraînait, et la pièce se fesait toute seule. J'ai enfin osé traiter l'amour, mais ce n'est pas l'amour galant et français. Mon amoureux n'est pas un jeune abbé à la toilette d'une bégueule; c'est le plus passionné, le plus fier, le plus tendre, le plus généreux, le plus justement jaloux, le plus cruel et le plus malheureux de tous les hommes. J'ai enfin tâché de peindre ce que j'avais depuis si long-temps dans la tête, les mœurs turques opposées aux mœurs chrétiennes, et de joindre dans un même tableau ce que notre religion peut avoir de plus imposant et même de plus tendre avec ce que l'amour a de plus touchant et de plus furieux. Je fais transcrire à présent la pièce; dès que j'en aurai un exemplaire au net, il partira pour Rouen, et ira à MM. de *Formont* et *Cideville*.

A peine eus-je achevé le dernier vers de ma pièce turco-chrétienne, que je suis revenu à Eryphile; comme *Perrin Dandin* se délassait à voir des procès.

1732. Je crois avoir trouvé le secret de répandre un véritable intérêt sur un sujet qui semblait n'être fait que pour étonner. J'en retranche absolument le grand-prêtre. Je donne plus au tragique et moins à l'épique, et je substitue, autant que je peux, le vrai au merveilleux. Je conserve pourtant toujours mon ombre, qui n'en fera que plus d'effet lorsqu'elle parlera à des gens pour lesquels on s'intéressera davantage. Voilà en général quel est mon plan. Je me sais bon gré d'en avoir arrêté l'impression, et de m'être retenu sur le bord du précipice dans lequel j'allais tomber comme un sot.

Adieu ; je vous aime bien tendrement, mon cher ami ; il faudra que vous reveniez ici ou que je retourne à Rouen, car je ne peux plus me passer de vous voir.

LETTRE LX. 1732.

A M. DE FORMONT.

Paris, juillet.

Je ne comptais vous écrire, mon cher ami, qu'en vous envoyant Eryphile et Zaïre. J'espère que vous les aurez incessamment. En attendant, il faut que je me disculpe un peu sur l'édition de mes Oeuvres, soi-disant complètes, qui vient de paraître en Hollande. Je n'ai pu me dispenser de fournir quelques corrections et quelques changemens au libraire qui avait déjà mes ouvrages, et qui les imprimait malgré moi sur les copies défectueuses qui étaient entre ses mains. Mais ne sachant pas précisément quelles pièces fugitives il avait de moi, je n'ai pu les corriger toutes. Non-seulement je ne réponds point de l'édition, mais j'empêcherai qu'elle n'entre en France. Nous en aurons bientôt une corrigée avec plus de soin et plus complète. Je doute que dans cette édition que je médite, je change beaucoup de choses dans l'épître à M. de *la Faye*. Il est vrai que j'y parle un peu durement de *Rousseau*; mais lui ai-je fait tant d'injustice? n'ai-je pas loué la plupart de ses épigrammes et de ses psaumes? J'ai seulement oublié les odes, mais c'est, je crois, une faute du libraire; j'ai rendu justice à ce qu'il y a de bon dans ses épîtres, et j'ai dit mon sentiment librement sur tous ses ouvrages en général. Serez-vous donc d'un autre avis que moi,

1732. quand je vous dirai que, dans tous ses ouvrages raisonnés, il n'y a nulle raison; qu'il n'a jamais un dessein fixe, et qu'il prouve toujours mal ce qu'il veut prouver? Dans ses allégories, surtout dans les nouvelles, a-t-il la moindre étincelle d'imagination? et ne ramène-t-il pas perpétuellement sur la scène, en vers souvent forcés, la description de l'âge d'or et de l'âge de fer, et les vices masqués en vertus, que M. *Despréaux* avait introduits auparavant en vers coulans et naturels? Pour la personne de *Rousseau*, je ne lui dois aucuns égards; je n'ai seulement qu'à le remercier d'avoir fait contre moi une épigramme si mauvaise qu'elle est inconnue quoique imprimée.

Le petit abbé *Linant* va faire une tragédie: je l'y ai encouragé. C'est envoyer un homme à la tranchée, mais c'est un cadet qui a besoin de faire fortune, et de tout risquer pour cela. M. de *Nesle* m'avait promis de le prendre, mais il ne lui donne encore qu'à dîner. La première année sera peut-être rude à passer pour ce pauvre *Linant*. Heureusement il me paraît sage et d'une vertu douce. Avec cela, il est impossible qu'il ne perce pas à la longue. Adieu. Quand reviendrai-je à Rouen, et quand reviendrez-vous à Paris?

LETTRE LXI. 1732.

A M. DE CIDEVILLE.

Samedi 9 d'auguſte.

MESSIEURS Formont et Cideville,
De grâce pardonnez au ſtyle
Qui ma Zaïre barbouilla,
Lorſqu'étant en ſale cornette,
A la hâte on vous l'envoya,
Avant d'avoir fait ſa toilette.

J'étais ſi preſſé, meſſieurs mes Juges, quand je fis le paquet, que je vous envoyai une leçon de Zaïre qui n'eſt pas tout-à-fait la bonne. Mais figurez-vous que la dernière ſcène du troiſième acte et la dernière du quatrième entre *Oroſmane* et *Zaïre*, ſont comme il faut; imaginez-vous qu'*Oroſmane* n'a plus le billet entre les mains, et l'a déjà fait donner à un eſclave, quand il ſe trouve avec *Zaïre* à qui il a toujours envie de tout montrer. Croyez qu'il y a bien des vers corrigés, et que ſi je n'étais pas auſſi preſſé que je le ſuis, vous auriez de moi des lettres de dix pages.

1732.

LETTRE LXII.

A M. DE CIDEVILLE.

25 d'auguſte.

Mes chers et aimables critiques, je voudrais que vous puiſſiez être témoins du ſuccès de Zaïre, vous verriez que vos avis ne m'ont pas été inutiles ; et qu'il y en a peu dont je n'aye profité. Souffrez, mon cher *Cideville*, que je me livre avec vous, en liberté, au plaiſir de voir réuſſir ce que vous avez approuvé. Ma ſatisfaction s'augmente en vous la communiquant. Jamais pièce ne fut ſi bien jouée que Zaïre à la quatrième repréſentation. Je vous ſouhaitais bien là : vous auriez vu que le public ne hait pas votre ami. Je parus dans une loge, et tout le parterre me battit des mains. Je rougiſſais, je me cachais ; mais je ſerais un fripon ſi je ne vous avouais pas que j'étais ſenſiblement touché. Il eſt doux de n'être pas honni dans ſon pays ; je ſuis sûr que vous m'en aimerez davantage. Mais, Meſſieurs, renvoyez-moi donc Eryphile, dont je ne peux me paſſer, et qu'on va jouer à Fontainebleau. Mon Dieu ! ce que c'eſt que de choiſir un ſujet intéreſſant ! Eryphile eſt bien mieux écrite que Zaïre ; mais tous les ornemens, tout l'eſprit, et toute la force de la poëſie ne valent pas, à ce qu'on dit, un trait de ſentiment. Adieu, mes chers *Cideville* et *Formont*.

Quod ſi me tragicis vatibus inſeres,
Sublimi feriam ſidera vertice.

Je vous embraſſe bien tendrement.

P. S. J'oubliais de vous dire que j'ai parlé de vous, mon cher *Cideville*, deux bonnes heures, au clair de lune, avec madame de *la Rivaudaye*, dans ce même jardin où M. de *Formont* m'a vu si impitoyablement sans me parler. Je suis bien aise que madame de *la Rivaudaye* ne m'ait pas traité de même; elle m'a paru digne d'avoir un ami comme vous, si on peut n'être que son ami. 1732.

LETTRE LXIII.

A M. DE CIDEVILLE.

Le 3 septembre.

Je suis pénétré, mon cher *Cideville*, des peines dont vous me faites l'amitié de me parler; c'est la preuve la plus sensible que vous m'aimez. Vous êtes sûr de mon cœur, vous savez combien je m'intéresse à vous. Pourquoi faut-il qu'un homme aussi sage et aussi aimable que vous, soit malheureux? Que ferai-je donc, moi qui ai passé toute ma vie à faire des folies? Quand j'ai été malheureux, je n'ai eu que ce que je méritais; mais quand vous l'êtes, c'est une balourdise de la Providence. J'ai fait la sottise de perdre douze mille francs au biribi, chez madame de *Fontaine-Martel;* je parie que vous n'en avez pas tant fait. Je voudrais bien que vous eussiez été à portée de les perdre; j'en donnerais le double pour vous voir à Paris.

1732.

Ah, quittez pour la liberté
Sacs, bonnet, épice et soutane,
Et le palais de la chicane
Pour celui de la volupté.

M. de *Formont* m'a écrit une lettre charmante. Je ne lui ai point encore fait de réponse; je ne sais où le prendre.

Adieu, je vous embrasse bien tendrement.

LETTRE LXIV.

A M. DE FORMONT.

Le . . . septembre.

Je viens d'apprendre par notre cher *Cideville* qui part de Rouen, que vous y revenez. Je ne savais où vous prendre pour vous remercier, mon cher ami, mon juge éclairé, de la lettre obligeante que vous m'avez écrite de Gaillon. Je suis bien fâché que vous n'ayez vu que la première représentation de Zaïre. Les acteurs jouaient mal, le parterre était tumultueux, et j'avais laissé dans la pièce quelques endroits négligés qui furent relevés avec un tel acharnement que tout l'intérêt était détruit. Petit à petit j'ai ôté ces défauts, et le public s'est raccoutumé à moi. Zaïre ne s'éloigne pas du succès d'Inès de Castro; mais cela même me fait trembler. J'ai bien peur de devoir aux grands yeux noirs de mademoiselle *Gaussin*, au jeu des acteurs et au mélange nouveau

des plumets et des turbans, ce qu'un autre croirait devoir à son mérite. Je vais retravailler la pièce comme si elle était tombée. Je sais que le public, qui est quelquefois indulgent au théâtre par caprice, est sévère à la lecture par raison. Il ne demande pas mieux qu'à se dédire, et à siffler ce qu'il a applaudi. Il faut le forcer à être content. Que de travaux et de peines pour cette fumée de vaine gloire! Cependant que ferions-nous sans cette chimère? Elle est nécessaire à l'ame comme la nourriture l'est au corps. Je veux refondre Eryphile et la Mort de César, le tout pour cette fumée. En attendant je suis obligé de travailler à des additions que je prépare pour une édition de Hollande de Charles XII. Il a fallu s'abaisser à répondre à une misérable critique faite par *la Motraye*. L'homme ne méritait pas de réponse; mais toutes les fois qu'il s'agit de la vérité et de ne pas tromper le public, les plus misérables adversaires ne doivent pas être négligés. Quand je me serai dépêtré de ce travail ingrat, j'achèverai ces Lettres anglaises que vous connaissez; ce sera tout au plus le travail d'un mois, après quoi il faudra bien revenir au théâtre, et finir enfin par l'histoire du siècle de *Louis XIV*. Voilà, mon cher *Formont*, tout le plan de ma vie. Je la regarderai comme très-heureuse, si je peux en passer une partie avec vous. Vous m'aplaniriez les difficultés de mes travaux, vous m'encourageriez, vous m'en assureriez le succès, et il m'en serait cent fois plus précieux. Que j'aime bien mieux laisser aller dorénavant ma vie dans cette tranquillité douce et occupée, que si j'avais eu le malheur d'être conseiller au parlement! Tout ce que je vois me confirme

1732.

1732. dans l'idée où j'ai toujours été de n'être jamais d'aucun corps, de ne tenir à rien qu'à ma liberté et à mes amis. Il me semble que vous ne désapprouvez pas trop ce syſtême, et qu'il ne faudra pas prêcher longtemps *Cideville* pour le lui faire embrasser dans l'occasion. Il vient de m'écrire, mais il me mande qu'il va à la campagne, et je ne sais où lui adresser ma réponse. Aimez-moi toujours, mon cher *Formont*, et que votre philosophie nourrisse la mienne des plaisirs de l'amitié.

LETTRE LXV.

A M. DE FORMONT.

Octobre.

Je vous adressai avant-hier, mon cher ami et mon *candide judex*, la lettre à *Fakener* (11), telle que je l'avais corrigée et montrée à M. *Rouillé*. J'ai depuis ce temps reçu deux lettres de M. de *Cideville* à ce sujet. Je suis enchanté de la délicatesse de son amitié, mais je ne peux partager ses scrupules. Plus je relis cette épître dédicatoire, plus j'y trouve des vérités utiles, adoucies par un badinage innocent. Je dis, et je le redirai toujours jusqu'à ce qu'on en profite, que les lettres sont trop peu accueillies aujourd'hui. Je dis qu'à la cour on fait quelquefois des critiques absurdes.

(11) Au-devant de Zaïre, tome II de notre édition.

Tous les jours à la cour un ſot de qualité
Peut juger de travers avec impunité. 1732.

Qui ne fait que des critiques générales n'offenſe perſonne. *La Bruyère* a dit cent fois pis, et n'en a plu que davantage.

Les louanges que je donne avec toute l'Europe à *Louis XIV*, ne deviendront un jour la ſatire de *Louis XV* que ſi *Louis XV* ne l'imite pas; mais en quel endroit inſinuai-je que *Louis XV* ne marchera pas ſur ſes traces? Les vers ſur Polyeucte renferment une vérité inconteſtable, et la manière dont ils ſont amenés n'a rien d'indécent; car ne dis-je pas que la corruption du cœur humain eſt telle que la belle ame de *Polyeucte* aurait faiblement attendri ſans l'amour de ſa femme pour *Sévère*, &c. Ce qui regarde la pauvre *le Couvreur* eſt un fait connu de toute la terre, et dont j'aime à faire ſentir la honte. Mais, en parlant d'amour et de *Melpomène*, j'écarte toutes les idées de religion qui pourraient s'y mêler, et je dis poëtiquement ce que je n'oſe pas dire ſérieuſement.

M. *Rouillé*, en voyant cette épître, a dit que l'endroit de mademoiſelle *le Couvreur* était le ſeul qu'un approbateur ne puiſſe paſſer, et c'eſt lui-même qui a donné le conſeil de faire paraître deux éditions; la première ſans l'épître et avec le privilége, la ſeconde avec l'épître et ſans privilége. C'eſt à quoi je me ſuis déterminé. J'ai écrit à *Jore* en conſéquence. Je lui ai recommandé d'imprimer l'épître à part avec un nouveau titre, et de me l'envoyer à Verſailles, tandis que l'édition entière de la tragédie viendra à la chambre ſyndicale avec toutes les formalités ridicules dont la

1732. librairie est enchevêtrée. Au reste, il n'y a rien dans cette épître qui me fasse peine. Que diriez-vous donc de mes pièces fugitives qu'on veut imprimer, et de celles qui ont déjà paru? Ne sont-elles pas pleines de traits plus hardis cent fois et de réflexions plus hasardées? On me reprochera, dit-on, de mettre une lettre badine à la tête d'une tragédie chrétienne. Ma pièce n'est pas, Dieu merci, plus chrétienne que turque. J'ai prétendu faire une tragédie tendre et intéressante, et non pas un sermon: et dans quelque genre que Zaïre soit écrite, je ne vois pas qu'il soit défendu de faire imprimer une épître familière avec une tragédie. Le public est las de préfaces sérieuses et d'examens critiques. Il aimera mieux que je badine avec mon ami en disant plus d'une vérité, que de me voir défendre Zaïre méthodiquement et peut-être inutilement. En un mot, une préface m'aurait ennuyé, et la lettre à *Fakener* m'a beaucoup diverti. Je souhaite qu'ainsi soit de vous. Adieu. On m'a dit que vous viendrez bientôt. Vous ne trouverez personne à Paris qui vous aime plus tendrement que moi et qui vous estime davantage. Je suis pénétré de vos bontés.

LETTRE LXVI. 1732.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Le . . . .

VOUS m'avez proposé, Madame, d'acheter une charge d'écuyer chez madame la duchesse *du Maine*, et ne me sentant pas assez dispos pour cet emploi, j'ai été obligé d'attendre d'autres occasions de vous faire ma cour. On dit qu'avec cette charge d'écuyer il en vaque une de lecteur; je suis bien sûr que ce n'est pas un bénéfice simple chez madame *du Maine* comme chez le roi. Je voudrais de tout mon cœur prendre pour moi cet emploi, mais j'ai en main une personne qui, avec plus d'esprit, de jeunesse et de poitrine, s'en acquittera mieux que moi.

Voici, Madame, une occasion de montrer la bonté de votre cœur et votre crédit. La personne dont je vous parle est un jeune homme nommé M. l'abbé *Linant*, à qui il ne manque rien du tout que de la fortune. Il a auprès de vous une recommandation bien puissante; il est ami de M. de *Formont*, qui vous répondra de son esprit et de ses mœurs. Je ne suis ici que le précurseur de M. de *Formont*, qui va bientôt obtenir cette grâce de vous; et je vous en remercierai comme si c'était à moi seul que vous l'eussiez faite. En vérité, si vous placez ce jeune homme,

1732. vous ferez une action charmante ; vous encouragerez un talent bien décidé qu'il a pour les vers ; vous vous attacherez pour le reſte de votre vie quelqu'un d'aimable qui vous devra tout ; vous aurez le plaiſir d'avoir tiré le mérite de la misère, et de l'avoir mis dans la meilleure école du monde. Au nom de Dieu, réuſſiſſez dans cette affaire pour votre plaiſir, pour votre honneur, pour celui de madame *du Maine*, et pour l'amour de *Formont* qui vous en prie par moi.

Adieu, Madame ; je vous ſuis attaché comme l'abbé *Linant* vous le ſera, avec le plus reſpectueux et le plus tendre dévouement.

LETTRE LXVII.

A M. DE FORMONT.

Décembre.

Vos confitures ont été reçues avec reconnaiſſance, et vos vers avec tranſport, comme vous le ſeriez vous-même. Ils vous reſſemblent, mon cher *Formont*, ils ſont pleins de juſteſſe et d'eſprit. Tout le monde croira, avec raiſon, que ſi je ne vous réponds qu'en proſe, c'eſt parce que je ſens mon impuiſſance et que je me défie de moi. Mais il y a encore une autre raiſon, c'eſt que je n'ai pas un inſtant dont je puiſſe diſpoſer. Je retouche les Lettres anglaiſes pour vous les renvoyer. Je viens de finir le Temple du Goût, ouvrage que j'aurais dû dédier à vous et à M. de

Cideville,

Cideville, si M. le cardinal de *Polignac* et M. l'abbé de *Rothelin* ne me l'avaient pas demandé. Je le fais partir par la poste, et je pars dans l'instant pour Versailles, où l'on m'adresse les préfaces de Zaïre. Vous autres qui avez un peu plus de loisir, écrivez nous de longues lettres, à nous misérables qui n'y pouvons répondre qu'en billets écourtés. Mandez un peu ce que vous pensez du Temple du Goût; car après tout, Messieurs, c'est votre affaire; et il s'agit de votre Dieu et de votre Eglise. Vous êtes les apôtres de la religion que je vais prêchant. Dieu veuille que vous ne me traitiez pas d'hérétique. Adieu. 1732.

LETTRE LXVIII.

A M. DE FORMONT.

A Paris, ce samedi . . . décembre.

Il y a mille ans, mon cher *Formont*, que je ne vous ai écrit; j'en suis plus fâché que vous. Vous me parliez dans votre dernière lettre de Zaïre, et vous me donniez de très-bons conseils. Je suis un ingrat de toutes façons. J'ai passé deux mois sans vous en remercier, et je n'en ai pas assez profité. J'aurais dû employer une partie de mon temps à vous écrire, et l'autre à corriger Zaïre. Mais je l'ai perdu tout entier à Fontainebleau à faire des querelles entre les actrices pour des premiers rôles, et entre la reine et les princesses pour faire jouer des comédies; à former de grandes factions pour des bagatelles, et à brouiller toute

1732. la cour pour des riens. Dans les intervalles que me laiſſaient ces importantes billeveſées, je m'amuſais à lire *Newton* au lieu de retoucher notre Zaïre. Je ſuis enfin déterminé à faire paraître ces Lettres anglaiſes, et c'eſt pour cela qu'il m'a fallu relire *Newton*; car il ne m'eſt pas permis de parler d'un ſi grand homme ſans le connaître. J'ai refondu entièrement les lettres où je parlais de lui, et j'oſe donner un petit précis de toute ſa philoſophie. Je fais ſon hiſtoire et celle de *Deſcartes*. Je touche en peu de mots les belles découvertes et les innombrables erreurs de notre *René*. J'ai la hardieſſe de ſoutenir le ſyſtême d'*Iſaac*, qui me paraît démontré. Tout cela fera quatre ou cinq lettres que je tâche d'égayer et de rendre intéreſſantes autant que la matière peut le permettre. Je ſuis auſſi obligé de changer tout ce que j'avais écrit à l'occaſion de M. *Locke*, parce qu'après tout je veux vivre en France, et qu'il ne m'eſt pas permis d'être auſſi philoſophe qu'un anglais. Il me faut déguiſer à Paris ce que je ne pourrais dire trop fortement à Londres. Cette circonſpection malheureuſe, mais néceſſaire, me fait rayer plus d'un endroit aſſez plaiſant ſur les quakers et les presbytériens. Le cœur m'en ſaigne; *Thiriot* en ſouffrira; vous regretterez ces endroits et moi auſſi; mais,

Non me fata meis patiuntur ſcribere nugas
Auſpiciis, et ſponte meâ componere chartas.

J'ai lu au cardinal de *Fleuri* deux lettres ſur les quakers, deſquelles j'avais pris grand ſoin de retrancher tout ce qui pouvait effaroucher ſa dévote et ſage éminence. Il a trouvé ce qui en reſtait encore

assez plaisant; mais le pauvre homme ne sait pas ce qu'il a perdu. Je compte vous envoyer mon manuscrit dès que j'aurai tâché d'expliquer *Newton* et d'obscurcir *Locke*. Vous me paraissez aussi désirer certaines pièces fugitives dont l'abbé de *Sade* vous a parlé. Je veux vous envoyer tout mon magasin, à vous et à M. de *Cideville* pour vos étrennes : mais je ne veux pas donner rien pour rien. Je sais, monsieur le fripon, que vous avez écrit à mademoiselle de *Launay* une de ces lettres charmantes où vous joignez les grâces à la raison, et où vous couvrez de roses votre bonnet de philosophe. Si vous nous fesiez part de ces gentillesses, ce serait en vérité très-bien fait à vous, et je me croirais payé avec usure du magasin que je vous destine. Notre baronne vous fait ses complimens. Tout le monde vous désire ici. Vous devriez bien venir reprendre votre appartement chez messieurs *Desalleurs*, et passer votre hiver à Paris. Vous me feriez peut-être faire encore quelque tragédie nouvelle. Adieu; je supplie M. de *Cideville* de vous dire combien je vous aime, et je prie M. de *Formont* d'assurer mon cher *Cideville* de ma tendre amitié. 1732.

Adieu; je ne me croirai heureux que quand je pourrai passer ma vie entre vous deux.

1732.

LETTRE LXIX.

A M. DE FORMONT.

15 décembre.

Vous daignez vous abaiſſer à revoir des éditions, vous qui êtes fait aſſurément plutôt pour diriger des auteurs que des libraires. En vous remerciant pour ma part du ſoin que vous avez la bonté de prendre pour Zaïre. Si vous me paſſez ſa converſion, j'ai l'amour propre d'eſpérer que vous ne ſerez pas tout-à-fait mécontent du reſte. Il me ſemble qu'on voit aſſez, dans la première ſcène, qu'elle ſerait chrétienne, ſi elle n'aimait pas *Oroſmane*. *Fatime*, *Néreſtan* et la croix avaient déjà fait quelque impreſſion ſur ſon cœur. Son père, ſon frère et la grâce achèvent cette affaire au ſecond acte. La grâce ſurtout ne doit point effaroucher; c'eſt un être poëtique et à qui l'illuſion eſt attachée depuis long-temps. Pour le ſtyle, il ne faut pas s'attendre à celui de la Henriade. Une loure ne ſe joue point ſur le ton de la deſcente de *Mars*.

Me dulces dominæ muſa licymniæ
Cantus me voluit dicere, luci, dùm
Fulgentes oculos, et benè mutuis
Fidum pectus amoribus.

Il a fallu, ce me ſemble, répandre de la molleſſe et de la facilité dans une pièce qui roule toute entière ſur le ſentiment. *Qu'il mourût* ſerait déteſtable dans

Zaïre ; et *Zaïre, vous pleurez*, ſerait impertinent dans *Horace. Suus unicuique locus eſt.* Ne me reprochez donc point de détendre un peu les cordes de ma lyre. Les ſons en euſſent paru aigres, ſi j'avais voulu les rendre forts en cette occaſion. 1732.

Je compte vous envoyer inceſſamment une copie manuſcrite de toutes mes lettres à *Thiriot* ſur la religion, le gouvernement, la philoſophie et la poëſie des Anglais. Il y a quatre lettres ſur M. *Newton*, dans leſquelles je débrouille, autant que je le peux, et pas plus qu'il ne le faut pour des Français, le ſyſtême et même tous les ſyſtêmes de ce grand philoſophe. J'évite avec ſoin d'entrer dans les calculs. Je me regarde comme un homme qui arrange ſes affaires, ſans chiffrer avec ſon intendant. Il n'y a qu'une lettre touchant M. *Locke*. La ſeule matière philoſophique que j'y traite, eſt la petite bagatelle de l'immatérialité de l'ame ; mais la choſe eſt trop de conſéquence pour la traiter ſérieuſement. Il a fallu l'égayer pour ne pas heurter de front noſſeigneurs les théologiens, gens qui voient ſi clairement la ſpiritualité de l'ame, qu'ils feraient brûler, s'ils pouvaient, les corps de ceux qui en doutent. J'ai envoyé un autre ouvrage à *Jore*, avec le privilége de Zaïre. C'eſt une épître dédicatoire d'un goût un peu nouveau. Je vous prie d'en retarder l'impreſſion de quelques jours. Je ne l'ai adreſſée à M. *Jore* qu'afin qu'il la communiquât à mes deux juges, qui ſont M. de *Formont* et M. de *Cideville*. Il y a bien des changemens à y faire. Je compte vous en faire tenir inceſſamment une nouvelle copie.

On a joué depuis peu aux italiens deux critiques

1732. de Zaïre. Elles sont tombées l'une et l'autre; mais leur humiliation ne me donne pas grand amour propre, car les italiens pourraient être de fort mauvais plaisans sans que Zaïre en fût meilleure.

Il y a ici quelques livres nouveaux oubliés en naissant, tel que le Repos de *Cyrus*, les Poëfies du sieur *Tanevot*, et autres denrées; le Spectacle de la nature, compilation assez bonne dans un style ridicule, a eu un succès assez équivoque. *Moncrif* va être de l'académie française, et faire jouer sa comédie des Abdérites, afin de justifier le choix des quarante aux yeux du public. *Vale.*

LETTRE LXX.

A M. DE MAUPERTUIS.

J'AI lu ce matin, Monsieur, les trois quarts de votre livre (12) avec le plaisir d'une fille qui lit un roman, et la foi d'un dévot qui lit l'Evangile. Soyez toujours mon maître en physique, et mon disciple en amitié; car je prétends vous aimer beaucoup, à condition que vous m'aimerez un peu. Vous êtes accoutumé à me donner des leçons; souffrez donc, Monsieur, que je soumette à votre jugement quelques lettres que j'ai écrites autrefois d'Angleterre, et qu'on veut imprimer à Londres. Je les ai corrigées depuis peu; mais elles me paraissent avoir grand besoin d'être revues par des yeux comme les vôtres; je vous demande en

(12) De la figure des astres.

grâce de vouloir bien les lire. Je n'oſe vous prier de mettre par écrit les réflexions que vous ferez, il n'eſt pas juſte que je vous donne tant de peine; mais j'avoue que ſi vous aviez cette bonté, je vous aurais une extrême obligation. J'ai choiſi, parmi toutes ces lettres celles qui ont le plus de rapport aux études que vous honorez de la préférence; non que vous n'étendiez votre empire ſur plus d'une province du Parnaſſe, mais je n'ai pas voulu vous envoyer à la fois *in omni genere*. Je veux eſſayer votre patience par degrés. 1732.

Quand vous voudrez faire encore un ſouper chez M. *du Fay* avec l'honnête muſulman qui entend ſi bien le français (13), je ſerai à vos ordres, et je vous lirai le Temple du Goût. C'eſt un pays auſſi connu de vous qu'il eſt ignoré de la plupart des géomètres. M. *Newton* ne le connaiſſait pas, et M. *Leibnitz* n'y avait guère voyagé qu'en allemand.

Adieu, Monſieur, vous n'avez point de diſciple plus ignorant, plus docile et plus tendrement attaché que moi.

(13) M. de *la Condamine*, habillé en turc, avait ſoupé chez M. *du Fay*, avec M. de *Voltaire*, ſans en être reconnu.

1733.

LETTRE LXXI.

A M. JOSSE, *libraire.* (14)

A Paris, le 6 janvier.

QUOIQUE je n'aye jamais reçu un ſou des ſouſcriptions de la Henriade (15), quoique tous ceux qui ont envoyé en Angleterre aient reçu le livre, quoique jamais aucune ſouſcription ne m'ait appartenu, cependant, depuis que je ſuis en France, j'ai toujours payé de mes deniers les ſouſcriptions qu'on a préſentées; et j'ai, outre cela, fait donner *gratis* toutes les éditions de la Henriade aux ſouſcripteurs. Il eſt vrai, Monſieur, que le temps fixé pour ce rembourſement eſt paſſé il y a deux mois; mais M. *de la Porte*, porteur de deux ſouſcriptions, mérite une conſidération particulière. Je vous prie de lui rembourſer ce papier, et de lui faire préſent d'une Henriade de ma part.

(14) Nous imprimons cette lettre ſur l'original même auquel ſe trouvait joint un grand nombre de ſouſcriptions rembourſées par M. de *Voltaire*. Cette lettre prouve qu'au commencement même de ſa carrière littéraire, M. de *Voltaire* n'avait point cette avidité que ſes ennemis lui ont tant de fois et ſi injuſtement reprochée. Il eſt d'ailleurs très-bien prouvé que nul auteur n'a moins tiré parti de ſes ouvrages pour s'enrichir; il les a preſque toujours donnés, ſoit aux libraires ou aux comédiens, ſoit aux jeunes gens de lettres qu'il voulait encourager.

(15) L'édition de Londres de 1726, in-4°.

LETTRE LXXII. 1733.

A M. DE FORMONT.

Ce 27 janvier.

LES confitures que vous aviez envoyées à la baronne, mon cher *Formont*, ſeront mangées probablement par ſa janſéniſte de fille, qui a l'eſtomac dévot, et qui héritera au moins des confitures de ſa mère, à moins qu'elles ne ſoient ſubſtituées, comme tout le reſte, à mademoiſelle *de Clere*. Je devais une réponſe à la charmante épître dont vous accompagnâtes votre préſent; mais la maladie de notre baronne ſuſpendit toutes nos rimes redoublées. Je ne croyais pas, il y a huit jours, que les premiers vers qu'il faudrait faire pour elle ſeraient ſon épitaphe. Je ne conçois pas comment j'ai réſiſté à tous les fardeaux qui m'ont accablé depuis quinze jours. On me faiſiſſait Zaïre d'un côté, la baronne ſe mourait de l'autre; il fallait aller ſolliciter le garde des ſceaux et chercher le viatique. Je gardais la malade pendant la nuit, et j'étais occupé du détail de la maiſon tout le jour. Figurez-vous que ce fut moi qui annonçai à la pauvre femme qu'il fallait partir. Elle ne voulait point entendre parler des cérémonies du départ; mais j'étais obligé d'honneur à la faire mourir dans les règles. Je lui amenai un prêtre moitié janſéniſte, moitié politique, qui fit ſemblant de la confeſſer, et vint

1733. enſuite lui donner le reſte. Quand ce comédien de Saint-Euſtache lui demanda tout haut ſi elle n'était pas bien perſuadée que ſon Dieu, ſon Créateur était dans l'euchariſtie ; elle répondit : *Ah, oui !* d'un ton qui m'eût fait pouffer de rire dans des circonſtances moins lugubres.

Adieu ; je vais être trois mois entiers tout à ma tragédie, après quoi je veux conſacrer le reſte de ma vie à des amis comme vous. Adieu ; je vous aime autant que je vous eſtime.

LETTRE LXXIII.

A M. DE CIDEVILLE.

27 janvier.

J'AI perdu, comme vous ſavez peut-être, mon cher ami, madame de *Fontaine-Martel*. Que direz-vous de moi qui ai été ſon directeur à ce vilain moment, et qui l'ai fait mourir dans toutes les règles ? Je vous épargne tout ce détail dont j'ai ennuyé M. de *Formont* ; je ne veux vous parler que de mes conſolateurs à la tête deſquels vous êtes. Il n'y a point de perte qui ne ſoit adoucie par votre amitié. J'ai vu tous ces jours-ci bien des gens qui m'ont parlé de vous. Savez-vous bien qu'il n'y a pas quinze jours que nous repréſentâmes Zaïre chez madame de *Fontaine-Martel*, en préſence de votre amie madame

de *la Rivaudaye ;* je jouais le rôle du vieux *Lusignan*, et je tirai des larmes de ses beaux yeux, que je trouvai plus brillans et plus animés quand elle me parla de vous. Qui aurait cru qu'il faudrait, quinze jours après, quitter cette maison où tous les jours étaient des amusemens et des fêtes? J'y vis hier un homme de votre connaissance qui n'est pas tout-à-fait si séduisant que madame de *la Rivaudaye*, et qui veut pourtant me séduire ; c'est monsieur le marquis qui prétend n'être pas encore cocu, qui aura au moins cinquante mille livres de rente, et qui ne croit pourtant pas que la Providence l'ait encore traité selon ses mérites. Il aurait bien dû employer les agrémens et les insinuations de son esprit à rétablir la paix entre *Gilles Maignard* et la pauvre présidente de *Bernières*. 1733.

Je suis charmé pour elle que vous vouliez bien la voir quelquefois. S'il y a quelqu'un dans le monde capable de la porter à des résolutions raisonnables, c'est vous. Ne vaudrait-il pas mieux pour elle qu'elle continuât à manger quarante ou cinquante mille livres de rente avec son mari, que d'aller vivre avec deux mille écus dans un couvent? Si elle voulait, en attendant que le temps apaise toutes ces brouilleries, demeurer à la Rivière-Bourdet, je lui promettrais d'aller l'y voir, et d'y achever ma nouvelle tragédie. Quel plaisir ce serait pour moi, mon cher *Cideville*, de travailler sous vos yeux! car je me flatte que vous viendriez à la Rivière avec M. de *Formont*. Je me fais de tout cela une idée bien consolante. Tâchez d'induire madame de *Bernières* à prendre ce parti. Dites-lui, je vous en prie, qu'elle m'écrive ; que je lui

1733. ſerai toujours attaché; et que ſi elle a quelques ordres à me donner, je les exécuterai avec la fidélité et l'exactitude d'un vieil ami.

Adieu, je vous embraſſe tendrement.

LETTRE LXXIV.

A M. THIRIOT, *à Londres.*

Paris, 24 février.

VOULEZ-VOUS ſavoir, mon cher *Thiriot*, tout ce qui m'a empêché de vous écrire depuis ſi long-temps; premièrement, c'eſt que je vous aime de tout mon cœur, et que je ſuis ſi sûr que vous m'aimez de même que j'ai cru inutile de vous le répéter; en ſecond lieu, c'eſt que j'ai fait, corrigé et donné au public Zaïre; que j'ai commencé une nouvelle tragédie (*) dont il y a trois actes de faits; que je viens de finir le Temple du Goût, ouvrage aſſez long et encore plus difficile; enfin, que j'ai paſſé deux mois à m'ennuyer avec *Deſcartes*, et à me caſſer la tête avec *Newton* pour achever les lettres que vous ſavez. En un mot, je travaillais pour vous au lieu de vous écrire, et c'était à vous à me ſoulager un peu dans mon travail par vos lettres. C'eſt une conſolation que vous me devez, mon cher ami, et qu'il faut que vous me donniez ſouvent.

Vous avez dû recevoir, par monſieur votre frère, un paquet contenant quelques Zaïres adreſſées à vos amis

(*) Adélaïde du Gueſclin.

de Londres, je vous prie surtout de vouloir bien commencer par faire rendre celle qui est pour M. *Fakener*; il est juste que celui à qui la pièce est dédiée en ait les prémices au moins à Londres, car l'édition est déjà vendue à Paris. On a été assez surpris ici que j'aye dédié mon ouvrage à un marchand et à un étranger. Mais ceux qui en ont été étonnés ne méritent pas qu'on leur dédie jamais rien. Ce qui me fâche le plus, c'est que la véritable épître dédicatoire a été supprimée par M. *Rouillé*, à cause de deux ou trois vérités qui ont déplu, uniquement parce qu'elles étaient vérités. L'épître qui est aujourd'hui au-devant de Zaïre, n'est donc point la véritable. Mais ce qui vous paraîtra assez plaisant et très-digne d'un poëte, et surtout de moi, c'est que dans cette véritable épître je promettais de ne plus faire de tragédies, et que le jour même qu'elle fut imprimée je commençai une pièce nouvelle. 1733.

L'ordre des choses demande, ce me semble, que je vous dise ce que c'est que cette pièce à laquelle je travaille à présent. C'est un sujet tout français et tout de mon invention, où j'ai fourré le plus que j'ai pu d'amour, de jalousie, de fureur, de bienséance, de probité et de grandeur d'ame. J'ai imaginé un sire de *Couci*, qui est un très-digne homme comme on n'en voit guère à la cour, un très-loyal chevalier, comme qui dirait le chevalier d'*Aidie*, ou le chevalier de *Froulay*.

Il faudrait à présent vous rendre compte de Gustave-Vasa; mais je ne l'ai point vu encore. Je sais seulement que tous les gens d'esprit m'en ont dit beaucoup de mal, et que quelques sots prétendent que j'ai fait une grande cabale contre. M. de *Maupertuis* dit que

1733. ce n'eſt pas la repréſentation d'un événement en vingt-quatre heures ; mais de vingt-quatre événemens en une heure. *Boindin* dit que c'eſt l'hiſtoire des révolutions de Suède revue et augmentée. On convient que c'eſt une pièce follement conduite et ſottement écrite. Cela n'a pas empêché qu'on ne l'ait miſe au-deſſus d'Athalie, à la première repréſentation ; mais on dit qu'à la ſeconde, on l'a miſe à côté de Calliſtène (16).

Venons maintenant à nos lettres (*). M. votre frère ſe preſſa un peu de vous les envoyer ; mais depuis il vous a fait tenir les corrections néceſſaires. Je me croirai, mon cher *Thiriot*, bien payé de toutes mes peines, ſi cet ouvrage peut me donner l'eſtime des honnêtes gens, et à vous leur argent. Rien n'eſt ſi doux que de pouvoir faire en même temps ſa réputation et la fortune de ſon ami. Je vous prie de dire à milord *Bolingbrocke*, à milord *Bathurſt*, &c., combien je ſuis flatté de leur approbation. Ménagez leur crédit pour l'intérêt de cet ouvrage et pour le vôtre. Le plaiſir que les lettres vous ont fait m'en donne à moi un bien grand. Que votre amitié ne vous alarme pas ſur l'impreſſion de cet ouvrage. En Angleterre on parle de notre gouvernement comme nous parlons en France de celui des Turcs. Les Anglais penſent qu'on met à la baſtille la moitié de la nation françaiſe, qu'on met le reſte à la beſace, et tous les auteurs un peu hardis au pilori. Cela n'eſt pas tout-à-fait vrai ; du moins je crois n'avoir rien à craindre. M. l'abbé de *Rothelin*, qui m'aime, que j'ai conſulté et qui eſt aſſurément auſſi difficile qu'un autre, m'a dit qu'il donnerait,

(16) Guſtave-Vaſa et Calliſtène ſont deux tragédies de *Piron*.

(*) Lettres philoſophiques.

même dans ce temps-ci, son approbation à toutes les lettres, excepté seulement celle sur M. *Locke*; et je vous avoue que je ne comprends pas cette exception: mais les théologiens en savent plus que moi, et il faut les croire sur leur parole. 1733.

Je ne me rétracte point sur nosseigneurs les évêques; s'ils ont leur voix au parlement, aussi ont nos pairs. Il y a bien de la différence entre avoir sa voix et du crédit. Je croirai de plus toute ma vie que St *Pierre* et St *Jacques* n'ont jamais été comtes et barons.

Vous me dites que le docteur *Clarke* n'a pas été soupçonné de vouloir faire une nouvelle secte. Il en a été convaincu, et la secte subsiste, quoique le troupeau soit petit. Le docteur *Clarke* ne chantait jamais le *Credo* d'*Athanase*.

J'ai vu dans quelques écrivains que le chancelier *Bacon* confessa tout, qu'il avoua même qu'il avait reçu une bourse des mains d'une femme; mais j'aime mieux rapporter le bon mot de milord *Bolingbrocke*, que de circonstancier l'infamie du chancelier *Bacon*.

Farewel, j have forgot this way to speak english with you, but vhatever be my language my heart is your for ever.

1733.

LETTRE LXXV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 25 février.

POURQUOI faut-il que je sois si indigne de vos charmantes agaceries? pourquoi ai-je perdu tant de temps sans vous écrire? pourquoi ne réponds-je qu'en prose à vos aimables vers? Que de reproches je me fais, mon cher ami! Mais aussi il faut un peu se justifier. Je passe la moitié de ma vie à souffrir, et l'autre à travailler pour vous. Croiriez-vous bien que cette petite chapelle du Goût que je vous ai envoyée bâtie de boue et de crachat, est devenue petit à petit un temple immense? J'en ai travaillé avec assez de soin les moindres ornemens, et je crois que vous trouverez cet ouvrage plus limé et plus fini que tout ce que j'ai fait jusqu'à présent. Cependant, j'ai poussé ma pièce nouvelle jusqu'au commencement du quatrième acte, et il faut suspendre souvent ces occupations poëtiques pour corriger, dans les Lettres anglaises, quelques calculs et quelques dates; ou pour faire l'inventaire de notre baronne, ou pour souffrir et ne rien faire. Je resterai chez feue la baronne jusqu'à Pâques. Ah, si je pouvais me réfugier au printemps dans votre Normandie, et venir philosopher avec vous et notre ami *Formont!* Mais je ne sais encore si *Jore* imprimera ces Lettres anglaises; et même s'il les imprimait, il ne faudrait pas que je fusse à Rouen,

où

où je donnerais trop de soupçon aux inquisiteurs de la librairie. Mais si je pouvais faire imprimer cet ouvrage à Paris, et vous l'apporter à Rouen, ce serait se tirer d'affaire à merveille. 1733.

Jore est ici qui débite son abbé de *Chaulieu* que j'ai mis dans le Temple du Goût, comme le premier des poëtes négligés, mais non pas comme le premier des bons poëtes. On joue encore Gustave-Vasa, mais tous les connaisseurs m'en ont dit tant de mal, que je n'ai pas eu la curiosité de le voir. *Destouches* a fait une comédie héroïque; c'est l'Ambitieux; la scène est en Espagne. On dit que cela n'est ni gai ni vif, et comme dit fort bien feu *le Grand*, de polissonne mémoire:

Le comique écrit noblement
Fait bâiller ordinairement.

Ce *Destouches*-là est assurément de tous les comiques le moins comique; cela sera joué l'hiver prochain. Le Paresseux de *Launay* paraîtra après Pâques, et dans le même temps le chevalier de *Brassac* ornera l'opéra de son petit ballet. Voilà toutes les nouvelles du Parnasse, auxquelles je m'intéresse plus qu'à la mort du roi *Auguste*.

1733.

LETTRE LXXVI.

A M. THIRIOT, *à Londres.*

Paris, 1 mai.

J'AI donc achevé Adélaïde; je refais Eryphile, et j'assemble des matériaux pour ma grande histoire du siècle de *Louis XIV*. Pendant tout ce temps, mon cher ami, que je m'épuise, que je me tue pour amuser ma f.... patrie, je suis entouré d'ennemis, de persécutions et de malheurs. Ce Temple du Goût a soulevé tous ceux que je n'ai pas assez loués à leur gré, et encore plus ceux que je n'ai point loués du tout; on m'a critiqué, on s'est déchaîné contre moi, on a tout envenimé. Joignez à cela le crime d'avoir fait imprimer cette bagatelle sans une permission scellée avec de la cire jaune, et la colère du ministère contre cet attentat; ajoutez-y les criailleries de la cour, et la menace d'une lettre de cachet; vous n'aurez avec cela qu'une faible idée de la douceur de mon état et de la protection qu'on donne aux belles-lettres. Je suis donc dans la nécessité de rebâtir un second temple, et *in triduo reædificavi illud.* J'ai tâché, dans ce second édifice, d'ôter tout ce qui pouvait servir de prétexte à la fureur des sots et à la malignité des mauvais plaisans, et d'embellir le tout par de nouveaux vers sur *Lucrèce*, sur *Corneille*, *Racine*, *Molière*, *Despréaux*, *la Fontaine*, *Quinault*, gens qui méritent bien assurément que l'on ne parle pas d'eux en simple

proſe. J'y ai joint de nouvelles notes qui ſeront plus inſtructives que les premières, et qui ſerviront de preuves au texte. Monſieur votre frère qui me tient ici lieu de vous, et qui devient de jour en jour plus homme de lettres, vous enverra le tout bien conditionné, et vous pourrez en régaler, ſi vous voulez, quelque libraire. Je crois que l'ouvrage ſera utile à la longue, et pourra mettre les étrangers au fait des bons auteurs. Juſqu'à préſent il n'y a perſonne qui ait pris la peine de les avertir que *Voiture* eſt un petit eſprit, et *Saint-Evremont* un homme bien médiocre, &c. 1733.

Cependant les Lettres (*) en queſtion peuvent paraître à Londres. Je vous fais tenir celle ſur les académies, qui eſt la dernière. J'en aurais ajouté de nouvelles, mais je n'ai qu'une tête, encore eſt-elle petite et faible, et je ne peux faire en vérité tant de choſes à la fois. Il ne convient pas que cet ouvrage paraiſſe donné par moi. Ce ſont des lettres familières que je vous ai écrites, et que vous faites imprimer; par conſéquent, c'eſt à vous ſeul à mettre à la tête un avertiſſement qui inſtruiſe le public que mon ami *Thiriot*, à qui j'ai écrit ces guenilles, vers l'an 1728, les fait imprimer en 1733, et qu'il m'aime de tout ſon cœur.

Tell my friend *Fakener* he should write me a word when he has ſent his fleet to Turkey. Make much of all who are ſo kind as to remember mæ. Get ſome money with my poor works, love me, and come back very ſoon after the publication of them. But *Sallé* will go with you. At leaſt come back with her. Farewel my deareſt friend.

(*) Lettres philoſophiques.

1733.

LETTRE LXXVII.

A M. THIRIOT, *à Londres.*

Paris, le 15 mai.

Je quitte aujourd'hui les agréables pénates de la baronne, et je vais me claquemurer vis-à-vis le portail Saint-Gervais, qui eſt preſque le ſeul ami que m'ait fait le Temple du Goût.

Je ferais bien mieux, mon cher ami, d'aller chercher le pays de la liberté où vous êtes, mais ma ſanté ne me permet plus de voyager, et je vais me contenter de penſer librement à Paris, puiſqu'il eſt défendu d'écrire. Je laiſſerai les janſéniſtes et les jéſuites ſe damner mutuellement, le parlement et le conſeil s'épuiſer en arrêts, les gens de lettres ſe déchirer pour un grain de fumée plus cruellement que des prêtres ne diſputent un bénéfice. Vous ne vous embarraſſerez ſurement pas davantage des querelles ſur l'*acciſe* ou *exciſe*, et *Walpole* et *Fleury* nous ſeront très-indifférens; mais nous cultiverons les lettres en paix, et cette douce et inaltérable paſſion fera le bonheur de notre vie.

Mandez-moi ſi vous avez commencé l'édition en queſtion. J'eſpérais vous envoyer le nouveau Temple du Goût, mais on s'oppoſe furieuſement à mon égliſe naiſſante; en vérité, je crois que c'eſt dommage. Je vous envoie la chapelle de *Racine*, *Corneille*, *la Fontaine* et *Deſpréaux*. Je crois que ce n'eſt pas un des

plus chétifs morceaux de mon architecture. Mandez-moi si vous voulez que je vous envoye ma vieille Eryphile vêtue à la grecque, corrigée avec soin, et dans laquelle j'ai mis des chœurs. Je la dédie à l'abbé *Franquini*. J'aime à dédier mes ouvrages à des étrangers, parce que c'est toujours une occasion toute naturelle de parler un peu des sottises de mes compatriotes. Je compte donner, l'année prochaine, ma tragédie nouvelle dont l'héroïne est une nièce de *Bertrand du Guesclin*, dont le vrai héros est un gentilhomme français, et dont les principaux personnages sont deux princes du sang. Pour me délasser je fais un opéra. A tout cela vous direz que je suis fou, et il pourrait bien en être quelque chose; mais je m'amuse, et qui s'amuse me paraît fort sage. Je me flatte même que mes amusemens vous seront utiles, et c'est ce qui me les rend bien agréables. L'opéra (*) du chevalier de *Brassac* sifflé indignement le premier jour, revient sur l'eau et a un très-grand succès. Ceux qui l'ont condamné sont aussi honteux que ceux qui ont approuvé Gustave. 1733.

Launay a donné son Paresseux, mais il y a apparence que le public ne variera pas sur le compte du sieur *Launay*. Quand on bâille à une première représentation, c'est un mal dont on ne guérit jamais. Je plains le pauvre auteur: il va faire imprimer sa pièce, et le voilà ruiné, s'il pouvait l'être. Il n'aura de ressource qu'à faire imprimer quelque petite brochure contre moi, ou à vendre les vers des autres. Vous savez qu'il a vendu à *Jore* pour quinze cents livres le manuscrit de l'abbé de *Chaulieu*, qui vous

(*) L'Empire de l'Amour; paroles de *Moncrif*.

1733. appartenait ; sans cela le pauvre diable était à l'aumône, car il avait imprimé deux ou trois de ses ouvrages à ses dépens. Il est heureux que l'abbé de *Chaulieu* ait été, il y a vingt ou trente ans, un homme aimable.

Ce qui me serait cent fois plus important, et ce qui ferait le bonheur de ma vie, ce serait votre retour, dussiez-vous ne vivre à Paris que pour mademoiselle *Sallé*. Adieu ; je vous embrasse tendrement.

Je viens de recevoir et de lire le poëme de *Pope* sur les richesses. Il m'a paru plein de choses admirables. Je l'ai prêté à l'abbé du *Resnel*, qui le traduirait s'il n'était pas actuellement aussi amoureux de la fortune qu'il l'était autrefois de la poësie.

Envoyez-moi, je vous en prie, les vers de milady *Mary Montaigu*, et tout ce qui se fera de nouveau. Vous devriez m'écrire plus régulièrement.

LETTRE LXXVIII. 1733.

A M. DE CIDEVILLE.

29 mai.

MILLE remercîmens, mon cher ami, de vos attentions pour mon hambourgeois. Il n'y a que ceux qui ont une fortune médiocre qui exercent bien l'hospitalité. Cet étranger doit être bien content de son voyage, s'il vous a vu; et je vous avoue que je vous l'ai adressé afin qu'il pût dire du bien des Français à Hambourg. Je prie notre ami *Formont* de lui donner à souper; il s'en ira charmé.

Ah, qu'à cet honnête hambourgeois,
Candide, et gauchement courtois,
Je porte une secrète envie!
Que je voudrais passer ma vie,
Comme il a passé quelques jours,
Ignoré dans un sûr asile,
Entre Formont et Cideville,
C'est-à-dire avec mes amours.

Que fait cependant le joufflu abbé de *Linant*? J'avais adressé mon citadin de Hambourg chez la mère de notre abbé. Ce n'est pas que je regarde le b.... de *la ville de Mantes* (*) comme une bonne hôtellerie; il y a long-temps que j'ai dit peu chrétienne-

(*) Hôtellerie de Rouen.

1733. ment ce que j'en pensais, mais je voulais qu'il fût mal logé, mal nourri, et qu'il vît l'abbé *Linant* que je crois aussi candide que lui, et qui lui aurait tenu bonne compagnie. Quand l'abbé voudra revenir à Paris, je lui louerai un trou près de chez moi, et il sera d'ailleurs le maître de dîner et de souper tous les jours dans ma retraite. Quand par hasard je n'y serai point, il trouvera d'honnêtes gens qui lui feront bonne chère en mon absence, mais qui ne lui parleront pas tant de vers que moi. J'ai d'ailleurs une espèce d'homme de lettres qui me lit *Virgile* et *Horace* tous les soirs, sans trop les entendre, et qui me copie très-mal mes vers; d'ailleurs bon garçon, mais indigne de parler à l'abbé *Linant*. Je voudrais avoir un autre *amanuensis*, mais je n'ose pas renvoyer un homme qui lit du latin.

J'ai fait partir aujourd'hui à votre adresse un petit paquet contenant Charles XII, revu, corrigé et augmenté, avec les réponses à *la Motraye*. Vous y trouverez aussi la tragédie d'Eryphile que j'ai retravaillée avec beaucoup de soin. Lisez-la, et renvoyez-la moi. Il faudra que *Jore* m'envoye les épreuves de Charles XII sous le nom de *Demoulin*, rue du Long-Pont, près la Grève. Il m'avait promis de m'envoyer la Henriade: il n'y en a plus chez les libraires; ayez la bonté, je vous prie, de lui mander qu'il la fasse partir sans délai.

Je vous demanderais bien pardon de tant d'importunités, si je ne vous aimais pas autant que je vous aime.

LETTRE LXXIX. 1733.

A M. DESFORGES-MAILLARD.

Le . . . juin.

De longues et cruelles maladies, dont je suis depuis long-temps accablé, Monsieur, m'ont privé jusqu'à présent du plaisir de vous remercier des vers que vous me fites l'honneur de m'envoyer au mois d'avril dernier. Les louanges que vous me donnez m'ont inspiré de la jalousie, et en même temps de l'estime et de l'amitié pour l'auteur. Je souhaite, Monsieur, que vous veniez à Paris perfectionner l'heureux talent que la nature vous a donné. Je vous aimerais mieux avocat à Paris qu'à Rennes ; il faut de grands théâtres pour de grands talens, et la capitale est le séjour des gens de lettres. S'il m'était permis, Monsieur, d'oser joindre quelques conseils aux remercîmens que je vous dois, je prendrais la liberté de vous prier de regarder la poësie comme un amusement qui ne doit pas vous dérober à des occupations plus utiles. Vous paraissez avoir un esprit aussi capable du solide que de l'agréable. Soyez sûr que si vous n'occupiez votre jeunesse que de l'étude des poëtes, vous vous en repentiriez dans un âge plus avancé. Si vous avez une fortune digne de votre mérite, je vous conseille d'en jouir dans quelque place honorable; et alors la poësie, l'éloquence, l'histoire et la philosophie feront vos délassemens. Si votre fortune est au-dessous de ce que vous méritez et de ce que je vous

1733. souhaite, songez à la rendre meilleure ; *primò vivere, deindè philoſophari.* Vous ſerez ſurpris qu'un poëte vous écrive de ce ſtyle ; mais je n'eſtime la poëſie qu'autant qu'elle eſt l'ornement de la raiſon. Je crois que vous la regardez avec les mêmes yeux. Au reſte, Monſieur, ſi je ſuis jamais à portée de vous rendre quelque ſervice dans ce pays-ci, je vous prie de ne me point épargner; vous me trouverez toujours diſpoſé à vous donner toutes les marques de l'eſtime et de la reconnaiſſance avec leſquelles je ſuis, &c.

LETTRE LXXX.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 1 juillet.

Je viens, mon cher ami, d'envoyer au très-diligent, mais très-fautif *Jore*, une vingt-cinquième lettre, qui contient une petite diſpute que je prends la liberté d'avoir contre *Paſcal.* Le projet eſt hardi, mais ce miſanthrope chrétien, tout ſublime qu'il eſt, n'eſt pour moi qu'un homme comme un autre quand il a tort ; et je crois qu'il a tort très-ſouvent. Ce n'eſt pas contre l'auteur des Provinciales que j'écris, c'eſt contre l'auteur des Penſées, où il me paraît qu'il attaque l'humanité beaucoup plus cruellement qu'il n'a attaqué les jéſuites. Si tous les hommes vous reſſemblaient, mon cher *Cideville*, M. *Paſcal* n'eût point dit tant de mal de la nature humaine. Vous me la rendez reſpectable et aimable autant qu'il veut me

la rendre odieuse. Je suis bien fâché contre ce dévot satirique de ce qu'il m'a empêché de retoucher mademoiselle *du Guesclin*, et d'achever mon opéra. Je ne sais s'il ne vaut pas mieux faire un bon opéra, bien mis en musique, que d'avoir raison contre *Pascal*. Je vous enverrai et tragédie et opéra, dès que tout cela sera au net. Vous aurez ensuite les pièces fugitives, *delicta juventutis meæ*, que vous avez demandées; mais il faudra auparavant les retoucher un peu, *quæ multa litura coërcuit;* car lorsque c'est pour vous qu'on travaille, il faut de bonne besogne. 1733.

Mais vous qui parlez, vous me devez une belle épître, et vous ne me l'envoyez point.

Cum publicas res ordinaris
Cecropio repetes cothurno.

Je vous plains bien de n'avoir pas encore de bonnes lettres de vétérance, de n'avoir pas vendu votre robe, et de n'être pas à Paris. La dernière lettre que je vous écrivis était toute faite pour un homme comme vous, qui se lève à quatre heures du matin pour les affaires des autres. Je ne vous y parlais que d'affaires et de précautions à prendre.

1733.

LETTRE LXXXI.

A M. DE CIDEVILLE.

3 juillet.

Je vous donne, mon cher ami, plus de ſoins que les plaideurs dont vous rapportez les affaires, et je me flatte que vous avez égard à mon bon droit contre M. *Paſcal*. J'examine ſcrupuleuſement mes petites remarques lorſque je relis les épreuves, et je me confirme de plus en plus dans l'opinion que les plus grands hommes ſont auſſi ſujets à ſe tromper que les plus bornés. Je penſe qu'il en eſt de la force de l'eſprit comme de celle du corps ; les plus robuſtes la perdent quelquefois, et les hommes les plus faibles donnent la main aux plus forts, quand ceux-ci ſont malades. Voilà pourquoi j'oſe attaquer *Paſcal*.

J'envoie à *Jore* la dernière épreuve des Lettres, avec une petite addition. En voyant le péril approcher, je commence un peu à trembler; je commence à croire trop hardi ce qu'on ne trouvera à Londres que ſimple et ordinaire. J'ai quelques ſcrupules ſur deux ou trois lettres que je veux communiquer à ceux qui ſavent mieux que moi à quel point il faut reſpecter ici les impertinences ſcolaſtiques; et ce ne ſera qu'après leur examen et leur déciſion que je haſarderai de faire paraître le livre. J'ai écrit déjà à *Thiriot* à Londres, d'en ſuſpendre la publication juſqu'à nouvel ordre. Il m'a envoyé la préface qu'il

compte mettre au-devant de l'ouvrage ; il y aura beaucoup de choſes à réformer dans la préface comme dans mon livre, ainſi nous avons pour le moins un bon mois devant nous. 1733.

Hier, étant à la campagne, n'ayant ni tragédie ni opéra dans la tête, pendant que la bonne compagnie jouait aux cartes, je commençai une épître ſur la calomnie, dédiée à une femme très-aimable et très-calomniée. Je veux vous envoyer cela bientôt, en retour de votre allégorie.

Le Pour et Contre, dont je vous ai parlé, n'eſt point de l'abbé *Desfontaines ;* il eſt réellement du bénédictin défroqué, auteur de Cléveland et des Mémoires d'un homme de qualité. Je lui pardonne d'avoir dit un peu de mal de Zaïre, puiſque vous en avez fait l'éloge.

Ne vous étonnez pas que je ſache confondre
Un petit mal dans un grand bien.

J'ai grande envie de voir ce tome du Journal, où vous avez mis un monument de votre amitié. Je regarde d'ailleurs ce petit écrit de vous comme une lettre de ma maîtreſſe que l'on aura fait imprimer.

Je viens de recevoir une lettre du philoſophe *Formont ;* il n'eſt pas d'avis que j'argumente cette fois-ci contre *Paſcal*, mais le livre était trop court ; et d'ailleurs, ſi je déplais aux fous de janſéniſtes, j'aurai pour moi ces ..... de révérends pères.

Sæpe premente Deo, fert Deus alter opem.
Vale, et amantem tuî ſemper ama.

1733. On répète à la comédie françaiſe une Pélopée de l'abbé *Pellegrin*, et aux italiens une comédie intitulée, le Temple du Goût, où votre ſerviteur eſt, dit-on, honnêtement drapé. Je veux faire une bibliothèque des petits ouvages que l'on a faits contre moi, mais la bibliothèque ſerait trop mauvaiſe.

Il y a ici une haute-contre nommée *Jéliotte*, qui eſt étonnante. Notre petit *Tribon* eſt enterré de cette affaire-là. Pour mademoiſelle *Péliſſier*, elle ſe ſoutient encore, attendu que le chevalier de *Braſſac* la .... On dit que cela fait beaucoup de bien à la voix des femmes.

LETTRE LXXXII.

A M. BAINAST, *à Abbeville.*

Paris, 9 juillet.

J'ai ſenti aſſurément plus de joie, Monſieur, en liſant votre lettre, que vous n'en avez eu en liſant le Temple du Goût. Votre approbation eſt bien flatteuſe pour moi, et votre amitié m'eſt encore plus ſenſible. Je vois avec un plaiſir extrême que le temps a augmenté encore toutes les lumières de votre eſprit, ſans rien diminuer des ſentimens de votre cœur. Quel ſaut nous avons fait, mon cher Monſieur, de chez madame *Alain*, dans le Temple du Goût? Aſſurément cette dame *Alain* ne ſe doutait pas qu'il y eût pareille égliſe au monde.

Vous me paraiſſez être très-initié aux myſtères de ce temple; mais croiriez-vous bien, Monſieur, qu'il y a des ſchiſmes dans notre Egliſe, et qu'on m'a regardé à Paris et à Verſailles comme un héréſiarque dangereux, qui a eu l'inſolence d'écrire contre les apôtres *Voiture*, *Balzac*, *Pélisſon*. On m'a reproché d'avoir oſé dire que la chapelle de Verſailles eſt trop longue et trop étroite, et enfin on m'a empêché de faire imprimer à Paris la véritable édition de ce petit ouvrage qu'on vient de publier en Hollande. 1733.

Ce que vous avez vu n'eſt qu'une petite eſquiſſe, aſſez mal croquée, du tableau que j'ai fait un peu plus en grand. Je voudrais vous envoyer un exemplaire de la véritable édition d'Amſterdam, mais je n'ai pas encore eu le crédit d'en pouvoir faire venir pour moi. Dès qu'il m'en ſera venu, je ne manquerai pas de vous en adreſſer un, avec un exemplaire d'une nouvelle édition de la Henriade, qui vient de paraître. Je vous avoue que la Henriade eſt mon fils bien-aimé; et que ſi vous avez quelques bontés pour lui, le père y ſera bien ſenſible.

Adieu, mon cher camarade, mon ancien ami; je ſuis comblé de joie de ce que vous vous êtes ſouvenu de moi. Je vous embraſſe de tout mon cœur, et ſuis bien véritablement, &c.

1733.

LETTRE LXXXIII.

A M. THIRIOT, *à Londres.*

Paris, le 14 juillet.

Je reçois, mon cher ami, votre lettre et votre préface. Je vous parlerai d'abord du petit livre dont vous êtes l'éditeur. Il m'avait paru plus convenable d'y ajouter des réflexions sur les Pensées de M. *Pascal*, que d'y coudre une préface de tragédie. Je suis persuadé que ces critiques de M. *Pascal*, qui contiennent environ six feuilles d'impression, feront mieux reçues qu'une nouvelle édition du Temple du Goût. De plus, les libraires peuvent imprimer le Temple du Goût sans vous, au lieu qu'ils ne peuvent tenir que de vous la critique des Pensées de M. *Pascal*, petit ouvrage assez intéressant, et qui doit vous procurer encore du bénéfice, à proportion de la curiosité qu'une nation pensante doit avoir pour une entreprise aussi hardie que celle d'écrire contre un homme comme *Pascal*, que les petits esprits osent à peine examiner. C'est donc uniquement dans cette idée que j'ai revu cette petite critique, que je l'ai corrigée et que je la fais imprimer : j'en attends actuellement les deux dernières feuilles, et je vous enverrai le tout à l'instant que je l'aurai reçu. Je vous supplie donc de tout suspendre jusqu'à la réception de ce paquet, alors vous conformerez votre préface aux choses que contiendra votre volume ; et si vous m'en

croyez,

croyez, vous garderez l'édition du Temple du Goût, pour le joindre à mes petites pièces fugitives, dans un an ou deux. 1733.

Je ne peux réserver l'impression de mon petit Anti-Pascal pour une seconde édition, parce que si l'on doit crier, j'aime bien mieux qu'on crie contre moi une fois que deux, et qu'après avoir parlé si hardiment dans mes Lettres anglaises, venir encore attaquer le défenseur de la religion et renouveler les plaintes des bigots, ce serait s'exposer à deux persécutions dont la dernière pourrait être d'autant plus dangereuse, que la première ne sera pas, sans doute, sans une défense expresse d'écrire sur ces matières, comme on défendit à la comtesse de *Pimbêche* de plaider de sa vie.

Ma seconde raison est que ceux qui auraient acheté la première édition, qui se vendra assez cher, seraient très-fâchés d'être obligés de l'acheter une seconde fois pour une petite augmentation; et que les misérables insectes du Parnasse ne manqueraient pas de dire que c'est un artifice pour faire acheter deux fois le même livre bien cher.

Ma troisième raison est que la chose est faite, et qu'il faut en passer par là.

A l'égard de la petite pièce de vers à mademoiselle *Sallé* (*), je pense qu'il la faut sacrifier aussi dans un ouvrage tel que celui-ci où les choses philosophiques l'emportent de beaucoup sur celles d'agrément, et où la littérature n'est traitée que comme un objet d'érudition: de plus, la petite épître à mademoiselle *Sallé*, ayant déjà été imprimée, pourquoi la donner encore

(*) Voyez volume d'Epîtres.

1733. dans un ouvrage qui n'eſt pas fait pour elle? Tenez-vous-en donc, je vous en ſupplie, aux Lettres et à l'Anti-Paſcal. Cela fera un livre d'une groſſeur raiſonnable, ſans qu'il y ait rien de hors d'œuvre. Je vous prierai auſſi, lorſque votre édition anti-paſcalienne ſera faite, ce qui eſt l'affaire de huit jours, d'en dire un petit mot dans votre préface. Je crois qu'il faudra que vous accourciſſiez le commencement, et que vous ne diſiez pas que *mon ouvrage ſera content de ſa fortune, ſi, &c.* Je voudrais auſſi moins d'affectation à louer les Anglais : ſurtout ne dites pas que *j'écrivis ces lettres pour tout le monde*, après avoir dit quatre lignes plus haut que je les ai faites pour vous : d'ailleurs, je ſuis très-content de votre manière d'écrire, et auſſi ſatisfait de votre ſtyle, que honteux de mériter ſi peu vos éloges.

On joue à la comédie italienne le Temple du Goût. La malignité y fera aller le monde quelques jours, et la médiocrité de l'ouvrage le fera enſuite tomber de lui-même. Il eſt d'un auteur inconnu, et corrigé par *Romagneſi*, auteur connu, et qui écrit comme il joue. Si *Ariſtophane* a joué *Socrate*, je ne vois pas pourquoi je m'offenſerais d'être barbouillé par *Romagneſi*. Les dérangemens que nos préparatifs pour une guerre prétendue font dans les fortunes des particuliers me feront plus de tort que les *Romagneſi* et les *Lélio* ne me feront de mal ; mais un peu de philoſophie et votre amitié me font mépriſer mes ennemis et mes pertes.

LETTRE LXXXIV. 1733.

A M. THIRIOT, *à Londres.*

Paris, 24 juillet.

JE ne suis pas encore tout-à-fait logé. J'achevais mon nid, et j'ai bien peur d'en être chassé pour jamais. Je sens de jour en jour, et par mes réflexions et par mes malheurs, que je ne suis pas fait pour habiter en France. Croiriez-vous bien que monsieur le garde des sceaux me persécute pour ce malheureux Temple du Goût, comme on aurait poursuivi *Calvin* pour avoir abattu une partie du trône du pape? Je vois heureusement qu'on verse en Angleterre un peu de baume sur les blessures que me fait la France. Remerciez, je vous en prie, de ma part, l'auteur du Pour et Contre (*) des éloges dont il m'a honoré. Je suis bien aise qu'il flatte ma vanité, après avoir si souvent excité ma sensibilité par ses ouvrages. Cet homme-là était fait pour me faire éprouver tous les sentimens.

Vous me ferez le plus sensible plaisir du monde de retarder autant que vous pourrez, la publication des Lettres anglaises. Je crains bien que, dans les circonstances présentes, elles ne me portent un fatal contre-coup. Il y a des temps où l'on fait tout impunément; il y en a d'autres où rien n'est innocent. Je suis actuellement dans le cas d'éprouver les rigueurs les plus injustes sur les sujets les plus frivoles. Peut-être dans deux mois d'ici je pourrai faire imprimer

(*) L'abbé *Prévost.*

1733. l'Alcoran. Je voudrais que toutes les criailleries, d'autant plus aigres qu'elles sont injustes, sur le Temple du Goût, fussent un peu calmées avant que les Lettres anglaises parussent. Donnez-moi le temps de me guérir pour me rebattre contre le public. A la bonne heure qu'elles soient imprimées en anglais; nous aurons le temps de recueillir les sentimens du public anglais, avant d'avoir fait paraître l'ouvrage en français. En ce cas, nous serons à temps de faire des cartons, s'il est besoin, pour le bien de l'ouvrage, et de faire agir ici mes amis pour le bien de l'auteur. Surtout, mon cher *Thiriot*, ne manquez pas de mettre expressément dans la préface, que ces lettres vous ont été écrites, pour la plupart, en 1728. Vous ne direz que la vérité. La plupart furent en effet écrites vers ce temps-là, dans la maison de notre cher et vertueux ami *Fakener*. Vous pourrez ajouter que le manuscrit ayant couru et ayant été traduit, ayant même été imprimé en anglais, et étant près de l'être en français, vous avez été indispensablement obligé de faire imprimer l'original dont on avait déjà la copie anglaise.

Si cela ne me disculpe pas auprès de ceux qui veulent me faire du mal, j'en serai quitte pour prévenir leur injustice et leur mauvaise volonté par un exil volontaire, et je bénirai le jour qui me rapprochera de vous. Plût au Ciel que je pusse vivre avec mon cher *Thiriot* dans un pays libre! Ma santé seule m'a retenu jusqu'ici à Paris.

Je vais faire transcrire pour vous l'opéra, Eryphile, Adélaïde; je vous enverrai aussi une épître sur la calomnie, adressée à madame *du Châtelet*. A propos

d'épître, dites à M. *Pope* que je l'ai très-bien reconnu in his essay on man; t'is certainly his stile, now and then there it is some obscurity. But the whole is charming. 1733.

Je crois que vous verrez dans quelque mois le marquis *Maffei*, qui est le *Varron* et le *Sophocle* de Vérone. Vous serez bien content de son esprit et de la simplicité de ses mœurs. J'attends de vos nouvelles.

LETTRE LXXXV.

A M. DE FORMONT.

A Paris, vis-à-vis Saint-Gervais, ce 26 juillet.

Je compte, mon cher *Formont*, envoyer par *Jore*, à mes deux amis et à mes deux juges de Rouen, de gros ballots de vers de toute espèce; mais il faut en attendant, que je prenne quelques leçons de prose avec vous. Je ne crois pas que nos Lettres anglaises effraient sitôt les cagots. Je suis bien aise de les tenir prêtes pour les lâcher quand cela sera indispensable; mais j'attendrai que les esprits soient préparés à les recevoir, et je prendrai avec le public *faciles aditus et mollia fandi tempora*. Je vous prierai cependant de les relire. Je crois qu'après un mûr examen de notre part, vous taillerez bien de la besogne à *Jore*, et qu'il nous faudra bien des cartons. Nous serons à peu-près du même avis sur le fond des choses. Il n'y aura que la forme à corriger: car, en vérité, mon cher métaphysicien, y a-t-il un être raisonnable qui, pour peu que son esprit n'ait pas été corrompu dans ces

1733. révérendes petites-maisons de théologie, puisse sérieusement s'élever contre M. *Locke*? Qui osera dire qu'*il est impossible que la matière puisse penser*?

Quoi, *Mallebranche*, ce sublime fou, dira que nous ne sommes sûrs de l'existence des corps que par la foi, et il ne sera pas permis de dire que nous ne sommes sûrs de l'existence des substances pures et spirituelles que par la foi! Ce qui a trompé *Descartes*, *Mallebranche* et tous les autres sur ce point, c'est une chose réellement très-vraie; c'est que nous sommes beaucoup plus sûrs de la vérité de nos sentimens et de nos pensées, que de l'existence des objets extérieurs; mais parce que nous sommes sûrs que nous pensons, sommes-nous sûrs pour cela que nous sommes autre chose que matière pensante?

Je ne crois pas que le petit nombre de vrais philosophes qui, après tout, font seuls à la longue la réputation des ouvrages, me reprochent beaucoup d'avoir contredit *Pascal*. Ils verront au contraire combien je l'ai ménagé; et les gens circonspects me sauront bon gré d'avoir passé sous silence le chapitre des miracles et celui des prophéties, deux chapitres qui démontrent bien à quel point de faiblesse les plus grands génies peuvent arriver, quand la superstition a corrompu leur jugement. Quelle belle lumière que *Pascal*, éclipsée par l'obscurité des choses qu'il avait embrassées! En vérité, les prophéties qu'il cite ressemblent à JESUS-CHRIST comme au grand *Thomas*; et cependant, à la faveur de la vaine apparence d'un sens forcé, un génie tel que lui prend toutes ces vessies pour des lanternes.

O mentes hominum, o quantum est in rebus inane!

Et moi plus *inanis* cent fois que tout cela, d'avoir hasardé le repos de ma vie pour la frivole satisfaction de dire des vérités à des hommes qui n'en sont pas dignes. Que vous êtes sage, mon cher *Formont!* Vous cultivez en paix vos connaissances. Accoutumé à vos richesses, vous ne vous embarrassez pas de les faire remarquer; et moi je suis comme un enfant qui va montrer à tout le monde les hochets qu'on lui a donnés. Il serait bien plus sage, sans doute, de réprimer la démangeaison d'écrire, qu'il n'est même honorable d'écrire bien. Heureux qui ne vit que pour ses amis; malheureux qui ne vit que pour le public! Après toutes ces belles et inutiles réflexions, je vous prie ou vous, ou notre ami *Cideville* de serrer sous vingt clefs, ce magasin de scandale que *Jore* vient d'imprimer, et qu'il n'en soit pas fait mention jusqu'à ce qu'on puisse scandaliser les gens impunément. 1733.

Voilà une Pélopée de l'abbé *Pellegrin* qui réussit. *O tempora! ô mores!* et cependant les bénédictins impriment toujours de gros in-folio avec les preuves. Nous sommes inondés de mauvais vers et de gros livres inutiles. Mon cher *Formont*, croyez-moi, j'aime mieux deux ou trois conversations avec vous que la bibliothèque de Sainte-Geneviève. Adieu; aimez-moi, écrivez-moi souvent; vous n'avez rien à faire.

1733.

LETTRE LXXXVI.

A M. DE CIDEVILLE.

26 juillet.

J'AURAIS dû répondre plutôt, mon cher ami, à votre charmante lettre dans laquelle vous me parlez avec tant de prudence, d'amitié et d'esprit. Il y a des temps où l'on peut impunément faire les choses les plus hardies ; il y en a d'autres où ce qu'il y a de plus simple et de plus innocent devient dangereux et criminel. Y a-t-il rien de plus fort que les Lettres persanes ? Y a-t-il un livre où l'on ait traité le gouvernement et la religion avec moins de ménagement? Ce livre, cependant, n'a produit autre chose que de faire entrer son auteur dans la troupe nommée académie française. *Saint-Evremont* a passé sa vie dans l'exil pour une lettre qui n'était qu'une simple plaisanterie. *La Fontaine* a vécu paisiblement sous un gouvernement cagot. Il est mort, à la vérité, comme un sot, mais au moins dans les bras de ses amis. *Ovide* a été exilé et est mort chez des Scythes. Il n'y a qu'heur et malheur en ce monde. Je tâcherai de vivre à Paris comme *la Fontaine*, de mourir moins sottement que lui, et de n'être point exilé comme *Ovide*.

Je ne veux pas assurément, pour trois ou quatre feuillets d'impression, me mettre hors de portée de vivre avec mon cher *Cideville*. Je sacrifierais tous

mes ouvrages pour paſſer mes jours avec lui. La réputation eſt une fumée, l'amitié eſt le ſeul plaiſir ſolide. 1733.

Je n'ai pas un moment, mon cher ami. Je ſuis circonvenu d'affaires, d'ouvriers, d'embarras et de maladies. Je ne ſuis pas encore fixé dans mon petit ménage; c'eſt ce qui fait que je vous écris en courant. J'embraſſe notre philoſophe *Formont*.

Adieu; je ne ſais pas encore ſi *Linant* ſera un grand poëte, mais je crois qu'il ſera un très-honnête et très-aimable homme.

LETTRE LXXXVII.

A M. THIRIOT.

Ce 28 juillet.

Je reçois, ce mardi 28 juillet, votre lettre du 23. Premièrement, je me brouille avec vous à jamais, et vous m'outragez cruellement ſi vous me cachez ceux qui vous ont pu mander l'impertinente calomnie dont vous parlez. Je ne veux pas aſſurément leur faire de reproche; je veux ſeulement les déſabuſer. Il y va de mon honneur, et il eſt du vôtre de me dire à qui je dois m'adreſſer pour détruire ces lâches et infames ſauſſetés. (*)

Je n'ai point vu le garde des ſceaux, mais j'apprends dans l'inſtant qu'il a écrit au premier préſident de Rouen, dans la fauſſe ſuppoſition que les Lettres

(*) Voyez la lettre du 5 auguſte.

1733. anglaises s'impriment à Rouen. Je suis menacé cruellement de tous les côtés. Si vous m'aimez, mon cher *Thiriot*, vous reculerez tant que vous pourrez l'édition française. Je suis perdu si elle paraît à présent. Ne rompez pas pour cela vos marchés; au contraire, faites-les meilleurs, et tirez quelque profit de mon ouvrage. Je vous jure que c'en est pour moi la plus flatteuse récompense. A l'égard du Temple du Goût, dites de ma part, mon cher ami, au tendre et passionné auteur de Manon Lescaut, que je suis de votre avis et du sien sur les retranchemens faits au Temple du Goût. Ah! mon ami, mériterais-je votre estime, si j'avais, de gaieté de cœur, retranché mademoiselle *le Couvreur* et mon cher *Maisons*? Non, ce n'est assurément que malgré moi que j'avais sacrifié des sentimens qui me seront toujours si chers. Ce n'était que pour obéir aux ordres du ministère; et après avoir obéi, après avoir gâté en cela mon ouvrage, on en a suspendu l'édition à Paris; et pour comble d'ignominie, on a permis dans le même temps que l'on jouât, chez les farceurs italiens, une critique de mon ouvrage que le public a vue par malignité, et qu'il a méprisée par justice. Ce n'est pas tout; je ne suis pas sûr de ma liberté; on me persécute; on me fait tout craindre, et pourquoi? pour un ouvrage innocent qui, un jour, sera regardé assurément d'un œil bien différent. On me rendra un jour justice, mais je serai mort, et j'aurai été accablé pendant ma vie dans un pays où je suis peut-être, de tous les gens de lettres qui paraissent depuis quelques années, le seul qui mette quelque prescription à la barbarie.

Adieu, mon cher ami. C'eſt bien à préſent que je dois dire, 1733.

Frange, miſer, calamos, vigilataque carmina dele.

LETTRE LXXXVIII.

A M. DE CIDEVILLE.

Mardi au ſoir, 28 juillet.

Je reçois votre lettre, charmant ami; j'avais déjà pris mes précautions pour l'Angleterre où tout doit être retardé. Je comptais que l'édition de Rouen était toute entière entre vos mains et en celles de *Formont*. Il y a deux jours que j'attends *Jore* à tous momens; il eſt à Paris, à ce que je viens d'apprendre; mais il n'a point couché cette nuit chez lui, et je ne l'ai point vu. J'ai bien peur qu'il n'ait couché

Dans cet affreux château, palais de la vengeance,
Qui renferme ſouvent le crime et l'innocence.

Cela eſt très-vraiſemblable. Cet étourdi-là devait bien au moins débarquer chez moi, je lui aurais dit de quoi il eſt queſtion. S'il eſt où vous ſavez, il faudra que je déguerpiſſe, attendu que je n'aime pas les confrontations, et que j'ai de l'averſion pour les châteaux. Mandez-moi, mon cher ami, ce qu'eſt devenu le ſcandaleux magaſin, et ſi vous ſavez quelques nouvelles du premier préſident et de *Desforges*. Ecrivez toujours à l'adreſſe ordinaire.

1733. Je vais gronder notre *Linant*; mais en vérité, c'eſt l'homme du monde le moins propre à faire raccommoder un éventail. Dieu veuille qu'il ſe tire heureuſement du très-beau ſujet que je lui ai donné. J'ai eu beaucoup de peine à le détacher de ſon Sabinus qui ſortait de ſa grotte pour venir ſe faire pendre à Rome. J'ai imaginé une fable bien plus intéreſſante à mon gré, et bien plus théâtrale, en ce qu'elle ouvre un champ bien plus vaſte aux combats des paſſions. Je crois qu'il vous aura envoyé le plan; du moins il m'a dit qu'il n'y manquerait pas. Il vous doit, comme moi, un compte exact de ſes penſées, et nous diſputons tous deux à qui penſe le plus tendrement pour vous.

LETTRE LXXXIX.

A M. DE CIDEVILLE.

2 auguſte.

Vous m'avez cru peut-être embaſtillé, mon cher ami. J'étais bien pis; j'étais malade et je le ſuis encore. Il n'y a que vous dans le monde à qui je puiſſe écrire dans l'état où je ſuis.

Je vais me rendre tout entier à mon Adélaïde, dès que j'aurai un rayon de ſanté. Je n'oſe vous envoyer mon épître à *Emilie* ſur la calomnie, parce qu'*Emilie* me l'a défendu; et que ſi vous m'aviez défendu quelque choſe, je vous obéirais aſſurément. Je lui demanderai la permiſſion de faire une exception pour

vous. Si elle vous connaissait, elle vous enverrait l'épître écrite de sa main ; elle verrait bien que vous n'êtes pas fait pour être compris dans les règles générales ; elle penserait sur vous comme moi. 1733.

Vous savez qu'on a imprimé le Temple du Goût en Hollande, de la nouvelle fabrique. Il y a quelques pierres du premier édifice que je regrette beaucoup ; et un jour je compte bien faire de ces deux bâtimens, un Temple régulier qu'on imprimera à la tête de mes petites pièces fugitives, lesquelles, par parenthèse, je fais actuellement transcrire pour vous et pour *Formont*. Je les corrige à mesure ; mais je regrette de mettre moins de temps à les corriger, que mon copiste à les écrire.

Paris est inondé d'ouvrages pour et contre le Temple, mais il n'y a eu rien de passable. Notre abbé fait sur cela un petit ouvrage qui vaudra mieux que tout le reste, et qui, je crois, fera beaucoup d'honneur à son cœur et à son esprit. Nous allons le faire copier pour vous l'envoyer ; car l'abbé et moi nous vous devons, mon cher *Cideville*, les prémices de tout ce que nous fesons. Il est bien mal logé chez moi ; mais, d'ailleurs, je me flatte qu'il ne se repentira pas de m'avoir préféré au collége. Il va incessamment vous faire une tragédie ; il bégaye comme l'abbé *Pellegrin ;* il n'a guère plus de culottes, et il est abbé comme lui ; mais il faut croire qu'il sera meilleur poëte.

Dites donc à notre philosophe *Formont* qu'il m'envoye quelque leçon de philosophie de sa main. Et votre allégorie ? Adieu ; je vous embrasse.

1733.

LETTRE XC.

A M. THIRIOT.

Ce 5 auguſte.

JE vous regarderais comme l'homme du monde le plus barbare et le plus incapable d'humanité, ſi je ne ſavais que vous êtes le plus faible. Je ſuis réduit à la dure néceſſité ou de penſer que vous avez voulu ſéparer votre cauſe de la mienne, et vous faire un mérite de me manquer, en prenant pour prétexte la fable dont vous me parlez ; ou que vous avez eu la miſérable faibleſſe de la croire.

Eſt-il poſſible qu'après vingt annés d'une amitié telle que je l'ai eue pour vous, et dans les circonſtances où je ſuis, vous ayez pu penſer que je ſois capable d'avoir dit la ſottiſe lâche et abſurde que vous m'imputez. Moi, avoir dit que vous m'avez *volé mon manuſcrit* ! Avez-vous eu aſſez de faibleſſe pour le croire? monſieur le garde des ſceaux, M. *Rouillé*, M. *Hérault*, M. *Palu*, monſieur le cardinal ont mes lettres qui prouvent le contraire, et qui font bien foi que ſi vous vous êtes chargé de l'édition de ce livre, ç'a été de mon conſentement. J'ai dit, j'ai écrit que je vous en avais chargé moi-même. Il eſt vrai que lorſque les calomniateurs ont oſé dire que j'avais fait imprimer ce livre à Londres pour en tirer beaucoup d'argent, mes amis ont répondu qu'il n'y avait pas eu plus de

cent louis de profit, et que je vous l'avais entièrement abandonné pour la peine que vous deviez prendre de cette édition (si mal faite). Parlez à M. *Rouillé*, parlez à M. *Hérault*, à M. d'*Argental*, à tous ceux qui sont au fait de cette affaire, et vous verrez combien l'imputation d'avoir dit que *vous m'aviez volé mon manuscrit*, est une calomnie indigne. Mais je veux que des personnes de considération, trompées, je ne sais comment, aient pu vous avoir fait un rapport aussi faux et aussi indigne, n'était-il pas du devoir de l'amitié de m'écrire sur le champ pour vous en éclaircir? Vous me deviez bien au moins cette reconnaissance; vous deviez cet éclaircissement à vingt années d'une liaison étroite, à votre honneur et au mien. Deux vieux amis qui se brouillent, se déshonorent; et vous qui deviez aller au-devant de ces lâches soupçons par tant de raisons, vous qui disiez que vous veniez à Paris pour me voir, vous qui, après tout, avez seul eu quelque avantage d'une affaire qui m'a rendu le plus malheureux homme du monde, vous êtes un mois sans m'écrire, et vous oubliez assez tous les devoirs pour parler de moi d'une manière désagréable. Je vous avoue que si quelque chose m'a touché dans mon malheur, c'est un procédé si étrange. Je ne serais pas étonné que la même paresse et que la même légéreté de caractère qui vous a fait à Londres négliger la révision même de cette édition, qui vous a empêché de m'envoyer les journaux et de me donner les avis nécessaires, vous eût empêché aussi de m'écrire depuis que vous êtes à Paris; mais pousser ce procédé jusqu'à faire gloire d'être mal avec moi, voilà ce que je ne peux croire. 1733.

1733. Je veux donner un démenti à ceux qui le disent, comme je le donne à ceux qui m'ont calomnié sur votre compte. Si jamais nous avons dû être unis, c'est dans un temps où une affaire qui nous est en partie commune, a fait ma perte. Il est de votre honneur d'être mon ami, et mon cœur s'accorde en cela avec votre devoir. Je n'ai fait aucune prière au ministère, mais j'en fais à l'amitié. Je fais plus de cas de la vertu que des puissances, et je mérite que vous m'aimiez, que vous rougissiez de votre procédé, et que vous me défendiez contre la calomnie qui ose m'attaquer jusque dans vous-même.

LETTRE XCI.

A M. DE CIDEVILLE.

15 septembre.

Eh bien, mon cher ami, vous n'avez donc encore ni opéra, ni Adélaïde, ni petites pièces fugitives; et vous ne m'avez point envoyé votre allégorie, et *Linant* m'a quitté sans avoir achevé une scène de sa tragédie.

Jore devrait être déjà parti avec un ballot de vers de ma part; mais le pauvre diable est actuellement caché dans un galetas, espérant peu en DIEU et craignant fort les exempts. Un nommé *Vanneroux*, la terreur des jansénistes, et aussi renommé que *Desgrets*, est parti pour aller fureter dans Rouen, et pour voir si

Jore

Jore n'aurait point imprimé certaines Lettres anglaises, que l'on croit ici un ouvrage du malin. *Jore* jure qu'il est innocent, qu'il ne sait ce que c'est que tout cela, et qu'on ne trouvera rien. Je ne sais pas si je le verrai avant le départ clandestin qu'il médite pour revenir voir sa très-chère patrie. Je vous prie, quand vous le reverrez, de lui recommander extrêmement la crainte du garde des sceaux et de *Vanneroux*. S'il fait paraître un seul exemplaire de cet ouvrage, assurément il sera perdu, lui et toute sa famille. Qu'il ne se hâte point; le temps amène tout. Il est convaincu de ce qu'il doit faire; mais ce n'est pas assez d'avoir la foi, si vous ne le confirmez dans la pratique des bonnes œuvres. 1733.

J'ai vu enfin la présidente de *Bernières*. Est-il possible que nous ayons dit adieu pour toujours à la Rivière-Bourdet? qu'il serait doux de nous y revoir! Ne pourrions-nous point mettre le président dans un couvent, et venir manger ses canetons chez lui?

Je reste constamment dans mon hermitage, vis-à-vis Saint-Gervais, où je mène une vie philosophique, troublée quelquefois par des coliques et par la sainte inquisition qui est à présent sur la littérature. Il est triste de souffrir, mais il est plus dur encore de ne pouvoir penser avec une honnête liberté, et que le plus beau privilége de l'humanité nous soit ravi: *fari quæ sentiat*. La vie d'un homme de lettres est la liberté. Pourquoi faut-il subir les rigueurs de l'esclavage dans le plus aimable pays de l'univers, que l'on ne peut quitter, et dans lequel il est si dangereux de vivre?

1733. *Thiriot* jouit en paix à Londres du fruit de mes travaux; et moi je fuis en tranſes à Paris : *laudantur ubi non ſunt, cruciantur ubi ſunt.* Il n'y a guère de ſemaines où je ne reçoive des lettres des pays étrangers, par leſquelles on m'invite à quitter la France. J'envie ſouvent à *Deſcartes* ſa ſolitude d'Egmont, quoique je ne lui envie point ſes tourbillons et ſa métaphyſique. Mais enfin je finirai par renoncer ou à mon pays, ou à la paſſion de penſer tout haut. C'eſt le parti le plus ſage. Il ne faut ſonger qu'à vivre avec ſoi-même et avec ſes amis, et non à s'établir une ſeconde exiſtence très-chimérique dans l'eſprit des autres hommes. Le bonheur ou le malheur eſt réel, et la réputation n'eſt qu'un ſonge.

Si j'avais le bonheur de vivre avec un ami comme vous, je ne ſouhaiterais plus rien; mais loin de vous, il faut que je me conſole en travaillant; et quand un ouvrage eſt fait, on a la rage de le montrer au public. Que tout cela n'empêche point *Linant* de nous faire une bonne tragédie, que je mette mes armes entre ſes mains : *oportet illum creſcere, me autem minui.*

Adieu, charmant ami.

LETTRE XCII. 1733.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 26 septembre.

J'AIME fort *Linant* pour vous et pour lui ; mais, à parler sérieusement, il n'est pas bien sûr encore qu'il ait un de ces talens marqués, sans qui la poësie est un bien méchant métier ; il serait bien malheureux s'il n'avait qu'un peu de génie avec beaucoup de paresse. Exhortez-le à travailler et à s'instruire des choses qui pourront lui être utiles, quelque parti qu'il embrasse. Il voulait être précepteur, et à peine sait-il le latin. Si vous l'aimez, mon cher *Cideville*, prenez garde de gâter, par trop de louanges et de caresses, un jeune homme qui, parmi ses besoins doit compter le besoin qu'il a de travailler beaucoup, et de mettre à profit un temps qu'il ne retrouvera plus. S'il avait du bien, je lui donnerais d'autres conseils, ou plutôt, je ne lui en donnerais point du tout ; mais il y a une différence si immense entre celui qui a sa fortune toute faite et celui qui la doit faire, que ce ne sont pas deux créatures de la même espèce.

Vale, amice.

1733.

LETTRE XCIII.

A M. BERGER.

Octobre.

Je suis très-fâché, Monsieur, que vous ayez connu comme moi le prix de la santé par les maladies. Je ne suis point de ces malheureux qui aiment à avoir des compagnons. Comptez que le plaisir est le meilleur des remèdes. J'attends de grands soulagemens de celui que me feront vos lettres. Y a-t-il quelque chose de nouveau sur le Parnasse, qui mérite d'être connu par vous? Comment va l'opéra de *Rameau* (17)? Soyez donc un peu avec votre ancien ami le nouvelliste des arts et des plaisirs, et comptez sur les mêmes sentimens que j'ai toujours eus pour vous.

(18) Hyppolite et Aricie. L'abbé *Pellegrin*, auteur du Poëme, se défiant des talens du musicien, en avait exigé une obligation de 500 liv., en cas de non succès; mais à la première répétition il courut embrasser *Rameau*, et déchira le billet, en s'écriant qu'un tel musicien n'avait pas besoin de caution. *Rameau* n'était alors connu que par quelques motets, des cantates, des pièces de clavecin, et par son traité de l'harmonie. M. de *Voltaire*, plus pénétrant que *Pellegrin*, avait donné à *Rameau* sa tragédie de Samson, en 1732. Leurs ennemis en firent défendre la représentation, sous prétexte que le sujet était sacré, quoiqu'on eût donné à l'opéra Jephté, aux français Athalie, et qu'on eût permis à *Romagnesi* de travestir en arlequinade ce même sujet au théâtre italien. On verra dans les années suivantes que M. de *Voltaire* espéra long-temps d'obtenir justice; mais ce fut en vain. *Rameau* alors employa une grande partie de la musique de Samson dans l'acte des Incas et dans Zoroastre.

LETTRE XCIV. 1733.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 14 octobre.

. . . . . .

. . . . . .

Mais quand pourrai-je donc, mon très-cher ami, vous être aussi utile à Paris que vous me l'êtes à Rouen? Vous passez douze mois de l'année à me rendre des services; vous m'écrivez de plus des vers charmans, et je suis comme une bégueule qui me laisse aimer. Non, mon cher *Cideville*, je ne suis pas si bégueule; je vous aime de tout mon cœur, je travaille pour vous, j'ai retouché deux actes d'Adélaïde, je raccommode mon opéra tous les jours, et le tout pour vous plaire, car vous me valez tout un public:

C'est à de tels lecteurs que j'offre mes écrits.

A l'égard de ma personne, à laquelle vous daignez vous intéresser avec tant de bonté, je suis obligé de vous dire en conscience que je ne suis pas si malheureux que vous le pensez. Je crois vous avoir déjà dit en vers d'*Horace*:

Non tumidis agimur velis aquilone secundo;
Non tamen adversis ætatem ducimus austris,
Viribus, ingenio, specie, virtute, loco, re
Extremi, primorum extremis usque priores.

1733. Mais voilà mon seul embarras, et ma petite santé est mon seul malheur. Je tâche de mener une vie conforme à l'état où je me trouve, sans passions désagréables, sans ambition, sans envie, avec beaucoup de connaissances, peu d'amis, et beaucoup de goûts. En vérité, je suis plus heureux que je ne mérite.

Mon cœur même à l'amour quelquefois s'abandonne;
J'ai bien peu de tempérament;
Mais ma maîtresse me pardonne,
Et je l'aime plus tendrement.

Adieu, je vous embrasse. *Linant* vous écrit. Il n'y a rien de nouveau encore; on ne sait si les Français ont passé le Rhin, ni si les Russes ont passé la Vistule. Jamais les fleuves n'ont été si difficiles à traverser que cette année.

LETTRE XCV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce 27 octobre.

Aujourd'hui est partie par le coche certaine Adélaïde du Guesclin, qui va trouver l'intime ami de son père, avec des sentimens fort tendres, beaucoup de modestie et quelquefois de l'orgueil; de temps en temps des vers frappés, mais quelquefois d'assez faibles. Elle espère que l'élégant, le tendre, l'harmonieux *Cideville* lui dira tous ses défauts, et elle fera tout ce qu'elle pourra pour s'en corriger.

Moi, père d'Adélaïde, je me meurs de regret de ne pouvoir venir vous entretenir sur tout cela. 1733.

Parve, sed invideo, sine me, liber, ibis ad illum;

Ad illum qui absens et præsens mihi semper erit carissimus.

J'attends votre allégorie; il me faut de temps en temps de quoi supporter votre absence; je parle souvent de vous avec *Linant*. Vous faites cent fois plus de besogne que lui. Les occupations continuelles de votre charge, loin de rebuter votre muse, l'encouragent et l'animent; vous sortez du temple de *Thémis* comme de celui d'*Apollon*. Je ne sais pas encore quel fruit *Linant* aura tiré de votre société et de vos conseils, mais je n'ai encore rien vu de lui. Il y a deux ans que je lui ai fait donner son entrée à la comédie, sur la parole qu'il ferait une pièce. Je lui ai enfin fourni un sujet au lieu de son Sabinus, qui n'était point du tout théâtral. Il n'a pas seulement mis par écrit le plan que je lui ai donné. Je le plains fort s'il ne travaille pas, car il me semble qu'étant un peu fier et très-gueux, si avec cela il est paresseux et ignorant, il ne doit espérer qu'un avenir bien misérable. Il a eu le malheur de se brouiller chez moi avec toute la maison; cela met, malgré que j'en aye, bien du désagrément dans sa vie. Celui qui se mêle de mes petites affaires, et sa femme s'étaient plaints souvent de lui. Je les avais raccommodés; les voilà cette fois-ci brouillés sans apparence de retour. Cela me fâche d'autant plus que *Linant* en souffre, et que, malgré toutes mes attentions, je ne peux empêcher mille petits désagrémens que des gens, qui ne

1733. sont pas tout-à-fait mes domestiques, sont à portée de lui faire essuyer sans que j'en sache rien. Je vous rends compte de ces petits détails parce que je l'aime et que vous l'aimez. Je suis persuadé que vous aurez la bonté de lui donner des conseils dont il profitera. J'ai bien peur que jusqu'ici vous ne lui ayez donné que de l'amour propre.

Personne n'est plus persuadé que moi que tous les hommes sont égaux, mais avec cette maxime on court risque de mourir de faim si on ne travaille pas; et il lui sera tout au plus permis de se croire au-dessus de son état, quand il aura fait quelque chose de bon. Mais jusque-là il doit songer qu'il est jeune et qu'il a besoin de travail; je ne lui dis pas le quart de tout cela, parce que j'aurais l'air d'abuser du peu de bien que je lui fais, ou de prendre le parti de ceux avec lesquels il s'est brouillé assez mal à propos. Encore une fois, pardonnez ces détails à la confiance que j'ai en vous, et à l'envie d'être utile à un homme que vous m'avez recommandé.

LETTRE XCVI.

A M. L'ABBÉ DE SADE.

A Paris, le 3 novembre.

Vous m'avez écrit, Monsieur, en arrivant, et je me suis bien douté que vous n'auriez pas demeuré huit jours dans ce pays-là que vous n'écririez plus qu'à vos maîtresses. Je vous fais mon compliment sur

le mariage de monsieur votre frère; mais j'aimerais encore mieux vous voir sacrer que de lui voir donner la bénédiction nuptiale. On s'est très-souvent repenti du sacrement de mariage, et jamais de l'onction épiscopale. 1733.

Les petits vers sur le mariage de M. de *Sade* ne sont bons que pour votre trinité indulgente (19); je vous destinais des vers un peu plus ampoulés : c'est une nouvelle édition de la Henriade. J'ai remis entre les mains de M. de *Malijac* un petit paquet contenant une Henriade pour vous et une pour M. de *Caumont*. Je vous remercie de tout mon cœur de m'avoir procuré l'honneur et l'agrément de son commerce; mais c'est à lui que je dois à présent m'adresser pour ne pas perdre le vôtre. Il semble que vous ayez voulu vous défaire de moi pour me donner à M. de *Caumont*, comme on donne sa vieille maîtresse à son ami. Je veux lui plaire, mais je vous ferai toujours des coquetteries. Je n'ai pu lui envoyer les Lettres en anglais, parce que je n'en ai qu'un exemplaire, ni en français, parce que je ne veux point être brûlé sitôt.

Comment! M. de *Caumont* sait aussi l'anglais! Vous devriez bien l'apprendre. Vous l'apprendrez surement, car madame *du Châtelet* l'a appris en quinze jours. Elle traduit déjà tout courant : elle n'a eu que cinq leçons d'un maître irlandais. En vérité madame *du Châtelet* est un prodige, et on est bien neuf à votre cour.

Voulez-vous des nouvelles? le fort de Kehl vient d'être pris; la flotte d'Alicante est en Sicile; et tandis qu'on coupe les deux ailes de l'aigle impériale en

(19) Ils étaient trois frères. Voyez les Poëfies mêlées, vol. de *Contes*, &c.

1733. Italie et en Allemagne, le roi *Staniſlas* eſt plus empêché que jamais. Une grande moitié de ſa petite armée l'a abandonné pour aller recevoir une paye plus forte de l'électeur-roi.

Cependant, le roi de Pruſſe ſe fait faire la cour par tout le monde, et ne ſe déclare encore pour perſonne. Les Hollandais veulent être neutres, et vendre librement leur poivre et leur cannelle. Les Anglais voudraient ſecourir l'empereur, et ils le feront trop tard.

Voilà la ſituation préſente de l'Europe; mais à Paris on ne ſonge point à tout cela. On ne parle que du roſſignol que chante mademoiſelle *Petit-Pas*, et du procès qu'a *Bernard* avec *Servandoni* pour le payement de ſes impertinentes magnificences.

Adieu; quand vous ſerez las de toute autre choſe, ſouvenez-vous que *Voltaire* eſt à vous toute ſa vie avec le dévouement le plus tendre et le plus inviolable.

LETTRE XCVII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 6 novembre.

AIMABLE ami, aimable critique, aimable poëte, en vous remerciant tendrement de votre allégorie. Elle eſt pleine de très-beaux vers, pleine de ſens et d'harmonie; mon cœur, mon eſprit, mes oreilles vous ont la dernière obligation. Je me ſuis rencontré avec

vous dans un vers que peut être vous n'aurez point encore vu dans ma tragédie: 1733.

Toutes les passions sont en moi des fureurs.

Voici l'endroit tel que je l'ai corrigé en entier. C'est *Vendôme* qui parle à *Adélaïde*, au second acte.

Pardonne à ma fureur, toi seule en es la cause.
Ce que j'ai fait pour toi sans doute est peu de chose;
Non, tu ne me dois rien: dans tes fers arrêté,
J'attends tout de toi seule, et n'ai rien mérité.
Te servir en esclave est ma grandeur suprême,
C'est moi qui te dois tout puisque c'est moi qui t'aime.
Tyran que j'idolâtre et que rien ne fléchit,
Cruel objet des pleurs dont mon orgueil rougit,
Oui, tu tiens dans tes mains les destins de ma vie,
Mes sentimens, ma gloire, et mon ignominie.
Ne fais point succéder ma haine à mes douleurs,
Toutes les passions sont en moi des fureurs.
Dans mes soumissions, crains-moi, crains ma colère, &c. &c.

Il y a encore bien d'autres endroits changés, et bien des corrections envoyées aux comédiens depuis que je vous ai fait tenir la pièce. Pour le fond, il est toujours le même, on ne peut élever de nouveaux fondemens comme on peut changer une anti-chambre et un cabinet, et toutes les beautés de détail sont des ornemens presque perdus au théâtre. Le succès est dans le sujet même. Si le sujet n'est pas intéressant, les vers de *Virgile* et de *Racine*, les éclairs et les raisonnemens de *Corneille*, ne feraient pas réussir l'ouvrage. Tous mes amis m'assurent que la pièce est touchante,

1733. mais je consulterai toujours votre cœur et votre esprit de préférence à tout le monde. C'est à eux à me parler; il n'y a point de vérité qui puisse déplaire quand c'est vous qui la dites.

Souffrez aussi, mon cher ami, que je vous dise avec cette même franchise que j'attends de vous, que je ne suis pas aussi content du fond de votre allégorie et de la tissure de l'ouvrage, que je le suis des beaux vers qui y sont répandus. Votre but est de prouver qu'on se trouve bien dans la vieillesse d'avoir fait provision dans son printemps, et qu'il faut à vingt ans songer à habiller l'homme de cinquante. La longue description des âges de l'homme est donc inutile à ce but. Pourquoi étendre en tant de vers ce qu'*Horace* et *Despréaux* ont dit en dix ou douze lignes connues de tout le monde? Mais, direz-vous, je présente cette idée sous des images neuves. A cela je vous répondrai que cette image n'est ni naturelle, ni aimable, ni vraisemblable. Pourquoi cette montagne? Pourquoi fera-t-il plus chaud au milieu qu'au bas? Pourquoi différens climats dans une montagne? Pourquoi se trouve-t-on tout d'un coup au sommet? Une allégorie ne doit point être recherchée, tout s'y doit présenter de soi-même, rien ne doit y être étranger. Enfin, quand cette allégorie serait juste, et que vous en auriez retranché les longueurs, il resterait encore de quoi dire, *non erat his locus*.

Votre ouvrage serait, je crois, charmant, si vous vous renfermiez dans votre première idée; car de quoi s'agit-il? de faire voir l'usage et l'abus du temps. Présentez-moi une déesse à qui tous les vieillards s'adressent pour avoir une vieillesse heureuse; alors

chaque sexagénaire vient exposer ce qu'il a fait dans sa vie, et leurs dernières années sont condamnées aux remords ou à l'ennui. Mais ceux qui ont cultivé leur esprit, comme mon cher *Cideville*, jouissent des biens acquis dans leur jeunesse, et sont heureux et honorés. Voilà un champ assez vaste; mais tout ce qui sort de ce sujet est une morale hors d'œuvre. Votre montagne est une longue préface, une digression qui absorbe le fonds de la chose. N'ayez simplement que votre sujet devant les yeux, et votre ouvrage deviendra un chef-d'œuvre. 1733.

Pour m'encourager à vous oser parler ainsi, envoyez-moi une bonne critique d'*Adélaïde;* mais surtout ne gâtez point *Linant*. Je ne suis pas trop content de lui. Il est nourri, logé, chauffé, blanchi, vêtu, et je sais qu'il a dit que je lui avais fait manquer un beau poste de précepteur, pour l'attirer chez moi. Je ne l'ai cependant pris qu'à votre considération, et après que la dignité de précepteur lui a été refusée. Il ne travaille point, il ne fait rien, il se couche à sept heures du soir pour se lever à midi. Encouragez-le et grondez-le en général. Si vous le traitez en homme du monde, vous le perdrez. Adieu.

1733.

LETTRE XCVIII.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 15 novembre.

Voyez, mon cher ami, combien je ſuis docile. Je ſuis entièrement de votre avis ſur les louanges que vous donnez à notre *Adélaïde*. J'avais peur qu'il ne parût un peu de coquetterie dans mademoiſelle *du Gueſclin ;* mais puiſque vous, qui êtes expert en cette ſcience, ne vous êtes pas aperçu de ce défaut, il y a apparence qu'il n'exiſte pas. Mais vous me donnez autant de ſcrupule ſur le reſte que de confiance ſur les choſes que vous approuvez.

Je conviens avec vous que *Nemours* n'eſt pas à beaucoup près ſi grand, ſi intéreſſant, ſi occupant le théâtre que ſon emporté de frère. Je ſuis encore bien heureux qu'on puiſſe aimer un peu *Nemours* après que le *Vendôme* a ſaiſi, pendant deux actes, l'attention et le cœur des ſpectateurs. Si le perſonnage de *Nemours* eſt ſouffert, je regarde comme un coup de l'art d'avoir fait ſupporter un perſonnage qui devait être inſipide. Vous me dites qu'on pourrait relever le caractère de *Nemours* en affaibliſſant celui de *Couci*. Je ne ſaurais me rendre à cette idée en aucune façon, d'autant plus que *Couci* ne ſe trouve avec *Nemours* qu'à la fin de la pièce.

J'aurais bien voulu parler un peu de ce fou de *Charles VI*, de cette mégère *Iſabeau*, de ce grand

homme *Henri V;* mais quand j'en ai voulu dire un mot, j'ai vu que je n'en avais pas le temps, et *non erat his locus.* La passion occupe toute la pièce d'un bout à l'autre. Je n'ai pas trouvé le moment de raconter tous ces événemens, qui de plus sont aussi étrangers à mon action principale qu'essentiels à l'histoire. L'amour est une étrange chose. Quand il est quelque part, il y veut dominer; point de compagnon, point d'épisode. Il semble que quand *Nemours* et *Vendôme* se voient, c'était bien là le cas de parler de *Charles VI* et de *Charles VII;* point du tout. Pourquoi cela? C'est qu'aucun d'eux ne s'en soucie; c'est qu'ils sont tous deux amoureux comme des fous. Peut-on faire parler un acteur d'autre chose que de sa passion? Et si j'ai à me féliciter un peu, c'est d'avoir traité cette passion de façon qu'il n'y a pas de place pour l'ambition et pour la politique. 1733.

Vous avez très-bien senti l'horreur de l'action de *Vendôme.* Il semble en effet que ce beau nom ne soit pas fait pour un fratricide. S'il ordonnait en effet la mort de son frère à tête reposée, ce serait un monstre, et la pièce aussi. Je ne sais même si on ne sera pas révolté qu'il demande cette horrible vengeance à l'honnête homme de *Couci*, et je vous avoue que je tremble fort pour la fin de ce quatrième acte dont je ne suis pas trop content; mais le cinquième me rassure. Il est impossible de ne pas aimer *Vendôme* et de ne le pas plaindre. Je peux même espérer que l'on pardonnera à ce furieux, à cet amant malheureux, à cet homme qui, dans le même moment, se voit trahi par un frère et par une maîtresse qui lui doivent tous deux la vie; qui voit sa maîtresse enlevée

1733. et le peuple révolté par ce même frère, et qui de plus est annoncé comme un homme capable du plus grand emportement.

A l'égard du détail, je le corrige tous les jours. Je travaille à plus d'un atelier à la fois; je n'ai pas un moment de vide, les jours sont trop courts; il faudrait les doubler pour les gens de lettres. Que ne puis-je les passer avec vous! Ils me paraîtraient alors bien plus courts.

Nous avons relu votre allégorie; nous persistons dans nos très-humbles remontrances. Nous vous prions de nous ôter la montagne. Trop d'abondance appauvrit la matière. Si j'avais beaucoup parlé des guerres civiles, *Adélaïde* ne toucherait pas tant. Il ne faut jamais perdre un moment son principal sujet de vue. C'est ce qui fait que je pense toujours à vous. *Vale et me ama.*

LETTRE XCIX.

A M. BROSSETTE.

Le 22 novembre.

Je regarde, Monsieur, comme un de mes devoirs de vous envoyer les éditions de la *Henriade* qui parviennent à ma connaissance : en voici une qui, bien que très-fautive, ne laisse pas d'avoir quelque singularité, à cause de plusieurs variantes qui s'y trouvent, et dans laquelle on a de plus imprimé mon Essai sur l'Epopée, tel que je l'ai composé en français, et non pas tel que M. l'abbé *Desfontaines* l'avait

l'avait traduit d'après mon essai anglais. Vous trouverez peut-être assez plaisant que je fois un auteur traduit par mes compatriotes, et que je me fois retraduit moi-même. Mais si vous aviez été deux ans, comme moi, en Angleterre, je suis sûr que vous auriez été si touché de l'énergie de cette langue, que vous auriez composé quelque chose en anglais. 1733.

Cette Henriade a été traduite en vers à Londres et en Allemagne. Cet honneur qu'on me fait dans les pays étrangers, m'enhardit un peu auprès de vous. Je sais que vous êtes en commerce avec *Rousseau*, mon ennemi; mais vous ressemblez à *Pomponius-Atticus*, qui était courtisé à la fois par *César* et par *Pompée*. Je suis persuadé que les invectives de cet homme, en qui je respecte l'amitié dont vous l'honorez, ne feront que vous affermir dans les bontés que vous avez toujours eues pour moi. Vous êtes l'ami de tous les gens de lettres, et vous n'êtes jaloux d'aucun. Plût à Dieu que *Rousseau* eût un caractère comme le vôtre!

Permettez-moi, Monsieur, que je mette dans votre paquet, un autre paquet pour M. le marquis de *Caumont*: c'est un homme qui, comme vous, aime les lettres, et que le bon goût a fait sans doute votre ami.

Quel temps, Monsieur, pour vous envoyer des vers!

Hinc movet Euphrates, illinc Germania bellum:
. . . . . *Sævit toto Mars impius orbe.*
. . . . . *Et carmina tantum*
Nostra valent, Lycida, tela inter Martia quantum
Chaonias dicunt, aquila veniente columbas.

1733. On a pris le fort de Kehl, on se bat en Pologne, on va se battre en Italie.

I nunc et versus tecum meditare canoros.

Voilà bien du latin que je vous cite ; mais c'est avec des dévots comme vous, que j'aime à réciter mon bréviaire.

LETTRE C.

A M. DE CIDEVILLE.

Le 26 novembre.

Il y a cinq jours, mon cher ami, que je suis dangereusement malade d'une espèce d'inflammation d'entrailles ; je n'ai la force ni de penser ni d'écrire. Je viens de recevoir votre lettre et le commencement de votre nouvelle allégorie. Au nom d'*Apollon*, tenez-vous en à votre premier sujet, ne l'étouffez point sous un amas de fleurs étrangères ; qu'on voye bien nettement ce que vous voulez dire ; trop d'esprit nuit quelquefois à la clarté. Si j'osais vous donner un conseil, ce serait de songer à être simple, à ourdir votre ouvrage d'une manière bien naturelle, bien claire, qui ne coûte aucune attention à l'esprit du lecteur. N'ayez point d'esprit, peignez avec vérité, et votre ouvrage sera charmant. Il me semble que vous avez peine à écarter la foule d'idées ingénieuses qui se présente toujours à vous ; c'est le défaut d'un homme

supérieur, vous ne pouvez pas en avoir d'autre; mais c'est un défaut très-dangereux. Que m'importe si l'enfant est étouffé à force de caresses ou à force d'être battu ? Comptez que vous tuez votre enfant en le caressant trop. Encore une fois, plus de simplicité, moins de démangeaison de briller; allez vîte au but, ne dites que le nécessaire. Vous aurez encore plus d'esprit que les autres, quand vous aurez retranché votre superflu. 1733.

Voilà bien des conseils que j'ai la hardiesse de vous donner; mais . . . *petimusque, damusque vicissim.* Celui qui écrit, est comme un malade qui ne sent pas, et celui qui lit peut donner des conseils au malade. Ceux que vous me donnez sur Adélaïde sont d'un homme bien sain; mais, pour parler sans figure, je ne suis plus guère en état d'en profiter. On va jouer la pièce; *jacta est alea.*

Adieu; dites à M. de *Formont* combien je l'aime. Je suis trop malade pour en écrire davantage.

LETTRE CI.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 5 décembre.

J'AI été bien malade, mon très-cher ami; je le suis encore; et le peu de forces que j'ai, c'est l'amitié qui me les donne; c'est elle qui me met la plume à la main, pour vous dire que j'ai montré à *Emilie* votre épître allégorique. Elle en a jugé comme moi, et

1733. m'a confirmé dans l'opinion où je suis, qu'en arrachant une infinité de fleurs que vous avez laissé croître, sans y penser, autour de l'arbre que vous plantiez, il n'en croîtra que mieux, et n'en sera que plus beau. Vous êtes un grand seigneur à qui son intendant prêche l'économie: soyez moins prodigue, et vous serez beaucoup plus riche. Vous en convenez. Voici donc quel serait mon petit avis pour arranger les affaires de votre grande maison.

J'aime beaucoup ces vers :

J'étais encor dans l'âge où les désirs
Vont renaissant dans le sein des plaisirs, &c.

De là je voudrais vous voir transporté par votre démon de *Socrate* au temple de la *Raison;* et cela, bien clairement, bien nettement et sans aucune idée étrangère au sujet. *Le Temps* dont vous faites une description *presque en tout* charmante, présente à cette divinité tous ceux qui se flattent d'avoir autrefois bien passé le temps. Jetez-vous dans les portraits; mais que chacun fasse le sien, en se vantant des choses mêmes que la raison condamne; par là chaque portrait devient une satire utile et agréable. Point de leçon de morale, je vous en prie, que celle qui sera renfermée dans l'aveu ingénu que feront tous les sots de l'impertinente conduite qu'ils ont tenue dans leur jeunesse. Ces moralités qui naissent du tableau même, et qui entrent dans le corps de la fable, sont les seules qui puissent plaire, parce qu'elles-mêmes peignent, chemin faisant, et que tout, en poëtie, doit être peinture.

Il y a une foule de beaux vers que vous pouvez conserver. Tout est diamant brillant dans votre ouvrage. Un peu d'arrangement rendra la garniture charmante. Je voudrais avoir avec vous une conversation d'une heure seulement ; je suis persuadé qu'en m'instruisant avec vous, et en vous communiquant mes doutes, nous éclaircirions plus de choses que je ne vous en embrouillerais dans vingt lettres. J'entrerais avec vous dans tous les détails; je vous prierais d'en faire autant pour notre Adélaïde; vous m'encourageriez à réchauffer et à ennoblir le caractère de *Nemours*, à mettre plus de dignité dans les amours des deux frères, et à corriger bien de mauvais vers. 1733.

J'ai adopté toutes vos critiques, j'ai refait tous les vers que vous avez bien voulu reprendre. Quand pourrai-je donc m'entretenir avec vous à loisir de ces études charmantes qui nous occupent tous deux si agréablement? Il me semble que nous sommes deux amans condamnés à faire l'amour de loin. Savez-vous bien que pendant ma maladie, j'ai refait l'opéra de Samson pour *Rameau*? Je vous promets de vous envoyer celui-là; car j'ai l'amour propre d'en être content, au moins pour la singularité dont il est.

Linant renonce enfin au théâtre; il quitte l'habit avant d'avoir achevé le noviciat. Que deviendra-t-il? pourquoi avoir pris un habit d'homme, et quitté le petit collet? quel métier fera-t-il? *Vale.*

1733.

LETTRE CII.

A M. DE CIDEVILLE.

Le 27 décembre.

MON aimable *Cideville*, les *belles* vous occupent, je le crois bien; ce n'eſt qu'un rendu. Vous êtes bien heureux de ſonger au plaiſir au milieu des ſacs, et de vous délaſſer de la chicane avec l'amour; pour moi je ſuis bien malade depuis quinze jours; je ſuis mort au plaiſir; ſi je vis encore un peu, c'eſt pour vous et pour les lettres. Elles ſont pour moi, ce que les *belles* ſont pour vous; elles ſont ma conſolation et le ſoulagement de mes douleurs. Ne me dites point que je travaille trop; ces travaux ſont bien peu de choſe pour un homme qui n'a point d'autre occupation. L'eſprit, plié depuis long-temps aux belles-lettres, s'y livre ſans peine et ſans effort, comme on parle facilement une langue qu'on a long-temps appriſe, et comme la main du muſicien ſe promène ſans fatigue ſur un clavecin. Ce qui eſt ſeulement à craindre, c'eſt qu'on ne faſſe avec faibleſſe ce qu'on ferait avec force dans la ſanté. L'eſprit eſt peut-être auſſi juſte au milieu des ſouffrances du corps, mais il peut manquer de chaleur; auſſi dès que je ſentirai ma machine totalement épuiſée, il faudra bien renoncer aux ouvrages d'imagination; alors je jouirai de l'imagination des autres, j'étudierai les autres parties de la littérature qui ne demandent qu'un peu de jugement et une

application modérée; je ferai avec les lettres ce que l'on fait avec une vieille maîtresse pour laquelle on change son amour en amitié. 1733.

Linant qui se porte bien et qui est dans la fleur de l'âge, devrait bientôt prendre ma place; mais il paraît que sa vocation n'est pas trop décidée. Cette tragédie promise depuis deux ans, à peine commencée, est abandonnée. Il renonce aux talens de l'imagination pour ne rien apprendre; il devient, avec de l'esprit et du goût, inutile aux autres et à soi-même. Sa vue ne lui permet pas, dit-il, d'écrire; son bégaiement l'empêche de lire pour les autres. De quelle ressource sera-t-il donc, et que faire pour lui, s'il ne fait rien? Son malheur est d'avoir l'esprit au-dessus de son état, et de n'avoir pas le talent de s'en tirer. Il eût mieux valu pour lui cent fois de rester chez sa mère, que de venir ici pour se dégoûter de sa profession, sans en savoir prendre aucune. Vous serez responsable à DIEU d'en avoir voulu faire un homme du monde; vous l'avez jeté dans un train où il ne peut se tenir; vous lui avez donné une vanité qu'il ne peut justifier et qui le perdra. Il aurait raison, s'il avait dix mille livres de rente; mais n'ayant rien, il a tort.

Adieu; je souffre cruellement. *Vale, et me ama.*

1734.

LETTRE CIII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 27 février.

Mon tendre et aimable ami, j'ai été bien consolé dans ma maladie en voyant quelquefois votre ami M. du *Bourgtroulde;* il est mon rival auprès de vous, et rival préféré ; mais je n'étais point jaloux. Nous parlions de mon cher *Cideville* avec un plaisir si entier et si pur! Nous nous entretenions de l'espérance de vivre un jour à Paris avec lui, et aujourd'hui voilà mon cher *Cideville* qui me mande qu'en effet il pourra venir bientôt. Cela est-il bien vrai? Puis-je y compter? Ah! c'est alors que j'aurai de la santé, et que je serai heureux.

Je commence enfin à sortir. J'allai même samedi dernier à l'enterrement d'Adélaïde, dont le convoi fut assez honorable. J'avais esquivé le mien, et je fus fort content du parterre qui reçut Adélaïde mourante, et *Voltaire* ressuscité, avec assez de cordialité. Il est vrai que je suis retombé depuis ; mais, malgré cette rechute, je veux aller au plus vîte chez M. du *Bourgtroulde* pour lui parler de vous. En attendant, disons un petit mot d'Adélaïde.

On ne se plaint point du duc de *Nemours;* on s'est récrié contre le duc de *Vendôme*. La voix publique m'a accusé d'abord d'avoir mis sur le théâtre un prince du sang pour en faire, de gaieté de cœur, un assassin. Le parterre est revenu tout d'un coup de

cette idée ; mais nosseigneurs les courtisans, qui sont trop grands seigneurs pour se dédire si vîte, persistent encore dans leur reproche. Pour moi, s'il m'est permis de me mettre au nombre de mes critiques, je ne crois pas que l'on soit moins intéressé à une tragédie, parce qu'un prince de la nation se laisse emporter à l'excès d'une passion effrénée. 1734.

Un historiographe me dira bien que le comte de *Vendôme* n'était point duc, et que c'était le duc de Bretagne *Jean*, et non le comte de *Vendôme*, qui fit cette méchante action. Le public se moque de tout cela; et si la pièce est intéressante, peu lui importe que son plaisir vienne de *Jean* ou de *Vendôme*. Mais ce *Vendôme* n'intéresse peut-être pas assez, parce qu'il n'est point aimé, et parce qu'on ne pardonne point à un héros français d'être furieux contre une honnête femme qui lui dit de si bonnes raisons. *Couci* vient encore prouver à notre homme, qu'il est un pauvre homme d'être si amoureux. Tout cela fait qu'on ne prend pas un intérêt bien tendre au succès de cet amour. Ajoutez que le sieur *Dufresne* a joué ce rôle indignement, quoi qu'en dise *Rochemore*.

Le travail que j'ai fait pour corriger ce qui avait paru révoltant dans ce *Vendôme*, à la première représentation, est très-peu de chose. Je vous enverrai la pièce, vous la trouverez presque la même. Le public, qui applaudit à la seconde représentation ce qu'il avait condamné à la première, a prétendu, pour se justifier, que j'avais tout refondu, et je l'ai laissé croire.

Adieu, mon cher ami. Ecrivez, je vous en prie, à *Linant* qu'il a besoin d'avoir une conduite très-circonspecte ; que rien n'est plus capable de lui faire

1734. tort que de se plaindre qu'il n'est pas assez bien chez un homme à qui il est absolument inutile, et qui, de compte fait, dépense pour lui seize cents francs par an. Une telle ingratitude serait capable de le perdre. Je vous ai toujours dit que vous le gâtiez. Il s'est imaginé qu'il devait être sur un pied brillant dans le monde, avant d'avoir rien fait qui pût l'y produire. Il oublie son état, son inutilité et la nécessité de travailler; il abuse de la facilité que j'ai eue de lui faire avoir son entrée à la comédie; il y va tous les jours sur le théâtre, au lieu de songer à faire une pièce. Il a fait en deux ans une scène qui ne vaut rien; et il se croit un personnage parce qu'il va au théâtre et chez *Procope*. Je lui pardonne tout parce que vous le protégez; mais, au nom de Dieu, faites-lui entendre raison, si vous en espérez encore quelque chose.

LETTRE CIV.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 7 avril.

Mon cher ami, je pars pour être témoin d'un mariage que je viens de faire. J'avais mis dans ma tête, il y a long-temps, de marier M. le duc de *Richelieu* à mademoiselle de *Guise*; j'ai conduit cette affaire comme une intrigue de comédie : le dénouement va se faire à Montjeu auprès d'Autun. Les poëtes sont plus dans l'usage de faire des épithalames que des contrats; cependant j'ai fait le contrat, et

probablement je ne ferai point de vers. Vous savez ce que dit madame de *Murat:* 1734.

Mais quand l'hymen est fait, c'est en vain qu'on réclame
Le dieu d'amour et les neuf doctes sœurs ;
C'est le sort des amours, et celui des auteurs,
D'échouer à l'épithalame.

Je pars dans une heure, mon aimable *Cideville;* j'envoie devant, tragédie, opéra, versiculets, *et totam nugarum supellectilem.* C'est pour le coup que je vais travailler à vous faire transcrire tout ce que je vous dois. *Formont* vient de m'écrire une lettre où je reconnais sa raison saine et son goût délicat. Messieurs les normands, vous avez bien de l'esprit. L'abbé du *Resnel*, autre normand, traducteur de *Pope*, homme qui sait penser, sentir et écrire, est ou doit être à Rouen; je lui ai dit que mon cher *Cideville* y était; il le verra, et il en pensera comme moi. C'est un admirateur et un ami de plus que vous allez acquérir l'un et l'autre en faisant connaissance.

Je ne crois pas que *Linant* ait jamais un talent supérieur, mais je crois qu'il sera un ignorant inutile aux autres et à lui-même; plein de goût et d'esprit, d'imagination, il n'a rien de ce qu'il faut ni pour briller ni pour faire fortune. Il a la sorte d'esprit qui convient à un homme qui aurait vingt mille livres de rente. Voilà de quoi je le plains, mais de quoi je ne lui parle jamais. J'ai été mécontent de lui, mais je ne l'ai dit qu'à vous et à M. de *Formont.*

Adieu; je vous aime avec tendresse. Je pars. *Valete curæ.*

1734.

LETTRE CV.

A M. DE FORMONT.

Avril.

PHILOSOPHE aimable, à qui il eſt permis d'être pareſſeux, ſortez un moment de votre douce molleſſe, et ne donnez pas au chanoine *Linant* l'exemple dangereux d'une oiſiveté qui n'eſt pas faite pour lui. Je lui mande, et vous en conviendrez, que ce qui eſt vertu dans un homme devient vice dans un autre. Ecrivez-moi donc ſouvent pour l'encourager, et renvoyez-le-moi quand vous l'aurez mis dans le bon chemin. J'ai beſoin qu'il vienne m'exciter à rentrer dans la carrière des vers. Il y a bien long-temps que je n'ai monté les cordes de ma lyre. Je l'ai quittée pour ce qu'on appelle philoſophie, et j'ai bien peur d'avoir quitté un plaiſir réel pour l'ombre de la raiſon. J'ai relu le raiſonneur *Clarke*, *Mallebranche* et *Locke*. Plus je les relis, plus je me confirme dans l'opinion où j'étais que *Clarke* eſt le meilleur ſophiſte qui ait jamais été, *Mallebranche* le romancier le plus ſubtile, et *Locke* l'homme le plus ſage. Ce qu'il n'a pas vu clairement, je déſeſpère de le voir jamais. Il eſt le ſeul, à mon avis, qui ne ſuppoſe point ce qui eſt en queſtion. *Mallebranche* commence par établir le péché originel, et part de là pour la moitié de ſon ouvrage; il ſuppoſe que nos ſens ſont toujours trompeurs, et de là il part pour l'autre moitié.

Clarke, dans son second chapitre de l'existence de DIEU, croit avoir démontré que la matière n'existe point nécessairement, et cela par ce seul argument, que si le tout existait de nécessité, chaque partie existerait de la même nécessité. Il nie la mineure, et, cela fait, il croit avoir tout prouvé; mais j'ai le malheur, après l'avoir lu bien attentivement, de rester sur ce point sans conviction. Mandez-moi, je vous prie, si ses preuves ont eu plus d'effet sur vous que sur moi. 1734.

Il me souvient que vous m'écrivites il y a quelque temps que *Locke* était le premier qui eût hasardé de dire que DIEU pouvait communiquer la pensée à la matière. *Hobbes* l'avait dit avant lui, et j'ai idée qu'il y a dans le *De naturâ Deorum* quelque chose qui ressemble à cela.

Plus je tourne et je retourne cette idée, plus elle me paraît vraie. Il serait absurde d'assurer que la matière pense, mais il serait également absurde d'assurer qu'il est impossible qu'elle pense. Car, pour soutenir l'une ou l'autre de ces assertions, il faudrait connaître l'essence de la matière, et nous sommes bien loin d'en imaginer les vraies propriétés. De plus, cette idée est aussi conforme que toute autre au système du christianisme, l'immortalité pouvant être attachée tout aussi bien à la matière que nous ne connaissons pas, qu'à l'esprit que nous connaissons encore moins.

Les Lettres philosophiques, politiques, critiques, poëtiques, hérétiques et diaboliques se vendent en anglais à Londres avec un grand succès. Mais les Anglais sont des papefigues maudits de DIEU, qui

1734. sont tous faits pour approuver l'ouvrage du démon. J'ai bien peur que l'Eglise gallicane ne soit un peu plus difficile. *Jore* m'a promis une fidélité à toute épreuve. Je ne sais pas encore s'il n'a pas fait quelque petite brèche à sa vertu. On le soupçonne fort à Paris d'avoir débité quelques exemplaires. Il a eu sur cela une petite conversation avec M. *Hérault;* et par un miracle, plus grand que tous ceux de St *Pâris* et des apôtres, il n'est point à la bastille. Il faut bien pourtant qu'il s'attende à y être un jour. Il me paraît qu'il a une vocation déterminée pour ce beau séjour. Je tâcherai de n'avoir pas l'honneur de l'y accompagner.

LETTRE CVI.

A M. DE FORMONT.

A Montjeu par Autun, ce 25 avril.

On ne peut, mon cher *Formont*, vous écrire plus rarement que je fais, et vous aimer plus tendrement. Je passe la moitié de mes jours à souffrir, et l'autre à étudier ou à rimailler, et il se trouve que la journée se passe sans que j'aye le temps d'écrire ma lettre. Vous serez peut-être étonné de la date de celle-ci. Moi au fond de la Bourgogne, moi qui n'aurais voulu quitter Paris que pour Rouen! mais c'est que je me suis mêlé de marier M. de *Richelieu* avec mademoiselle de *Guise*, et qu'il a fallu dans les règles être de la noce. J'ai donc fait quatre-vingts lieues pour voir un homme coucher avec une femme. C'était bien la peine d'aller si loin!

Mais voici bien une autre besogne. On vend mes Lettres, que vous connaissez, sans qu'on m'ait averti, sans qu'on m'ait donné le moindre signe de vie. On a l'insolence de mettre mon nom à la tête, et malgré mes prières réitérées de supprimer au moins ce qui regarde les Pensées de *Pascal*, on a joint cette lettre aux autres. Les dévots me damnent; mes ennemis crient, et on me fait craindre une lettre de cachet, lettre beaucoup plus dangereuse que les miennes. Je vous demande en grâce de me mander ce que vous pourrez savoir. *Jore* est-il dans votre ville? Est-il à Paris? Pourrait-on au moins faire savoir mes intentions à ceux qui ont eu l'indiscrétion de débiter cet ouvrage sans mon consentement? Pourrait-on au moins supprimer mon nom? Adieu, mon sage et aimable ami. Je suis bien fou de me faire des affaires pour un livre. 1734.

LETTRE CVII.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Montjeu par Autun, 29 avril.

Votre géomètre (20), Monsieur, vient de me montrer votre lettre. Je vous plains de son absence; mais je suis beaucoup plus à plaindre que vous s'il faut que j'aille à Londres ou à Basle, tandis que vous serez à Paris avec madame *du Châtelet*.

Ce sont donc ces Lettres anglaises qui vont m'exiler!

(20) Madame *du Châtelet* à qui M. de *Maupertuis* avait donné quelques leçons de géométrie.

1734. En vérité, je crois qu'on fera un jour bien honteux de m'avoir persécuté pour un ouvrage que vous avez corrigé. Je commence à soupçonner que ce sont les partisans des tourbillons et des idées innées qui me suscitent la persécution. Cartésiens, mallebranchistes, jansénistes, tout se déchaîne contre moi; mais j'espère en votre appui : il faut, s'il vous plaît, que vous deveniez chef de secte. Vous êtes l'apôtre de *Locke* et de *Newton*, et un apôtre de votre trempe avec une disciple comme madame *du Châtelet* rendraient la vue aux aveugles. Je crains encore plus monsieur le garde-des-sceaux que les raisonneurs; il ne prend point du tout cette affaire-ci en philosophe : il se fâche en ministre, et, qui pis est, en ministre prévenu et trompé. On lui a fait entendre que c'est moi qui débite cette édition, tandis que je n'ai épargné, depuis un an, ni soins ni argent pour la supprimer. J'étais bien loin assurément de la vouloir donner au public; il me suffisait de votre approbation. Madame *du Châtelet* et vous, ne me valez-vous pas le public? D'ailleurs aurais-je eu, je vous prie, l'impertinence de mettre mon nom à la tête de l'ouvrage? Y aurais-je ajouté la lettre sur *Pascal*, que j'avais fait supprimer même à Londres?

Savez-vous bien que j'ai fait prodigieusement grâce à ce *Pascal*. De toutes les prophéties qu'il rapporte, il n'y en a pas une qui puisse . . . Cependant je n'en ai rien dit, et l'on crie; mais laissez-moi faire . . . (21).

En attendant, je vous prie de faire connaître la vérité à vos amis. Il me sera plus glorieux d'être

(21) Ces lignes ont été effacées, dans l'original, par M. de *Maupertuis*, apparemment dans un accès de dévotion. On n'a pu en déchiffrer que ces mots.

défendu

défendu par vous, qu'il n'eſt triſte d'être perſécuté par les ſots. 1734.

Je vous demande pardon d'avoir mis tant de paroles dans ma lettre; mais quand on écrit en préſence de madame *du Châtelet*, on ne peut pas recueillir ſon eſprit fort aiſément.

Adieu; vous ſavez le reſpect que mon eſprit a pour le vôtre. Ecrivez-moi, ou pour me répondre quelques nouvelles de ces Lettres, ou pour me conſoler. Je vous ſuis tendrement attaché pour la vie, comme ſi j'étais digne de votre commerce.

LETTRE CVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL. (22)

Avril.

ON dit qu'après avoir été mon patron vous allez être mon juge, et qu'on dénonce à votre ſénat ces Lettres anglaiſes, comme un mandement du cardinal de *Biſſy* ou de l'évêque de Laon. Meſſieurs tenant la cour du parlement, de grâce, ſouvenez-vous de ces vers:

Il eſt dans ce ſaint temple un ſénat vénérable
Propice à l'innocence, au crime redoutable,
Qui, des lois de ſon prince et l'organe et l'appui,
Marche d'un pas égal entre ſon peuple et lui, &c.

Je me flatte qu'en ce cas les préſidens *Hénault* et *Roujaut*, les *Bertier*, ſe joindront à vous, et que vous

(22) Conſeiller honoraire du parlement de Paris, et depuis miniſtre plénipotentiaire de Parme à Paris.

1734. donnerez un bel arrêt, par lequel il sera dit que *Rabelais*, *Montagne*, l'auteur des Lettres persanes, *Bayle*, *Locke*, et moi chétif, serons réputés gens de bien, et mis hors de cour et de procès.

Qu'est devenu M. de *Pont-de-Veste* (*), d'où vient que je n'entends plus parler de lui? N'est-il point à Pont-de-Veste avec madame votre mère?

Si vous voyez M. *Hérault*, sachez, je vous en prie, ce qu'aura dit le libraire qui est à la bastille; et encouragez ledit M. *Hérault* à me faire, auprès du bon cardinal et de l'opiniâtre *Chauvelin*, tout le bien qu'il pourra humainement me faire.

Je vais vous parler avec la confiance que je vous dois, et qu'on ne peut s'empêcher d'avoir pour un cœur comme le vôtre. Quand je donnai permission, il y a deux ans, à *Thiriot* d'imprimer ces maudites Lettres, je m'étais arrangé pour sortir de France, et aller jouir, dans un pays libre, du plus grand avantage que je connaisse, et du plus beau droit de l'humanité, qui est de ne dépendre que des lois et non du caprice des hommes. J'étais très-déterminé à cette idée; l'amitié seule m'a fait entièrement changer de résolution, et m'a rendu ce pays-ci plus cher que je ne l'espérais. Vous êtes assurément à la tête des personnes que j'aime; et ce que vous avez bien voulu faire pour moi dans cette occasion m'attache à vous bien davantage, et me fait souhaiter plus que jamais d'habiter le pays où vous êtes. Vous savez tout ce que je dois à la généreuse amitié de madame *du Châtelet*, qui avait laissé un domestique

(*) Frère de M. d'*Argental*.

à Paris, pour m'apporter en poſte les premières nouvelles. Vous eûtes la bonté de m'écrire ce que j'avais à craindre; et c'eſt à vous et à elle que je dois la liberté dont je jouis. Tout ce qui me trouble à préſent, c'eſt que ceux qui peuvent ſavoir la vivacité des démarches de madame *du Châtelet*, et qui n'ont pas un cœur auſſi tendre et auſſi vertueux que vous, ne rendent pas à l'extrême amitié et aux ſentimens reſpectables dont elle m'honore, toute la juſtice que ſa conduite mérite. Cela me déſeſpérerait, et c'eſt en ce cas ſurtout que j'attends de votre généroſité que vous fermerez la bouche à ceux qui pourraient devant vous calomnier une amitié ſi vraie et ſi peu commune. 1734.

Faites-moi la grâce, je vous en prie, de m'écrire où en ſont les choſes; ſi M. de *Chauvelin* s'adoucit, ſi M. *Rouillé* peut me ſervir auprès de lui, ſi M. l'abbé de *Rothelin* peut m'être utile. Je crois que je ne dois pas trop me remuer dans ces commencemens, et que je dois attendre du temps l'adouciſſement qu'il met à toutes les affaires; mais auſſi, il eſt bon de ne pas m'endormir entièrement ſur l'eſpérance que le temps ſeul me ſervira.

Je n'ai point ſuivi les conſeils que vous me donniez de me rendre en diligence à Auxone; tout ce qui était à Montjeu m'a envoyé vîte en Lorraine. J'ai de plus une averſion mortelle pour la priſon; je ſuis malade; un air enfermé m'aurait tué; on m'aurait peut-être fourré dans un cachot. Ce qui m'a fait croire que les ordres étaient durs, c'eſt que la maréchauſſée était en campagne.

Ne pourriez-vous point ſavoir ſi le garde des ſceaux a toujours la rage de vouloir faire périr à Auxone un

1734. homme qui a la fièvre et la dyſſenterie, et qui eſt dans un déſert. Qu'il m'y laiſſe, c'eſt tout ce que je lui demande, et qu'il ne m'envie pas l'air de la campagne. Adieu; je ferai toute ma vie pénétré de la plus tendre reconnaiſſance. Je vous ſerai attaché comme vous méritez qu'on vous aime.

LETTRE CIX.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 8 mai.

VOTRE protégé *Jore* m'a perdu. Il n'y avait pas encore un mois qu'il m'avait juré que rien ne paraîtrait, qu'il ne ferait jamais rien que de mon conſentement; je lui avais prêté quinze cents francs dans cette eſpérance; cependant, à peine ſuis-je à quatre-vingts lieues de Paris, que j'apprends qu'on débite publiquement une édition de cet ouvrage, *avec mon nom à la tête*, et avec la lettre ſur *Paſcal*. J'écris à Paris, je fais chercher mon homme, point de nouvelles. Enfin, il vient chez moi, et parle à *Demoulin*, mais d'une façon à ſe faire croire coupable. Dans cet intervalle, on me mande que ſi je ne veux pas être perdu, il faut remettre ſur le champ l'édition à M. *Rouillé*. Que faire dans cette circonſtance? Irai-je être le délateur de quelqu'un? et puis-je remettre un dépôt que je n'ai pas?

Je prends le parti d'écrire à *Jore*, le 2 mai, que je ne veux être ni ſon délateur ni ſon complice; que

s'il veut se sauver et moi aussi, il faut qu'il remette entre les mains de *Demoulin* ce qu'il pourra trouver d'exemplaires, et apaiser au plus vîte le garde des sceaux par ce sacrifice. Cependant il part une lettre de cachet, le 4 mai; je suis obligé de me cacher et de fuir; je tombe malade en chemin; voilà mon état, voici le remède. 1734.

Ce remède est dans votre amitié. Vous pouvez engager la femme de *Jore* à sacrifier cinq cents exemplaires; ils ont assez gagné sur le reste, supposé que ce soit eux qui aient vendu l'édition. Ne pourriez-vous point alors écrire en droiture à M. *Rouillé*, lui dire qu'étant de vos amis depuis long-temps, je vous ai prié de faire chercher à Rouen l'édition de ces Lettres, que vous avez engagé ceux qui s'en étaient chargés, à la remettre, &c.; ou bien voudriez-vous faire écrire le premier président? Il s'en ferait honneur, et il ferait voir son zèle pour l'inquisition littéraire qu'on établit. Soit que ce fût vous, soit que ce fût le premier président, je crois que cela me ferait grand bien, si le garde des sceaux pouvait savoir, par ce canal et par une lettre écrite à M. *Rouillé*, que j'ai écrit à Rouen, le 2 mai, pour faire chercher l'édition à quelque prix que ce pût être.

Je remets tout cela à votre prudence et à votre tendre amitié. Votre esprit et votre cœur sont faits pour ajouter au bonheur de ma vie, quand je suis heureux, et pour être ma consolation dans mes traverses.

A présent que je vais être tranquille dans une retraite ignorée de tout le monde, nous vous enverrons surement des Samson et des pièces fugitives en

1734. quantité. Laissez faire, vous ne manquerez de rien, vous aurez des vers.

J'embrasse tendrement mon ami *Formont* et notre cher du *Bourgtroulde*. Adieu, mon aimable ami, adieu.

LETTRE CX.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 11 mai, *en passant*.

Je n'ai que le temps de vous écrire, mon cher ami, de ne faire nul usage du billet de treize cents soixante-huit livres, qu'on vous a envoyé, sans ma participation. Il vaut beaucoup mieux que le fils du vieux bon homme fasse ce dont il était convenu avec moi, en cas qu'il voye que cette démarche puisse être utile. Peut-être en a-t-il déjà vendu, et en ce cas il serait puni tout aussi sévèrement, et on lui répondrait comme DIEU aux Juifs: *Sacrificia tua non volo*. C'est à lui à voir s'il est coupable, et jusqu'à quel point il peut compter sur l'indulgence des gens à qui il a affaire. Il faut qu'il commence par m'instruire de ses démarches, afin que je sache de mon côté sur quoi compter. Je ne veux ni ne dois rien faire aveuglément. Je commence à croire que l'édition, *avec mon nom à la tête*, est une édition de Hollande. En ce cas, votre protégé n'aurait rien à craindre, ni même rien à faire à présent qu'à se tenir tranquille. Je lui demande pardon de l'avoir soupçonné; mais il fallait qu'il m'écrivît pour prendre des mesures.

Adieu; je vous embrasse tendrement.

LETTRE CXI. 1734.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 20 mai.

PAR des lettres que je viens de recevoir, mon cher *Cideville*, on vient de m'assurer que c'est l'édition de votre protégé qui a paru, et qui a fait tout le malheur. Je n'en serai certain par moi-même que lorsque j'aurai vu les exemplaires que j'ai donné ordre qu'on m'envoyât incessamment. Il y a près d'un mois que je l'ai fait chercher dans Paris, et que je l'ai fait prier de m'écrire ce qu'il savait de cette affaire: point de nouvelles; je ne sais où il est. Il y a apparence qu'il m'eût écrit, s'il avait été innocent. Vous jugez bien que dans cette incertitude je ne puis rien faire. Acheter ce que vous savez, est absolument inutile et même très-dangereux. Le mieux est de se tenir tranquille quelque temps. Je lui conseille d'aller voyager en Hollande. Je ne sais si je n'irai pas y faire un tour.

J'ignore encore si l'on vous a fait toucher treize cents soixante-huit livres; si vous les avez, je vous prie de les renvoyer à M. *Pasquier*, agent de change à Paris. Cet argent ne m'appartient pas; il est à une personne à qui je le devais, qui en a un très-grand besoin, et qui s'en dessaisissait en ma faveur, s'imaginant que c'était un moyen sûr d'apaiser l'affaire. Il ne faut pas qu'il soit la victime de son amitié.

A l'égard de *Jore*, je ne vous en parlerai que quand j'aurai de ses nouvelles. Conservez-moi votre tendre

amitié; je vous écrirai quand je ſerai fixé en quelque
1734. endroit. Juſqu'à préſent je ne vous ai écrit que comme un homme d'affaire; mon cœur ſera plus bavard la première fois. Adieu; mille amitiés à *Formont* et à l'abbé du *Reſnel*.

LETTRE CXII.

A M. DE CIDEVILLE.

Mai.

Eh bien, eſt-il poſſible que vous vous ſoyez laiſſé ſurprendre aux larmes et aux cris de ces gens-là! Ou ils vous trompent bien indignement, ou ils ſont bien trompés eux-mêmes.

J'ai découvert enfin, à n'en pouvoir douter, que ce miſérable a tout fait, et qu'il m'a trahi cruellement. Je m'en doutais bien à ſon ſilence. Le ſcélérat m'avait juré en partant, que rien ne paraîtrait jamais. Il avait depuis un mois le *ſupplément* de la fin, il s'en eſt ſervi; il a pris le temps de mon abſence pour trahir les promeſſes qu'il m'avait faites, et les obligations qu'il m'avait. On m'a enfin envoyé la preuve inconteſtable de ſon crime. J'ai tout confronté; ſa perfidie n'eſt que trop réelle. Il triomphe; il en vend deux mille cinq cents à 6, à 8, à 10 livres pièce; et moi je ſuis proſcrit. Lettre de cachet, dénonciation au parlement, requête des curés, la crainte d'un jugement rigoureux: voilà tout ce qu'il m'attire, tandis que, ſur la foi de vos lettres, j'ai haſardé de me perdre

pour le sauver ; et que j'ai tellement assuré son innocence aux ministres, que je me suis fait croire coupable. 1734.

Au nom de Dieu, parlez à ces gens-là quand vous les verrez : dites-leur qu'ils avertissent leur fils de faire ce que je lui marquerai dans un billet, sans quoi il sera perdu. Il n'est pas juste, après tout, que je sois malheureux toute ma vie pour contenter l'avidité de ce misérable. Surtout qu'on me remette jusqu'au moindre chiffon d'écriture qu'on peut avoir de moi.

Les hommes sont bien méchans ! Quoi ! dans le temps qu'il m'a mille obligations ! O hommes ! vous êtes ou trompeurs, ou indignement superstitieux, ou calomniateurs. Vous êtes des monstres ; mais il y a des *Cideville*, il y a des *Emilie ;* cela fait qu'on tient à l'humanité, et qu'on pardonne au genre-humain. L'amitié que j'ai éprouvée dans cette occasion, passe tout l'excès des persécutions qu'on peut me faire essuyer. La balance n'est pas égale, et je suis trop heureux.

J'embrasse tendrement le philosophe *Formont*, le tendre et charmant du *Bourgtroulde*, le judicieux et élégant du *Resnel*. Si vous voyez monsieur le Marquis (*), dites-lui qu'avec sa permission, je pourrais bien aller passer un mois dans ses terres pour dépayser les alguazils. N'y viendrez-vous pas ? Adieu ; tout cela ne m'empêche ni ne m'empêchera d'achever mon quatrième acte.

Vale, te amo.

(*) De *Lezeau*.

1734.

LETTRE CXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Mai.

ENCORE une importunité, encore une lettre. Avouez que je suis un persécutant encore plus qu'un persécuté. La lettre de cachet m'en fait écrire mille. *Nardi parvus onix eliciet cadum.*

Je vous supplie de faire rendre cette lettre à madame la duchesse d'*Aiguillon*. Je vous l'envoie ouverte; ayez la bonté d'y voir ma justification, et de la cacheter. Mille pardons. Vraiment, puisqu'on crie tant sur ces fichues Lettres, je me repens bien de n'en avoir pas dit davantage. Va, va, *Pascal*, laisse-moi faire! tu as un chapitre sur les prophéties où il n'y a pas l'ombre du bon sens. Attends, attends!

Où en sommes-nous, je vous prie? De grâce, un petit mot touchant cet excommunié. Mon livre sera-t-il brûlé, ou moi? Veut-on que je me rétracte comme St *Augustin*? veut-on que j'aille au diable? Ecrivez ou chez *Demoulin*, ou chez l'abbé *Moussinot*, ou plutôt à M. *Palu*, et dites-lui qu'il me garde un profond secret.

LETTRE CXIV. 1734.

A MADAME
LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Baſle, le 23 mai.

VRAIMENT, Madame, quand j'eus l'honneur de vous écrire et de vous prier d'engager vos amis à parler à M. de *Maurepas*, ce n'était pas de peur qu'il me fît du mal, c'était afin qu'il me fît du bien. Je le priais comme mon bon ange; mais mon mauvais ange, par malheur, eſt beaucoup plus puiſſant que lui. N'admirez-vous pas, Madame, tous les beaux diſcours qu'on tient à l'égard de ces ſcandaleuſes Lettres? Madame la ducheſſe du *Maine* eſt-elle bien fâchée que j'aye mis *Newton* au-deſſus de *Deſcartes*? et comment madame la ducheſſe de *Villars*, qui aime tant les idées innées, trouvera-t-elle la hardieſſe que j'ai eue de traiter ſes idées innées de chimères?

Mais ſi vous voulez vous réjouir, parlez un peu de mon brûlable livre à quelques janſéniſtes. Si j'avais écrit qu'il n'y a point de Dieu, ces meſſieurs auraient beaucoup eſpéré de ma converſion; mais depuis que j'ai dit que *Paſcal* s'était trompé quelquefois; que *fatal laurier*, *bel aſtre*, *merveille de nos jours*, ne ſont pas des beautés poëtiques, comme *Paſcal* l'a cru; qu'il n'eſt pas abſolument démontré qu'il faut croire la religion, parce qu'elle eſt obſcure; qu'il ne faut point jouer l'exiſtence de DIEU à croix

1734. ou pile : enfin, depuis que j'ai dit ces abſurdités impies, il n'y a point d'honnête janſéniſte qui ne voulût me brûler dans ce monde-ci et dans l'autre.

De vous dire, Madame, qui ſont les plus fous des janſéniſtes, des moliniſtes, ou des anglicans, des quakers, cela eſt bien difficile ; mais il eſt certain que je ſuis beaucoup plus fou qu'eux de leur avoir dit des vérités qui ne leur feront nul bien et qui me feront grand tort. J'étais à Londres quand j'écrivis tout cela ; et les Anglais qui voyaient mon manuſcrit, me trouvaient bien modéré. Je comptais ſortir de France pour jamais, quand je donnai la malheureuſe permiſſion, il y a deux ans, à *Thiriot* d'imprimer ces bagatelles. J'ai bien changé d'avis depuis ce temps-là ; et malheureuſement ces Lettres paraiſſent en France, lorſque j'ai le plus d'envie d'y reſter.

Si je ne reviens point, Madame, ſoyez sûre que vous ſerez à la tête des perſonnes que je regretterai. Si vous voyez M. le préſident *Hénault*, dites-lui bien, je vous prie, qu'il parle, et ſouvent, à Mons. *Rouillé*. Quand il ne ſerait point à portée de me rendre ſervice, votre ſuffrage et le ſien me ſuffiraient contre la fureur des dévots et contre les lettres de cachet. Si vous vouliez m'honorer de votre ſouvenir, écrivez-moi à Paris, vis-à-vis Saint-Gervais, les lettres me ſeront rendues. Ayez la bonté de mettre une petite marque, comme deux *DD*, par exemple, afin que je reconnaiſſe vos lettres. Je ne devrais pas me méprendre au ſtyle, mais quelquefois on fait des quiproquo.

LETTRE CXV. 1734.

A M. DE CIDEVILLE.

Le 1 juin.

LA dernière lettre que je vous écrivis, mon cher ami, sur le compte de *Jore*, était fondée sur ceci.

Lorsqu'il me tomba entre les mains, il y a quelques années, des feuilles et des épreuves de cette édition supprimée dont il a été soupçonné, il y avait des fautes considérables dont je me souviens, et j'ai retrouvé ces mêmes fautes dans les exemplaires qu'on a débités à Paris.

Y a-t-il une apparence plus forte, et n'étais-je pas bien en droit de le soupçonner? Cependant j'apprends qu'on ne le croit pas coupable, et qu'il est en liberté. J'apprends en même-temps qu'il a eu avec moi un procédé bien contraire au mien. Dans le temps qu'il était en prison, je ne cessais d'écrire aux magistrats et aux ministres pour les assurer de son innocence; et lui, au contraire, a dit au lieutenant de police que c'était moi-même qui avais fait faire cette édition qu'on a débitée. Sur sa déposition, on a été tout renverser dans ma maison à Paris; on a saisi une petite armoire où étaient mes papiers et toute ma fortune; on l'a portée chez le lieutenant de police, elle s'est ouverte en chemin, et tout a été au pillage.

Je pardonne à *Jore* de tout mon cœur tout ce qu'il a pu dire, et ce qui m'a attiré cette cruelle visite.

1734. Je crois qu'étant bien persuadé, comme il l'était, que je n'avais nulle part à cette édition, il a prévu que la visite qu'on ferait chez moi, ne servirait qu'à ma justification; et c'est ce qui est arrivé.

Pour lui, s'il est vrai qu'il soit associé avec quelque personne des pays étrangers, et qu'ils aient en effet une édition de ce livre, laquelle n'ait point encore paru, je l'en félicite de tout mon cœur; car il est sûr que son édition sera la meilleure, et que tôt ou tard il trouvera bien le moyen de s'en défaire avec avantage.

On vient de saisir à Paris une presse à laquelle on travaillait à réimprimer cet ouvrage; cette presse était chez un particulier. Le libraire qui devait débiter cette édition nouvelle est connu, et, je crois, arrêté. Cette découverte fera deux biens; elle servira, en premier lieu, à justifier *Jore*, et pourra même faire découvrir l'imprimeur de l'édition débitée dans Paris; en second lieu, elle intimidera les autres libraires qui n'oseront pas se charger d'imprimer le livre: et alors s'il arrivait que *Jore* eût des exemplaires des pays étrangers ou autrement, il gagnerait considérablement; ainsi, de façon ou d'autre, il ne peut se plaindre; car s'il a une édition, il la débitera; s'il n'en a point, il ne perd rien.

J'ai assuré qu'il n'en a point, et je l'assure encore tous les jours. C'est un principe dont il ne faut plus s'écarter. Dans les commencemens de l'orage, je lui écrivis des choses assez ambiguës: s'il m'avait fait un mot de réponse, il m'aurait rassuré, au lieu qu'il m'a laissé toujours dans l'inquiétude; et j'ai été incertain de ce qu'il ferait et de ce que je devais faire. Sa grande faute est de ne m'avoir point écrit. Que lui

coûtait-il de dire : *Je n'ai jamais vu ni connu cette édition, et c'eſt ainſi que je parlerai toujours.* 1734.

Heureuſement il a tenu aux magiſtrats ce diſcours dont il aurait d'abord dû m'inſtruire. Il n'y a donc plus à s'en dédire. Il n'a jamais eu la moindre part à aucune édition de ce livre : c'eſt ce que je crois et ce que je ſoutiens fermement ; mais cependant le miniſtère prétend qu'il faut que je lui remette cette prétendue édition que j'avais, dit-on, fait faire par *Jore*. A cela, je n'ai autre choſe à répondre, ſinon que je ne peux changer de langage, que je ne connais pas cette édition plus que *Jore*, que je l'ai toujours dit et le dirai toujours. Il eſt bien vrai qu'il y a eu, pendant plus d'un an, des exemplaires imprimés des Lettres philoſophiques, entre les mains de quelques particuliers de Paris ; mais ces exemplaires étaient d'une édition faite en Angleterre, de laquelle je ne ſuis pas le maître.

Je ne peux pas, pour contenter le miniſtère, trouver une édition qui n'exiſte point, et je peux encore moins me déshonorer en trouvant une édition que j'ai toujours aſſuré que je ne connaiſſais pas. Le réſultat de tout ceci eſt, qu'il eſt abſolument néceſſaire que *Jore* m'inſtruiſe de tout ce qui s'eſt paſſé ; que de mon côté, je demeure convaincu qu'il n'a jamais penſé à faire une édition ; que du ſien, il demeure tranquille ; mais ſurtout que je ſache ce qu'il a dit à M. *Hérault*, afin que je m'y conforme en cas de beſoin.

N. B. J'apprends dans le moment que mes affaires vont très-bien ; que la découverte de cet imprimeur

1734. qui fesait une nouvelle édition, a beaucoup servi à ma justification; que tous les incrédules de la ville et de la cour se sont déchaînés contre les dévots. *Sæpè premente Deo, fert Deus alter opem.* Ecrivez-moi hardiment sous le couvert de l'abbé *Moussinot*, cloître Saint-Méri, à Paris.

LETTRE CXVI.

A M. DE FORMONT.

Ce 5 juin.

J'AI reçu votre lettre, mon cher ami. Je ne vous parlerai pas cette fois-ci de philosophie; je ne vous dirai pas combien je me repens de n'avoir pas montré plus au long tous les faux raisonnemens et les suppositions plus fausses encore dont les Pensées de *Pascal* sont remplies. Je veux vous entretenir de ma situation présente au sujet de cette malheureuse édition qu'on m'a si indignement imputée.

Demoulin m'est venu trouver dans ma retraite, et m'a confirmé qu'il croyait l'homme que vous savez, coupable de cette trahison. Il n'a jamais osé vous écrire, me disait-il; et il l'aurait fait, s'il n'avait craint de donner quelques armes contre lui. Par tous les discours qu'il m'a tenus, ajoutait-il, je suis certain qu'il a fait cette édition dont il aura tiré peu d'exemplaires, et qui n'étant pas tout-à-fait conforme à l'autre, devait servir à sa justification, en cas

cas de soupçon. Il voulait par là se mettre à l'abri de vos justes plaintes et de la sévérité du ministère. 1734.
Il ne vous écrit point; il a même eu l'insolence de dire à M. *Hérault*, que c'était chez vous qu'était cette édition qu'on débite dans Paris; et c'est sur cette infame calomnie d'un scélérat d'imprimeur, ingrat à toutes vos bontés, qu'on est venu visiter chez vous.

Voilà les discours que me tient *Demoulin;* et quand je songe que j'ai trouvé dans les exemplaires qu'on vend à Paris, les mêmes fautes qui s'étaient glissées dans les premières feuilles imprimées autrefois, et depuis supprimées, je suis bien tenté d'être de l'avis de *Demoulin*.

D'un autre côté, j'apprends qu'un nommé *René Josse* faisait encore une édition de ce livre, laquelle a été découverte. Ce *René Josse* a été dénoncé à *Demoulin* par *François Josse* son parent. Ce *François Josse* a bien l'air d'avoir fait lui-même, de concert avec son cousin *René*, l'édition qui a fait tant de vacarme. Il y a grande apparence que ce *François Josse*, qui a eu entre les mains un des trois exemplaires que j'avais, et qui me l'a fait relier, il y a deux mois et demi, en aura abusé, l'aura fait copier, et l'aura imprimé avec *René;* que depuis, la jalousie qu'il aura eue de la deuxième édition de *René*, l'aura porté à la dénoncer. Voilà ce que je conjecture; voilà ce que je vous prie de peser avec M. de *Cideville*. Vous pouvez après cela avoir la bonté d'en parler à *Jore*. S'il n'est pas coupable, il doit être charmé d'avoir cette ouverture pour se justifier. Mais coupable ou non, il doit m'écrire ou me faire instruire des démarches qu'il a faites; et s'il

1734. ne le fait pas, je suis dans la ferme résolution de le dénoncer au garde des sceaux, et je le perdrai assurément. Il est trop horrible d'être sa victime et sa dupe, et d'avoir soutenu et attesté son innocence, lorsqu'il en use avec tant d'indignité. C'est une des choses qui ont ajouté un poids plus insupportable à mon malheur. Je vous demande en grâce d'en conférer avec votre ami, et de me mander tous deux votre sentiment. J'attends vos réponses avec une extrême impatience, et je vous embrasse tendrement.

LETTRE CXVII.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 22 juin.

Je reçois, mon cher et judicieux et très-constant ami, trois lettres de vous à la fois, qui auraient dû me parvenir il y a près de trois semaines. D'abord je vais vous mettre au fait de ma situation avec *Jore*.

Dès le 3 mai, je fus averti que le livre paraissait et qu'il y avait une lettre de cachet. Mes amis de Paris me mandèrent qu'ils croyaient que j'apaiserais tout, si je livrais l'édition que le garde des sceaux supposait entre mes mains. Je fis réponse que je n'avais point d'édition, et je me mis en retraite.

Je fus extrêmement surpris que *Jore* ne m'eût point écrit pour m'instruire de ce qui se passait. Il devait bien s'attendre que la publication du livre, et son silence, le rendraient coupable dans mon esprit.

Ne sachant s'il était libre ou à la bastille, je lui écrivis ces propres paroles, par *Demoulin: S'il est vrai que vous ayez une édition de ce livre (ce que je ne crois pas), ou si vous en pouvez trouver une, portez-la chez M. Rouillé, et je la payerai au prix qu'il taxera.* 1734.

C'était lui faire entendre que je ne l'accusais pas, et que je lui donnais un moyen de se sauver et de ne rien perdre, s'il était coupable. J'ai fait plus; quand je fus certainement qu'il était à la bastille, j'écrivis à M. *Rouillé* et à M. *Hérault* les lettres les plus fortes par lesquelles je leur attestais l'innocence du prisonnier. Je ne sais pas quels indignes mensonges ont employé les interrogateurs, mais je sais que l'interrogé m'a chargé contre toute raison, contre la vérité, contre son honneur et contre son intérêt, en un mot, en vrai libraire. Vous en verrez la preuve dans la lettre ci-jointe que je vous prie de brûler; elle est d'un conseiller au parlement, ami de M. *Hérault* et de M. *Rouillé*.

Sur la déposition de ce misérable, M. *Hérault* assura le cardinal de *Fleuri* et monsieur le garde des sceaux, que c'était moi-même qui étais l'auteur de l'édition débitée; et monsieur le cardinal écrivit, le 28 mai, à un de mes amis qui m'a renvoyé la lettre du cardinal.

Cependant, madame d'*Aiguillon* et plusieurs autres personnes avaient parlé vivement en ma faveur au garde des sceaux; et ma liberté et la fin de mon affaire ne tenaient plus qu'à une lettre de désaveu que l'on exigeait de moi. Tout le monde m'en écrivit, mais toutes les lettres allèrent à un endroit où je n'étais pas. Je n'en reçus aucune dans la retraite où j'étais. Cette erreur fut causée par *Demoulin* qui fait mes

1734. affaires, mais qui est un peu inattentif. Mon silence fit croire au garde des sceaux que je ne voulais pas plier; et son opiniâtreté se fâchant contre la mienne, il a fait rendre ce bel arrêt qui déshonore la grande chambre, et qui ne rend pas les Lettres philosophiques plus mauvaises. Cependant j'étais prêt à obéir à monsieur le garde des sceaux, et il n'en savait rien.

Que conclure de tout ceci, et que faire? Premièrement, je conclus qu'il y a des événemens dans la vie qu'il faut souffrir sans murmure, comme la fièvre; que la publication de ces Lettres est une infidélité cruelle qu'on m'a faite, sans que j'en sache précisément l'auteur; que le grand tort de *Jore* est de ne m'avoir point écrit, de ne m'avoir point informé de ses démarches, et surtout de m'avoir accusé si lâchement et avec si peu de bon sens. Vous lui ferez entendre raison quand vous le verrez, et vous saurez de lui ses malheurs et ses fautes.

Je joins ici la copie d'une lettre à un de mes amis (*), au lieu de vous envoyer de nouvelles réflexions. Je viens de recevoir une lettre de notre ami *Formont*. J'allais lui répondre; mais voici des nouvelles si affreuses qui me viennent, touchant M. de *Richelieu*, que la plume me tombe des mains (23). Je mourrais de douleur si elles étaient vraies. Mon Dieu, quel funeste mariage j'aurais fait!

Adieu, mon tendre ami; mes complimens à tous nos amis.

(*) M. de *la Condamine*.

(23) Plusieurs des princes de la maison de Lorraine avait été mécontens de ce mariage; l'un d'eux (le prince de *Lixen*) le fit sentir durement à M. de *Richelieu*, au camp de Philisbourg; ils se battirent sur le revers de la tranchée, et M. de *Lixen* fut tué.

LETTRE CXVIII. 1734.

A M. DE LA CONDAMINE.

Le 22 juin.

Si la grand'chambre était compoſée, Monſieur, d'excellens philoſophes, je ſerais très-fâché d'y avoir été condamné; mais je crois que ces vénérables magiſtrats n'entendent que très-médiocrement *Newton* et *Locke*. Ils n'en ſont pas moins reſpectables pour moi, quoiqu'ils aient donné autrefois un arrêt en faveur de la phyſique d'*Ariſtote*, qu'ils aient défendu de donner l'émétique, &c.; leur intention eſt toujours très-bonne. Ils croyaient que l'émétique était un poiſon; mais depuis que pluſieurs conſeillers de la grand'chambre furent guéris par l'émétique, ils changèrent d'avis, ſans pourtant réformer leur jugement; de ſorte qu'encore aujourd'hui l'émétique demeure proſcrit par un arrêt, et que M. *Silva* ne laiſſe pas d'en ordonner à Meſſieurs, quand ils ſont tombés en apoplexie. Il pourrait peut-être arriver à peu-près la même choſe à mon livre; peut-être quelque conſeiller penſant lira les Lettres philoſophiques avec plaiſir, quoiqu'elles ſoient proſcrites par arrêt. Je les ai relues hier avec attention, pour voir ce qui a pu choquer ſi vivement les idées reçues. Je crois que la manière plaiſante dont certaines choſes y ſont tournées, aura fait généralement penſer qu'un homme qui traite ſi gaiement les quakers et les anglicans,

1734. ne peut faire son salut *cum timore et tremore*, et est un très-mauvais chrétien. Ce sont les termes et non les choses qui révoltent l'esprit humain. Si M. *Newton* ne s'était pas servi du mot d'*attraction* dans son admirable philosophie, toute notre académie aurait ouvert les yeux à la lumière; mais il a eu le malheur de se servir à Londres d'un mot auquel on avait attaché une idée ridicule à Paris; et sur cela seul, on lui a fait ici son procès avec une témérité qui sera un jour peu d'honneur à ses ennemis.

S'il est permis de comparer les petites choses aux grandes, j'ose dire qu'on a jugé mes idées sur des mots. Si je n'avais pas égayé la matière, personne n'eût été scandalisé; mais aussi personne ne m'aurait lu.

On a cru qu'un français, qui plaisantait les quakers, qui prenait le parti de *Locke*, et qui trouvait de mauvais raisonnemens dans *Pascal*, était un athée. Remarquez, je vous prie, si l'existence d'un Dieu, dont je suis réellement très-convaincu, n'est pas clairement admise dans tout mon livre? Cependant, les hommes qui abusent toujours des mots appelleront également athée celui qui niera un Dieu, et celui qui disputera sur la nécessité du péché originel. Les esprits ainsi prévenus ont crié contre les Lettres sur *Locke* et sur *Pascal*.

Ma lettre sur *Locke* se réduit uniquement à ceci: La raison humaine ne saurait démontrer qu'il soit impossible à DIEU d'ajouter la pensée à la matière. Cette proposition est, je crois, aussi vraie que celle-ci: Les triangles qui ont même base et même hauteur sont égaux.

A l'égard de *Pascal*, le grand point de la question

roule visiblement sur ceci, savoir, si la raison humaine suffit pour prouver deux natures dans l'homme. Je sais que *Platon* a eu cette idée, et qu'elle est très-ingénieuse; mais il s'en faut bien qu'elle soit philosophique. Je crois le péché originel, quand la religion me l'a révélé; mais je ne crois point les androgynes, quand *Platon* a parlé. Les misères de la vie, philosophiquement parlant, ne prouvent pas plus la chute de l'homme, que les misères d'un cheval de fiacre ne prouvent que les chevaux étaient tous autrefois gros et gras, et ne recevaient jamais de coups de fouet; et que, depuis que l'un d'eux s'avisa de manger de l'avoine, tous ses descendans furent condamnés à traîner des fiacres. Si la sainte Ecriture me disait ce dernier fait, je le croirais; mais il faudrait du moins m'avouer que j'aurais eu besoin de la sainte Ecriture pour le croire, et que ma raison ne suffisait pas. 1734.

Qu'ai-je donc fait autre chose que de mettre la sainte Ecriture au-dessus de la raison? Je défie, encore une fois, qu'on me montre une proposition répréhensible dans mes réponses à *Pascal*. Je vous prie de conférer sur cela avec vos amis, et de vouloir bien me mander si je m'aveugle.

Vous verrez bientôt madame *du Châtelet*. L'amitié dont elle m'honore ne s'est point démentie dans cette occasion. Son esprit est digne de vous et de M. de *Maupertuis*, et son cœur est digne de son esprit. Elle rend de bons offices à ses amis, avec la même vivacité qu'elle a appris les langues et la géométrie; et quand elle a rendu tous les services imaginables, elle croit n'avoir rien fait; comme avec son esprit et

1734. ſes lumières elle croit ne ſavoir rien, et ignore ſi elle a de l'eſprit. Soyez-lui bien attachés, vous et M. de *Maupertuis*, et ſoyons toute notre vie ſes admirateurs et ſes amis. La cour n'eſt pas trop digne d'elle; il lui faut des courtiſans qui penſent comme vous. Je vous prie de lui dire à quel point je ſuis touché de ſes bontés. Il y a quelque temps que je ne lui ai écrit et que je n'ai reçu de ſes nouvelles, mais je n'en ſuis pas moins pénétré d'attachement et de reconnaiſſance.

Embraſſez pour moi, je vous prie, l'électrique M. *du Fay;* et ſi vous embraſſiez ma petite ſœur, feriez-vous ſi mal? Mandez-moi, je vous prie, comment elle ſe porte. Mille reſpects à madame *du Fay* et à ces dames. Vous m'aviez parlé d'une lettre de Stamboul, &c.

LETTRE CXIX.

A M. DE FORMONT.

Ce 27 . . . .

Si ceux qui me font l'honneur de me perſécuter ont eu envie de me donner les mortifications les plus ſenſibles, ils ne pouvaient mieux faire, mon cher et aimable ami, que de me retenir loin de Paris dans le temps que vous y êtes. Je vous prie de ne point parler du voyage qu'a fait ma déſolée muſe tragique chez les Américains. C'eſt un nouveau projet dont *Linant* vit la première ébauche, et ſur quoi je voudrais bien qu'il me gardât le ſecret.

A l'égard du nom de poëme épique que vous donnez à des fantaisies (*) qui m'ont occupé dans ma solitude, c'est leur faire beaucoup trop d'honneur. 1734.

Cui sit mens grandior atque os
Magna sonaturum, des nominis hujus honorem.

C'est plutôt dans le goût de l'*Arioste*, que dans celui du *Tasse* que j'ai travaillé. J'ai voulu voir ce que produirait mon imagination, lorsque je lui donnerais un essor libre, et que la crainte du petit esprit de critique qui règne en France ne me retiendrait pas. Je suis honteux d'avoir tant avancé un ouvrage si frivole, et qui n'est point fait pour voir le jour ; mais après tout, on peut encore plus mal employer son temps. Je veux que cet ouvrage serve quelquefois à divertir mes amis, mais je ne veux pas que mes ennemis puissent jamais en avoir la moindre connaissance. Au mot d'*ennemis*, je ne peux m'empêcher de faire une réflexion bien triste ; c'est que leur haine, dont je n'ai jamais connu la cause, est la seule récompense que j'aye eue pour avoir cultivé les lettres pendant vingt années. Voilà tout ce que l'on gagne dans ce métier aimable et dangereux, une réputation chimérique et des persécutions réelles. On est envié comme si on était puissant et heureux ; et dans le même temps, on est accablé sans ressource. La profession des lettres, si brillante, et même si libre sous *Louis XIV*, le plus despotique de nos rois, est devenue un métier d'intrigues et de servitude. Il n'y a point de bassesse qu'on ne fasse pour obtenir je ne sais quelles places, ou au sceau, ou dans des académies ; et

(*) La Pucelle.

1734. l'esprit de petitesse et de minutie est venu au point que l'on ne peut plus imprimer que des livres insipides. Les bons auteurs du siècle de *Louis XIV*, n'obtiendraient pas de privilége. *Boileau* et *la Bruyère* ne seraient que persécutés. Il faut donc vivre pour soi et pour ses amis, et se bien donner de garde de penser tout haut, ou bien aller penser en Angleterre ou en Hollande.

J'ai relu M. *Locke* depuis que je ne vous ai vu. Si cet homme-là avait eu le malheur d'être en France, nous n'aurions peut-être pas ce chef-d'œuvre de raison et de sagesse. C'est bien dommage qu'il n'ait pas encore pris plus de liberté, et que sa modération ait étranglé des vérités qui ne demandaient qu'à sortir de sa plume. J'ai osé m'amuser à travailler après lui. J'ai voulu me rendre compte à moi-même de mon existence (*), et voir si je pouvais me faire quelques principes certains. Il serait bien doux, mon cher *Formont*, de marcher dans ces terres inconnues avec un aussi bon guide que vous, et de se délasser de ces recherches avec des poëmes dans le goût de l'*Arioste* : car, malheur à la raison si elle ne badine quelquefois avec l'imagination. Il y a une dame à Paris qui se nomme *Emilie*, et qui, en imagination et en raison, l'emporte sur bien des gens qui se piquent de l'une et de l'autre. Elle entend *Locke* bien mieux que moi. Je voudrais bien que vous rencontrassiez cette philosophe; elle mérite que vous l'alliez chercher.

Je vous envoie une bonne leçon de l'épître à

(*) Voyez le traité de Métaphysique, tome I de la Philosophie.

Emilie. Mandez-moi, je vous prie, si vous avez rencontré *Moncrif*, et pourquoi il s'eſt brouillé avec ſon prince. Adieu; je vous aime pour la vie. 1734.

LETTRE CXX.

A MADAME

LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

Au camp de Philisbourg.

J'AI eu l'honneur, Madame, de rendre les lettres dont j'étais chargé. Je n'ai pu avoir encore celui de voir M. de *Champbonin*, parce que meſſieurs les dragons ſont à la droite, à deux lieues de l'infanterie où je ſuis. Il y a apparence que le prince *Eugène* va occuper les Français à toute autre choſe qu'à écrire des lettres dans leurs tentes. Les armées ſont en préſence; on s'attend à tout moment à une bataille ſanglante. Les Français ſe trouvent entre Philisbourg, le Rhin et les Allemands. Les troupes marquent une grande ardeur; elle eſt étonnante; on jure qu'on battra le prince *Eugène;* on ne le craint pas; mais à bon compte on ſe retranche juſqu'aux dents; on a des lignes, un foſſé, des puits, et un avant-foſſé; c'eſt une invention nouvelle qui paraît fort jolie, et très-propre à faire caſſer le cou à des gens qui viennent attaquer des lignes. Toutes les apparences ſont que le prince *Eugène* viendra ſe préſenter au paſſage des puits et des foſſés, vers les quatre heures du matin,

1734. demain vendredi, jour de la Vierge. On dit qu'il eſt fort dévot à *Marie*, et qu'elle pourra bien le favoriſer contre M. d'*Asfeld*, qui eſt janſéniſte; vous ſavez, Madame, que vous autres janſéniſtes êtes ſoupçonnés de n'avoir pas aſſez de dévotion pour la Vierge; vous vous êtes moqués de la congrégation des jéſuites, et du *Paradis ouvert à Philagie par cent et une dévotions à la mère de* DIEU. Nous verrons demain pour qui ſe déclarera la victoire. En attendant, on ſe canonne à force; les lignes de notre camp ſont bordées de quatre-vingts pièces de canon, qui commencent à jouer. Hier on acheva d'emporter un certain ouvrage à corne, dont M. de *Belliſle* avait déjà gagné la moitié; douze officiers aux gardes ont été bleſſés à ce maudit ouvrage. Voilà, Madame, la folie humaine dans toute ſa gloire et dans toute ſon horreur. Je compte quitter inceſſamment le ſéjour des bombes et des boulets, pour aller profiter des bontés dont vous m'honorez. Il me ſemble que je me ſens mille fois plus de goût pour la vertu depuis que je vous ai fait ma cour.

LETTRE CXXI. 1734.

A M. DE FORMONT.

Ce 24 juillet.

Ah, que j'aime votre leçon!
Ah, qu'il eſt doux d'en faire uſage,
Pâmé dans les bras de Manon,
Ou folâtrant avec un page;
De paſſer les jours doucement
A ſe contenter, à ſe plaire,
Plutôt que d'aller hautement
Choquer les erreurs du vulgaire!

Je n'irai pas plus loin, car voilà, mon cher ami, la trentième lettre que j'écris aujourd'hui. Je ſuis excédé des fatigues d'un voyage et de celle d'écrire. Je ſens pourtant que mes forces reviennent avec vous. Votre lettre eſt datée d'un mercredi à Canteleu; mais comme il y a un mois que je mène une vie errante, je ne ſais ſi ce mercredi était en juin ou en juillet. Votre ami, dont la dernière lettre eſt du 27 juin, ne me parle point de la brûlure du ballot. Il faut apparemment que ce grand exemple de juſtice n'ait été fait que depuis peu.

Parve, nec invideo, ſine me, liber, ibis in ignem.

Toute la terre me perſécute. Il n'y a pas juſqu'au petit marquis, c'eſt le petit *Lezeau* que je veux dire,

1734. qui se mêle de vouloir que j'aille à la messe, en cas que je vienne passer quelque temps dans les terres de ce seigneur. Mon cher *Formont*, j'aimerais mieux entendre vêpres et la grand'messe avec vous, que d'entendre seulement un évangile chez lui. Je serais charmé de pouvoir aller dans quelque temps à Canteleu; mais la chose me paraît bien difficile. Me voici bientôt excommunié dans toutes les paroisses, et brûlé dans tous les parlemens. Cela est beau, j'en conviens, mais cette gloire est un peu embarrassante; je vous avoue que :

Nec vixit malè qui natus, moriensque fefellit;
Et benè qui latuit, benè vixit.

Mais que voulez vous que fasse un pauvre homme, quand on débite des livres sous son nom, qu'on l'excommunie, et qu'on le brûle malgré qu'il en ait? Adieu, mon cher *Formont;* je vous aime tendrement pour toute ma vie.

LETTRE CXXII. 1734.

A M. DE FORMONT.

DEPUIS que nous ne nous sommes écrits, mon cher *Formont*, j'aurais eu le temps de faire une tragédie et un poëme épique; aussi ai-je fait, au moins en partie, et quelque jour vous entendrez parler de tout cela. Mais que fait à présent votre muse aimable et paresseuse? Etes-vous à Rouen ou à Canteleu? On dit que notre ami *Cideville* est à Paris; mandez-moi donc l'endroit où il demeure, afin que je lui écrive. Est-il possible que je ne me trouve point à Paris pendant le seul voyage qu'il y a fait! Que sont devenus nos anciens projets de philosopher un jour ensemble dans cette grande ville si peu philosophe? Quand est-ce donc que nous pourrons dire ensemble avec liberté, qu'il n'est pas sûr que la matière soit nécessairement privée de pensée, qu'il n'y a pas d'apparence que la lumière, pour éclairer la terre, ait été faite avant le soleil, et autres hardiesses semblables, pour lesquelles certains fous se sont fait brûler autrefois par certains sots?

Faites-moi l'amitié, je vous prie, de me mander ce qu'est devenu *Jore*. Sa famille est-elle encore à Rouen? Ce misérable *Jore* en a usé bien indignement avec moi, et bien imprudemment avec lui-même. Cependant je crois que je serai à portée incessamment de lui rendre service, et je le ferai avec zèle, quelques sujets que j'aye de me plaindre de lui.

1734. Je suis bien étonné de n'avoir reçu aucune lettre de M. *Linant*, depuis qu'il a quitté le petit hermitage dont l'hermite était proscrit. Il me semble que c'est pousser la paresse bien loin que de ne pas daigner, en trois mois, écrire un mot à quelqu'un à qui il devait un peu de souvenir. Mais je lui pardonne, si jamais il fait quelque bon ouvrage. Ecrivez-moi, mon cher *Formont;* ne soyez pas si paresseux que le gros *Linant*. Mandez-moi où est notre cher *Cideville;* adressez votre lettre sous le couvert de *Demoulin*, à Paris, vis-à-vis Saint-Gervais. Adieu; vous savez que je vous suis attaché pour toute ma vie.

LETTRE CXXIII.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 24 juillet.

Je reviens à mon gîte après avoir erré pendant un mois. Cette vie vagabonde m'a empêché, mon cher ami, de recevoir plutôt les lettres qui m'étaient adressées depuis long-temps. J'en reçois trente à la fois; mais les vôtres me sont toujours les plus précieuses. J'y vois toujours le cœur le plus tendre avec l'esprit le plus juste et le plus fin.

Vous ne pouvez blâmer le petit voyage que j'ai fait à l'armée. Pourriez-vous condamner ce que le cœur fait faire? Tout mon chagrin est de n'en avoir pas fait autant que vous (*). Vous savez que depuis long-

(*) M. de *Cideville* venait de faire un voyage à Paris.

temps

temps tous mes désirs et toutes mes espérances sont de passer avec vous quelques jours dans les douceurs de 1734.
l'amitié, et dans une jouissance entière des belles-lettres que nous aimons tous deux également; de vous montrer mes ouvrages nouveaux, de les corriger sous vos yeux, de rassembler toutes ces petites pièces fugitives, dont j'ai de quoi vous faire un petit recueil; enfin, de vous parler et de vous entendre. Je ne haïrais pas de passer quelques semaines à Canteleu, si on pouvait n'y voir que vos amis, et n'y être point décelé par les domestiques.

J'irais même chez le Marquis, malgré les conditions dures qu'il m'impose. Quel barbare que monsieur le Marquis! Il ne veut point laisser aux gens liberté de conscience.

Je ne connais point ce petit libelle que quelque honnête dévot et quelque bon citoyen aura pieusement fait contre moi; mais je crains plus les lettres de cachet que tous les ouvrages qu'on peut faire contre les Lettres philosophiques.

Parmi les lettres qui m'ont été renvoyées de Strasbourg, j'en vois une de M. de *Formont*, dans laquelle il me mande que votre parlement s'est signalé aussi; mais il ne me mande point qu'on ait rendu un arrêt contre ceux qui ont vu et corrigé l'édition. Je plains bien ces pauvres gens qui ont part à la brûlure: si ce saint zèle continue, cela va faire le tour du royaume, et on sera brûlé douze fois. Cela est assez honorable entre nous; mais il faut avoir de la modestie.

Pour *Jore*, je le crois en cendres. Je n'entends point parler de lui. A l'égard de la copie de la lettre que je vous envoyai, il y a un mois, c'était unique-

1734. ment pour vous amuser, vous et deux ou trois honnêtes gens; avez-vous pu penser un moment que ces augustes mystères soient faits pour les profanes? *odi profanum vulgus, et arceo.*

Mille tendres complimens à tous nos amis. Adieu; je vous embrasse mille fois; adieu, mon cher ami.

LETTRE CXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Septembre.

J'AVAIS, ô adorable ami, entièrement abandonné mon héros à mâchoire d'âne, sur le peu de cas que vous faites de cet Hercule grossier, et du bizarre poëme qui porte son nom. Mais *Rameau* crie, *Rameau* dit que je lui coupe la gorge, que je le traite en philistin, que si l'abbé *Pellegrin* avait fait un Samson pour lui, il n'en démordrait pas; il veut qu'on le joue; il me demande un prologue. Vous me paraissez vous-même un peu raccommodé avec mon samsonet. Allons donc; je vais faire le petit *Pellegrin*, et mettre l'Eternel sur le théâtre de l'opéra, et nous aurons de beaux psaumes pour ariettes. On m'a condamné comme fort mauvais chrétien cet été. Je vais être un dévot fesseur d'opéra cet hiver; mais j'ai bien peur que ce ne soit une pénitence publique. Excommunié, brûlé, et sifflé, n'en est-ce point trop pour une année? J'ai envie de faire de cela un petit prologue. Je voudrais bien chanter, en un fade prologue, nos césars à quatre sous par jour, et la bataille de Parme, et cette formi-

dable place de Philisbourg; mais cette cacade de Dantzick retient mon enthousiasme. Il me semble que je ferais un beau prologue à Pétersbourg. La czarine n'est point dévote, et elle donne des royaumes. Nous ferions un beau chœur du quatrain de *la Condamine*. 1734.

Voici une petite épître que je vous supplie de rendre à madame de *Bolingbroke*. On dit qu'elle a engagé *Matignon le fournois* à parler au garde des sceaux. Ce garde des sceaux donne eau bénite de cour; un excommunié en a toujours besoin. Mais, s'il vous plaît, quel si grand mal trouveriez-vous si on allait dans un faubourg passer huit jours sans paraître? on y souperait avec vous, on serait caché comme un trésor, et on décamperait de son trou à la première alarme. On a des affaires après tout; il faut y mettre ordre, et ne pas s'exposer à voir tout d'un coup sa petite fortune au diable. Mais cela n'est rien; le cœur me conduit, et mon cœur n'entend point raison. Ecrivez-moi, de grâce, vos petites réflexions sur ce. Avez-vous eu la bonté de dire quelque chose pour moi au porteur de drapeaux? Avez-vous dit à M. de *Pont-de-Veste* combien je lui suis attaché? Voyez-vous quelquefois madame *du Châtelet*? Ecrivez-moi, mon cher ami; je suis enchanté de vos bontés; mais ne mettez mon nom ni sur ni dans votre lettre. Votre écriture ressemble, comme deux gouttes d'eau, à celle d'un homme qui m'écrit quelquefois. Signez un *D.* ou un *F.* Adieu; je vous aime comme on aime sa maîtresse

1734.

LETTRE CXXV.

A M. LE DUC DE RICHELIEU.

A Circy, ce 30 septembre.

Vous attendez apparemment, Messieurs du Rhin, que l'Italie soit nettoyée d'Allemands, pour que vous fassiez enfin quelque beau mouvement de guerre, ou peut-être pour que vous publïez la paix à la tête de vos armées. Le pacifique philosophe dont vous vous moquez est cependant entre ses montagnes, fesant pénitence comme don *Quichotte*, et attendant sa *Dulcinée*. J'ai appris, dans ma solitude, que madame de *Richelieu* devient tous les jours une grande philosophe, et qu'elle a berné et confondu publiquement un ignorant prédicateur de jésuite, qui s'est avisé de disputer contre elle sur l'attraction et sur le vide. Vous allez de votre côté devenir un grand astronome, quand vous aurez le gnomon universel que *Varinge* a promis de faire pour la somme de trois cents cinquante livres. Vous pouvez écrire à votre savante épouse de presser ledit *Varinge* qui doit travailler à cet ouvrage incessamment, et le livrer au mois d'octobre. Croyez, monsieur le Duc, que mon respect pour la physique et pour l'astronomie ne m'ôte rien de mon goût pour l'histoire. Je trouve que vous faites à merveille de l'aimer. Il me semble que c'est une science nécessaire pour les seigneurs de votre sorte, et qu'elle est bien plus de ressource dans la société, plus amusante et

bien moins fatigante que toutes les sciences abstraites. Il y a dans l'histoire, comme dans la physique, certains faits généraux très-certains; et pour les petits détails, les motifs secrets, &c., ils sont aussi difficiles à deviner que les ressorts cachés de la nature. Ainsi, il y a par-tout également d'incertitude et de clarté. D'ailleurs, ceux qui, comme vous, aiment les anecdotes en histoire, sont assez comme ceux qui aiment les expériences particulières en physique. Voilà tout ce que j'ai de mieux à vous dire en faveur de l'histoire que vous aimez, et que madame *du Châtelet* méprise un peu trop. Elle traite *Tacite* comme une bégueule qui dit des nouvelles de son quartier. Ne viendrez-vous pas disputer un peu contre elle quelque jour à Cirey? Je vais vîte vous faire bâtir un appartement. Je crois que vous reviendrez des bords du Rhin 1734.

Un peu las de votre campagne,
Très-affamé de jeunes ...
Et pour des ... fermes et ronds
Oubliant toute l'Allemagne.
Vous m'avoûrez pour le certain
Que votre bonté passagère
Se saisira de la première
Honnête bégueule, ou catin,
Sage ou folle, facile ou fière,
Qui vous tombera sous la main.
Mais s'il vous peut rester encore
Quelque pitié pour le prochain,
Epargnez dans votre chemin
La beauté que mon cœur adore.

1734.

LETTRE CXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Dans un cabaret hollandais sur le chemin de Bruxelles, le 4 novembre.

Mon cher et respectable ami, voilà horriblement de bruit pour une omelette. On ne peut être ni moins coupable ni plus vexé. Je n'ai pas manqué une poste. Ce n'est pas ma faute si elles sont très-infidelles dans les chemins de traverse de l'Allemagne; et puisqu'on envoya en Touraine une de vos lettres adressée en Hollande, on peut avoir fait de plus grandes méprises dans la Franconie et dans la Vestphalie. J'ai été un mois entier sans recevoir des nouvelles de votre amie (*); mais j'ai été affligé sans colère, sans croire être trahi, sans mettre toute l'Allemagne en mouvement. Je vous avoue que je suis très-fâché des démarches qu'on a faites. Elles ont fait plus de tort que vous ne pensez; mais il n'y a point de fautes qui ne soient bien chères quand le cœur les fait commettre. J'ai les mêmes raisons pour pardonner, qu'on a eues de se mal conduire. Vous auriez grand tort, mon cher ange, de m'avoir condamné sans m'entendre. Et quel besoin même aviez-vous de ma justification? votre cœur ne devait-il pas deviner le mien? et n'est-ce pas au maître à répondre du disciple? Je me flatte que vous me reverrez bientôt à l'ombre de vos ailes, que

(*) Madame la marquise *du Châtelet*.

vous me rendrez plus de justice, et que vous apprendrez à votre amie à ne point obscurcir par des orages un ciel aussi serein que le nôtre. Mille tendres respects à tous les anges. 1734.

Ce 6 novembre.

J'ARRIVE à Bruxelles où je jouis du bonheur de voir votre amie en bien meilleure santé que moi; je me croirai parfaitement heureux, quand l'un et l'autre nous aurons la consolation de vous embrasser.

Je sens ma joie toute troublée par la maladie de madame d'*Argental*. J'ai reçu ici une ancienne lettre de monsieur le commandeur de *Solar*. Je vais lui répondre. Je me flatte que l'un de mes deux anges l'assurera bien qu'il n'est pas fait pour être oublié. Tous ces ministres de Sardaigne sont aimables; j'en ai vu deux dont je suis presque aussi content que de M. de *Solar*. Adieu, couple charmant; adieu, divinités de la société et de mon cœur.

1734.

LETTRE CXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Novembre.

J'AI mené une vie un peu errante, mon adorable ami, depuis près d'un mois; voilà ce qui m'a empêché de vous écrire. Je crois que je touche enfin à la paix que vos négociations et vos bontés m'ont procurée. Voilà madame de *Richelieu* qui va enfin être présentée. Elle ne quittera point votre garde des sceaux qu'elle n'ait obtenu la paix, et j'espère qu'enfin cette infame persécution, pour un livre innocent, cessera. Pour moi, je vous avoue qu'il faudra que je sois bien philosophe pour oublier la manière indigne dont j'ai été traité dans ma patrie. Il n'y a que des amis tels que vous, et tels que ceux qui m'ont si bien servi, qui puissent me faire rester en France. Voulez-vous, si je ne reviens pas sitôt, que je vous envoye certaine tragédie fort singulière, que j'ai achevée dans ma solitude? C'est une pièce fort chrétienne, qui pourra me réconcilier avec quelques dévots; j'en serai charmé, pourvu qu'elle ne me brouille pas avec le parterre. C'est un monde tout nouveau, ce sont des mœurs toutes neuves. Je suis persuadé qu'elle réussirait fort à Panama et à Fernambouc. Dieu veuille qu'elle ne soit pas sifflée à Paris. J'avais commencé cet ouvrage, l'année passée, avant de donner Adélaïde, et j'en avais même lu la première scène au jeune *Crébillon* et à

Dufreſne. Je ſuis aſſez sûr du ſecret de *Dufreſne*, mais je doute fort de *Crébillon*. En tout cas, je lui ferai demander le ſecret, ſauf à lui à le garder s'il veut. Vous pourriez toujours faire donner la pièce à *Dufreſne*, ſans que *Crébillon* ni perſonne en sût rien. Le pis qui pourrait arriver ſerait d'être reconnu après la première repréſentation; mais nous aurions toujours prévenu les cabales. Les examinateurs, ne ſachant pas que l'ouvrage eſt de moi, le jugeraient avec moins de rigueur, et paſſeraient une infinité de choſes que mon nom ſeul leur rendrait ſuſpectes. Eſt-il vrai que M. *Palu* a paſſé de l'intendance de Moulins à celle de Beſançon? Peut-être eſt-ce une fauſſe nouvelle; mais un pauvre reclus comme moi peut-il en avoir d'autres? Eſt-il vrai qu'on parle de paix? Mandez-moi, je vous prie, ce qu'on en dit. Il n'y a point de particulier qui ne doive s'y intéreſſer, en qualité d'âne à qui on fait porter double charge pendant la guerre. 1734.

Adieu; je vous aime comme vous méritez d'être aimé.

1735.

LETTRE CXXVIII.

A M. ***.

A Cirey, le 12 de janvier.

Vous ne sauriez croire, Monsieur, combien je suis flatté de voir que vous ne m'oubliez point au milieu des devoirs et des occupations dont vous êtes surchargé. Vous me faites voir par votre dernière lettre que M. de *Lacléde* est placé auprès de M. le maréchal de *Coigny*. Je ne le savais pas ; c'est sans doute M. d'*Argental* qui lui aura procuré cette place. Si cela est, voilà M. d'*Argental* bien aise ; c'est un nouveau service rendu de sa part. Il est né pour faire plaisir, comme *Rameau* pour faire de bonne musique.

N'avez-vous point vu M. de *Moncrif* ? S'obstine-t-il à se tenir solitaire, parce qu'il n'est plus dans une cour? Eh! ne peut-on pas vivre heureux avec des hommes, quoiqu'on n'ait pas l'avantage d'être auprès des princes?

Voudriez-vous me faire l'amitié de me mander quand on fera l'oraison funèbre de M. le maréchal de *Villars*? Celui qui est chargé de l'éloge de M. de *Bervick* est un homme de mérite, qui me fait l'honneur d'être de mes amis. Je ne sais qui sera le *Fléchier* de notre dernier *Turenne*. Le père *Tournemine* avait entrepris ce discours, mais il a remercié. N'est-ce point l'abbé *Ségui* qui lui a succédé? Il est déjà connu par un très-beau panégyrique de St *Louis*. Le sujet de St *Louis* était épuisé, et celui-ci est tout neuf. Que ne

dira-t-il pas d'un homme qui, à quatre-vingts ans, prenait le Milanais et entretenait des filles? 1735.

Adieu, Monsieur; vous savez combien je vous suis attaché.

LETTRE CXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Amsterdam, ce 27 janvier.

RESPECTABLE ami, je vous dois compte de ma conduite; vous m'avez conseillé de partir, et je suis parti; vous m'avez conseillé de ne point aller en Prusse, et je n'y ai point été: voici le reste que vous ne savez pas. *Rousseau* apprit mon passage par Bruxelles, et se hâta de répandre et de faire insérer dans les gazettes que je me réfugiais en Prusse, que j'avais été condamné à Paris à une prison perpétuelle, &c. Cette belle calomnie n'ayant pas réussi, il s'avise d'écrire que je prêche l'athéisme à Leyde; là-dessus il forge une histoire, et on envoie ces contes bleus à Paris, où sans doute la bonté du prochain ne les laissera pas tomber par terre. On m'a renvoyé de Paris une des lettres circulaires qu'il a fait écrire par un moine défroqué, qui est son correspondant à Amsterdam. Ces calomnies si réitérées, si acharnées et si absurdes, ne peuvent ici me porter coup, mais elles peuvent beaucoup me nuire à Paris; elles m'y ont déjà fait des blessures, elles rouvriront les cicatrices. Je sais, par expérience, combien le mal réussit dans une belle et grande ville comme Paris, où l'on n'a guère

1735. d'autre occupation que de médire. Je sais que le bien qu'on dit d'un homme ne passe guère la porte de la chambre où on en parle, et que la calomnie va à tire d'ailes jusqu'aux ministres. Je suis persuadé que si ces misérables bruits parviennent à vous, vous en verrez aisément la source et l'horreur, et que vous préviendrez l'effet qu'ils peuvent faire. Je voudrais être ignoré, mais il n'y a plus moyen. Il faut se résoudre à payer toute ma vie quelques tributs à la calomnie. Il est vrai que je suis taxé un peu haut; mais c'est une sorte d'impôt fort mal réparti. Si l'abbé de *Saint-Pierre* a quelque projet pour arrêter la médisance, je le ferai volontiers imprimer à mes dépens.

Du reste, je vis assez en philosophe, j'étudie beaucoup, je vois peu de monde, je tâche d'entendre *Newton*, et de le faire entendre. Je me console avec l'étude, de l'absence de mes amis. Il n'y a pas moyen de refondre à présent l'Enfant prodigue. Je pourrais bien travailler à une tragédie le matin, et à une comédie le soir; mais passer en un jour de *Newton* à *Thalie*, je ne m'en sens pas la force.

Attendez le printemps, Messieurs, la poëtie servira son quartier; mais à présent c'est le tour de la physique. Si je ne réussis pas avec *Newton*, je me consolerai bien vîte avec vous. Mille tendres respects, je vous en prie, à monsieur votre frère. Je suis bien tenté d'écrire à *Thalie* (*); je vous prie de lui dire combien je l'aime, combien je l'estime. Adieu; si je voulais dire à quel point je pousse ces sentimens-là pour vous, et y ajouter ceux de mon éternelle reconnaissance, je vous écrirais des in-folio de bénédictin.

(*) Mademoiselle *Quinault*.

LETTRE CXXX. 1735.

A M. DE FORMONT.

Le 13 février.

Si madame *du Deffant*, mon cher ami, avait toujours un secrétaire comme vous, elle ferait bien de passer une partie de sa vie à écrire. Faites souvent, je vous en prie, en votre nom ce que vous avez fait au sien; consolez-moi de votre absence et de la sienne par le commerce aimable de vos lettres.

Je n'ai point encore vu les mémoires d'*Hector* (*); mais vrais ou faux, je doute qu'ils soient bien intéressans; car, après tout, que pourront-ils contenir que des siéges, des campemens, des villes prises et perdues, de grandes défaites, de petites victoires? On trouve de cela par-tout; il n'y a point de siècle qui n'ait sa demi-douzaine de *Villars* et de princes *Eugène*. Les contemporains qui ont vu une partie de ces événemens les liront pour les critiquer, et la postérité s'embarrassera peu qu'un général français ait gagné la bataille de Fridelingue, et ait perdu celle de Malplaquet. Le maréchal de *Villars* avait l'humeur un peu romanesque; mais sa conduite et ses aventures ne tiennent pas assez du roman pour divertir son lecteur.

Qu'un prince comme *Charles II*, qui a vu son père sur l'échafaud, et qui a été contraint lui-même de

(*) *Hector de Villars.*

1735. fuir à travers son royaume, déguisé en postillon; qui a demeuré deux jours dans le creux d'un chêne (lequel chêne, par parenthèse, est mis au rang des constellations); qu'un tel prince, dis-je, fasse des mémoires, on les lira plus volontiers que les Amadis. Il en est des livres comme des pièces de théâtre; si vous n'intéressez pas votre monde, vous ne tenez rien. Si *Charles XII* n'avait pas été excessivement grand, malheureux et fou, je me serais bien donné de garde de parler de lui. J'ai toujours eu envie de faire une histoire du siècle de *Louis XIV;* mais celle de ce roi, sans son siècle, me paraîtrait assez insipide.

Le père de la *Bletterie*, en écrivant la vie de *Julien*, a fait un superstitieux de ce grand homme. Il a adopté les sots contes d'*Ammien-Marcellin*. Me dire que l'auteur des *Césars* était un païen bigot, c'est vouloir me persuader que *Spinosa* était bon catholique. La *Bletterie* devait prendre avec soi le peloton de M. de *Saint-Agnan*, et s'en servir pour se tirer du labyrinthe où il s'est engagé. Il n'appartient point à un prêtre d'écrire l'histoire; il faut être désintéressé sur tout, et un prêtre ne l'est sur rien.

J'aimerais presque autant l'histoire des papillons et des chenilles que M. de *Réaumur* nous donne, que l'histoire des hommes dont on nous ennuie tous les jours; d'ailleurs, je suis dans un pays où il y a bien moins d'hommes que de chenilles. Il y a long-temps que je n'ai rien vu qui ressemble à l'espèce humaine, et je commence à oublier ces animaux-là. Exceptez-en un très-petit nombre à la tête desquels vous êtes, je ne fais pas grand cas de mes confrères les humains; mais j'en use avec vous à peu-près comme DIEU avec

Sodôme. Ce bon Dieu voulait pardonner à ces ...-là, s'il avait trouvé cinq honnêtes gens dans le pays; vous êtes assurément un de ces cinq ou six qui me font encore aimer la France. *Cideville* est de cette demi-douzaine; il m'écrit toujours de jolie prose et de jolis vers. 1735.

LETTRE CXXXI.

A M. DESFORGES-MAILLARD.

A Vassi en Champagne, le . . . février.

Dona puer solvit quæ fœmina voverat Iphis.

Votre changement de sexe, Monsieur, n'a rien altéré de mon estime pour vous. La plaisanterie que vous avez faite est un des bons tours dont on se soit avisé, et cela seul serait auprès de moi un grand mérite. Mais vous en avez d'autres que celui d'attraper le monde; vous avez celui de plaire, soit en homme, soit en femme. Vous êtes actuellement sur les bords du Lignon, et de nymphe de la mer vous voilà devenu berger d'Astrée. Si ce pays-là vous inspire quelques vers, je vous prie de m'en faire part; pour moi j'ai un peu abandonné la poëtie dans la campagne où je suis :

Non eadem ætas, non vis.
Olim poteram cantando ducere noctes;

Mais à présent je songe à vivre:

Quid verum atque decens curo et rogo, et omnis in hoc sum.

1735. Un peu de philoſophie, l'hiſtoire, la converſation partagent mes jours.

Duco ſollicitæ jucunda oblivia vitæ.

Cette vie ſera plus heureuſe encore ſi vous me donnez part des fruits de votre loiſir. Je ſuis fâché que la Champagne ſoit ſi loin du Lignon; mais c'eſt véritablement vivre enſemble que de ſe communiquer les productions de ſon eſprit et les ſentimens de ſon ame.

LETTRE CXXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, 1 mars.

Je profite, mon cher et reſpectable ami, du voyage de M. le marquis *du Châtelet*, pour répandre mon cœur dans le vôtre avec liberté. Je n'ai oſé vous écrire depuis que je ſuis à Cirey, et vous croyez bien que je n'ai écrit à perſonne. Vous ſentez, ſans doute, combien il en coûte de garder le ſilence avec quelqu'un à qui je voudrais parler toute ma vie de ma tendre reconnaiſſance.

Je n'ai pu reconnaître toutes vos bontés qu'en ſuivant vos ordres à la lettre lorſque j'étais en Hollande. Je trouvai en arrivant une cabale établie par *Rouſſeau* contre moi, et une foule de libelles imprimés depuis long-temps pour me noircir, de ſorte que je

me

me voyais à la fois perſécuté en France et calomnié dans toute l'Europe. Je ne pris d'autre parti que de vivre aſſez retiré, et de chercher des conſolations dans l'étude et dans la ſociété de quelques amis que je m'attirai malgré les efforts de mes ennemis. Le haſard me fit connaître une ou deux de ces perſonnes que *Rouſſeau* avait animées contre moi. J'eus le bonheur de les voir détrompées en peu de temps. Loin de vouloir continuer cette malheureuſe guerre d'injures, je retranchai de l'édition qu'on fait de mes ouvrages tout ce qui ſe trouve contre *Rouſſeau*. 1735.

Je vous envoie la lettre d'un homme de lettres d'Amſterdam, qui vous inſtruira mieux de tout cela que je ne pourrais faire, et qui vous fera voir en même temps ce que c'eſt que *Rouſſeau*. Je vous prie de lire cette lettre d'Amſterdam, et la copie de l'écrit qu'elle contient. Je crois qu'il eſt bon que ce nouveau crime de *Rouſſeau* ſoit public. Peut-être ceux qu'il anime à me perſécuter en France rougiront-ils de prendre ſon parti, et imiteront ceux qu'il avait ſéduits en Hollande, qui ſont tous revenus à moi, et m'aiment autant qu'ils le déteſtent.

Vous n'ignorez peut-être pas qu'en dernier lieu ce ſcélérat, croyant aplanir ſon retour en France, a fait imprimer contre le vieux *Saurin* les calomnies les plus atroces. Vous ſavez que c'eſt lui qui écrivait et qui feſait écrire que j'étais venu prêcher l'athéiſme en Hollande, que j'avais ſoutenu une thèſe d'athéiſme à Leyde contre M. *s'Graveſende*, qu'on m'avait chaſſé de l'univerſité, &c. Vous êtes inſtruit de la lettre de M. *s'Graveſende*, dans laquelle cette indigne et abſurde calomnie eſt ſi pleinement confondue; l'original eſt

1735. entre les mains de M. de *Richelieu;* je ne sais quel usage il en a fait, ni même s'il en doit faire usage. Je souhaiterais fort pourtant que M. de *Maurepas* en fût informé; ne pourrait-il pas dans l'occasion en parler au cardinal, et ne dois-je pas le souhaiter?

Je vous avoue que si l'amitié, plus forte que tous les autres sentimens, ne m'avait pas rappelé, j'aurais bien volontiers passé le reste de mes jours dans un pays où du moins mes ennemis ne peuvent me nuire, et où le caprice, la superstition et l'autorité d'un ministre ne sont point à craindre. Un homme de lettres doit vivre dans un pays libre, ou se résoudre à mener la vie d'un esclave craintif, que d'autres esclaves jaloux accusent sans cesse auprès du maître. Je n'ai à attendre en France que des persécutions; ce sera là toute ma récompense. Je m'y verrais avec horreur, si la tendresse et toutes les grandes qualités de la personne qui m'y retient ne me faisaient oublier que j'y suis. Je sens que je serai toujours la victime du premier calomniateur. *Hérault* est celui qui m'a le plus nui auprès du cardinal. Faut-il qu'un homme qui pense comme moi ait à craindre un homme comme *Hérault!* Eh, qui me répondra que m'ayant desservi avec malice il ne me poursuive pas avec acharnement? J'ai beau me cacher dans l'obscurité, j'ai beau n'écrire à personne, on saura où je suis, et mon obstination à me cacher rendra peut-être encore ma retraite coupable. Enfin, je vis dans une crainte continuelle, sans savoir comment je peux parer les coups qu'on me porte tous les jours. C'est une chose bien inouie que la manière dont on en use avec moi; mais enfin je la souffre, je me fais esclave volontiers,

pour vivre auprès de la personne auprès de qui tout doit disparaître. Il n'y a pas d'apparence que je revienne jamais à Paris m'exposer encore aux fureurs de la superstition et de l'envie. Je vivrai à Cirey ou dans un pays libre. Je vous l'ai toujours dit : si mon père, mon frère, ou mon fils était premier ministre dans un état despotique, j'en sortirais demain; jugez ce que je dois éprouver de répugnance en m'y trouvant aujourd'hui. Mais enfin madame *du Châtelet* est pour moi plus qu'un père, un frère et un fils. 1735.

Je ne demande qu'à vivre enseveli dans les montagnes de Cirey, et je n'y désirerai jamais rien que de vous y voir. Adieu, les deux frères aimables; je vous embrasse tendrement. Voici une lettre pour M. de *Maurepas*, que vous donnerez, si vous le jugez à propos; mais il faut qu'il sache d'où viennent les deux chevreuils.

Je ne peux vous rien dire des Elémens de la philosophie de *Newton*. Je n'ai point reçu de nouvelles de mes libraires de Hollande. Ce sont de bonnes gens, mais très-peu exacts. Je ne refuse point de la faire imprimer en France, quelque juste aversion que j'aye pour la douane des pensées. Au reste, c'est un ouvrage purement physique, où le plus imbécille fanatique et l'hypocrite le plus envenimé ne saurait rien entendre ni rien trouver à redire. J'ai un beau sujet de tragédie, je le travaillerai à loisir, et je ne donnerai l'ouvrage que quand les comédiens auront repris Zaïre et Brutus.

Je n'ai point de termes pour vous dire à quel point mon cœur est à vous.

1735.

LETTRE CXXXIII.

A M. DE CIDEVILLE. (24)

A Paris, le 31 mars.

EMILIE permet, mon cher ami, que j'ajoute quelques petits mots à sa lettre. Cela est bien hardi à moi. Peut-on lire quelque autre chose après qu'on a lu ce qu'elle vous mande. Elle vous assure de son amitié. Vous devriez, en vérité, venir à Paris prendre possession de ce qu'elle vous offre; je connais les charmes de cette amitié, et j'en sens tout le prix. Si j'étais assez heureux pour vous voir dans sa cour, que de vers, mon cher *Cideville*! que de conversations charmantes! M. de *Formont* a eu le bonheur de la voir, et j'avais le malheur d'être bien loin; enfin, me voici revenu, mais me voici loin de vous. Il manque toujours quelque chose au bonheur des hommes. J'ai reçu un paquet que je n'ai pas encore eu le temps d'ouvrir. J'y verrai tous les charmes de votre esprit; ce sera l'aimant de

(24) Cette lettre commence par quelques lignes de la main de madame la marquise *du Châtelet*. Les voici :

Je dérobe à votre ami, Monsieur, le plaisir de vous apprendre lui-même son retour; je sens et je partage votre joie. J'ai eu un plaisir extrême à le revoir; son affaire a traîné si long-temps que je n'en espérais presque plus la fin; mais enfin il nous est rendu; il faut espérer qu'il ne nous donnera plus des alarmes aussi vives. Je ne sais si vous avez reçu une lettre de moi dont M. de *Formont* a bien voulu se charger. Je veux toujours me flatter que je vous rassemblerai un jour dans une campagne où je médite de passer quelque temps. Vous devez être bien persuadé que je désire avec empressement de connaître une personne pour qui j'ai conçu une estime que l'amitié a fait naître, et que j'espère qu'elle cimentera.

mon imagination. J'ai vu le gros *Linant*, mais je n'ai pas encore vu sa pièce. Je souhaite qu'elle se porte aussi bien que lui. 1735.

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse bien tendrement. Notre cher *Formont* devrait bien regretter Paris, si vous n'étiez point à Rouen. Je me flatte que M. du *Bourgtroulde* veut bien se souvenir de moi. Pour M. de *Brévedent*, s'il savait que j'existe, j'ambitionnerais bien son amitié. Adieu; ne vous verrai-je donc jamais?

LETTRE CXXXIV.

A M. DE CIDEVILLE.

Paris, ce 16 avril.

VRAIMENT, mon cher ami, je ne vous ai point encore remercié de cet aimable recueil que vous m'avez donné. Je viens de le relire avec un nouveau plaisir. Que j'aime la naïveté de vos peintures! Que votre imagination est riante et féconde! Et ce qui répand sur tout cela un charme inexprimable, c'est que tout est conduit par le cœur. C'est toujours l'amour ou l'amitié qui vous inspire. C'est une espèce de profanation à moi de ne vous écrire que de la prose, après les beaux exemples que vous me donnez; mais, mon cher ami,

Carmina secessum scribentis, et otia quærunt.

Je n'ai point de recueillement dans l'esprit; je vis

1735. de dissipation depuis que je suis à Paris; *tendunt extorquere poemata;* mes idées poëtiques s'enfuient de moi. Les affaires et les devoirs m'ont appesanti l'imagination; il faudra que je fasse un tour à Rouen pour me ranimer.

Les vers ne sont plus guère à la mode à Paris. Tout le monde commence à faire le géomètre et le physicien. On se mêle de raisonner. Le sentiment, l'imagination et les grâces sont bannis. Un homme, qui aurait vécu sous *Louis XIV*, et qui reviendrait au monde, ne reconnaîtrait plus les Français; il croirait que les Allemands ont conquis ce pays-ci. Les belles-lettres périssent à vue d'œil. Ce n'est pas que je sois fâché que la philosophie soit cultivée, mais je ne voudrais pas qu'elle devînt un tyran qui exclût tout le reste. Elle n'est en France qu'une mode qui succède à d'autres, et qui passera à son tour; mais aucun art, aucune science ne doit être de mode. Il faut qu'ils se tiennent tous par la main; il faut qu'on les cultive en tout temps.

Je ne veux point payer de tribut à la mode; je veux passer d'une expérience de physique à un opéra ou à une comédie, et que mon goût ne soit jamais émoussé par l'étude. C'est votre goût, mon cher *Cideville*, qui soutiendra toujours le mien; mais il faudrait vous voir, il faudrait passer avec vous quelques mois; et notre destinée nous sépare quand tout devrait nous réunir.

J'ai vu *Jore* à votre semonce; c'est un grand écervelé. Il a causé tout le mal pour s'être conduit ridiculement. Il n'y a rien à faire pour *Linant*, ni auprès de la présidente, ni au théâtre. Il faut qu'il songe à

être précepteur. Je lui fais apprendre à écrire; après quoi il faudra qu'il apprenne le latin, s'il le veut montrer. Ne le gâtez point si vous l'aimez. *Vale.* 1735.

LETTRE CXXXV.

A M. DE FORMONT.

Ce 17 avril.

MON cher *Formont*, vous me pardonnerez si vous voulez; mais je ne me rends point encore sur *Julien*. Je ne peux croire qu'il ait eu les ridicules qu'on lui attribue; qu'il se soit fait débaptiser et taurobolisér de bonne foi. Je lui pardonne d'avoir haï la secte dont était l'empereur *Constance* son ennemi; mais il ne m'entre point dans la tête qu'il ait cru sérieusement au paganisme. On a beau me dire qu'il assistait aux processions, et qu'il immolait des victimes: *Cicéron* en faisait autant, et *Julien* était dans l'obligation de paraître dévot au paganisme; mais je ne peux juger d'un homme que par ses écrits; je lis les *Césars*, et je ne trouve dans cette satire rien qui sente la superstition. Le discours même qu'on lui fait tenir à sa mort n'est que celui d'un philosophe. Il est bien difficile de juger d'un homme après quatorze cents ans, mais au moins n'est-il pas permis de l'accuser sans de fortes preuves; et il me paraît que le bien qu'on peut dire de *Julien* est prouvé par les faits, et que le mal ne l'est que par ouï-dire et par conjectures. Après tout, qu'importe? Pourvu que nous n'ayons aucune sorte

1735. de superstition, à la bonne heure que *Julien* en ait eu.

Vous savez que nos philosophes argonautes sont partis enfin pour aller tracer une méridienne et des parallèles dans l'Amérique. Nous saurons enfin quelle est la figure de la terre, et ce que vaut précisément chaque degré de longitude. Cette entreprise rendra service à la navigation, et fera honneur à la France. Le conseil d'Espagne a nommé quelques petits philosophes espagnols pour apprendre leur métier sous les nôtres. Si notre politique est la très-humble servante de la politique de Madrid, notre académie des sciences nous venge. Les Français ne gagnent rien à la guerre, mais ils toisent l'Amérique. Savez-vous que l'académie des belles-lettres s'est chargée de faire une belle inscription pour la besogne de nos argonautes? Toute cette académie en corps, après y avoir mûrement réfléchi, a conclu que ces Messieurs allaient mesurer un arc du méridien sous un arc de l'équateur. Vous remarquerez que les méridiens vont du nord au sud, et que par conséquent l'académie des belles-lettres en corps a fait la plus énorme bévue du monde. Cela ressemble à celle de l'académie française qui fit imprimer, il y a quelques années, cette belle phrase : *Depuis les pôles glacés jusqu'aux pôles brûlans.*

Le papier manque. *Vale.*

LETTRE CXXXVI. 1735.

A M. BERGER.

A Cirey, le 24 avril.

Vos lettres ajoutent un nouveau charme à la douceur dont je jouis dans la solitude où je me suis retiré loin du monde bruyant méchant et misérable; loin des mauvais poëtes et des mauvaises critiques. J'aime mille fois mieux savoir par vous des nouvelles de tout ce qui se passe, que d'en être le témoin. Il y a une infinité d'événemens qui ennuient le spectateur, et qui deviennent intéressans quand ils sont bien contés. Vous m'embellissez, par vos lettres, les sottises de mon siècle. Je les lis à une personne respectable et bien aimable, dont le goût est universel; vos lettres lui plaisent infiniment. Je suis bien aise de vous faire cette petite trahison, afin de vous engager à m'écrire plus souvent. S'il n'y avait que moi qui lusse vos lettres, je vous prierais encore de m'en favoriser chaque jour par le seul intérêt de mon plaisir; mais puisqu'elles sont les délices d'une personne à qui tout le monde voudrait plaire, c'est votre amour propre qui y est intéressé à présent.

Mandez-moi donc si le grand musicien *Rameau* est aussi *maximus in minimis*, et si, de la sublimité de sa grande musique, il descend avec succès aux grâces naïves du ballet. J'aime les gens qui savent quitter le sublime pour badiner. Je voudrais que *Newton* eût fait des vaudevilles; je l'en estimerais davantage.

1735. Celui qui n'a qu'un talent peut être un grand génie; celui qui en a plusieurs est plus aimable. C'est apparemment parce que je suis le très-humble serviteur de ceux qui touchent à la fois aux deux extrémités, qu'on m'a gravé à côté de M. de *Fontenelle*. Mon ami *Thiriot* s'est fait peindre avec la Henriade à la main. Si j'ai une copie de ce portrait, j'aurai ma maîtresse et mon ami dans un cadre. Mandez-moi si vous le voyez quelquefois à l'opéra, et aiguillonnez un peu la paresse qu'il a d'écrire. Adieu; je vous embrasse tendrement.

LETTRE CXXXVII.

A M. DESFORGES-MAILLARD.

Le . . . avril.

Les fréquentes maladies dont je suis accablé, Monsieur, m'ont empêché de répondre à votre prose et à vos vers; mais elles ne m'ôtent rien de ma sensibilité pour tout ce qui vous regarde. Je me souviens toujours des coquetteries de mademoiselle *Malcrais*, malgré votre barbe et la mienne; et s'il n'y a pas moyen de vous faire des déclarations, je cherche celui de vous rendre service. Je compte voir cet été monsieur le contrôleur général. Je chercherai *mollia fandi tempora*, et je me croirai trop heureux si je puis obtenir quelque chose du *Plutus* de Versailles, en faveur de l'*Apollon* de Bretagne. Pardonnez à un pauvre malade de ne pouvoir vous écrire de sa main.

Je suis, &c.

LETTRE CXXXVIII. 1735.

A M. DE CIDEVILLE.

Paris, 29 avril.

Linant n'a encore que la parole de madame *du Châtelet;* cependant il apprend à écrire; il savait faire de beaux vers, mais il faut commencer par savoir former ses lettres. A l'égard de sa tragédie, j'ose encore vous répéter qu'elle n'a pas forme d'ouvrage à être présenté à nosseigneurs les comédiens, et qu'il lui faudra encore bien du temps pour faire une pièce de cet assemblage de scènes. Ce serait un grand avantage d'être pendant une année au moins à la campagne avec madame *du Châtelet*, auprès d'un enfant qui ne demande pas une grande assiduité. Il aurait le temps de travailler et de s'instruire; et il y aurait à cela une chose assez plaisante, c'est que la mère sait bien mieux le latin que *Linant*, et qu'elle serait le régent du précepteur.

J'allai hier à Inès; la pièce me fit rire, mais le cinquième acte me fit pleurer. Je crois qu'elle sera toujours au nombre de ces pièces médiocres et mal écrites qui subsistent par l'intérêt. Il court ici beaucoup de satires en prose et en vers; elles sont si mauvaises que toutes satires qu'elles sont, elles ne plaisent point. Que dites-vous d'une petite troupe de comédiens qui jouent à huis clos des parades de *Gilles*, trois fois par semaines? Les acteurs sont... devinez qui? le prince

1735. *Charles* de Lorraine, âgé de plus de cinquante ans; il fait le rôle de *Gilles*. Le duc de *Nevers*, goutteux, amant de l'infidelle et impertinente *Quinault*, d'*Orléans*, *Pont de Veſle*, d'*Argental*, le facile d'*Argental*, &c.

J'ai vu votre petit *Bréhant*, il eſt charmant; il eſt digne de votre amitié; et de petits vers qu'il m'a montrés ſont dignes de vous. Adieu, mon cher ami; mille complimens aux *Formont*, aux du *Bourgtroulde*, et même aux *Brévedent*. Je voudrais bien ſavoir comment le métaphyſicien *Brévedent* a trouvé les Lettres philoſophiques.

Vale, et ama me.

LETTRE CXXXIX.

A M. DE FORMONT.

Le 6 mai.

Je pars, mon cher ami; je n'ai point vu le ballet des Grâces. On dit que l'auteur, j'entends le poëte (*), qui a toujours été brouillé avec elles, ne s'eſt pas bien remis dans leur cour; je m'en rapporte aux connaiſſeurs, mais il y en a peu par le temps qui court. Les ſuivans de ces trois déeſſes ſont à préſent à Rouen. C'eſt donc à Rouen qu'il faudrait voyager, mais je vais en Lorraine demain. Adieu, mon cher philoſophe, poëte aimable, plein de grâce et de raiſon. Vous avez donc fait un poëte français de l'abbé *Franquini*. En vérité, il eſt plus aiſé à préſent de tirer des vers

(*) *Roi.*

français d'un italien que de nos compatriotes. Tout tombe, tout s'en va dans Paris. Je m'en vais auſſi, car ni vous ni les Muſes n'êtes là. Adieu, mon cher ami. 1735.

LETTRE CXL.

A M. L'ABBÉ ASSELIN,

PROVISEUR DU COLLEGE D'HARCOURT.

Mai.

En me parlant de tragédie, Monſieur, vous réveillez en moi une idée que j'ai depuis long-temps de vous préſenter la Mort de Céſar, pièce de ma façon, toute propre pour un collége où l'on n'admet point de femmes ſur le théâtre. La pièce n'a que trois actes, mais c'eſt de tous mes ouvrages celui dont j'ai le plus travaillé la verſification. Je m'y ſuis propoſé pour modèle votre illuſtre compatriote (*), et j'ai fait ce que j'ai pu pour imiter de loin

La main qui crayonna
L'ame du grand Pompée et l'eſprit de Cinna.

Il eſt vrai que c'eſt un peu la grenouille qui s'enfle pour être auſſi groſſe que le bœuf; mais enfin, je vous offre ce que j'ai. Il y a une dernière ſcène à refondre, et, ſans cela, il y a long-temps que je vous aurais fait

(*) L'abbé *Aſſelin* était de Normandie.

1735. la propoſition. En un mot *Céſar*, *Brutus*, *Caſſius* et *Antoine* ſont à votre ſervice quand vous voudrez. Je ſuis bien ſenſible à la bonne volonté que vous voulez bien témoigner pour le petit *Champbonin* que je vous ai recommandé. C'eſt un jeune enfant qui ne demande qu'à travailler, et qui peut, je crois, entrer tout d'un coup en rhétorique ou en philoſophie. Nous ſommes bon gentilhomme et bon enfant, mais nous ſommes pauvre. Si l'on pouvait ſe contenter d'une penſion modique, cela nous accommoderait fort; et elle ſerait au moins payée régulièrement, car les pauvres ſont les ſeuls qui payent bien.

Enfin, Monſieur, ſi vous ſaviez quelque débouché pour ce jeune homme, je vous aurais une obligation infinie. Je voudrais qu'il fût élevé ſous vos yeux, car il aime les bons vers.

Adieu, Monſieur; comptez ſur l'amitié, ſur l'eſtime, ſur la reconnaiſſance de *V.* Point de cérémonie; je ſuis quaker avec mes amis. Signez-moi un *A.*

LETTRE CXLI. 1735.

A M. THIRIOT, *à Paris.*

Lunéville, le 15 mai.

MON cher correſpondant, me voici dans une cour ſans être courtiſan. J'eſpère vivre ici comme les ſouris d'une maiſon, qui ne laiſſent pas de vivre gaiement ſans jamais connaître le maître ni la famille. Je ne ſuis pas fait pour les princes, encore moins pour les princeſſes. *Horace* a beau dire:

Principibus placuiſſe viris non ultima laus eſt.

Je ne mériterai point cette louange. Il y a ici un excellent phyſicien nommé M. de *Varinge*, qui, de garçon ferrurier, eſt devenu un philoſophe eſtimable, grâce à la nature et aux encouragemens qu'il a reçus de feu M. le duc de *Lorraine*, qui déterrait et qui protégeait tous les talens. Il y a auſſi un *Duval* bibliothécaire, qui, de payſan, eſt devenu un ſavant homme, et que le même duc de *Lorraine* rencontra un jour gardant les moutons et étudiant la géographie. Vous croyez bien que ce ſeront-là les grands de ce monde à qui je ferai ma cour. Joignez-y un ou deux anglais penſans qui ſont ici, et qui, dit-on, s'humaniſent juſqu'à parler. Je ne crois pas qu'avec cela j'aye beſoin de princes, mais j'aurai beſoin de vos lettres. Je vous prie de ne pas oublier votre philoſophe lorrain, qui aime encore les rabâchages de Paris, ſurtout quand ils paſſent par vos mains.

1735.

LETTRE CXLII.

A M. THIRIOT, *à Paris.*

Lunéville, le 12 juin.

Oui, je vous injurierai jusqu'à ce que je vous aye guéri de votre paresse. Je ne vous reproche point de souper tous les soirs avec M. de la *Poplinière*, je vous reproche de borner là toutes vos pensées et toutes vos espérances. Vous vivez comme si l'homme avait été créé uniquement pour souper, et vous n'avez d'existence que depuis dix heures du soir jusqu'à deux heures après minuit. Il n'y a soupeur qui se couche ni bégueule qui se lève plus tard que vous. Vous restez dans votre trou jusqu'à l'heure des spectacles à dissiper les fumées du souper de la veille ; ainsi vous n'avez pas un moment pour penser à vous et à vos amis. Cela fait qu'une lettre à écrire devient un fardeau pour vous. Vous êtes un mois entier à répondre. Et vous avez encore la bonté de vous faire illusion au point d'imaginer que vous serez capable d'un emploi et de faire quelque fortune, vous qui n'êtes pas capable seulement de vous faire dans votre cabinet une occupation suivie, et qui n'avez jamais pu prendre sur vous d'écrire régulièrement à vos amis, même dans les affaires intéressantes pour vous et pour eux. Vous me rabâchez *de seigneurs et de dames les plus titrés :* Qu'est-ce que cela veut dire? Vous avez passé votre jeunesse, vous deviendrez bientôt vieux et infirme;

voilà

voilà à quoi il faut que vous ſongiez. Il faut vous préparer une arrière-ſaiſon tranquille, heureuſe, indépendante. Que deviendrez-vous quand vous ſerez malade et abandonné? Sera-ce une conſolation pour vous de dire : J'ai bu du vin de Champagne autrefois en bonne compagnie! Songez qu'une bouteille qui a été fêtée, quand elle était pleine d'eau des Barbades, eſt jetée dans un coin dès qu'elle eſt caſſée, et qu'elle reſte en morceaux dans la pouſſière; que voilà ce qui arrive à tous ceux qui n'ont ſongé qu'à être admis à quelques ſoupers; et que la fin d'un vieil inutile, infirme, eſt une choſe bien pitoyable. Si cela ne vous donne pas un peu de courage, et ne vous excite pas à ſecouer l'engourdiſſement dans lequel vous laiſſez votre ame, rien ne vous guérira. Si je vous aimais moins, je vous plaiſanterais ſur votre pareſſe; mais je vous aime, et je vous gronde beaucoup. 1735.

Cela poſé, ſongez donc à vous, et puis ſongez à vos amis; buvez du vin de Champagne avec des gens aimables, mais faites quelque choſe qui vous mette en état de boire un jour du vin qui ſoit à vous. N'oubliez point vos amis, et ne paſſez pas des mois entiers ſans leur écrire un mot. Il n'eſt point queſtion d'écrire des lettres penſées et réfléchies avec ſoin, qui peuvent un peu coûter à la pareſſe; il n'eſt queſtion que de deux ou trois mots d'amitié, et quelques nouvelles, ſoit de littérature, ſoit des ſottiſes humaines, le tout courant ſur le papier ſans peine et ſans attention. Il ne faut pour cela que ſe mettre un demi-quart d'heure vis-à-vis ſon écritoire. Eſt-ce donc là un effort ſi pénible? J'ai d'autant plus d'envie d'avoir avec vous un commerce régulier, que votre lettre m'a fait un

1735. plaisir extrême. Je pourrai vous demander de temps en temps des anecdotes concernant le Siècle de *Louis XIV*. Comptez qu'un jour cela peut vous être très-utile, et que cet ouvrage vous vaudrait vingt volumes de Lettres philosophiques.

J'ai lu le Turenne (*); le bon homme a copié des pages entières du cardinal de *Retz*, des phrases de *Fénélon;* je le lui pardonne, il est coutumier du fait; mais il n'a point rendu son héros intéressant. Il l'appelle *grand*, mais il ne le rend pas tel; il le loue en rhétoricien. Il pille les oraisons funèbres de *Mascaron* et de *Fléchier*, et puis il fait réimprimer ces oraisons funèbres parmi les preuves. Belle preuve d'histoire qu'une oraison funèbre!

Je ne suis surpris ni du jugement que vous portez sur la pièce de l'abbé *le Blanc* (**), ni de son succès. Il se peut très-bien faire que la pièce soit détestable et applaudie.

Ecrivez-moi, et aimez toute votre vie un homme vrai qui n'a jamais changé.

P. S. Qu'est-ce que c'est qu'un portrait de moi en quatre pages, qui a couru? Quel est le barbouilleur? Envoyez-moi cette enseigne à bière.

Faites souvenir de moi les *Froulai*, les *Desalleurs*, les *Pont de Veste*, les *du Deffant*, *et totam hanc suavissimam gentem.*

(*) Histoire de M. de *Turenne*, par M. de *Ramsai*.

(**) Abensaïd, tragédie.

LETTRE CXLIII. 1735.

A M. DE FORMONT.

A Vaſſi en Champagne, ce 25 juin.

Eh bien, mon cher philoſophe, il y a bien du temps que je ne me ſuis entretenu avec vous. J'ai été à la cour de Lorraine, mais vous vous doutez bien que je n'y ai point fait le courtiſan. Il y a là un établiſſement admirable pour les ſciences, peu connu et encore moins cultivé. C'eſt une grande ſalle toute meublée des expériences nouvelles de phyſique, et particulièrement de tout ce qui confirme le ſyſtême newtonien. Il y a pour environ dix mille écus de machines de toute eſpèce. Un ſimple ſerrurier devenu philoſophe, et envoyé en Angleterre par le feu duc *Léopold*, a fait de ſa main la plupart de ces machines, et les démontre avec beaucoup de netteté. Il n'y a en France rien de pareil à cet établiſſement, et tout ce qu'il a de commun avec tout ce qui ſe fait en France, c'eſt la négligence avec laquelle il eſt regardé par la petite cour de Lorraine. La deſtinée des princes et des courtiſans eſt d'avoir le bon auprès d'eux, et de ne le pas connaître. Ce ſont des aveugles au milieu d'une galerie de peintures. Dans quelque cour que l'on aille on retrouve Verſailles. Il faut pourtant vous dire à l'honneur de notre cour de Verſailles, et à l'honneur des femmes, que madame de *Richelieu* a fait un cours de phyſique dans cette ſalle des machines;

1735. qu'elle est devenue une assez bonne newtonienne, et qu'elle a confondu publiquement certain prédicateur jésuite qui ne savait que des mots, et qui s'avisa de disputer en bavard contre des faits et contre de l'esprit. Il fut hué avec son éloquence, et madame de *Richelieu* d'autant plus admirée qu'elle est femme et ducheſſe.

J'ai lu le Turenne. Je ne sais pas trop si ce *Turenne* était un si grand homme; mais il me paraît que *Ramsay* ne l'est pas. Il pille des styles, il en a une douzaine; tantôt ce sont des phrases du cardinal de *Retz*, tantôt du Télémaque, et puis du *Fléchier* et du *Mascaron*. Il n'est point *ens per se*, il est *ens per accidens;* et qui pis est, il vole des pages entières. Tout cela ne serait rien s'il m'avait intéressé; mais il trouve le secret de me refroidir pour son héros, en voulant toujours me faire voir *Ramsay*. Il va me parler de l'origine du calvinisme; il ferait bien mieux de me dire que le vicomte s'est fait catholique pour faire son neveu cardinal. Son livre est un gros panégyrique, et il fait réimprimer de vieilles oraisons funèbres pour servir de preuves.

Que dites-vous des petits mémoires du roi *Jacques*? Ne vous semblent-ils pas comme ce roi, un peu plats? Et puis, voulez-vous que je vous dise tout? je crois qu'il n'y a homme sur terre qui mérite qu'on fasse sur lui deux volumes in-4°. C'est tout ce que peut contenir l'histoire du siècle de *Louis XIV;* car tout ce qui a été fait ne mérite pas d'être écrit; et si nous n'avions que ce qui en vaut la peine, nous serions moins assommés de livres. *Vale, et ama me.*

LETTRE CXLIV. 1735.

A M. DE CIDEVILLE.

A Vaſſi en Champagne, 26 juin.

En voici bien d'une autre ! je reviens dans ma campagne chérie, après avoir couru un grand mois; je fouille par haſard dans les poches d'un habit que *Demoulin* m'avait envoyé de Paris, je trouve une lettre de mon cher *Cideville*, du mois de mars dernier, avec la Déeſſe des ſonges. J'ai lu avec avidité ce petit acte digne de celui de Daphnis et de Chloé. J'ai jeté par terre des livres de mathématiques dont ma table était couverte, et je me ſuis écrié :

Que ces agréables menſonges
Sont au-deſſus des vérités !
Et que votre reine des ſonges
Eſt la reine des voluptés !

Je vous demande en grâce, mon adorable ami, de m'envoyer cet acte de Daphnis et Chloé. Si vous avez quelqu'un qui puiſſe le tranſcrire menu, envoyez-le-moi tout ſimplement par la poſte. Il faudra bien un jour faire un ballet complet de tout cela, et je veux le faire mettre en muſique quand je ſerai de retour à Paris. En attendant, il charmera *Emilie*, et *Emilie* vaut tout le parterre. Je crois qu'elle vous a écrit de Paris, il y a quelque temps, et qu'elle vous a mandé qu'elle avait pris *Linant* pour précepteur de ſon fils. Il ſera

1735. à la campagne avec nous, et aura tout le loisir de faire, s'il veut, une tragédie; car en vérité, il s'en faut beaucoup que la sienne soit faite.

J'en ai fait une aussi, moi qui vous parle, et je ne vous l'envoie point, parce que je pense de mon ouvrage comme de celui de *Linant :* je ne crois point qu'il soit fait. Je ne veux donner cette pièce qu'après un long et rigoureux examen. Je la laisse reposer long-temps pour la revoir avec des yeux désintéressés, et pour la corriger avec la sévérité d'un critique qui n'a plus la faiblesse de père.

Jeanne la pucelle a déjà neuf chants; c'est un amusement pour les entr'actes des occupations plus sérieuses.

La métaphysique, un peu de géométrie et de physique, ont aussi leurs temps réglés chez moi; mais je les cultive sans aucune vue marquée, et par conséquent avec assez d'indifférence. Mon principal emploi à présent est le Siècle de *Louis XIV*, dont je vous ai parlé il y a quelques années. C'est la sultane favorite, les autres études sont des passades. J'ai apporté avec moi beaucoup de matériaux, et j'ai déjà commencé l'édifice; mais il ne sera achevé de long-temps. C'est l'ouvrage de toute ma vie.

Voilà, mon cher ami, un compte exact de ma conduite et de mes desseins. Je suis tranquille, heureux et occupé; mais vous manquez à mon bonheur. Grand merci de l'épithalame que je n'avais point, mais vous en aviez une bien mauvaise copie.

Je vous souhaite un vrai bonheur,
Mais *c'est une chose impossible.*

Il y a 1735.

Mais voilà la chose impossible. (25)

Cela est bien différent à mon gré.

Adieu ; ne vous point aimer, voilà la chose impossible.

LETTRE CXLV.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le . . . juin.

Mon cher *Thiriot*, je suis revenu à Cirey sur la parole de M. le duc de *Richelieu*, et même sur celle du garde des sceaux, qui a écrit à monsieur et madame *du Châtelet* de manière à dissiper mes craintes présentes, mais à m'en laisser pour l'avenir.

Vraiment, vous ne m'aviez pas dit que vous aviez environ quinze cents livres par an pour la peine de souper tous les jours en bonne compagnie. Et moi qui sais que toutes les choses de ce monde passent, je craignais que vous ne perdissiez un jour vos soupers, et que vous ne vous trouvassiez sans vin de Champagne et sans fortune. Mais puisque vous avez l'utile et l'agréable, je n'ai plus qu'à vous féliciter. Mais j'ai toujours à vous exhorter à ménager votre santé et à surmonter votre paresse. Je suis bien content

(25) Voyez l'épître à madame la princesse de *Guise*, sur son mariage avec M. le duc de *Richelieu*, vol. d'Epîtres.

1735. de vous pour le préſent. Vous voilà un peu à votre aiſe, vous vous portez bien, et vous m'écrivez de grandes lettres; mais continuez dans ce régime, et ne vous relâchez ſur rien de tout cela. Surtout écrivez ſouvent à votre ami, et ſouvenez-vous qu'après la maiſon de *Pollion*, celle de *Minerve-Emilie* eſt celle où vous devriez être.

Tâchez de vous aſſurer dans votre chemin de tout ce que vous trouverez qui concernera l'hiſtoire des hommes ſous *Louis XIV*, de tout ce qui regardera le progrès des arts et de l'eſprit. Songez que c'eſt l'hiſtoire des choſes que nous aimons. Vous ne me parlez plus de cette tragédie indienne (*) qui a eu un ſi beau ſuccès à la première repréſentation. Qu'eſt devenu ce ſuccès? n'eſt-il pas arrivé la même choſe qu'à Guſtave-Vaſa? et le public n'a-t-il point infirmé ſon premier jugement? Je vous remercie du barbouillage que vous m'avez envoyé ſous le nom de mon portrait. Il me paraît que ce prétendu peintre a tort de dire que je finis bien vîte avec mes égaux par le dégoût. Il y a vingt ans que notre amitié donne une preuve du contraire.

Je ſuis charmé que vous ayez été content d'*Emilie*. Si vous la connaiſſiez davantage, vous l'admireriez. Son amie, madame la ducheſſe de *Richelieu*, ſuit un peu ſes traces, quoique d'aſſez loin. Elle a très-bien profité des excellentes leçons de phyſique qu'un artiſte, nommé *Varinge*, fait à Lunéville. Un célèbre prédicateur jéſuite, qu'on appelle père *Dallemant*, s'eſt aviſé de venir à ces leçons, et de diſputer contre elle ſur le ſyſtême de *Newton*, qu'elle commence à entendre et

(*) Abenſaïd.

qu'il n'entend point du tout. Le pauvre prêtre a été confondu et hué en préſence de quelques anglais, qui ont conçu de cette affaire beaucoup d'eſtime pour nos dames, et un peu de mépris pour la ſcience de nos moines. Cette aventure valait la peine de vous être contée. Envoyez-moi l'épître imprimée de *Formont*, et quelque chanſon de *Mécénas la Poplinière*, ſi vous en avez. Adieu, je vous embraſſe. 1735.

LETTRE CXLVI.

A M. THIRIOT, *à Paris.*

15 juillet.

Je n'ai point été intempérant, mon cher *Thiriot*, et cependant j'ai été malade. Je ſuis un juſte à qui la grâce a manqué. Je vous exhorte à vous tenir ferme, car je crois être encore au temps où nous étions ſi unis que vous aviez le friſſon quand j'avais la fièvre.

Vous voilà donc vengé de votre nymphe; elle a perdu ſa beauté. Elle ſera dorénavant plus humaine, et trouvera peu de gens humains. Vous pourrez lui dire:

Les Dieux ont vengé mon outrage,
Tu perds, à la fleur de ton âge,
Taille, beautés, honneurs et bien.

Mais, avec tout cela, je crains bien que quand elle aura repris un peu d'embonpoint, et danſé quelque belle chaconne, vous ne redeveniez ſon chevalier

1735. plus enchanté que jamais. J'ai reçu une lettre charmante de votre ancien rival, ou plutôt de votre ancien ami M. *Balot ;* mais vraiment je suis trop languissant à présent pour lui répondre.

Quand je vous ai demandé des anecdotes sur le siècle de *Louis XIV*, c'est moins sur sa personne que sur les arts qui ont fleuri de son temps. J'aimerais mieux des détails sur *Racine* et *Despréaux*, sur *Quinault*, *Lulli*, *Molière*, *le Brun*, *Bossuet*, *Poussin*, *Descartes*, &c., que sur la bataille de Steinkerque. Il ne reste plus rien que le nom de ceux qui ont conduit des bataillons et des escadrons. Il ne revient rien au genre-humain de cent batailles données. Mais les grands hommes dont je vous parle ont préparé des plaisirs purs et durables aux hommes qui ne sont point encore nés. Une écluse du canal qui joint les deux mers, un tableau du *Poussin*, une belle tragédie, une vérité découverte, sont des choses mille fois plus précieuses que toutes les annales de cour, que toutes les relations de campagne. Vous savez que chez moi les grands hommes vont les premiers, et les héros les derniers. J'appelle grands hommes tous ceux qui ont excellé dans l'utile ou dans l'agréable. Les saccageurs de provinces ne sont que héros. Voici une lettre d'un homme moitié héros, moitié grand homme, que j'ai été bien étonné de recevoir, et que je vous envoie. Vous savez que je n'avais pas prétendu m'attirer des remercîmens de personne, quand j'ai écrit l'Histoire de *Charles XII ;* mais je vous avoue que je suis aussi sensible aux remercîmens du cardinal *Alberoni*, qu'il l'a pu être à la petite louange très-méritée que je lui ai donnée dans cette histoire. Il a vu apparemment la

traduction italienne qu'on en a faite à Veniſe. Je ne ſerais pas fâché que monſieur le garde des ſceaux vît cette lettre, et qu'il sût que ſi je ſuis perſécuté dans ma patrie, j'ai quelque conſidération dans les pays étrangers. Il fait tout ce qu'il peut pour que je ne ſois pas prophète chez moi. 1735.

Continuez, je vous en prie, à faire ma cour aux gens de bien qui peuvent ſe ſouvenir de moi. Je voudrais bien que *Pollion de la Poplinière* pensât de moi plutôt comme les étrangers que comme les Français.

On m'a dit que ce portrait eſt imprimé. Je ſuis perſuadé que les calomnies dont il eſt plein ſeront crues quelque temps, et je ſuis encore plus sûr que le temps les détruira.

Adieu; je vous embraſſe tendrement. Le temps ne détruira jamais mon amitié pour vous.

LETTRE CXLVII.

A M. LE CARDINAL ALBERONI.

Juillet.

MONSEIGNEUR,

LA lettre dont votre Eminence m'a honoré, eſt un prix auſſi flatteur de mes ouvrages, que l'eſtime de l'Europe a dû vous l'être de vos actions. Vous ne me deviez aucun remercîment, Monſeigneur, je n'ai été que l'organe du public en parlant de vous. La liberté et la vérité qui ont toujours conduit ma

1735. plume, m'ont valu votre suffrage. Ces deux caractères doivent plaire à un génie tel que le vôtre. Quiconque ne les aime pas, pourra bien être un homme puissant, mais ne sera jamais un grand homme.

Je voudrais être à portée d'admirer de plus près celui à qui j'ai rendu justice de si loin. Je ne me flatte pas d'avoir jamais le bonheur de voir votre Eminence; mais si Rome entend assez ses intérêts, pour vouloir au moins rétablir les arts, le commerce, et les remettre en quelque splendeur dans un pays qui a été autrefois le maître de la plus belle partie du monde, j'espère alors que je vous écrirai sous un autre titre que sous celui de votre Eminence, dont j'ai l'honneur d'être avec autant d'estime que de respect, &c.

LETTRE CXLVIII.

A M. THIRIOT, *à Paris.*

Cirey, le . . . juillet.

Je vous envoie, mon cher ami, ma réponse au cardinal *Alberoni;* vous ferez de sa lettre et de la mienne l'usage que vous croirez le plus propre *ad majorem rei litterariæ gloriam.* Vous n'avez pas entendu parler, sans doute, d'un certain Jules-César qui a été joué assez bien, dit-on, au collége d'Harcourt. C'est une tragédie de ma façon, dont je ne sais si vous avez le manuscrit. Je ne suis plus qu'un poëte de collége. J'ai abandonné deux théâtres qui sont

trop remplis de cabales, celui de la comédie française et celui du monde. Je vis heureux dans une retraite charmante, fâché seulement d'être heureux loin de vous. Il me paraît que nous sommes l'un et l'autre assez contens de notre destinée. Vous buvez du vin de Champagne avec *Pollion-Poplinière;* vous assistez à de beaux concerts italiens; vous voyez les pièces nouvelles; vous êtes dans le tourbillon du monde, des belles-lettres et des plaisirs; moi je goûte, dans la paix la plus pure et dans le loisir le plus occupé, les douceurs de l'amitié et de l'étude, avec une femme unique dans son espèce, qui lit Ovide et Euclide, et qui a l'imagination de l'un et la justesse de l'autre. Je donne tous les jours quelque coup de pinceau à ce beau siècle de *Louis XIV*, dont je veux être le peintre et non l'historien. La poësie et la philosophie m'amusent dans les intervalles. J'ai corrigé cette Mort de Jules-César, et j'aurais grande envie que vous la vissiez. J'ai la vanité de penser que vous y trouveriez quelques vers tels qu'on en faisait il y a soixante ans. 1735.

Souvenez-vous, si vous rencontrez en chemin quelque bonne anecdote sur l'histoire des arts, de m'en faire part. Tout ce qui peut caractériser le siècle de *Louis XIV*, est de mon ressort et est digne de votre attention.

Qu'est-ce que c'est qu'un nouveau portrait de moi qui paraît? Tout le monde attribue le premier au jeune comte de *Charost*. J'ai bien de la peine à croire qu'un jeune seigneur qui ne m'a jamais vu, ait pu faire cette satire; mais le nom de M. de *Charost*, qu'on met à la tête de ce petit écrit, me

1735. confirme dans le soupçon où j'étais que l'ouvrage est d'un jeune abbé de *Lamare*, qui doit entrer auprès de M. de *Charost*. C'est un jeune poëte fort vif et peu sage. Je lui ai fait tous les plaisirs qui ont dépendu de moi. Je l'ai reçu de mon mieux, et j'avais même chargé *Demoulin* de lui donner des secours essentiels. Si c'est lui qui m'a déchiré, il doit être au rang des gens de lettres ingrats. On n'en trouve que trop de cette espèce qui déshonorent la littérature et l'esprit; mais je suspends mon jugement, parce qu'il ne faut accuser personne sans être sûr de son fait: et d'ailleurs, dans la félicité dont je jouis, mon premier plaisir est d'oublier les injures.

Mandez-moi des nouvelles, mon cher ami, s'il y en a qui valent la peine d'être sues. Le ballet de *Rameau* se joue-t-il? la *Sallé* y danse-t-elle? y a-t-il à Paris de nouveaux plaisirs? mais surtout, comment va votre santé?

LETTRE CXLIX.

A M. BERGER.

A Cirey, le 4 auguste.

Vous me mandez, Monsieur, que je dois vous tenir compte de votre silence; c'est pourtant le plus grand dépit que vous puissiez me faire. Vous savez combien vos lettres me font de plaisir, et à quel point votre commerce m'est précieux. N'attendez donc pas, pour me donner de vos nouvelles, que vous receviez

des vers de Marseille. J'ai lu ceux de M. *Sinetti*. Je savais bien qu'il était tout aimable ; mais je ne savais pas qu'il fût poëte. Il y a, en vérité, de très-belles choses dans ce petit poëme. J'y ai trouvé ce que j'aime, beaucoup d'images, *ut pictura poësis*. Il ne m'appartient pas de donner des coups de pinceau à son tableau. Il y a peut-être plusieurs endroits qui mériteraient d'être retouchés ; mais c'est toujours à la main du maître à corriger son ouvrage. Je pourrais prendre des libertés qu'il n'approuverait pas. Il faut parler à un auteur, et examiner avec lui les fautes dont on veut le faire convenir ; il faut connaître sa docilité et ses ressources. Je vois, par la facilité qui règne dans ses vers, qu'il les corrigerait sans peine ; mais pour cela il faut se voir et se parler. Je lui soumettrais mes critiques, comme il a bien voulu me confier son poëme ; mais quelque chose que je lui proposasse sur son ouvrage, il verrait en moi plus d'estime que de critique. Dans l'impossibilité où nous sommes de nous rencontrer, je ne peux à présent que l'assurer du cas que je fais de son génie. 1735.

J'ai vu le portrait qu'on a fait de moi. Il n'est pas, je crois, ressemblant. J'ai beaucoup plus de défauts qu'on ne m'en reproche dans cet ouvrage, et je n'ai pas les talens qu'on m'y attribue ; mais je suis bien certain que je ne mérite point les reproches d'insensibilité et d'avarice que l'on me fait. Mon amitié pour vous me justifie de l'un, et mon bien prodigué à mes amis me met à couvert de l'autre. Quiconque est tant soit peu homme public, est sûr d'être calomnié. c'est un privilége dont je jouis depuis long-temps. On m'a dit que quelque bonne ame avait fait un

1735. portrait un peu moins méchant, mais qu'on s'eſt bien donné de garde de le laiſſer imprimer. On a raiſon : les critiques empêchent les gens de broncher, et on ſe gâte par les louanges. Aimez-moi toujours, écrivez-moi ſouvent, et ſoyez sûr que votre amitié me conſole bien de ces misères. Si jamais je vous ſuis bon à quelque choſe, vous pouvez compter ſur moi.

LETTRE CL.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 1 ſeptembre.

Mon cher ami, il faut toujours que de près ou de loin je reçoive quelque taloche de la fortune. J'avais eu la condeſcendance de donner ma petite tragédie de Jules-Céſar à l'abbé *Aſſelin*, pour la faire jouer à ſon collége, avec promeſſe de ſa part que copie n'en ſerait point tirée; c'était une fidélité qu'on m'avait religieuſement gardée à l'hôtel Saſſenage. Je n'ai pas été auſſi heureux au collége d'Harcourt. J'apprends que non-ſeulement on vient d'imprimer cet ouvrage, mais qu'on l'a honoré de pluſieurs additions et corrections qu'un régent de collége y a faites. Je ſuis perſuadé qu'on ne manquera pas encore de dire que c'eſt moi qui l'ai fait imprimer; ainſi, me voilà calomnié et ridicule. Ne pourriez-vous point me ſauver une partie de l'opprobre, en publiant et en feſant mettre dans les journaux que je ne ſuis en aucune

aucune manière reſponſable, mais bien très-affligé de cette miſérable édition ? 1735.

Autre misère ; on m'envoie une Ramſaïde, maudite rapſodie, infame calotte ; et mon nom eſt à la tête. Dites-moi franchement, le monde eſt-il aſſez ſot pour m'attribuer cet ouvrage ? Conſolez-moi en m'écrivant. Je croyais, en ayant renoncé au monde, avoir renoncé à ſes tracaſſeries comme à ſes pompes ; mais il eſt dur de ſe voir d'un côté père putatif d'enfans ſuppoſés, et de l'autre, père malheureux d'enfans barbouillés.

Si je ne ſuis pas heureux en famille, au moins le ſuis-je en amis. Savez-vous bien, à propos d'amis, que notre *Fakener* eſt ambaſſadeur en Turquie ? Un marchand, homme d'eſprit, eſt quelque choſe, comme vous voyez, chez les Anglais ; mais parmi nous, il vend ſon drap et paye la capitation. *Vale, ſcribe, ama.*

1735.

LETTRE CLI.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 11 septembre.

Vos lettres me font un plaisir extrême. Je vois que l'amitié vous donne des forces. Vous écrivez des dix pages à votre ami, d'une main tremblante. Vous me traitez comme le vin de Champagne, dont vous buvez beaucoup avec un estomac faible.

Puisses-tu, lorsque le destin,
Le soir, pour t'éprouver, t'engage
Chez ta maîtresse où ta catin,
Trouver en toi même courage !

Je vous envoie ma réponse au cardinal *Alberoni*. Elle m'avait échappé dernièrement dans mes paquets; je lui ai écrit, comme je fais à tout le monde, tout naturellement ce que je pense. Si celui qui demanda, *quid est veritas*, s'était adressé à moi, je lui aurais répondu : *veritas* est ce que j'aime. Ce style contraint et fardé, qui règne dans presque tous les livres qu'on fait depuis cinquante ans, est la marque des esprits faux, et porte un caractère de servitude que je déteste. Il y a long-temps que j'ai parcouru ces Mémoires du jeune d'*Argens*. Ce petit drôle-là est libre. C'est déjà quelque chose, mais malheureusement cette bonne qualité, quand elle est seule, devient un

furieux vice. Il me vient inceſſamment un ballot de Pour et Contre, d'obſervations, de petits libelles nouveaux; Vert-vert y ſera; mais j'attends cette cargaiſon ſans impatience entre *Emilie* et le Siècle de *Louis XIV*, dont j'ai déjà fait trente années. Il n'y a rien dans tout ce ſiècle de ſi admirable qu'elle. Elle lit *Virgile*, *Pope* et l'algèbre comme on lit un roman. Je ne reviens point de la facilité avec laquelle elle lit les eſſais de *Pope on man*. C'eſt un ouvrage qui donne quelquefois de la peine aux lecteurs anglais. Si je n'étais pas auprès d'elle, je ſerais auprès de vous, mon cher ami. Il eſt ridicule que nous ſoyons heureux ſi loin l'un de l'autre. Vraiment je ſuis charmé que *Pollion de la Poplinière* penſe un peu favorablement de moi. 1735.

C'eſt à de tels lecteurs que j'offre mes écrits.

Je ſuis toujours très-indigné de l'édition de Jules-Céſar; je ne l'ai point encore vue.

On dit que dans les Indes l'opéra de *Rameau* (*) pourrait réuſſir. Je crois que la profuſion de ſes doubles croches peut révolter les *lulliſtes*; mais à la longue, il faudra bien que le goût de *Rameau* devienne le goût dominant de la nation, à meſure qu'elle ſera plus ſavante. Les oreilles ſe forment petit à petit. Trois ou quatre générations changent les organes d'une nation. *Lulli* nous a donné le ſens de l'ouïe que nous n'avions point; mais les *Rameau* le perfectionneront. Vous m'en direz des nouvelles dans cent cinquante ans d'ici. Adieu; j'ai cent lettres à écrire.

(*) Les Indes galantes.

1735.

LETTRE CLII.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 24 septembre.

Depuis que je vous ai écrit, mon cher ami, j'ai lu force fadaises nouvelles ; une cargaison de petites pièces comiques, d'opéra, de feuilles volantes, m'est venue. Ah, mon ami, quelle barbarie, et quelle misère ! la nature est épuisée. Le siècle de *Louis XIV* a tout pris pour lui. *Vergimus ad feces.* Je suis si ennuyé que je n'ai pas la force de m'indigner contre l'abbé *Desfontaines*. Mais vous, qui avez de l'amitié pour moi, et qui savez ce que j'ai fait pour lui, pouvez-vous souffrir la manière pleine d'ingratitude et d'injustice dont il parle de moi dans ses feuilles ? Je n'avais pas lu ses impertinences hebdomadaires quand je le priai, il y a quelques jours, de vouloir bien me rendre un petit service : c'était au sujet de cette misérable édition de la Mort de César. Je le priais d'avertir le public que non-seulement je n'ai aucune part à cette impression, mais que mon ouvrage est tout-à-fait différent. Je ne sais s'il aura eu assez de probité pour s'acquitter auprès du public de cette petite commission, sans mêler dans son avertissement quelque trait de satire et de calomnie. Cependant il m'est important qu'on sache la vérité, et je vous prie d'engager soit l'abbé *Desfontaines*, soit le Mercure, soit le Pour et Contre, à me rendre en deux mots cette justice.

J'ai lu la nouvelle critique des Lettres philoſophiques ; c'eſt l'ouvrage d'un ignorant, incapable d'écrire, de penſer et de m'entendre. Je ne crois pas qu'il y ait un honnête homme qui ait pu achever cette lecture. Vous croyez bien que je ne tire pas même vanité des injures que me dit ce miſérable ; mais j'avoue que je ſuis bleſſé des calomnies perſonnelles que ces gredins répètent ſans ceſſe. Les cris de la canaille ne peuvent rien contre la réputation d'un écrivain qui a les ſuffrages du public ; mais les accuſations infamantes déſolent toujours un honnête homme. De quel front ces lâches calomniateurs oſent-ils dire que j'ai trompé mon libraire dans l'édition des Lettres philoſophiques à Londres ? N'êtes-vous pas intéreſſé à réfuter cette accuſation ? Qu'on me diſe un peu par quelle rage les gens de lettres s'acharnent à me reprocher ma fortune et l'uſage que j'en fais, à moi qui ai prêté et donné tout mon bien, à moi qui ai nourri, logé et entretenu comme mes enfans deux gens de lettres, pendant tout le temps que j'ai demeuré à Paris, après la mort de madame de *Fontaine-Martel*. Qu'on me diſe quel eſt le libraire qui peut ſe plaindre de moi. Il n'y en a aucun de tous ceux que j'ai employés, à qui je n'aye fait gagner de l'argent, et à qui je n'aye remis partie de ce qu'ils me devaient. Je ſuis honteux d'entrer dans ces détails ; mais la lâcheté avec laquelle on cherche à me diffamer, doit exciter le courage de mes amis, et c'eſt à eux à parler pour moi. En voilà trop ſur un chapitre auſſi déſagréable. 1735.

Si vous connaiſſez quelque livre où l'on puiſſe trouver de bons mémoires ſur le commerce, je vous

1735. prie de me l'indiquer, afin que je le faſſe venir de Paris. Faites-moi connaître auſſi tous les livres où l'on peut trouver quelques inſtructions touchant l'hiſtoire du dernier ſiècle et le progrès des beaux arts: je vous répéterai toujours cette antienne. Adieu, mon ami. Entonnez-vous toujours beaucoup de vin de Champagne? Avez-vous revu la cruelle bégueule, jadis et peut-être encore reine de votre cœur? Je comptais que mon ami *Fakener* viendrait me voir en paſſant par Calais; mais il s'en va par l'Allemagne et par la Hongrie.

Si je n'étais pas à Cirey, je vous avoue que dans deux mois je ſerais ſur la Propontide avec mon ami, plutôt que de revoir une ville où je ſuis ſi indignement traité; mais quand on eſt à Cirey, on ne le quitte point pour Conſtantinople; et puis, que ferais-je ſans vous? *Vale et me ama, ſcribe ſæpe, ſcribe multùm.*

LETTRE CLIII.

A M. BERGER.

Septembre.

Vous ſavez le plaiſir que me font vos lettres, mon cher Monſieur; elles me ſervent d'antidote contre toutes ces miſérables brochures qui m'inondent. Tous ces petits inſectes d'un jour piquent un moment et diſparaiſſent pour jamais. Parmi les ſottiſes qu'on imprime, j'ai vu avec douleur une certaine tragédie

de moi, nommée la Mort de Céſar. Les éditeurs ont maſſacré ce *Céſar* plus que n'ont jamais fait *Brutus* et *Caſſius*. J'admire l'abbé *Desfontaines* de m'imputer toutes les pauvretés, les mauvais vers, les phraſes inintelligibles, les ſcènes tronquées et tranſpoſées qui ſont dans cette miſérable édition! Un homme de goût diſtingue aiſément la main de l'ouvrier; il ſait qu'il y a certains défauts dont un auteur qui connaît les premières règles de ſon art eſt incapable; mais il paraît que l'abbé *Desfontaines* ſait bien mal les règles du goût, de l'équité, de la raiſon, de la ſociété, et ſurtout de la reconnaiſſance. Il n'y a point de lecteur qui ne doive être indigné quand cet abbé compare les ſtoïciens aux quakers. Il ne ſait pas que les quakers ſont des gens pacifiques, les agneaux de ce monde; que c'eſt un point de la religion chez eux de ne jamais aller à la guerre, de ne porter pas même d'épée. C'eſt avec autant d'erreur qu'il prononce que *Brutus* était un particulier; tout le monde ſait aſſez qu'il était ſénateur et préteur; que tous les conjurés étaient ſénateurs, &c. Je ne relèverai point toutes les mépriſes dans leſquelles il tombe; mais je vous avoue que toute ma patience m'abandonne, quand il oſe dire que la Mort de Céſar eſt une pièce contre les mœurs. Eſt-ce donc à lui à parler de mœurs? Pourquoi ſait-il imprimer une lettre que je lui ai écrite avec confiance? Il trahit le premier devoir de la ſociété. Je le priais de garder le ſecret ſur ma lettre et ſur le lieu où je ſuis, et de dire ſeulement en deux mots que cette impertinente édition de la Mort de Céſar n'a preſque rien de commun avec mon ouvrage. Au lieu de faire ce que je lui demande, il imprime 1735.

1735. une satire où il n'y a ni raison ni équité, et au bout de cette satire il donne ma lettre au public. On croirait peut-être, à ce procédé, que c'est un homme qui a beaucoup à se plaindre de moi, et qui cherche à se venger à tort et à travers ; c'est cependant ce même homme pour qui je me traînai à Versailles, étant presque à l'agonie, pour qui je sollicitai toute la cour, et qu'enfin je tirai de bicêtre. C'est ce même homme que le ministère voulait faire brûler, contre qui les procédures étaient commencées ; c'est lui à qui j'ai sauvé l'honneur et la vie ; c'est lui que j'ai loué comme un assez bon écrivain, quoiqu'il m'eût fort faiblement traduit ; c'est lui enfin qui, depuis ces services essentiels, n'a jamais reçu de moi que des politesses, et qui, pour toute reconnaissance, ne cesse de me déchirer. Il veut, dans les feuilles qu'il donne toutes les semaines, tourner la Henriade en ridicule. Savez-vous bien qu'il en a fait une édition clandestine à Evreux, et qu'il y a mis des vers de sa façon ? C'était bien la meilleure manière de rendre l'ouvrage ridicule. Je vous avoue que ce continuel excès d'ingratitude est bien sensible. J'avais cru ne trouver dans les belles-lettres que de la douceur et de la tranquillité, et certainement ce devrait être leur partage ; mais je n'y ai rencontré que trouble et qu'amertume. Que dites-vous de l'auteur d'une brochure contre les Lettres philosophiques, qui commence par assurer que non-seulement j'ai fait imprimer cet ouvrage en Angleterre, mais que j'ai trompé le libraire avec qui j'ai contracté, moi qui ai donné publiquement cet ouvrage à M. *Thiriot* pour qu'il en eût seul tout le profit. Peut-on m'accuser d'une bassesse si directement

opposée à mes sentimens et à ma conduite ? Qu'on m'attaque comme auteur, je me tais ; mais qu'on veuille me faire passer pour un mal-honnête homme, cette horreur m'arrache des larmes. Vous voyez avec quelle confiance je répands ma douleur dans votre sein. Je compte sur votre amitié autant que j'ambitionne votre estime. 1735.

LETTRE CLIV.

A M. THIRIOT.

Cirey, le 4 octobre.

Je vous avoue, mon cher ami, que je suis indigné des brochures de l'abbé *Desfontaines*. C'est déjà le comble de l'ingratitude dans lui de prononcer mon nom, malgré moi, après les obligations qu'il m'a ; mais son acharnement à payer, par des satires continuelles, la vie et la liberté qu'il me doit, est quelque chose d'incompréhensible. Je lui avais écrit pour le prier d'avertir le public, comme il est vrai, que la pièce de Jules-César, telle qu'elle est imprimée, n'est point mon ouvrage. Au lieu de me répondre, que fait-il ? une critique, une satire infame de ma pièce, et au bout de sa satire il fait imprimer ma lettre sans m'en avoir averti ; il joint à cet indigne procédé, celui de mettre la date du lieu où je suis, et que je voulais qui fût ignoré du public. Quelle fureur possède cet homme, qui n'a d'idées dans l'esprit que celles de la satire, et de sentimens dans le cœur que

1735. ceux de la plus lâche ingratitude ? Je ne lui ai jamais fait que du bien, et il ne perd aucune occasion de m'outrager. Il joint les imputations les plus odieuses aux critiques d'un ignorant et d'un homme sans goût. Il dit que César est une pièce contre les bonnes mœurs, et il ajoute que *Brutus* a les sentimens d'un quaker plutôt que d'un stoïcien. Il ne sait pas qu'un quaker est un religieux au milieu du monde, qui fait vœu de patience et d'humilité, et qui, loin de venger les injures publiques, ne venge jamais les siennes, et ne porte pas même d'épée. Il avance avec la même ignorance que *Brutus* était un particulier sans caractère, oubliant qu'il était préteur. C'est avec le même esprit que ce prétendu critique, en condamnant le Temple du Goût, veut justifier la ressemblance de la plupart des caractères des héros de *Racine*, tels que *Bajazet*, *Xipharès*, *Hippolyte*, que je nomme expressément. Je dis qu'ils paraissent un peu courtisans français, et il parle du caractère de *Pyrrhus* dont je n'ai pas dit un mot. Il met ensuite la Henriade à côté des ouvrages de mademoiselle *Malcrais*. Il veut faire l'extrait d'un ouvrage anglais, intitulé Alciphron, du docteur *Barclai*, qui passe pour un saint dans sa communion. Ce livre est un dialogue en faveur de la religion chrétienne. Il y a un interlocuteur qui est un incrédule. L'abbé *Desfontaines* prend les sentimens de cet interlocuteur pour les sentimens de l'auteur, et traite hardiment *Barclai* d'athée. Il loue les plus mauvais ouvrages du même fonds d'iniquité et de mauvais goût dont il condamne les bons. Je crois bien que le public éclairé me vengera de ses impertinentes critiques; mais je voudrais bien que l'on sût

qu'au moins la tragédie de Jules-César n'eſt point de moi telle qu'elle eſt imprimée. Peut-on m'imputer des vers ſans rime, ſans meſure et ſans raiſon, dont cette miſérable édition eſt parſemée? Vous êtes des amis de l'auteur du Pour et Contre; engagez-le, je vous en prie, à me rendre juſtice dans cette occaſion. A l'égard de l'abbé *Desfontaines*, ne pourriez-vous pas lui faire ſentir l'infamie de ſon procédé, et à quoi il s'expoſe? Que dira-t-il quand il verra à la tête de la Henriade, ou de mes autres ouvrages, l'hiſtoire de ſon ingratitude? 1735.

J'ai lu auſſi cette indigne critique des Lettres philoſophiques. Vous croyez bien que je la regarde avec le profond mépris qu'elle mérite; mais je vois que les calomnies s'accréditent toujours. Ce méchant livre n'eſt que l'écho des cris des miſérables auteurs qui ne ceſſent d'aboyer contre moi. Que de baſſeſſe et que d'horreurs chez les gens de lettres! Eux qui devraient apprendre à penſer aux autres hommes, et enſeigner la raiſon et la vertu, ne ſervent qu'à déshonorer l'eſpèce humaine. Un miſérable auteur famélique, qui imprime ſes ſottiſes ou celles des autres pour vivre, s'imagine que c'eſt dans ce deſſein que j'ai donné des ouvrages au public. Il oſe dire que j'ai trompé mon libraire au ſujet de ces Lettres que vous connaiſſez. Quelle indignité et quelle misère! Devez-vous ſouffrir, mon cher *Thiriot*, une accuſation pareille? Vous pour qui ſeul ces Lettres ont été imprimées en Angleterre, ſupportez-vous qu'on m'accuſe d'avoir travaillé pour moi? La probité ne vous engage-t-elle pas à réfuter, une bonne fois pour toutes, ces odieuſes imputations? Engagez un peu l'abbé *Prévoſt* à entrer

1735. sagement dans ce détail, en parlant de la critique des Lettres philosophiques. J'ai extrêmement à cœur que le public soit désabusé des bruits injurieux qui ont couru sur mon caractère. Un homme qui néglige sa réputation est indigne d'en avoir ; j'en suis jaloux, et vous devez l'être, vous qui êtes mon ami. Il vous sera très-aisé de faire insérer dans le Pour et Contre quelques réflexions générales sur les calomnies dont les gens de lettres sont souvent accablés. L'auteur pourrait, après avoir cité quelques exemples, parler de l'accusation générale que j'ai essuyée au sujet des souscriptions de la Henriade, que j'ai toutes rembourſées de mon argent aux souscripteurs français qui ont négligé d'envoyer à Londres ; de sorte que la Henriade, qui m'a valu quelque avantage en Angleterre, m'a coûté beaucoup en France, et je suis assurément le seul homme à qui cela soit arrivé. Il pourrait ensuite réfuter les autres calomnies qu'on a entassées dans mon prétendu portrait, en disant ce que j'ai fait en faveur de plusieurs gens de lettres, lorsque j'étais à Paris. Ces faits avérés sont une réponse définitive à toutes les calomnies. On y pourrait ajouter que l'abbé *Desfontaines*, qui m'outrage tous les huit jours, est l'homme du monde qui m'a le plus d'obligations. Tout cela dicté par la bonté de votre cœur et par la sagesse de votre esprit, arrangé par la plume de l'auteur du Pour et Contre, ne pourrait faire qu'un très-bon effet ; après quoi, tout ce que je souhaiterais, ce serait d'être oublié de tout le monde, hors des personnes avec qui je vis, et de vous que j'aimerai toute ma vie.

LETTRE CLV. 1735.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Octobre.

JE vous envoie, mon charmant ami, une tragédie (*) au lieu de moi. Si elle n'a pas l'air d'être l'ouvrage d'un bon poëte, elle aura celui d'être au moins d'un bon chrétien ; et par le temps qui court, il vaut mieux faire sa cour à la religion qu'à la poësie. Si elle n'est bonne qu'à vous amuser quelques momens, je ne croirai pas avoir perdu ceux que j'ai passés à la composer : elle a servi à faire passer quelques heures à madame *du Châtelet*. Elle et vous me tenez lieu du public; vous êtes seulement l'un et l'autre plus éclairés et plus indulgens que le parterre. Si, après l'avoir lue, vous la jugez capable de paraître devant ce tribunal dangereux, c'est une aventure périlleuse que j'abandonne à votre discrétion, et que j'ose recommander à votre amitié : surtout laissez-moi goûter le plaisir de penser que vous avez seul, avec madame *du Châtelet*, les prémices de cet ouvrage. Je ne peux pas assurément exclure monsieur votre frère de la confidence; mais hors lui, je vous demande en grâce que personne n'y soit admis. Vous pourriez faire présenter l'ouvrage à l'examen, secrétement et sans qu'on me soupçonnât. Je consens qu'on me devine à la première représentation ; je serais même fâché que les connaisseurs s'y pussent méprendre; mais je ne veux pas

(*) Alzire.

1735. que les curieux sachent le secret avant le temps, et que les cabales, toujours prêtes à accabler un pauvre homme, aient le temps de se former. De plus, il y a bien des choses dans la pièce qui passeraient pour des sentimens très-religieux dans un autre, mais qui chez moi seraient impies, grâce à la justice qu'on a coutume de me rendre.

Enfin, le grand point est que vous soyez content; et si la pièce vous plaît, le reste ira tout seul: trouvez seulement mon enfant joli, adoptez-le, et je réponds de sa fortune. Je n'ai point lu le conte du jeune *Crébillon*. On dit que si je l'avais fait, je serais brûlé: c'est tout ce que j'en sais. Je n'ai point lu les Mécontens, et ne sais même s'ils sont imprimés. J'ai vécu, depuis deux mois, dans une ignorance totale des plaisirs et des sottises de votre grande ville. Je ne sais autre chose sinon que je regrette votre commerce charmant, et que j'ai bien peur de le regretter encore long-temps. Voilà ce qui m'intéresse; car je vous serai attaché toute ma vie, et j'en mettrai le principal agrément à en passer quelques années avec vous. Parlez de moi, je vous en prie, à la philosophe qui vous rendra cette lettre; elle est comme vous, l'amitié est au rang de ses vertus; elle a de l'esprit sans jamais le vouloir; elle est vraie en tout. Je ne connais personne au monde qui mérite mieux votre amitié. Que ne suis-je entre vous deux, mon cher ami? et pourquoi suis-je réduit à écrire à l'un et à l'autre?

Adieu; je vous embrasse; adieu, aimable et solide ami.

LETTRE CLVI. 1735.

A M. L'ABBÉ ASSELIN.

A Cirey, 24 octobre.

M. *Demoulin*, Monsieur, a dû vous remettre un papier qui contient la dernière scène de Jules-César, telle que je l'ai traduite de *Shakespeare*, ancien auteur anglais. Je ne vous en donnai qu'une partie, parce que j'avais supprimé pour votre théâtre l'assassinat de *Brutus*. Je n'avais osé être ni romain ni anglais à Paris. Cette pièce n'a d'autre mérite que celui de faire voir le génie des Romains, et celui du théâtre d'Angleterre; d'ailleurs, elle n'est ni dans nos mœurs, ni dans nos règles; mais l'abbé *Desfontaines* aurait dû faire à cette étrangère, les honneurs du pays un peu mieux. Il me semble que c'est enrichir la république des lettres, que de faire connaître le goût de ses voisins; et peut-on faire connaître les poëtes autrement qu'en vers? C'était-là un beau champ pour l'abbé *Desfontaines*. Il est bien étonnant qu'il ait parlé de cet ouvrage comme s'il eût critiqué une pièce de notre théâtre. Vous lui ferez, sans doute, faire cette réflexion, si vous le voyez. J'ai beaucoup de sujets de me plaindre de lui, et j'en suis très-fâché, parce qu'il a du mérite. Je ne veux avoir de guerre littéraire avec personne. Ces petits débats rendent les lettres trop mépriſables. L'abbé *Desfontaines* m'avertit que j'en vais soutenir une sur son théâtre, au sujet des ouvrages de *Campistron*. Il

1735. y a du temps qu'il l'a commencée, et bien injuſtement. Je proteſte en homme d'honneur, que je n'ai jamais rien écrit contre cet auteur, et que je n'ai jamais vu l'écrit dont l'abbé *Desfontaines* parle. Faites-lui ſentir, Monſieur, combien il eſt odieux de me faire jouer, malgré moi, un perſonnage qui me déplaît, et de me mêler dans une querelle où je ne ſuis jamais entré. Il me menace d'inférer dans ſon Journal des pièces déſagréables contre moi. Sur cette matière, tout ce que je répondrai ſera une proteſtation ſolennelle que je ne ſais ce dont il s'agit. Pourquoi veut-il toujours s'acharner à me piquer et à me nuire? Eſt-ce-là ce que je devais attendre de lui? Je vous prie, Monſieur, de joindre à vos bontés, celle de lui parler. Il a trop de mérite, et j'oſe dire qu'il m'a trop d'obligations pour que je veuille être ſon ennemi. Pour vous, Monſieur, je n'ai que des grâces à vous rendre, et je vous ſerai attaché toute ma vie, avec toute l'eſtime et toute la reconnaiſſance que je vous dois.

LETTRE

LETTRE CLVII. 1735.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, ce 3 novembre.

La divine *Emilie*, mon cher ami, n'eſt pas trop pour *Anacréon*. C'eſt la première fois que je n'ai pas été de ſon avis ; je tiens que c'eſt à vous à le faire parler. Je ſuis perſuadé que dans quarante ans vous aimerez comme lui; vous l'imitez déjà dans ſa vie et dans ſes vers aimables: mais *Anacréon* n'était pas conſeiller au parlement, et n'aurait jamais quitté un opéra pour aller juger.

Il y a peu de choſes à corriger aux Songes et à Daphnis et Chloé pour les rendre propres au théâtre. L'acte d'Anacréon vous coûtera encore moins ; la conformité du ſtyle et des mœurs vous ſoutiendra. Vous n'avez rien de l'ignorance de *Daphnis*, vos plaiſirs ne ſont point des ſonges; mais quand il s'agit d'*Anacréon*, vous ſerez un dévot qui fêterez votre patron. Trouveriez-vous mauvais qu'*Anacréon* aimât la même perſonne que le roi, et qu'il fût préféré? Je ne haïrais pas de voir le chanſonnier des Grecs l'emporter ſur un monarque.

Je vous envoie, mon cher ami, la dernière ſcène de Jules-Céſar; c'eſt de toutes les ſcènes de cette pièce, celle qui a été imprimée avec le plus de fautes. Elle a, ce me ſemble, une très-grande ſingularité, c'eſt qu'elle eſt une traduction aſſez fidelle d'un auteur anglais qui vivait il y a cent cinquante ans; c'eſt *Shakeſpeare*,

1735. le *Corneille* de Londres, grand fou d'ailleurs, et reſſemblant plus ſouvent à *Gilles* qu'à *Corneille;* mais il a des morceaux admirables. Mandez-moi ce que vous penſez de celui-ci.

Je vous ai déjà mandé les impertinences de l'abbé *Desfontaines* au ſujet de ce Jules-Céſar. Il appelle la ſcène que je vous envoie, une controverſe; c'eſt la moindre de ſes critiques. Il ne faut pas exiger de goût de lui; mais je devais en attendre au moins plus de reconnaiſſance. Les auteurs faméliques ſont pardonnables; s'ils déchirent leurs amis, ce n'eſt que par néceſſité. Ce ſont des anthropophages qui réſervent pour le dernier celui à qui ils ont le plus d'obligations. Envoyez la ſcène de *Shakeſpeare* à notre ami *Formont*, et qu'il m'en diſe un peu ſon avis.

Adieu, mon aimable ami; il faudrait, pour que je fuſſe entièrement heureux, que vous vinſſiez quelque jour à Cirey. *Emilie* vous fait mille complimens. *Linant* commence une tragi-comédie; puiſſe-t-il l'achever.

P. S. Que dites-vous des ſcélérats de commis de la poſte? Nous avions, *Linant* et moi, mis bien proprement deux louis d'or, bien entourés de cire, dans un gros paquet adreſſé à ſa pauvre ſœur; et nous avions pris ce parti parce que le beſoin était preſſant. La malheureuſe a bien reçu la lettre d'avis, mais point la lettre à argent. Pour remédier à cette violation cruelle du droit des gens, je m'adreſſe à monſieur le marquis. Ce monſieur le marquis me doit des monts d'or; il vous remettra les deux louis. Je m'adreſſe à vous pour cette petite commiſſion, ne ſachant en quel endroit du monde il ſe carre pour le préſent.

LETTRE CLVIII. 1735.

A M. L'ABBÉ ASSELIN.

A Cirey, 4 novembre.

DEMOULIN a bien mal fait, Monsieur, de ne vous avoir pas envoyé cette dernière scène complète. Je viens de lui écrire et de lui recommander de vous la porter sur le champ. C'est, comme je vous l'ai dit, une traduction assez fidelle de la dernière scène du Jules-César de *Shakespeare*. Ce morceau devient par là un morceau singulier et assez intéressant dans la république des lettres. Voilà le point de vue dans lequel un journaliste devait examiner ma tragédie. Elle donne une véritable idée du goût des Anglais. Ce n'est pas en traduisant des poëtes en prose qu'on fait connaître le génie poëtique d'une nation, mais en imitant en vers leur goût et leur manière. Une dissertation sur ce goût, si différent du nôtre, était ce qu'on devait attendre de l'abbé *Desfontaines*. Il sait l'anglais; il doit avoir lu *Shakespeare*; il était à portée de donner sur cela des lumières au public. Si, au lieu de s'écrier, en parlant de ma pièce, *que de mauvais vers! que de vers durs!* il avait voulu distinguer entre l'éditeur et moi, et s'attacher à faire voir en critique sage les différences qui se trouvent entre le goût des nations, il aurait rendu un service aux lettres, et ne m'aurait point offensé. Je me connais assez en vers, quoique je n'en fasse plus, pour assurer que cette tragédie, telle qu'on l'imprime à présent en Hollande, est l'ouvrage

1735. le plus fortement verſifié que j'aye fait. Tous les étrangers, qui retrouvent d'ailleurs dans cette pièce les hardieſſes qu'on prend en Italie et à Londres, et qu'on prenait autrefois à Athènes, me rendent un peu plus de juſtice que l'abbé *Desfontaines* et mes ennemis ne m'en ont rendu. Ils diſtinguent entre le goût des nations et celui des Français; ils ſavent par cœur une partie de ces vers que l'abbé *Desfontaines* trouve ſi durs et ſi faibles; ils diſent que *Brutus* doit parler en *Brutus;* ils ſavent que ce romain a écrit à *Cicéron* et à *Antoine*, qu'il aurait tué ſon père pour le ſalut de l'Etat; ils ne me reprochent point un tutoiement qui eſt ſi noble en poëſie, que c'eſt la ſeule manière dont on parle à DIEU; ils ne traitent point de controverſe l'admirable ſcène de *Shakeſpeare*, dont on n'a joué chez vous qu'une petite partie, et qu'on a imprimée ſi ridiculement. Quand ils voient des vers tels que celui-ci:

A vos tyrans Brutus ne parle qu'au ſénat.

ils ſavent bien, pour peu qu'ils aient de connaiſſance de la langue françaiſe, qu'un tel vers ne peut être de moi.

Je pardonne de tout mon cœur à l'abbé *Desfontaines* ſi, dans les choſes déſagréables qu'il a ſemées contre moi dans vingt de ſes feuilles, il n'a point eu l'intention de m'outrager. Cependant, Monſieur, je vous enverrai, ſi vous voulez, vingt lettres de mes amis qui me parlent de ſon procédé avec beaucoup plus de chaleur que je n'en ai parlé moi-même. Enfin, Monſieur, quoi qu'il en ſoit, j'oublierai tout. Les

disputes des gens de lettres ne servent qu'à faire rire les sots aux dépens des gens d'esprit, et à déshonorer les talens qu'on devrait rendre respectables. Je puis vous assurer qu'il y a plus d'un ennemi de l'abbé *Desfontaines* qui m'a écrit pour me proposer des vengeances que j'ai rejetées. Je souhaite qu'il revienne à moi avec l'amitié que j'avais droit d'attendre de lui ; mon amitié ne sera pas altérée par la différence de nos opinions. Vous pouvez lui communiquer cette lettre. 1735.

Je vous suis attaché pour toute ma vie avec bien de la reconnaissance.

LETTRE CLIX.

A L'ABBÉ DESFONTAINES,

Sur une rétractation de ce journaliste.

A Cirey, le 14 novembre.

Si l'amitié vous a dicté, Monsieur, ce que j'ai lu dans la feuille trente-quatrième que vous m'avez envoyée, mon cœur en est bien plus touché que mon amour propre n'avait été blessé des feuilles précédentes. Je ne me plaignais pas de vous comme d'un critique, mais comme d'un ami, car mes ouvrages méritent beaucoup de censure ; mais moi je ne méritais pas la perte de votre amitié. Vous avez dû juger à l'amertume avec laquelle je m'étais plaint à vous-même, combien vos procédés m'avaient affligé ; et

1735. vous avez vu, par mon silence sur toutes les autres critiques, à quel point j'y suis insensible. J'avais envoyé à Paris à plusieurs personnes la dernière scène traduite de *Shakespeare*, dont j'avais retranché quelque chose pour la représentation d'Harcourt, et que l'on a encore beaucoup tronquée dans l'impression. Cette scène était accompagnée de quelques réflexions sur vos critiques. Je ne sais si mes amis les feront imprimer ou non; mais je sais que, quoique ces réflexions aient été faites dans la chaleur de mon ressentiment, elles n'en étaient pas moins modérées. Je crois que M. l'abbé *Asselin* les a; il peut vous les montrer, mais il faut regarder tout cela comme non avenu.

Il importe peu au public que la Mort de César soit une bonne ou une méchante pièce; mais il me semble que les amateurs des lettres auraient été bien aises de voir quelques dissertations instructives sur cette espèce de tragédie qui est si étrangère à notre théâtre : vous en avez parlé et jugé comme si elle avait été destinée aux comédiens français. Je ne crois pas que vous ayez voulu en cela flatter l'envie et la malignité de ceux qui travaillent dans ce genre; je crois plutôt que, rempli de l'idée de notre théâtre, vous m'avez jugé sur les modèles que vous connaissez. Je suis persuadé que vous auriez rendu un service aux belles-lettres si, au lieu de parler en peu de mots de cette tragédie comme d'une pièce ordinaire, vous aviez saisi l'occasion d'examiner le théâtre anglais et même le théâtre d'Italie, dont elle peut donner quelque idée. La dernière scène et quelques morceaux traduits mot pour mot de *Shakespeare*, ouvraient une assez

grande carrière à votre érudition et à votre goût. Le Giulio-Cesare de l'abbé *Conti*, noble vénitien, imprimé à Paris il y a quelques années, pouvait vous fournir beaucoup. La France n'est pas le seul pays où l'on fasse des tragédies ; et notre goût, ou plutôt notre habitude de ne mettre sur le théâtre, que de longues conversations d'amour, ne plaît pas chez les autres nations. Notre théâtre est vide d'action et de grands intérêts, pour l'ordinaire. Ce qui fait qu'il manque d'action, c'est que le théâtre est offusqué par nos petits-maîtres ; et ce qui fait que les grands intérêts en sont bannis, c'est que notre nation ne les connaît point. La politique plaisait du temps de *Corneille*, parce qu'on était tout rempli des guerres de la fronde ; mais aujourd'hui on ne va plus à ses pièces. Si vous aviez vu jouer la scène entière de *Shakespeare*, telle que je l'ai vue et telle que je l'ai à peu-près traduite, nos déclarations d'amour et nos confidentes vous paraîtraient de pauvres choses auprès. Vous devez connaître à la manière dont j'insiste sur cet article, que je suis revenu à vous de bonne foi, et que mon cœur, sans fiel et sans rancune, se livre au plaisir de vous servir autant qu'à l'amour de la vérité. Donnez-moi donc des preuves de votre sensibilité et de la bonté de votre caractère ; écrivez-moi ce que vous pensez et ce que l'on pense sur les choses dont vous m'avez dit un mot dans votre dernière lettre. La pénitence que je vous impose est de m'écrire au long ce que vous croyez qu'il y ait à corriger dans mes ouvrages dont on prépare en Hollande une très-belle édition. Je veux avoir votre sentiment et celui de vos amis. Faites votre pénitence avec le zèle d'un homme bien

1735.

1735. converti, et songez que je mérite par mes sentimens, par ma franchise, par la vérité et la tendresse, qui sont naturellement dans mon cœur, que vous vouliez goûter avec moi les douceurs de l'amitié et celles de la littérature.

LETTRE CLX.

A M. DE FORMONT.

A Cirey, 15 novembre.

POURQUOI vous rebuter d'un ouvrage si admirable, et auquel il manque si peu de chose pour être parfait? Nous n'avons dans notre langue que cette seule traduction du plus beau monument de l'antiquité; car je compte pour rien toutes les mauvaises qu'on a faites.

Virgile, du sein du tombeau,
Vous dit-il pas en son langage,
Il faut achever ton ouvrage
Quand je t'ai prêté mon pinceau?

Je viens d'apprendre que la Didon qui a fait tant de fracas sur notre théâtre, est une espèce de traduction d'un opéra italien de *Métastasio*, se disant poëte de l'empereur. Je tiens cette anecdote d'un jeune vénitien qui est ici. Personne ne sait cela en France, tant nous sommes bien instruits dans notre petit coin du Parnasse de ce qui se passe dans les autres coins.

Je n'ai point encore vu la traduction en prose de la première scène de la Cléopâtre de *Dryden*. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'une traduction en prose d'une scène en vers est une beauté qui me montrerait son cu au lieu de me montrer son visage; et puis je vous dirai qu'il s'en faut beaucoup que le visage de *Dryden* soit une beauté. Sa Cléopâtre est un monstre, comme la plupart des pièces anglaises, ou plutôt comme toutes les pièces de ce pays-là, j'entends les pièces tragiques; il y a seulement une scène de *Ventidius* et d'*Antoine* qui est digne de *Corneille*. C'est-là le sentiment de milord *Bolingbrocke* et de tous les bons auteurs; c'est ainsi que pensait *Addisson*. 1735.

Je n'ai point encore lu la traduction que l'abbé *du Resnel* a faite de l'Essai de *Pope;* mais comme cela n'est point intitulé Réponse à *Pascal*, il n'a rien à craindre.

Je vais tâcher d'avoir ce Journal où vous dites que je trouverai des absurdités métaphysiques à propos de mes sentimens. Je sais qu'il est de l'essence d'un jésuite d'être mauvais philosophe; ce sont gens à qui on dicte, à l'âge de quinze ou vingt ans, des mots qu'ils prennent ensuite pour des idées. Je ne sais pas si *Locke* a raison, mais il en a bien l'air. J'ai beau chercher, je ne vois pas qu'on puisse jamais prouver que la matière ne saurait penser; mais, après tout, qu'importe, pourvu que nous pensions bien, c'est-à-dire, que nous pensions de façon à nous rendre heureux? Je me trouve très-bien d'être matière, si j'ai des sensations et des idées agréables.

S'il vous vient quelque pensée sur cette chape à l'évêque dont les hommes se débattent, faites-m'en

1735. un peu part, s'il vous plaît, *candidus imperti*. Pour moi j'ai envoyé à notre ami *Cideville* la dernière scène de la Mort de César, qui est très-mal imprimée et toute tronquée dans la misérable édition qu'on en a faite ; je l'ai prié de vous en faire tenir une copie. Je vous envoie des bagatelles de ma façon, en attendant de vous des idées et des lumières. Chacun donne ce qu'il a. Je vais grand train dans le Siècle de *Louis XIV* ; je saute à pieds joints sur toutes les minuties que je trouve en mon chemin : c'est un taillis fourré où je me fais des grandes routes ; je voudrais bien m'y promener avec vous. La sublime, la légère, l'universelle *Emilie* vous fait mille complimens. *Linant* croit qu'il fera une pièce, et je n'en crois rien. *Vale.*

LETTRE CLXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 18 novembre.

Je ne crois pas que mes sauvages puissent jamais trouver un protecteur plus poli que vous, et que je puisse jamais avoir un ami plus aimable. Il ne faut plus songer à faire jouer cela cet hiver ; plus j'attendrai, plus la pièce y gagnera. Je ne serai pas fâché d'attendre un temps favorable où le public soit avide de nouveautés. Je suis charmé qu'on m'oublie ; le secret d'ailleurs en sera mieux gardé sur la pièce, et le peu de gens qui ont su que j'avais envie de traiter ce sujet seront déroutés.

Puiſque la converſion de *Guſman* vous plaît, il ira droit en paradis, et j'eſpère faire mon ſalut auprès du parterre. 1735.

La façon de tuer ce *Guſman* chez lui n'eſt pas ſi aiſée que d'opérer ſa converſion. *Zamore* avait pris déjà l'épée d'un eſpagnol pour ce beau chef-d'œuvre; ſi vous voulez, il prendra encore les habits de l'eſpagnol. J'avais fait endormir la garde peu nombreuſe et fatiguée; ſi vous voulez, je l'enivrerai pour la faire mieux ronfler.

Faire de *Montèze* un fripon, me paraît impoſſible: pour qu'un homme ſoit un coquin, il faut qu'il ſoit un grand perſonnage; il n'appartient pas à tout le monde d'être fripon.

Montèze, quoique père de la ſignora, n'eſt qu'un ſubalterne dans la pièce; il ne peut jamais faire un rôle principal; il n'eſt là que pour faire ſortir le caractère d'*Alzire*. Figurez-vous la mère de la *Gauſſin* avec ſa fille. J'en ſuis fâché pour *Montèze*, mais je n'ai jamais compté ſur lui.

Les autres ordres que vous me donnez ſont plus faciles à exécuter: *Patientiam habe in me, et ego omnia reddam tibi*. Je m'étais hâté d'envoyer à madame *du Châtelet* des changemens pour les derniers actes, mais il ne faut point ſe hâter quand on veut bien faire; l'imagination harcelée et gourmandée devient rétive; j'attendrai les momens de l'inſpiration.

J'accable de mes reſpects et de mon amitié madame votre mère et le lecteur de *Louis XV*. Je vous ſupplie de faire ma cour à madame de *Bolingbroke*. Vraiment je ſerai fort aiſe que ce M. de *Matignon* tire un peu la manche du garde des ſceaux en ma faveur. Il faut,

1735. au bout du compte, ou être effacé du livre de proscription, ou enfin s'en aller hors de France, il n'y a pas de milieu; et sérieusement l'état où je suis est très-cruel.

Je serais très-fâché d'être obligé de passer ma vie hors de France; mais je serais aussi très-fâché qu'on crût que j'y suis, et surtout qu'on sût où je suis. Je me recommande sur cela à votre tendre et sage amitié. Dites bien à tout le monde que je suis à présent en Lorraine.

J'ai envoyé un petit mémoire par *Demoulin* à M. *Hérault*; voudrez-vous bien lui en parler, et savoir de lui si ce mémoire peut produire quelque chose?

Adieu; les misérables sont gens bavards et importuns.

LETTRE CLXII.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 30 novembre.

Vos fenêtres donnent donc à présent sur le Palais royal; j'aimerais mieux qu'elles donnassent sur la prairie et sur la petite rivière que je vois de mon lit; mais on ne peut pas tout avoir à la fois, et il faut bien que M. de *la Poplinière* soit récompensé de son mérite, en ayant auprès de lui un homme aussi aimable que vous. Vous êtes le lien de la société; le nom de *compère* vous sied à merveille en ce sens-là, comme on appelait certain philosophe, *la sage-femme des pensées d'autrui*.

Je suis enchanté de la bonne fortune que vous avez depuis six mois avec *Locke*. Vous me charmez de lire ce grand homme qui est, dans la métaphysique, ce que *Newton* est dans la connaissance de la nature. Quel est donc ce curé de village dont vous me parlez ? Il faut le faire évêque du diocèse de Saint-Urain. Comment, un curé et un français aussi philosophe que *Locke* ? Ne pouvez-vous point m'envoyer le manuscrit ? il n'y aurait qu'à l'envoyer, avec les lettres de *Pope*, dans un petit paquet, à *Demoulin;* je vous le rendrais très-fidellement. 1735.

Si j'avais auprès de moi un domestique qui sût écrire, je ferais copier quelques chapitres d'une métaphysique que j'ai composée (*), pour me rendre compte de mes idées; cela vous divertirait peut-être de voir quelle espèce de philosophe c'est que l'auteur de la Henriade et de *Jeanne* la pucelle. Vous auriez bien aussi quelques chants de *Jeanne*, car je sais que vous êtes discret et fidelle.

Le corsaire *Desfontaines* a bien les vices que vous n'avez pas. Vous connaissez cette guenille que j'avais écrite au comte *Algarotti* (**) ; l'abbé *Desfontaines* me demande la permission de l'imprimer. Je lui fais réponse, au nom de monsieur et madame *du Châtelet*, qu'ils regarderont cette impression comme une offense personnelle ; je le prie et je lui recommande de se bien donner de garde de publier cette bagatelle ; je lui fais sentir que ce qui est bon entre amis, devient très-dangereux entre les mains du public. A peine a-t-il reçu ma lettre, qu'il imprime: ce qui m'étonne,

(*) Voyez Philosophie, tome 1.
(**) Vol. d'Epîtres ; Epître XXXIX.

1735. c'eſt que ſon examinateur ſache aſſez peu le monde pour ſouffrir que le nom de madame *du Châtelet* ſoit livré indignement à la malignité d'un pamphletier. Si monſieur et madame *du Châtelet* ſe plaignent à monſieur le garde des ſceaux, comme ils devraient faire, je ſuis perſuadé que l'abbé *Desfontaines* ſe repentirait de ſon imprudence.

On m'a envoyé une nouvelle édition de Jules-Céſar. J'ai reconnu qu'elle était nouvelle à des différences conſidérables qui s'y trouvent. Il eſt donc abſolument néceſſaire de donner ce petit ouvrage tel qu'il eſt, puiſqu'on l'a comme il n'eſt pas. L'abbé de *Lamare* ſe chargera de l'édition, et le peu de profit qu'on en pourra tirer ſera pour lui. C'eſt une libéralité que vous lui ferez volontiers, ſurtout à préſent que vous voilà grand ſeigneur.

Si vous connaiſſiez quelque domeſtique qui sût bien écrire, envoyez-le-moi au plus vîte; vous y gagnerez mille chiffons par an, vers, proſe; vous me tiendrez lieu du public. Adieu, mon ami.

P. S. Qu'eſt-ce qu'une eſtampe de moi qui ſe vend chez *Odieuvre*, près de la Samaritaine, cela veut dire, je crois, ſur le Pont neuf? Il eſt juſte que je ſois avec mon héros. Voyez ſi cette eſtampe reſſemble.

LETTRE CLXIII. 1735.

AUX COMÉDIENS FRANÇAIS,

Au sujet de la tragédie d'Alzire.

Novembre.

JE ne sais, Messieurs, si vous avez lu une tragédie que j'avais composée il y a deux ans, et dont je lus même chez moi les premières scènes à M. *Dufresne*. Je n'aurais jamais osé la présenter au théâtre. La singularité du sujet, la défiance où je dois toujours être sur mes faibles ouvrages, et le nombre de mes ennemis, m'avaient fait prendre le parti de ne la jamais exposer au public.

J'ai appris que M. *le Franc*, s'étant fait rendre compte, il y a un an, du sujet de ma pièce, en a depuis composé une à peu-près sur le même plan, et qu'il s'est hâté de vous la lire. Vous sentez bien, Messieurs, que tout le mérite de ce sujet consiste dans la peinture des mœurs américaines, opposée au portrait des mœurs européanes : du moins c'est-là mon seul avantage. Je ne doute pas que M. *le Franc*, qui a au-dessus de moi les talens de l'esprit et l'imagination que donne la jeunesse, n'ait embelli son ouvrage par des ressources qui m'ont manqué ; mais il arriverait que si sa pièce était jouée la première, la mienne ne paraîtrait plus qu'une copie de la sienne ; au lieu que si sa tragédie n'est jouée qu'après, elle se soutiendra toujours par

1735. ſes propres beautés. Je n'aurais jamais travaillé ſur un plan choiſi par M. *le Franc*. La conſidération et l'eſtime que j'ai pour lui m'en auraient empêché, autant que la crainte de me trouver ſon rival.

Il s'eſt diſpenſé d'un égard que j'aurais eu. Au reſte, Meſſieurs, ſoyez perſuadés que ſi je crains de paſſer après lui, c'eſt uniquement parce que ma pièce ne ſoutiendrait pas la comparaiſon avec la ſienne. Votre intérêt s'accorde en cela avec le plaiſir du public qui applaudira toujours à M. *le Franc*, en quelque temps que ſon ouvrage paraiſſe; et la juſtice exige que celui qui a inventé le ſujet paſſe avant celui qui l'a embelli. Je n'aurai que la préférence dangereuſe et paſſagère d'être expoſé le premier à la cenſure du public.

J'ai l'honneur d'être avec l'eſtime que j'ai pour ceux qui cultivent les beaux arts, et avec la reconnaiſſance que je dois à ceux qui ont ſi ſouvent orné mes faibles productions et fait pardonner mes fautes (26), votre, &c.

(26) M. de *Voltaire* obtint des comédiens ce qu'il leur demandait. M. *le Franc*, de ſon côté, leur écrivit auſſi pour le même ſujet; voici ſa lettre qui eſt d'un ſtyle bien différent de celui de M. de *Voltaire*.

Lettre de M. le Franc.

Je ſuis fort ſurpris, Meſſieurs, que vous exigiez une ſeconde lecture d'une tragédie telle que Zoraïde. Si vous ne vous connaiſſez pas en mérite, je me connais en procédés, et je me ſouviendrai aſſez long-temps des vôtres pour ne plus m'occuper d'un théâtre où l'on diſtingue ſi peu les perſonnes et les talens; je ſuis, Meſſieurs, autant que vous méritez que je le ſois, votre, &c.

LETTRE

LETTRE CLXIV. 1735.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 8 décembre, à quatre heures du matin.

LA date vous fera voir que je n'ai pas le temps de vous écrire une longue épître. On vient de m'avertir que plusieurs chants de la Pucelle courent dans Paris; ou c'est quelque poëme qu'on met sous mon nom, ou un copiste infidelle a transcrit quelques-uns de ces chants. Dans l'un ou dans l'autre cas, il faut que je sois instruit de bonne heure de la vérité. Je vous jure par cette même vérité que vous me connaissez, que je n'ai jamais prêté le manuscrit à personne, puisque je ne l'ai pas prêté à vous-même. Si quelqu'un m'a trahi, ce ne peut être qu'un nommé *Dubreuil*, beau-frère de *Demoulin*, qui a copié l'ouvrage, il y a six mois. M. *Rouillé* prétend qu'il en court des copies. Voyez, informez-vous; que votre amitié se trémousse un peu. Il est d'une conséquence extrême que je sois averti. Il faudra enfin que j'aille mourir dans les pays étrangers; mais, en récompense, les *Hardion*, les *Danchet*, &c. prospèrent en France.

J'avais commencé une tragédie où je peignais un tableau assez singulier du contraste de nos mœurs avec les mœurs du nouveau monde (*). On a dit, il y a quelques mois, mon sujet au sieur *le Franc*: qu'a-t-il fait? Il a versifié dessus, il a lu sa pièce à nosseigneurs les

(*) Alzire.

1735. comédiens qui l'ont envoyée à la révision. Le petit bonhomme est *un tantinetto* plagiaire ; il avait pillé sa pauvre Didon tout entière d'un opéra italien de *Metastasio*. Mais il prospérera avec les *Danchet* et les *la Serre*, et moi j'irai languir à la Haie ou à Londres. Adieu ; réponse, et prompte.

LETTRE CLXV.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 17 décembre.

Vous êtes le plus aimable ami, le plus exact et le plus tendre qu'il y ait au monde. Vous écrivez aussi régulièrement qu'un homme d'affaires, et vous avez les sentimens d'une maîtresse. Par quel remercîment commencerai-je ? J'accepte d'abord le valet de chambre écrivain, pourvu qu'il ne soit ni dévot ni ivrogne, deux qualités également abominables. Il copiera toutes mes guenilles que je corrige tous les jours et que je vous destine. J'ai envoyé à messieurs de *Pont-de-Veste* et d'*Argental* la tragédie en question, avec cette clause qu'elle serait communiquée à vous, mon cher ami, et à vous seul. Ainsi, lorsque vous voudrez, passez chez ce M. d'*Argental*, chez cette aimable et bienfesante créature, qui ne cesse de me combler de ses bons offices. A présent que cette pièce envoyée me donne un peu de loisir, revenons à *Orphée-Rameau*. Je lui avais craché de petits vers

pour un petit duo. On pourrait, en alongeant la litanie, faire de cela un morceau très-musical. C'est la louange de la musique : on y peut fourrer tous ses attributs, tous ses caractères. Le génie de notre *Orphée* se trouverait au large. (*) 1735.

Je ferai de Samson tout ce qu'on voudra; c'est pour lui (*Rameau*), c'est pour sa musique mâle et vigoureuse que j'avais pris ce sujet.

Vous faites trop d'honneur à mes paroles, de dire qu'il y a trois personnages. Je n'en connais que deux, *Samson* et *Dalila;* car pour le roi, je ne le regarde que comme une basse-taille des chœurs. Je voudrais bien que *Dalila* ne fût point une *Armide*. Il ne faut point être copiste. Si j'en avais cru mes premières idées, *Dalila* n'eût été qu'une friponne, une *Judith*, p.... pour la patrie, comme dans la sainte Ecriture; mais autre chose est la Bible, autre chose est le parterre. Je serais encore bien tenté de ne point parler des cheveux plats de *Samson*. Fesons-le marier dans le temple de *Vénus* la sidonienne : de quoi le Dieu des Juifs sera courroucé; et les Philistins le prendront comme un enfant, quand il se sera bien épuisé avec la philistine. Que dit à cela le petit *Bernard*? J'ai corrigé et refondu le Temple du Goût et beaucoup de pièces fugitives; et malgré vos leçons, je suis à la bataille d'Hochstet. Je passe mes jours dans les douceurs de la société et du travail, et je ne regrette guère que vous. Je voudrais être aussi bien auprès de *Pollion*, que vous auprès d'*Emilie*.

(*) Voyez une lettre à M. *Berger*, du 1 décembre 1735; volume des Lettres en vers.

1735.

LETTRE CLXVI.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 24 décembre.

Je ſuis toujours d'avis qu'il ne ſoit plus queſtion des grands cheveux plats de *Samſon ;* je gagnerai à cela une ſottiſe ſacrée de moins, et ce ſera encore une ſcène de récitatif retranchée. Je n'entends pas trop ce qu'on veut dire par une *Dalila* intéreſſante. Je veux que ma *Dalila* chante de beaux airs où le goût français ſoit fondu dans le goût italien. Voilà tout l'intérêt que je connais dans un opéra. Un beau ſpectacle bien varié, des fêtes brillantes, beaucoup d'airs, peu de récitatifs, des actes courts, c'eſt-là ce qui me plaît. Une pièce ne peut être véritablement touchante que dans la rue des Foſſés Saint-Germain (*). Phaéton, le plus bel opéra de *Lulli*, eſt le moins intéreſſant.

Je veux que le Samſon ſoit dans un goût nouveau; rien qu'une ſcène de récitatif à chaque acte, point de confident, point de verbiage. Eſt-ce que vous n'êtes pas las de ce chant uniforme et de ces *eu* perpétuels qui terminent, avec une monotonie d'antiphonaire, nos ſyllabes féminines? C'eſt un poiſon froid qui tue notre récitatif. Mandez-moi ſur cela l'avis de *Pollion* et de *Bernard.*

Ne pourriez-vous point ſavoir ce que le plagiaire de *Metaſtaſio* et le mien a pris de mes Américains.

(*) Ancien emplacement du théâtre français.

J'aurais peut-être le temps de changer ce qu'il a imité. Je ferais comme les gens qu'on a volés, qui changent les gardes de la ferrure. Si vous voyez M. le bailli de *Froulai* et M. le chevalier d'*Aydie*, dites, je vous en prie, à cette paire de loyaux chevaliers combien je suis reconnaissant de leurs bontés. M. de *Froulai* a parlé en vrai *Bayard* au garde des sceaux. 1735.

Qu'est-ce donc que cette mauvaise pièce intitulée le Tocsin de la Cour? On dit que c'est le laquais de *la Serre* ou de *Roi* qui en est l'auteur. Monsieur le garde des sceaux a-t-il si peu de goût que de me soupçonner de ces bassesses et de ces misères? Je suis bien las de toutes ces vexations; et si je n'avais pas le bonheur de vivre à Cirey dans le sein de la vertu, des beaux arts, de l'esprit et de l'amitié, auprès de la personne la plus respectable qui soit au monde, je dénicherais bien vîte de France.

LETTRE CLXVII.

A M. THIRIOT.

26 décembre.

J'AI reçu à la fois, mon cher et véritable ami, vos deux lettres. Vous savez bien que la seule amitié était le lien qui me retenait en France. Voilà la divinité à qui je sacrifiais ma liberté; mais enfin la rage de mes ennemis l'emporte, et la calomnie m'arrache le seul bien où mon cœur était attaché. Je vais, par les conseils même des personnes qui daignaient passer

1735. leur vie avec moi, chercher dans une ſolitude plus profonde le repos qu'on m'envie. Je fais par une néceſſité cruelle, ce que *Deſcartes* feſait par goût et par raiſon; je fuis les hommes, parce qu'ils ſont méchans.

Quand vous m'écrirez, envoyez dorénavant vos lettres à *Demoulin* ſans deſſus, ou bien à M. *du Faure*, il me les fera tenir.

Je vous jure ſur l'amitié que j'ai pour vous, que quiconque dira que j'ai laiſſé copier quatre vers de l'ouvrage en queſtion, eſt un impoſteur.

Si monſieur le garde des ſceaux a dans ſon porte-feuille quelque pièce ſous le nom de la Pucelle, c'eſt apparemment l'ouvrage de quelqu'un qui a voulu m'attribuer ſon ſtyle pour me déshonorer et pour me perdre.

J'attendais de monſieur le garde des ſceaux qu'il me rendrait plus de juſtice. Peut-être le cardinal de *Richelieu*, *Louis XIV* et M. *Colbert* m'euſſent protégé. Quelque perſécution injuſte et cruelle que j'aye eſſuyée de ſa part, je ne me plaindrai jamais de lui ni de perſonne, pas même de l'abbé *Desfontaines* quis'eſt ſignalé par de ſi noires ingratitudes. J'achèverai en paix, ſans murmure et ſans baſſeſſe, le peu de jours que la nature voudra permettre que je vive loin des hommes dont je n'ai que trop éprouvé la méchanceté.

Je ſerais inconſolable, ſi vous n'en étiez pas plus aſſidu à m'écrire. Je ne me ſens capable d'oublier tant d'injuſtices des autres qu'en faveur de votre amitié.

Madame *du Châtelet* a lu la préface que m'a

envoyée le petit *Lamare* (*). Nous en avons retranché beaucoup, et surtout les louanges : mais pour les faits qui y sont, nous ne voyons pas que je doive en empêcher la publication. C'est une réponse simple, naïve et pleine de vérité à des calomnies atroces et personnelles imprimées dans vingt libelles. Il y aurait un amour propre ridicule à souffrir qu'on me louât; mais il y aurait un lâche abandon de moi-même à souffrir qu'on me déshonore. L'ouvrage de *Lamare* nous paraît à présent très-sage et même intéressant. Il me semble qu'il y règne un amour des arts et de la vertu, un esprit de justice, une horreur de la calomnie, et un attendrissement sur le sort de presque tous les gens de lettres persécutés, qui ne peut révolter personne, et qui, même dans le temps de cette persécution nouvelle, doit gagner les bons esprits en ma faveur. Il ne faut pas songer aux autres. 1735.

Il est vrai que cette justification aurait plus de poids si elle était faite d'une main plus importante et plus respectée; mais plus on a d'acquit dans le monde, moins on fait défendre ses amis. Il n'y a que vous qui ayez ce courage en parlant, et *Lamare* en écrivant. J'ajoute encore que cette marque publique de la reconnaissance de *Lamare* peut servir à lui faire des amis : on verra qu'il est digne d'en avoir.

Ne négligez pas d'aller voir *par amabile fratrum*, les dignes amis *Pont-de-Veſle* et d'*Argental*.

Je vous embrasse tendrement, et vous aime comme vous méritez d'être aimé.

(*) De la tragédie de la Mort de César. Théâtre, tome II.

1735.

LETTRE CLXVIII.

A M. THIRIOT.

Le 28 décembre.

Je n'ai jamais, mon cher ami, parlé de l'abbé *Prévoſt* que pour le plaindre d'avoir une tonſure, des liens de moine, honteux pour l'humanité, et de manquer de fortune. Si j'ai ajouté quelque choſe ſur ce que j'ai lu de lui, c'eſt apparemment que j'ai ſouhaité qu'il eût fait des tragédies; car il me paraît que le langage des paſſions eſt ſa langue naturelle. Je fais une grande différence entre lui et l'abbé *Desfontaines;* celui-ci ne ſait parler que de livres, ce n'eſt qu'un auteur et encore un bien médiocre auteur, et l'autre eſt un homme. On voit par leurs écrits la différence de leurs cœurs; et on pourrait parier, en les liſant, que l'un n'a jamais eu affaire qu'à des petits garçons, et que l'autre eſt un homme fait pour l'amour. Si je pouvais rendre ſervice à l'abbé *Prévoſt* du fond de ma retraite, il n'y a rien que je ne fiſſe; et ſi j'étais aſſez heureux pour revenir à Cirey en ſureté, je tâcherais de l'y attirer.

Dans la douleur dont j'ai le cœur percé, il m'eſt bien difficile, mon ami, de ſonger à Samſon. Je me ſouviens cependant que dans cette petite ariette des fleurs, il faut mettre,

Senſible image
Des plaiſirs du bel âge.

au lieu de

Plaiſir volage, &c.

Car *Dalila* ne doit pas prêcher l'inconſtance à un héros dont la vigueur ne doit que trop le porter à ce vice abominable de l'infidélité. 1735.

Je ſuis actuellement ſur les frontières de France avec une chaiſe de poſte, des chevaux de ſelle et des amis, prêt à gagner le ſéjour de la liberté, s'il ne m'eſt plus permis de revoir celui du bonheur. La plus aimable, la plus ſpirituelle, la plus éclairée et la plus ſimple femme de l'univers m'a chargé, en me quittant, de vous dire qu'elle eſt charmée de vos lettres, et qu'elle vous regarde comme ſon intime ami. Je voudrais bien vous envoyer la copie d'une lettre qu'elle a pris ſur elle d'écrire au garde des ſceaux, à la ſuite d'une autre que ſon mari a écrite. Vous y admireriez l'éloquence tendre et mâle que donne l'amitié ; vous y verriez le langage de la vertu courageuſe. Ah, mon ami! il eſt plus doux d'avoir une pareille lettre écrite en ſa faveur, qu'il n'eſt affreux d'être ſi indignement perſécuté. Je vous l'enverrai cette lettre.

En attendant, la perſonne charitable qui a ſi généreuſement parlé en ma faveur (*), ne pourrait-elle pas dire trois choſes au garde des ſceaux ? La première, qu'il eſt très-faux qu'il ait des chants de mon ouvrage, ou qu'il a un ouvrage ſuppoſé par un traître ; la ſeconde, que je n'ai jamais rien fait qui dût lui déplaire ; la troiſième, qu'il n'y a que de la honte à me perſécuter. Voyez s'il pourrait confire au miel de la cour le fond de ces trois vérités.

Paſſons des horreurs de la perſécution aux tracaſſeries de *le Franc*. Il eſt faux que l'abbé de *Voiſenon*

(*) M. le bailli de *Froulai*.

1735. lui ait dit le détail de mon sujet. Il a su le fond en général par lui, et un peu de détail par un autre, et il s'est pressé de travailler. C'est un homme qui veut, à ce que je vois, aller à la gloire par le chemin de la honte, s'il est, comme on me le mande, le plagiaire des auteurs et le *busy-body* des comédiens.

Voyez avec *par nobile fratrum* si vous pensez que ma pièce puisse soutenir le grand jour après celle de *le Franc*. Au bout du compte, si mon ouvrage vous paraissait passable, y aurait-il tant d'inconvéniens à le laisser passer le dernier? Le public même, si revenu de son estime pour la Didon et pour l'auteur, ne prendrait-il pas mon parti, d'autant plus qu'on me persécute ? Pourriez-vous savoir ce qu'en pense *Dufresne* (*), et me le mander ? Adressez toujours vos lettres jusqu'à nouvel ordre chez *Demoulin*.

Adieu ; je vous embrasse bien tendrement et avec tous les sentimens que je vous dois, et que j'aurai pour vous toute ma vie.

P. S. J'oubliais de vous dire, mon cher ami, que j'ai fait mon examen de conscience au sujet de Pétersbourg. Tout ce que je sais, c'est que le duc de *Holstein*, héritier présomptif de la Russie, me voulut avoir, il y a un an, et me donner dix mille francs d'appointemens ; mais tout persécuté que j'étais, je n'aurais pas quitté Cirey pour le trône de la Russie même. Je répondis d'une manière respectueuse et mesurée. Tout ce que cela prouve, c'est que *Keeper* (**) devrait moins persécuter un homme qui refusa dans les pays étrangers de pareils établissemens.

(*) *Quinault Dufresne*, célèbre acteur.
(**) Le garde des sceaux.

LETTRE CLXIX. 1736.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 janvier.

Je n'oſe me flatter de mériter vos éloges, mais je ſens bien que je mérite vos critiques. En vous remerciant de tout mon cœur de m'avoir ouvert les yeux. Voilà à quoi ſervent des amis comme vous, qui ont l'eſprit auſſi éclairé qu'ils ont le cœur aimable. Le ſot père eſt abſolument délogé du quatrième acte. Mais eſt-il bien vrai que la converſion de cet eſpagnol vous déplaiſe tant? Vous êtes bien mauvais chrétien; mais vous ſavez que le parterre eſt bon catholique. S'il y a un côté reſpectable et frappant dans notre religion, c'eſt ce pardon des injures, qui d'ailleurs eſt toujours héroïque quand ce n'eſt pas un effet de la crainte. Un homme qui a la vengeance en main et qui pardonne, paſſe par-tout pour un héros; et quand cet héroïſme eſt conſacré par la religion, il en devient plus vénérable au peuple qui croit voir dans ces actions de clémence quelque choſe de divin. Il me paraît que ces paroles du duc *François de Guiſe*, que j'ai employées dans la bouche de *Guſman : Ta religion t'enſeigne à m'aſſaſſiner, et la mienne à te pardonner*, ont toujours excité l'admiration. Le duc de *Guiſe* était à peu-près dans le cas de *Guſman*, perſécuteur en bonne ſanté, et pardonnant héroïquement quand il était en danger. Raillerie à part, je ſuis perſuadé que la religion fait plus d'effet ſur le peuple au

1736. théâtre, quand elle eſt miſe en beaux vers, qu'à l'égliſe où elle ne ſe montre qu'avec du latin de cuiſine. Les honnêtes gens traitèrent le bon vieux *Luſignan* de capucin quand je lus la pièce, et le gros du monde fondit en larmes à la repréſentation. En un mot, ce qu'il y a de touchant dans une religion l'emportera toujours ſur tout le reſte dans l'eſprit de la multitude; et plus j'enviſage le changement de *Guſman* de tous les côtés, plus je le regarde comme un coup qui doit faire une très-grande impreſſion. Malgré cela vous ne ſauriez croire combien l'approche du danger augmente ma poltronnerie. Il eſt vrai que j'en ſuis à cinquante lieues; mais le bruit du ſifflet fait plus de dix lieues par minute. Je commence à trouver mon ouvrage tout-à-fait indigne du public; et ſi vous ne me raſſurez pas, je mourrai de frayeur: mais ſi la pièce tombe, je ferai ce que je pourrai pour ne pas mourir de chagrin. Il eſt vrai que cette chute fera bien du plaiſir à mes ennemis, que les *Deſfontaines* en prendront ſujet de m'accabler, que je ſerai immolé à la raillerie et au mépris; car telle eſt l'injuſtice des hommes, ils puniſſent comme un crime l'envie de leur plaire, quand cette envie n'a pas réuſſi. Que faire à cela? ne plus ſervir un maître ſi ingrat, et ne ſonger à plaire qu'à des hommes comme vous.

J'oſe vous ſupplier d'ajouter à toutes vos bontés celle d'empêcher les comédiens de mettre mon nom ſur l'affiche. Cette affectation ne ſert qu'à irriter le public, et à avertir les ſiffleurs de ſe préparer pour le jour du combat.

Je vous demande en grâce de me dire ce que vous penſez de Didon, et quel jugement on en porte

dans le public depuis qu'elle a paru à ce jour dangereux de l'impreſſion. 1736.

L'hiſtoire japonaiſe m'a fort réjoui dans ma ſolitude; je ne ſais rien de ſi fou que ce livre, et rien de ſi ſot que d'avoir mis l'auteur à la baſtille. Dans quel ſiècle vivons-nous donc? On brûlerait apparemment *la Fontaine* aujourd'hui. Il ſerait bien triſte, mon cher ami, d'être né dans ce vilain temps-ci, s'il n'y avait pas encore quelques gens comme vous, qui penſent comme on penſait dans les beaux jours de *Louis XIV*.

Conſervez-moi, je vous en conjure, une amitié qui fait la conſolation de ma vie. Permettez-moi d'en dire autant à monſieur votre frère. Adieu; perſonne ne vous ſera jamais plus tendrement attaché que moi.

LETTRE CLXX.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 13 janvier.

Vous croirez peut-être, mon cher ami, que je vais me répandre en plaintes et en reproches ſur le dernier orage que je viens d'eſſuyer,

Que je vais accuſer et les vents et les eaux,
Et mon pays ingrat, et les gardes des ſceaux;

non, mon ami, cette nouvelle attaque de la fortune n'a ſervi qu'à me faire ſentir encore mieux, s'il eſt poſſible, le prix de mon bonheur. Jamais je n'ai plus

1736. éprouvé l'amitié vertueuse d'*Emilie* ni la vôtre ; jamais je n'ai été plus heureux ; il ne me manque que de vous voir. Mais c'est à vous à tromper l'absence par des lettres fréquentes, où nos ames se parlent l'une à l'autre en liberté. J'aime à vous mettre tout mon cœur sur le papier, comme je vous l'ouvrais autrefois dans nos conversations.

Je vais donc me donner le plaisir de répondre, article par article, à votre charmante lettre du 6 janvier. Je commence par la respectable *Emilie ; à se principium sibi desinet*. Elle a été touchée sensiblement de ce que vous lui avez écrit ; elle pense comme moi que vous êtes un ami rare, aussi-bien qu'un homme d'un goût exquis, et un amateur éclairé de tous les beaux arts. Nous vous regardons tous deux comme un homme qui excelle dans le premier de tous les talens, celui de la société.

Si vous revoyez les deux chevaliers sans peur et sans reproche (*), joignez, je vous en prie, votre reconnaissance à la mienne. Je leur ai écrit ; mais il me semble que je ne leur ai pas dit assez avec quelle sensibilité je suis touché de leurs bontés, et combien je suis orgueilleux d'avoir pour mes protecteurs les deux plus vertueux hommes du royaume.

M. *le Franc* ne paraît pas au moins le plus modeste. Je vous envoie la copie d'une lettre que j'ai écrite aux comédiens (**), qui se trouve heureusement servir de contraste à celle pleine d'amour propre par laquelle il les a probablement révoltés. Au reste, je me défie de mon ouvrage autant que *le Franc* est sûr du sien ;

(*) Le bailli de *Froulai* et le chevalier *d'Aydie*.

(**) Voyez novembre 1735.

non pas que je veuille avoir le plaisir d'opposer de la modestie à sa vanité, mais parce que je connais mieux le danger, et que je connais par expérience ce que c'est que d'avoir affaire au public. 1736.

Je vous supplie de dire à M. d'*Argental* qu'il faut absolument que la lettre de M. *Algarotti* soit imprimée (*). Je ne veux ni rejeter l'honneur qu'il m'a fait, ni le priver du plaisir de sentir le cas que je fais de cet honneur. Il aurait raison d'être piqué si je ne fesais pas servir sa lettre à l'usage auquel il la destine.

Je vous prie de remercier pour moi le vieux bon homme la *Serre*.

J'approuve infiniment la manière dont vous vous conduisez avec les mauvais auteurs. Il n'y a aucun écrivain médiocre qui n'ait de l'esprit, et qui par là ne mérite quelque éloge. Vous avez grande raison de distinguer M. *Destouches* de la foule; c'est un homme sage dans sa conduite comme dans son style, et que j'honore beaucoup.

Je compte vous envoyer dans quelque temps la copie de Samson. Je persiste jusqu'à nouvel ordre dans l'opinion qu'il faut dans nos opéra servir un peu plus la musique, et éviter les langueurs du récitatif. Il n'y en aura presque point dans Samson, et je crois que le génie d'*Orphée-Rameau* y sera plus à son aise; mais il faudra obtenir un examinateur raisonnable, qui se souvienne que Samson se joue à l'opéra et non en sorbonne. Prêtez-vous donc, je vous prie, à ce nouveau genre d'opéra, et disons avec *Horace*: *O imitatores servum pecus.*

(*) Sur la tragédie de la Mort de César. Voyez Théâtre, tome II.

1736. Je m'occupe à préſent à mettre la dernière main à notre Henriade,

Feſant ore un tendon,
Ore un repli, puis quelque cartillage,
Et n'y plaignant l'étoffe et la façon.

Mes tragédies et mes autres ouvrages ont bien l'air d'être peu de choſe. Je voudrais qu'au moins la Henriade pût aller à la poſtérité, et juſtifier votre eſtime et votre amitié pour moi. Je vous embraſſe; buvez à ma ſanté chez *Pollion*.

LETTRE CLXXI.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, le 19 janvier.

Je vous avais écrit, mon cher *Cideville*, une lettre qui n'était que longue, en réponſe à votre épître charmante où vous aviez mis cette jolie épitaphe. Je vous avais envoyé mon épitaphe auſſi; et, en vérité, ce ſtyle funéraire convenait bien mieux à moi chétif, toujours faible, toujours languiſſant, qu'à vous robuſte héros de l'amour, qui vivrez long-temps pour lui, et qui ferez l'épitaphe de trente ou quarante paſſions nouvelles avant qu'il ſoit queſtion de graver la vôtre. Voici celle que je m'étais faite:

Voltaire a terminé ſon ſort,
Et ce ſort fut digne d'envie:
Il fut aimé juſqu'à la mort
De Cideville et d'Emilie.

Comme

Comme je vous écrivais ce petit quatrain tendre, on entra dans ma chambre, on vit la lettre, et on la brûla. Je vous écris celle-ci incognito et avec la peur d'être surpris en flagrant délit. *Emilie*, au lieu de ma triste épitaphe, vous écrivit une belle lettre qui lui en a attiré une charmante qui fait ici le principal ornement de notre *Emiliance*. Ne soyez pas surpris, mon cher *Cideville*, qu'avec des épitaphes et la fièvre, je raisonne à force sur l'immortalité de l'ame, et que j'argumente de mon lit avec notre aimable philosophe *Formont*: 1736.

Toujours prêt à sortir de ma frêle prison,
J'en veux du moins sortir en sage,
Et munir un peu ma raison
Contre les horreurs du voyage.

Votre esprit et le sien me font croire l'ame immortelle; mais lorsque je suis accablé par la maladie, que mes idées me fuient, et que mon sentiment s'anéantit dans le dépérissement de la machine,

Alors, par une triste chute,
Je m'endors en me croyant brute.

Il y a des gens, mon cher ami, qui promettent l'immortalité à certaine tragédie que je vous envoie: pour moi je crains les sifflets. Vous jugerez de ce que je mérite. Que mon offrande soit digne de vous ou non, j'ai dit: Il faut toujours que mon cher *Cideville* en ait les prémices. Lisez-la donc, messieurs les beaux et bons esprits; et vous, aimable philosophe *Formont*, quittez *Locke* pour un moment, ma muse

1736. vous appelle en Amérique. J'étais las des idées uniformes de notre théâtre, il m'a fallu un nouveau monde.

Et extrà
Proceſſi longè flammantia mœnia mundi.

Voilà tous les arts au Pérou. On le meſure, et moi je le chante; mais je tremble qu'on ne me prenne pour un ſauvage.

Je reçois votre lettre, mon cher ami, en griffonnant ceci. Que je vous aime de ne point aimer votre métier! Vous jugez de tout comme vous écrivez, avec un goût infini. Madame *du Châtelet* eſt de votre ſentiment ſur la Chartreuſe. Je n'ai point lu l'Adieu aux révérends pères; mais je ſuis fort aiſe qu'il les ait quittés. Un poëte de plus et un jéſuite de moins, c'eſt un grand bien dans le monde.

Vale, te amo, te ſemper amabo.

LETTRE CLXXII.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 25 janvier.

Nous avons joué notre tragédie, mon charmant ami, et nous n'avons point été ſifflés. Dieu veuille que le parterre de Paris ſoit auſſi indulgent que celui de nos bons champenois! Je ſuis bien fâché, pour l'honneur des belles-lettres, que *le Franc* faſſe de ſi mauvaiſes manœuvres pour m'accabler. En ſera-t-il

plus haut quand je ferai plus bas? Forcer mademoiselle *Dufresne* à ne point jouer dans ma pièce, c'eſt 1736.
ôter le maréchal de *Villars* au roi dans la campagne de Denain. Le rôle était fait pour elle, comme *Zaïre* était taillée ſur la gentille *Gauſſin*. Mon cher *Thiriot*, vous connaiſſez mon cœur; je voudrais réuſſir ſans que *le Franc* tombât. J'aime tant les beaux arts que je m'intéreſſerais même au ſuccès de mes rivaux. La lettre que j'ai écrite aux comédiens n'était point ironique (*). Le ton modeſte doit être le mien, et celui de tout homme qui ſe livre au public. J'oſe croire que ce même public, informé du plagiat de *le Franc*, et de la tyrannie qu'il a voulu exercer ſur moi, s'empreſſera de me venger en me feſant grâce; et ſi la pièce eſt applaudie, je dirai grand merci à *le Franc*. Voilà comment les ennemis peuvent être utiles. Que je vous ai d'obligation, mon cher et ſolide ami, d'encourager notre petite américaine *Gauſſin*, et de l'élever un peu ſur les échaſſes du cothurne! You muſt exalt her tenderneſſ, into a kind of ſavage loſtineſſ and natural grandeur. Let her enforce her own caracter. Mettez-lui bien le cœur, ou plutôt quelque choſe de mieux au ventre: voilà du *Balot* tout pur. Faites bien mes complimens à cette imagination naturelle et vive qui, comme vous, juge bien de tous les arts. Eſt-il vrai que *Desfontaines* eſt puni de ſes crimes pour avoir fait une bonne action? On dit qu'on va le condamner aux galères pour avoir tourné l'académie françaiſe en ridicule, après qu'il a impunément outragé tant de bons auteurs, et trahi ſes amis. Eſt-il vrai que le

(*) Voyez novembre 1735.

1736. libraire *Ribou* est arrêté? Adieu; écrivez-moi tout ce que j'attends de vous.

Dites à monsieur votre frère que la fermière de M. d'*Eslaing* nous fait enrager. Je lui en écrirai un mot.

Adieu; *Emilie* a joué son rôle comme elle fait tout le reste. Ah, qu'il vaut mieux se borner aux plaisirs de la société que de se faire le *Zani* sérieux, et le bouffon tragique d'un parterre tumultueux! *Emilie* vous aime. *Vale.*

LETTRE CLXXIII.

A M. L'ABBÉ ASSELIN.

A Cirey, 29 janvier.

Je fais trop de cas de votre estime pour ne vous avoir pas importuné un peu au sujet des mauvais procédés de l'abbé *Desfontaines;* mais j'avais envie, Monsieur, de vous faire voir que je ne me plaignais point sans sujet. Je vous supplie de me renvoyer la lettre de madame la marquise *du Châtelet.* J'apprends que l'abbé *Desfontaines* est malheureux, et dès ce moment je lui pardonne. Si vous savez où il est, mandez-le-moi. Je pourrai lui rendre service, et lui faire voir par cette vengeance qu'il ne devait pas m'outrager. Je sais que c'est un précepteur du collége des jésuites qui a fait imprimer le Jules-César. C'est un homme de mauvaises mœurs qui est, dit-on, à bicêtre. Est-il possible que la littérature soit souvent

si loin de la morale ! Vous joignez, Monsieur, l'esprit à la vertu, aussi rien n'égale l'estime avec laquelle je serai toute ma vie, &c. 1736.

LETTRE CLXXIV.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 2 février.

Mon cher ami, quelque vivacité d'imagination qu'ait le petit *Lamare*, je suis bien sûr qu'il ne vous a point dit combien je suis pénétré de tout ce que vous avez fait pour nos Américains. Vous avez servi de père à mes enfans ; l'obligation que je vous en ai est un plaisir plus sensible pour moi que le succès de ma pièce. J'attends avec impatience les détails que vous m'en apprendrez. Le divin M. d'*Argental* m'en a déjà appris de bons. Le petit *Lamare* était si ému du gain de la victoire, qu'il savait à peine ce qui s'était passé dans le combat. Il m'a dit en général que *le Franc* avait été battu, et que vous chantiez le *Te Deum*. Mandez-moi, je vous prie, si M. de la *Poplinière* est content ; car ce n'est qu'un *De profundis* qu'il faut chanter, si je n'ai pas son suffrage. Je crois que le petit *Lamare* mériterait à présent son indulgence et sa protection ; il m'a paru avoir une ferme envie d'être honnête homme et sage. On a été fort content de lui à Cirey. Il ne peut rien faire de mieux que de vous voir quelquefois, et de prendre vos avis.

Je n'ai pu avoir de privilége pour Jules-César. Il n'y aura qu'une permission tacite : cela me fait trembler

1736. pour Samson. Les héros de la fable et de l'histoire semblent être ici en pays ennemi. Malgré cela j'ai travaillé à Samson dès que j'ai su que nous avions gagné la bataille au Pérou ; mais il faut que *Rameau* me seconde, et qu'il ne se laisse pas assommer par toutes les mâchoires d'âne qui lui parlent. Peut-être que mon dernier succès lui donnera quelque confiance en moi. J'ai examiné la chose très-mûrement ; je ne veux point donner dans les lieux communs. Samson n'est point un sujet susceptible d'un amour ordinaire. Plus on est accoutumé à ces intrigues qui sont toutes les mêmes sous des noms différens, plus je veux les éviter. Je suis très-fortement persuadé que l'amour dans Samson ne doit être qu'un moyen et non la fin de l'ouvrage. C'est lui et non pas *Dalila* qui doit intéresser. Cela est si vrai, que si *Dalila* paraissait au cinquième acte, elle n'y ferait qu'une figure ridicule. Cet opéra, rempli de spectacle, de majesté et de terreur, ne doit admettre l'amour que comme un divertissement. Chaque chose a son caractère propre. En un mot, je vous conjure de me laisser faire de l'opéra de Samson une tragédie dans le goût de l'antiquité. Je réponds à M. *Rameau* du plus grand succès, s'il veut joindre à sa belle musique quelques airs dans un goût italien mitigé. Qu'il réconcilie l'Italie avec la France. Encouragez-le, je vous prie, à ne pas laisser inutile une musique si admirable. Je vous enverrai incessamment l'opéra tel qu'il est. Je suis comme un homme qui a des procès à tous les tribunaux. Vous êtes mon avocat ; *Pollion* est mon juge. Tâchez de me faire gagner ma cause auprès de lui. Adieu, charmant et unique ami.

LETTRE CLXXV. 1736.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 6 février.

Vous m'avez écrit non une lettre, mais un livre plein d'esprit et de raison. Faut-il que je n'y réponde que par une courte lettre qu'un peu de maladie m'empêche encore d'écrire de ma main? Si vous voyez MM. de *Pont-de-Veſle* et d'*Argental*, dont les bontés me sont si chères, dites-leur que c'est moi qui ai perdu ma mère. Ce premier devoir rendu, dites bien à *Pollion* que les louanges du public sont, après les siennes, ce qu'il y a de plus flatteur. J'ai lu l'épître charmante de mon saint *Bernard*. Je n'ai encore ni le temps ni la santé de lui répondre. Il a fallu écrire vingt lettres par jour, retoucher les Américains, corriger Samson, raccommoder l'Indiscret. Ce sont des plaisirs, mais le nombre accable et épuise. Le plus grand de tous a été de faire l'épître dédicatoire à madame la marquise *du Châtelet*, et un discours que je vous adresserai à la fin de la tragédie.

Je vous envoie la dédicace; l'autre discours n'est pas encore fini. Dites-moi d'abord votre avis sur cette dédicace de mon temple; elle n'est pas digne de la déesse. C'était à *Locke* à lui dédier l'Entendement humain, et je dis bien : *Domina*, *non sum dignus*, *sed tantum dic verbum*.

Après avoir eu la permission de M. et madame *du Châtelet* de leur rendre cet hommage; il faut encore que le public le trouve bon. Examinez donc ce petit

1736. écrit scrupuleusement; pesez-en les paroles. J'ose supplier M. de la *Poplinière* de se joindre à vous, et de vouloir bien me donner ses avis; si vous me dites tous deux que la chose réussira, je ne craindrai plus rien. J'envoie aujourd'hui aux comédiens les corrections de l'Indiscret; je les prie en même temps de souffrir, pour le plaisir du public et pour leur avantage, que le public voye mademoiselle *Dangeville* en culotte.

Je leur envoie aussi quelques changemens pour le quatrième acte d'Alzire, vous en trouverez ici la copie; ils me paraissent nécessaires; ce sont des charbons que je jette sur un feu languissant. Je vous supplie d'encourager *Zamore* et *Alzire* à se charger de ces nouveautés.

Je ferai tenir, par la première occasion, l'opéra de Samson; je viens de le lire avec madame *du Châtelet*, et nous sommes convenus l'un et l'autre que l'amour, dans les deux premiers actes, ferait l'effet d'une flûte au milieu des tambours et des trompettes. Il sera beau que deux actes se soutiennent sans jargon d'amourette dans le temple de *Quinault*. Je maintiens que c'est traiter l'amour avec le respect qu'il mérite, que de ne le pas prodiguer et ne le faire paraître que comme un maître absolu. Rien n'est si froid quand il n'est pas nécessaire. Nous trouvons que l'intérêt de Samson doit tomber absolument sur *Samson*, et nous ne voyons rien de plus intéressant que ces paroles:

Profonds abymes de la terre, &c. (*)

(*) Voyez Samson, acte V, scène I.

De plus, les deux premiers actes seront très-courts, et la terreur théâtrale qui y règne sera pour la galanterie des deux actes suivans ce qu'une tempête est à l'égard d'un jour doux qui la suit. Encouragez donc notre *Rameau* à déployer avec confiance toute la hardiesse de sa musique. Vous voilà, mon cher ami, le confident de toutes les parties de mon ame, le juge et l'appui de mes goûts et de mes talens. Il ne me manque que celui de vous exprimer mon amitié et mon estime. Dès que j'aurai un quart d'heure à moi, je vous enverrai des fragmens de l'histoire du siècle de *Louis XIV*, et d'un autre ouvrage aussi innocent que calomnié. 1736.

Je voudrais bien pouvoir convertir monsieur le garde des sceaux. Les persécutions que j'ai essuyées sont bien cruelles. Je me plaindrais moins de lui si je ne l'estimais pas. J'ose dire que s'il connaissait mon cœur, il m'aimerait, si pourtant un ministre peut aimer.

LETTRE CLXXVI.

A M. THIRIOT.

A Cirey, ce 9 février.

Je suis toujours un peu malade, mon cher ami. Madame la marquise *du Châtelet* lisait hier au chevet de mon lit les Tusculanes de *Cicéron*, dans la langue de cet illustre bavard; ensuite elle lut la quatrième épître de *Pope* sur le bonheur. Si vous connaissez quelque femme à Paris qui en fasse autant, mandez-le-moi.

1736. Après avoir ainsi passé ma journée, j'ai reçu votre lettre du 5 février; nouvelles preuves de votre tendresse, de votre goût et de votre jugement. Je vais me mettre tout de bon à retoucher Alzire pour l'impression; mais il faudrait que j'eusse une copie conforme à la manière dont on la joue. Samson devait partir par cette poste; mais je suis obligé de dicter mes lettres, et j'occupe à vous faire parler mon cœur, la main qui devait transcrire mes sottises philistines et hébraïques. En attendant, je vous envoie le discours apologétique que je compte faire imprimer à la suite d'Alzire. Je remplis en cela deux devoirs; je confonds la calomnie, et je célèbre votre amitié.

J'attends avec impatience le sentiment de *Pollion* et le vôtre sur ma dédicace à madame *du Châtelet*. Je veux vous devoir l'honneur de pouvoir dire à M. de la *Poplinière* dorénavant, *albi sermonum nostrorum candide judex*. Son bon mot sur *Pauline* et sur *Alzire* est une justification trop glorieuse pour moi; c'est peut-être parce qu'il n'a vu jouer *Pauline* que par mademoiselle *Duclos* vieille, éraillée, sotte, et tracassière, qu'il donne la préférence à *Alzire* jouée par la naïve, jeune et gentille *Gaussin*. Dites de ma part à cette américaine:

Ce n'est pas moi qu'on applaudit,
C'est vous qu'on aime et qu'on admire;
Et vous damnez, charmante Alzire,
Tous ceux que Gusman convertit.

Launay se damne d'une autre façon par les perfidies les plus honteuses. Il y a long-temps que je sais de

quoi il est capable ; et dès que j'ai su que *Dufresne* lui avait confié la pièce, j'ai bien prévu l'usage qu'il en ferait. Je ne doute pas qu'il ne la fasse imprimer furtivement, et qu'il n'en fasse quelque malheureuse parodie. Il a déjà fait celle de Zaïre, dans laquelle il a eu l'insolence de mettre M. *Fakener* sur le théâtre, par son propre nom. C'est ce même M. *Fakener*, notre ami, qui est aujourd'hui ambassadeur à Constantinople, et qui demanderait, aussi-bien que la nation anglaise, justice de cette infamie, si l'auteur et l'ouvrage n'étaient pas aussi obscurs que méchans. Ce qui est étonnant, c'est que monsieur le lieutenant de police ait permis cet attentat public contre toutes les lois de la société. Voyez si on peut prévenir de pareils coups, par vos amis et les miens. Cependant je destinais à ce malheureux *Launay* un petit présent pour reconnaître la peine qu'il avait prise de lire ma pièce aux comédiens. L'abbé *Moussinot* devait le porter chez vous ; apparemment il vous parviendra ces jours-ci. C'est la seule vengeance que je veux prendre de *Launay ;* il faut le payer de sa peine, et l'empêcher d'ailleurs de faire du mal. 1736.

Je crois au petit *Lamare* un caractère bien différent. Il me paraît sentir vivement l'amitié et la reconnaissance ; mais j'ai peur qu'il ne gâte tout cela par de l'étourderie, de l'impolitesse et de la débauche. Je lui ai recommandé expressément de vous voir souvent, et de ne se conduire que par vos conseils. C'est le seul moyen par où il puisse me plaire. Je crois bien qu'il n'est pas encore digne d'entrer dans le sanctuaire de *Pollion ;* il faut qu'il fasse pénitence à la porte de l'église avant de participer aux saints mystères.

1736. Ce que vous me mandez de M. l'abbé de *Rothelin* me touche et me pénètre. Quoique des faveurs publiques de sa part fussent bien flatteuses, ses bontés en bonne fortune me le font infiniment. Tout ceci me fait songer à M. de *Maisons* son ami. Mon Dieu qu'il aurait été aise du succès d'Alzire! Qu'il m'en eût aimé davantage! Faut-il qu'un tel homme nous soit enlevé!

Mandez-moi, mon cher ami, avec votre vérité ordinaire, et sans aucune crainte, tout ce qu'on dit de moi. Soyez très-persuadé que je n'en ferai jamais qu'un usage prudent, que je ne songerai qu'à faire taire le mal, et à encourager le bien. Faites-moi connaître sans scrupule mes amis et mes ennemis, afin que je force les premiers à ne me point haïr, et que je me rende digne des autres.

Je voudrais bien qu'en me renvoyant ma pièce vous puissiez y joindre quelques notes de *Pollion* et des vôtres. Que dites-vous du petit *Lamare* qui ne m'a point encore écrit? Il n'avait rien de particulier à dire à *Rameau;* je ne l'avais chargé que de compliments. Les négociations ne sont confiées qu'à vous.

Savez-vous bien ce qui m'a plu davantage dans votre lettre? C'est l'espérance que vous me donnez de venir apporter un jour vos hommages à la divinité de Cirey. Vous y verriez une retraite de hiboux, que les Grâces ont changée en un palais d'*Albane*. Voici quatre vers que fit *Linant*, ces jours passés, sur le château :

Un voyageur, qui ne mentit jamais,
Passe à Cirey, s'arrête, le contemple;

Surpris, il dit : C'eſt un palais;
Mais voyant Emilie, il dit que c'eſt un temple. (*) 1736.

Vous m'avouerez que voilà un fort joli quatrain. Vous en verrez bien d'autres ſi vous venez jamais dans cette vallée de Tempé; mais *Pollion* ne voudra jamais vous prêter pour quinze jours.

J'ai peur de ne vous avoir point parlé des vers que l'aimable *Bernard* a faits pour moi. Vous ſavez tout ce qu'il faut lui dire.

Adieu; je ſouffre, mais l'amitié diminue tous les maux.

LETTRE CLXXXVII.

A M. PALLU,

INTENDANT DE MOULINS.

A Cirey, le 9 février.

Un peu de maladie, Monſieur, m'a privé de la conſolation de vous écrire des pouilles de ma main. Je me ſers d'un ſecrétaire; je me donne des airs d'intendant. Hélas! cruel que vous êtes, c'eſt bien vous qui faites l'intendant avec moi, en ne répondant point à mes requêtes! J'avais cru vous faire ma

(*) M. de *Voltaire* corrigea ainſi ce quatrain :

Un voyageur, qui ne mentit jamais,
Paſſe à Cirey, l'admire, le contemple;
Il croit d'abord que ce n'eſt qu'un palais;
Mais il voit Emilie: ah, dit-il, c'eſt un temple!

1736. cour et flatter votre goût, en vous envoyant, il y a quelques mois, une scène toute entière traduite d'un vieil auteur anglais, mais vous ne vous souciez ni de l'anglais ni de moi. Vous aviez promis à madame *du Châtelet* des petits cygnes de Moulins et des petits bateaux. Savez-vous bien que des bagatelles, quand on les a promises, deviennent solides et sacrées, et qu'il vaudrait mieux être deux ans sans faire payer la taille aux peuples de *la mère aux gaines*, que de manquer d'envoyer des petits cygnes à Cirey. Vous croyez donc qu'il n'y a dans le monde que des ministres, Moulins et Versailles.

En lisant aujourd'hui des vers anglais de *Pope* sur le bonheur, voici comme j'ai réfuté ce raisonneur :

Pope l'anglais, ce sage si vanté
Dans sa morale au Parnasse embellie,
Dit que les biens, les seuls biens de la vie,
Sont le repos, l'aisance et la santé.
Il s'est mépris : quoi ! dans l'heureux partage
Des dons du ciel faits à l'humain séjour,
Ce triste anglais n'a pas compté l'amour !
Qu'il est à plaindre ! il n'est heureux ni sage.

Mettez l'amitié à la place de l'amour, et vous verrez combien vous manquez à ma félicité. Donnez-moi au moins votre protection, comme si j'étais né dans Moulins. Ayez pitié de cette pauvre Alzire que l'on imprime, à ce qu'on m'a dit, furtivement, comme on a imprimé le Jules-César. Il est bien dur de voir ainsi ses enfans estropiés. M. *Rouillé* peut, d'un mot, empêcher qu'on me fasse ce tort ; c'est à vous

que je veux en avoir l'obligation. Si vous me rendez ce bon office, j'aurai pour vous bien du respect et de la reconnaissance; et si vous m'écrivez, je vous aimerai de tout mon cœur. 1736.

LETTRE CLXXVIII.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 22 février.

Mon aimable et respectable ami, voilà trois de vos lettres auxquelles une de ces maladies de langueur que vous me connaissez m'a empêché de répondre. Tandis que monsieur votre père souffrait à quatre-vingts ans des coups de bistouri, et réchappait d'une opération, moi je dépérissais de ces maux d'entrailles qui sont à l'épreuve du bistouri. Peut-être depuis votre dernière lettre avez-vous perdu monsieur votre père. En ce cas, je reprends vigueur, en reprenant l'espérance qu'enfin vous vivrez pour vous, pour les belles-lettres, pour vos amis surtout, et que la déesse de Cirey pourra vous voir dans son temple. Je suis persuadé que vous ne m'avez pas assez méprisé pour penser que je pusse quitter un moment Cirey pour aller jouir des vains applaudissemens du parterre,

Et de je ne sais quel amour
Que la faveur publique ôte et donne en un jour.

Si j'allais à Paris, ce ne serait que parce qu'il est

1736. sur le chemin de Rouen. Vous m'avez bien connu, vous avez toujours adreſſé vos lettres à Cirey, malgré les indignes gens qui diſaient que j'avais été à Paris.

Je vous répondrai peu de choſes ſur *Jore*. Il s'eſt très-mal comporté avec moi dans l'affaire des Lettres philoſophiques. Je lui ai fait donner de l'argent depuis peu; mais pour l'édition d'Alzire, je l'abandonne à *Demoulin* qui n'a pas aſſez bonne opinion de lui pour la lui confier.

Un article plus important, c'eſt *Linant*. J'ai toujours affecté de ne vous en point parler, voulant attendre que le temps fixât mes idées ſur ſon compte. Il m'avait marqué bien peu de reconnaiſſance à Paris; et déjà enflé du ſuccès d'une tragédie qu'il n'a jamais achevée, il m'écrivit de Rouen, après ſix mois d'oubli, un petit billet en lignes diagonales, où il me diſait qu'il ferait bientôt jouer ſa pièce, et qu'il me rendrait l'argent que je lui avais, diſait-il, prêté. Je diſſimulai ce trait d'ingratitude et d'impertinence; et toujours prêt à pardonner à la jeuneſſe, quand elle a de l'eſprit, je le fis entrer chez madame *du Châtelet*, malgré l'excluſion du maître de la maiſon, malgré le défaut qu'il a dans les yeux et dans la langue, et malgré la profonde ignorance dont il eſt. A peine a-t-il été établi dans la maiſon, qu'oubliant qu'il était précepteur et aux gages de madame *du Châtelet*, oubliant le profond reſpect qu'il doit à ſon nom et à ſon ſexe, il lui écrivit un jour une lettre d'une terre voiſine où il était allé de ſon chef et fort mal à propos; la lettre finiſſait ainſi : *L'ennui de Cirey eſt de tous les ennuis le plus grand*, ſans ſigner, ſans mettre un mot de convenance. Les perſonnes chez qui il écrivit cette lettre,

lettre, et auxquelles il eut l'imprudence de la montrer, dirent à madame la marquise *du Châtelet*, qu'il le fallait chasser honteusement. Je fis suspendre l'arrêt, et je lui épargnai même les reproches. On ne lui parla de rien, et il continua de se conduire comme ferait un ami chez son ami, croyant que c'était-là le bel air, parlant toujours du *cher Cideville*, du *pauvre Cideville*, et pas une fois de *M. de Cideville*, à qui il doit autant de respect que de reconnaissance et d'amitié. 1736.

Madame *du Châtelet* indignée a toujours voulu le chasser. J'ai apaisé sa colère en lui représentant que c'était un jeune homme (il a pourtant 27 ans passés) qui n'avait que de l'esprit et point d'usage du monde; que d'ailleurs il était né sage; qu'enfin, si elle n'avait pas besoin de lui, il avait besoin d'elle, qu'il mourrait de faim ailleurs, grâce à sa paresse et à son ignorance; qu'il fallait essayer de le corriger au lieu de le punir; qu'à la vérité il ne rendrait jamais dans une maison aucun de ces petits services par où l'on plaît à tout le monde, et dont la faiblesse de sa vue et la pesanteur de sa machine le rendent incapable; mais qu'il savait assez de latin pour l'apprendre, au moins conjointement avec son fils; qu'il lui apprendrait à penser, ce qui vaut mieux que du latin; et que je me chargeais de lui faire sentir la décence et les devoirs de son état.

C'est dans ces circonstances, mon tendre et judicieux ami, qu'il m'a demandé de faire entrer sa sœur dans la maison. Il est vrai que depuis quelque temps il se tient plus à sa place; mais il n'a pas encore effacé ses péchés. J'ai ouï dire d'ailleurs que sa sœur était encore plus fière que lui. J'ai vu de ses lettres;

1736. elle écrit comme une servante. Si avec cela elle pense en reine, je ne vois pas ce qu'on pourra faire d'elle.

Après toutes ces représentations, souffrez que je vous dise que vous êtes d'autant plus obligé d'avertir *Linant* d'être modeste, humble et serviable, que ce sont vos bontés qui l'ont gâté. Vous lui avez fait croire qu'il était né pour être un *Corneille*, et il a pensé que pour avoir broché, à peine en trois ans, quatre malheureux actes d'un monstre qu'il appelait tragédie, il devait avoir la considération de l'auteur du Cid. Il s'est regardé comme un homme de lettres et comme un homme de bonne compagnie, égal à tout le monde. Vos louanges et vos amitiés ont été un poison doux qui lui a tourné la tête. Il m'a haï, parce que je lui ai parlé franc. Méritez à votre tour qu'il vous haïsse, ou il est perdu. Je lui ai déjà dit qu'il était impertinent qu'il parlât de *son cher et de son pauvre Cideville* et de *Formont*, à qui il a des obligations. Je lui ai fait sentir tous ses devoirs; je lui ai dit qu'il faut savoir le latin, apprendre à écrire, et savoir l'orthographe avant de faire une pièce de théâtre, et qu'il doit se regarder comme un homme qui a son esprit à cultiver et sa fortune à faire : enfin, depuis quinze jours il a pris des allures convenables. Le voilà en bon train, encouragez-le à la persévérance : un mot de votre main fera plus que tous mes avis.

En voilà beaucoup pour un malade; la tête me tourne; j'enrage. Voilà quatre feuilles d'écrites sans vous avoir parlé de vous. Adieu; mille amitiés au philosophe *Formont* et au tendre du *Bourgtroulde*.

LETTRE CLXXIX. 1736.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, le 26 février.

MA deſtinée ſera donc toujours d'avoir des remercimens à vous faire, des pardons à vous demander, et de nouvelles importunités à vous faire eſſuyer. Je ſais quelle eſt votre bonté et votre indulgence, et qu'on prend toujours bien ſon temps avec vous; mais quelles circonſtances que celles où vous êtes, pour que vous ſoyez tous les jours fatigué de querelles et de dénonciations des libraires, et que j'y ajoute encore de nouveaux contre-temps au ſujet de ces pauvres Américains. Mais enfin, quand on a débauché une fille, on eſt obligé de nourrir l'enfant, et d'entrer dans les détails du ménage. C'eſt vous qui avez débauché *Alzire*, pardonnez-moi donc toutes mes importunités.

J'ai reçu enfin la copie de la pièce telle qu'elle eſt jouée : nous avons examiné la choſe avec attention, madame *du Châtelet* et moi, et nous avons été également frappés de la néceſſité de reſtituer bien des choſes à peu-près comme elles étaient : par exemple, nous avons lu au quatrième acte :

ALZIRE.

Compte après cet effort ſur un juſte retour.

GUSMAN.

En eſt-il donc, hélas ! qui tienne lieu d'amour ?

1736. Bon Dieu, que dirait *Deſpréaux*, s'il voyait *Alzire* prononcer un vers auſſi dur, et *Guſman* répondre en doucereux? Au nom du bon goût, laiſſez les choſes dans leur premier état. Quelle différence! ne la ſentez-vous pas?

J'inſiſte encore ſur le cinquième acte; il eſt ſi écourté, ſi rapide, qu'il ne nous a fait aucun effet. On craint les longueurs au théâtre, mais c'eſt dans les endroits inutiles et froids. Voyez que de vers débite *Mithridate* en mourant; ſont-ils auſſi néceſſaires que ceux de *Guſman*? Quel outrage à toutes les règles que *Montèze* ne paraiſſe pas avec *Guſman*, et n'embraſſe pas ſes genoux! Je l'avais fait dire aux comédiens, mais inutilement: tout le monde croit que c'eſt ma faute; j'en reçois tous les jours des reproches. Je vous conjure enfin de preſſer M. *Thiriot* ou M. *Lamare* d'exiger tous ces changemens.

Je ſais qu'on fait bien d'autres critiques; mais pour ſatisfaire les cenſeurs, il faudrait refondre tout l'ouvrage, et il ſerait encore bien plus critiqué. C'eſt au temps ſeul à établir la réputation des pièces, et à faire tomber les critiques.

M. et madame *du Châtelet* ont approuvé l'épître dédicatoire; à l'égard d'un diſcours apologétique que j'adreſſais à M. *Thiriot*, je ne ſuis pas encore bien décidé ſi j'en ferai uſage ou non. Je ne répondrai jamais aux ſatires qu'on fera ſur mes ouvrages; il eſt d'un homme ſage de les mépriſer; mais les calomnies perſonnelles tant de fois imprimées et renouvelées, connues en France et chez les étrangers, exigent qu'on prenne une fois la peine de les confondre. L'honneur eſt d'une autre eſpèce que la

réputation d'auteur : l'amour propre d'un écrivain doit se taire ; mais la probité d'un homme accusé doit parler, afin qu'on ne dise pas : 1736.

Pudet hæc opprobria nobis
Et dici potuisse, et non potuisse refelli.

Reste à savoir si je dois parler moi-même, ou m'en remettre à quelque autre ; c'est sur quoi j'attends votre décision.

Pardon de ma longue lettre et de tout ce qu'elle contient. Madame *du Châtelet* qui pense comme moi, mais qui me trouve un bavard, vous demande pardon pour mes importunités. Elle obtiendra ma grâce de vous. Elle fait mille complimens aux deux aimables frères pour qui j'aurai toujours la plus tendre amitié et la plus respectueuse reconnaissance.

LETTRE CLXXX.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 26 février.

Je ne me porte guère bien encore. Raisonnons pourtant, mon cher ami. Pas un mot de Samson aujourd'hui, s'il vous plaît. Tout sera pour Alzire ; je viens de la recevoir ; c'était de vous que je l'attendais ; je suis au désespoir qu'elle ait été en d'autres mains qu'entre les vôtres et celles de M. d'*Argental*. Ce sont des profanes qui se sont emparés de mes vases sacrés ; et vous, mon grand-prêtre, vous ne les avez pas eus dans votre sacristie !

1736. *Demoulin* est une tête picarde que je laverais bien, mais qu'il faut ménager, parce qu'il a le cœur bon, et que de plus il a mon bien entre ses mains. Dieu veuille qu'il y soit plus surement que mes Américains! C'est un honnête homme; mais je ne sais s'il entend les affaires mieux que le théâtre. Il m'aime; il faut lui passer bien des choses. J'ai été confondu, je vous l'avoue, de voir les négligences barbares dont la précipitation avec laquelle on m'a joué a laissé ma pièce remplie: elle en est défigurée. J'ai été bien fâché, je vous l'avoue. J'ai fait sur le champ un bel écrit à trois colonnes, pour être envoyé à M. d'*Argental*, à vous et aux comédiens. *Demoulin* en est chargé. De plus, j'écris à chaque acteur en particulier. Enfin, s'il en est temps, il faut réparer ces fautes; il y en a d'énormes. Croyez-moi; j'ai mis mes raisons en marge. Je serai bien piqué si l'on ne se prête pas à la justice que je réclame, et je suis sûr que la pièce tombera, si elle n'est tombée. Je sais que toutes ces fautes ont été bien senties et bien relevées à la cour. Mon cher ami, il faut presser *Sarrazin*, *Grandval*, mademoiselle *Gaussin*, *le Grand*, de se rendre à mes remontrances. C'est là où j'ai besoin de votre éloquence persuasive. La dédicace à madame la marquise *du Châtelet* doit absolument paraître; le prêtre et la déesse le veulent.

Pour l'épître que je vous adressais, je ne suis pas encore décidé. Je suis convaincu qu'il faut une apologie. Qu'on attaque mes ouvrages, je n'ai rien à répondre, c'est à eux à se défendre bien ou mal; mais qu'on attaque publiquement ma personne, mon honneur, mes mœurs, dans vingt libelles dont

la France et les pays étrangers ſont inondés, c'eſt ſigner ma honte que de demeurer dans le ſilence. Il faut oppoſer des faits à la calomnie; il faut impoſer ſilence au menſonge. Je ne veux, il eſt vrai, d'aucune place; mais quelle eſt celle où j'oſerais prétendre, ſi ces calomnies n'étaient pas réfutées? Je veux qu'on diſe: Il n'eſt pas de l'académie, parce qu'il ne le déſire pas; et non pas qu'on diſe: Il ſerait refuſé. C'eſt ne me point aimer que de penſer autrement, et je ſuis sûr que vous m'aimez. L'exemple de l'abbé *Prévoſt* ne me paraît pas fait pour moi. Je ne ſais s'il a dit ou dû dire: *Je ſuis honnête homme*; mais je ſais moi que je dois le dire, et que ce n'eſt pas une choſe à laiſſer conclure comme une propoſition délicate. Mes mœurs ſont directement oppoſées aux infames imputations de mes ennemis. J'ai fait tout le bien que j'ai pu, et je n'ai jamais fait le mal que j'ai pu faire. Si ceux que j'ai accablés de bienfaits et de ſervices ſont demeurés dans le ſilence contre mes ennemis, le ſoin de mon honneur me doit faire parler, ou quelqu'un doit être aſſez juſte, aſſez généreux pour parler pour moi. Pourquoi ſera-t-il permis d'imprimer que j'ai trompé un libraire, que j'ai retenu des ſouſcriptions, et ne me ſera-t-il pas permis de démontrer la fauſſeté de cette accuſation? Pourquoi ceux qui la ſavent, la tairont-ils? L'innocence, et j'oſe dire la vertu, doit-elle être opprimée, calomniée, par la ſeule raiſon que mes talens m'ont rendu un homme public? C'eſt cette raiſon-là même qui doit m'élever la voix, ou qui doit dénouer la langue de ceux qui me connaiſſent. Que m'importe que don *Prévoſt*, qui n'a point d'ennemis, ait écrit quelque 1736.

1736. chose ou non sur son compte? Que me fait son aventure d'une lettre de change à Londres? Qu'il se disculpe devant les jurés; mais moi, je suis attaqué dans mon honneur par des ennemis, par des écrivains indignes; je dois leur répondre hardiment, une fois dans ma vie, non pour eux, mais pour moi. Je ne crains point *Rousseau*, je le méprise; et tout ce que j'ai dit dans mon épître est vrai: reste à savoir s'il faut que ce soit moi ou un autre qui ferme la bouche au mensonge. Si don *Prévost* voulait entrer dans ces détails, dans une feuille consacrée en général à venger la réputation des gens de lettres calomniés, il me rendrait un service que je n'oublierais de ma vie. La matière d'ailleurs est belle et intéressante. Les persécutions faites aux auteurs de réputation, ont mérité des volumes. Si donc je suis assuré que le Pour et Contre parlera aussi fortement qu'il est nécessaire, je me tairai, et ma cause sera mieux entre ses mains que dans les miennes; mais il faut que j'en sois sûr.

Quel est le malheureux auteur de cet Observateur poligraphique? Ne serait-ce point l'abbé *Desfontaines*? C'est assurément quelque misérable écrivain de Paris. Il ne sait donc pas que vous êtes mon ami intime, mon plénipotentiaire, mon juge: voilà vos qualités sur le Parnasse.

P. S. Madame la marquise *du Châtelet* veut absolument que mon apologie paraisse en mon nom; cela n'empêcherait pas les bons offices du Pour et Contre.

LETTRE CLXXXI. 1736.

A M. BERGER.

A Cirey, . . . février.

Le ſuccès de mes Américains eſt d'autant plus flatteur pour moi, mon cher Monſieur, qu'il juſtifie votre amitié pour ma perſonne, et votre goût pour mes ouvrages. J'oſe vous dire que les ſentimens vertueux qui ſont dans cette pièce ſont dans mon cœur; et c'eſt ce qui fait que je compte beaucoup plus ſur l'amitié d'une perſonne comme vous dont je ſuis connu, que ſur les ſuffrages d'un public toujours inconſtant, qui ſe plaît à élever des idoles pour les détruire, et qui, depuis long-temps, paſſe la moitié de l'année à me louer, et l'autre à me calomnier. Je ſouhaiterais que l'indulgence avec laquelle cet ouvrage vient d'être reçu, pût encourager notre grand muſicien *Rameau* à reprendre en moi quelque confiance, et à achever ſon opéra de Samſon ſur le plan que je me ſuis toujours propoſé. J'avais travaillé uniquement pour lui. Je m'étais écarté de la route ordinaire dans le poëme, parce qu'il s'en écarte dans la muſique. J'ai cru qu'il était temps d'ouvrir une carrière nouvelle à l'opéra, comme ſur la ſcène tragique. Ces beautés de *Quinault* et de *Lulli* ſont devenues des lieux communs. Il y aura peu de gens aſſez hardis pour conſeiller à M. *Rameau* de faire de la muſique pour un opéra dont les deux premiers actes ſont ſans

1736. amour ; mais il doit être assez hardi pour se mettre au-dessus du préjugé. Il doit m'en croire et s'en croire lui-même. Il peut compter que le rôle de *Samson* joué par *Chassé*, fera autant d'effet au moins que celui de *Zamore* joué par *Dufresne*. Tâchez de persuader cela à cette tête à doubles croches : que son intérêt et sa gloire l'encouragent ; qu'il me promette d'être entièrement de concert avec moi ; surtout, qu'il n'use pas sa musique en la faisant jouer de maison en maison ; qu'il orne de beautés nouvelles les morceaux que je lui ai faits. Je lui enverrai la pièce quand il le voudra ; M. de *Fontenelle* en fera l'examinateur. Je me flatte que M. le prince de *Carignan* la protégera, et qu'enfin ce sera de tous les ouvrages de ce grand musicien celui qui, sans contredit, lui fera le plus d'honneur.

A l'égard de M. de *Marivaux*, je serais très-fâché de compter parmi mes ennemis un homme de son caractère, et dont j'estime l'esprit et la probité. Il y a surtout dans ses ouvrages un caractère de philosophie, d'humanité et d'indépendance dans lequel j'ai trouvé avec plaisir mes propres sentimens. Il est vrai que je lui souhaite quelquefois un style moins recherché et des sujets plus nobles ; mais je suis bien loin de l'avoir voulu désigner, en parlant des comédies métaphysiques. Je n'entends par ce terme que ces comédies où l'on introduit des personnages qui ne sont point dans la nature, des personnages allégoriques, propres tout au plus pour le poëme épique, mais très-déplacés sur la scène, où tout doit être peint d'après nature. Ce n'est pas, ce me semble, le défaut de M. de *Marivaux ;* je lui reprocherais au contraire

de trop détailler les passions, et de manquer quelquefois le chemin du cœur, en prenant des routes un peu trop détournées. J'aime d'autant plus son esprit, que je le prierais de le moins prodiguer. Il ne faut point qu'un personnage de comédie songe à être spirituel; il faut qu'il soit plaisant malgré lui, et sans croire l'être; c'est la différence qui doit être entre la comédie et le simple dialogue. Voilà mon avis, mon cher Monsieur; je le soumets au vôtre. 1736.

J'avais prêté quelque argent à feu M. de *Laclède*, mais sans billet; je voudrais en avoir perdu dix fois davantage, et qu'il fût en vie. Je vous supplie de m'écrire tout ce que vous apprendrez au sujet de mes Américains. Je vous embrasse tendrement.

Qu'est devenu l'abbé *Desfontaines*? dans quelle loge a-t-on mis ce chien qui mordait ses maîtres? hélas! je lui donnerais encore du pain, tout enragé qu'il est. Je ne vous écris point de ma main, parce que je suis un peu malade. Adieu.

LETTRE CLXXXII.

A M. THIRIOT.

1 mars.

MADAME la marquise *du Châtelet* vient de vous écrire une lettre dans laquelle elle ne se trompe que sur la bonne opinion qu'elle a de moi; et mon plus grand tort, dans l'épître dont elle approuve l'hommage, c'est de n'avoir pas dignement exprimé la juste opinion que j'ai d'elle.

1736. Il s'en fallait de beaucoup que je fusse content de mon épître dédicatoire et du discours que je vous adressais ; je ne l'étais pas même d'Alzire, malgré l'indulgence du public. Je corrige assidument ces trois ouvrages ; je vous prie de le dire aux deux respectables frères.

Si j'étais *la Fontaine*, et si madame *du Châtelet* avait le malheur de n'être que madame de *Montespan*, je lui ferais une épître en vers, où je dirais ce qu'on dit à tout le monde ; mais le style de sa lettre doit vous faire voir qu'il faut raisonner avec elle, et payer à la supériorité de son esprit un tribut que les vers n'acquittent jamais bien. Ils ne sont ni le langage de la raison, ni de la véritable estime, ni du respect, ni de l'amitié ; et ce sont tous ces sentimens que je veux lui peindre. C'est précisément parce que j'ai fait de petits vers pour mademoiselle de *Villefranche*, pour mademoiselle *Gaussin*, &c., que je dois une prose raisonnée et sage à madame la marquise *du Châtelet*. Faites-la donc digne d'elle, me direz-vous ; c'est ce que je n'exécuterai pas, mais c'est à quoi je m'efforcerai.

Non possis oculis quantum contendere Lynceus
Non tamen idcirco contemnas lippus inungi,
Est quodam prodire tenus si non datur ultra.

Je tâcherai du moins de m'éloigner autant des pensées de madame de *Lambert*, que le style vrai et ferme de madame *du Châtelet* s'éloigne de ces riens entortillés dans des phrases précieuses, et de ces billevesées énigmatiques.

A l'égard de l'Apologétique de *Tertullien*, toutes choſes mûrement conſidérées, il faut qu'il paraiſſe avec des changemens, des additions, des retranchemens; mais, ne vous en déplaiſe, un honnête homme doit dire très-hardiment qu'il eſt honnête homme. Voilà qui eſt plaiſant de me conſeiller de faire de mon apologie une énigme dont le mot ſoit la vertu. On peut laiſſer conclure qu'on a les dents belles et la jambe bien tournée; mais l'honneur ne ſe traite pas ainſi : il ſe prouve et il s'affiche : il eſt d'autant plus hardi qu'il eſt attaqué; et de telles vérités ne ſont pas faites pour porter un maſque. Votre amitié y eſt intéreſſée. Les calomniateurs qui diſent, qui impriment que j'ai trompé des libraires, vous outragent en m'inſultant, puiſque c'eſt vous qui avez fait les éditions anglaiſes des Lettres, et qui avez reçu pluſieurs ſouſcriptions; en un mot, c'eſt ici une des affaires les plus ſérieuſes de ma vie; et, croyez-moi, elle influe ſur la vôtre. C'eſt une occaſion où nous devrions nous réunir, fuſſions-nous ennemis. Que ne doit donc pas faire une amitié de vingt années? 1736.

Adieu, mon cher ami; je vous embraſſe avec tendreſſe : continuez à m'aimer, et en particulier et en public, et à répandre ſur vous et ſur moi, par vos diſcours ſages, polis et meſurés, la conſidération que notre amitié et notre goût pour les arts méritent.

Je ſuis bien étonné de ne pas recevoir des nouvelles de monſieur votre frère. Mais, mon Dieu, ai-je écrit à notre cher petit *Bernard* qui le premier m'annonça la victoire d'Alzire? Ma foi, je n'en ſais rien; demandez-le-lui. Buvez à ma ſanté avec *Pollion*. Adieu; je vous aime de tout mon cœur.

1736.

LETTRE CLXXXIII.

A M. THIRIOT.

4 mars.

J'AI été malade; madame *du Châtelet* l'eſt à ſon tour. Je vous écris à la hâte, au chevet de ſon lit, et c'eſt pour vous dire qu'on vous aime à Cirey autant que chez *Plutus-Pollion;* puis vous ſaurez qu'Alzire, la dédicace, le diſcours, la pièce, corrigés jour et nuit, viennent par la poſte. Tout cela eſt changé, comme une chryſalide qui vient de devenir papillon en une nuit. Vous direz que je me pille; car c'eſt ce que je viens d'écrire à M. d'*Argental;* mais quand *Emilie* eſt malade, je n'ai point d'imagination. Je viens de voir la feuille de l'abbé *Prévoſt;* je vous prie de l'aſſurer de mon amitié pour le reſte de ma vie. Je lui écrirai aſſurément.

Comptez, mon cher ami, qu'il fallait une dédicace d'une honnête étendue. J'oſe aſſurer que c'eſt la première choſe adroite que j'aye faite de ma vie. Toutes les femmes qui ſe piquent de ſcience et d'eſprit ſeront pour nous; les autres s'intéreſſeront au moins à la gloire de leur ſexe. Les académiciens des ſciences ſeront flattés, les amateurs de l'antiquité retrouveront avec plaiſir des traits de *Cicéron* et de *Lucrèce*. Enfin, morbleu, *Emilie* ordonne, obéiſſons.

Si la fin du diſcours que je vous adreſſe ne vous plaît pas, je n'écris plus de ma vie.

Allons, voyons si nous ferons sûrs d'un censeur. Mon cher ami, je vous recommande cette affaire; elle est sérieuse pour moi; il s'agit d'*Emilie* et de vous. 1736.

Remerciez M. de *Marivaux;* il fait un gros livre contre moi, qui lui vaudra cent pistoles. Je fais la fortune de mes ennemis.

LETTRE CLXXXIV.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 10 mars.

La galanterie de mademoiselle *Quoniam* est plus flatteuse que les battemens de mains du parterre. Je ne sais plus quelle fille de l'antiquité voulut coucher avec un philosophe pour le récompenser de ses ouvrages. Mademoiselle *Quoniam* ne pousserait pas si loin la générosité antique, mais aussi je ne suis pas si philosophe. Pour mademoiselle *Gaussin*, elle me devrait au moins quelques baisers. Je m'imagine que vous les recevez pour moi, et que ce n'est pas au théâtre que sa bouche vous fait plus de plaisir.

Il est vrai que dans la petite comédie que nous avons jouée à Cirey, il y aurait un rôle assez plaisant et assez neuf pour mademoiselle *Dangeville*. Madame *du Châtelet* l'a joué à étonner, si quelque chose pouvait étonner d'elle; mais la pièce n'est qu'une farce qui n'est pas digne du public. Thétis et Pelée (*)

(*) Opéra; paroles de *Fontenelle*, musique de *Colasse*; représenté pour la première fois en 1689, et repris sept fois.

1736. me font trembler pour ma vieilleſſe. Il eſt triſte que ce qui a été beau ne le ſoit plus ; mais ce n'eſt point M. de *Fontenelle* qui eſt tombé, ce ſont les acteurs de l'opéra. Ne pourrai-je point avoir l'épître à *Clio* de M. de *la Chauſſée* ? C'eſt celui-là qui fait bien des vers, et qui, par conſéquent, ne ſera pas loué par quelqu'un que vous connaiſſez (*), auquel il ne reſte plus ni goût ni talent, mais ſeulement de l'envie.

Je viens de voir une épigramme parfaite ; c'eſt celle de notre petit *Bernard* ſur la *Sallé*. Il a troqué ſon encenſoir contre des verges ; il fouette ſa coquine après avoir adoré ſa déeſſe. On ne peut pas mieux punir ce faſte de vertu ridicule qu'elle étalait ſi mal à propos.

Pitteri, libraire à Veniſe, qui débite la traduction de *Charles XII*, n'a pu obtenir la permiſſion pour la Henriade, parce que j'ai l'honneur d'être à l'index.

Formont vient de m'envoyer de jolis vers ſur Alzire. Vous les aurez bientôt ; car tout ce qu'on fait pour moi vous appartient. Pour ma métaphyſique, il n'y a pas moyen de la faire voyager ; j'y ai trop cherché la vérité. Adieu, héros de l'amitié ; adieu, ami de tous les arts ; vos lettres ſont le ſecond plaiſir de ma vie.

De madame du Châtelet.

Voltaire veut que je ſigne ſa lettre ; j'y mettrai avec grand plaiſir le ſceau de l'amitié ; je ſens celle que vous avez marquée à votre ami, et je déſire que vous en ayez pour *Emilie*.

(*) *Jean-Baptiſte Rouſſeau.*

LETTRE

LETTRE CLXXXV. 1736.

A M. DE LAMARE.

A Cirey, 15 mars.

Je me flatte, Monsieur, que quand vous ferez imprimer quelques-uns de vos ouvrages, vous le ferez avec plus d'exactitude que vous n'en avez eu dans l'édition de Jules-César. Permettez que mon amitié se plaigne que vous avez hasardé dans votre préface des choses sur lesquelles vous deviez auparavant me consulter.

Vous dites, par exemple, que dans certaines circonstances le parricide était regardé comme une action de courage et même de vertu chez les Romains: ce sont de ces propositions qui auraient grand besoin d'être prouvées.

Il n'y a aucun exemple de fils qui ait assassiné son père pour le salut de la patrie. *Brutus* est le seul; encore n'est-il pas absolument sûr qu'il fût le fils de *César*.

Je crois que vous deviez vous contenter de dire que *Brutus* était stoïcien et presque fanatique, féroce dans la vertu, et incapable d'écouter la nature quand il s'agissait de sa patrie, comme sa lettre à *Cicéron* le prouve.

Il est assez vraisemblable qu'il savait que *César* était son père, et que cette considération ne le retint pas; c'est même cette circonstance terrible et ce combat singulier entre la tendresse et la fureur de la liberté

1736. qui seuls pouvaient rendre la pièce intéressante : car de représenter des Romains nés libres, des sénateurs opprimés par leur égal, qui conspirent contre un tyran, et qui exécutent de leurs mains la vengeance publique, il n'y a rien là que de simple : et *Aristote* (qui, après tout, était un très-grand génie) a remarqué, avec beaucoup de pénétration et de connaissance du cœur humain, que cette espèce de tragédie est languissante et insipide ; il l'appelle la plus vicieuse de toutes, tant l'insipidité est un poison qui tue tous les plaisirs.

Vous auriez donc pu dire que *César* est un grand homme, ambitieux jusqu'à la tyrannie, et *Brutus* un héros d'un autre genre, qui poussa l'amour de la liberté jusqu'à la fureur.

Vous pouviez remarquer qu'ils sont représentés tous condamnables, mais à plaindre, et que c'est en quoi consiste l'artifice de cette pièce. Vous paraissez surtout avoir d'autant plus de tort de dire que les Romains approuvaient le parricide de *Brutus*, qu'à la fin de la pièce les Romains ne se soulèvent contre les conjurés que lorsqu'ils apprennent que *Brutus* a tué son père. Ils s'écrient :

O monstre que les Dieux devraient exterminer!

Je vous avais dit, à la vérité, qu'il y avait, parmi les lettres de *Cicéron*, une lettre de *Brutus*, par laquelle on peut inférer qu'il avait tué son père pour la cause de la liberté. Il me semble que vous avez assuré la chose trop positivement.

Celui qui a traduit la lettre italienne de M. le marquis *Algarotti*, semble être tombé dans une méprise

à l'endroit où il eſt dit que c'eſt un de ceux qu'on appelle *doctores umbratici*, qui a fait la première édition furtive de cette pièce. Je me ſouviens que quand M. *Algarotti* me lut ſa lettre en italien, il y déſignait un précepteur qui, ayant volé cet ouvrage, le fit imprimer. Cet homme a même été puni; mais, par la traduction, il ſemble qu'on ait voulu déſigner les profeſſeurs de l'univerſité. L'auteur de la brochure qu'on donne toutes les ſemaines ſous le titre d'Obſervations, &c. a pris occaſion de cette mépriſe pour inſinuer que M. le marquis *Algarotti* avait prétendu attaquer les profeſſeurs de Paris; mais cet étranger reſpectable, qui a fait tant d'honneur à l'univerſité de Padoue, eſt bien loin de ne pas eſtimer celle de Paris, dans laquelle on peut dire qu'il n'y a jamais eu tant de probité et tant de goût qu'à préſent. 1736.

Si vous m'aviez envoyé votre préface, je vous aurais prié de corriger ces bagatelles; mais vos fautes ſont ſi peu de choſe en comparaiſon des miennes, que je ne ſonge qu'à ces dernières. J'en ferais une fort grande de ne vous point aimer, et vous pouvez compter toujours ſur moi.

1736.

LETTRE CLXXXVI.

A M. THIRIOT.

16 mars.

MON cher ami, vous avez bien gagné à mon ſilence. *Emilie* a entretenu la correſpondance.

N'admirez-vous pas ſa lumière,
Son ſtyle aiſé, ſublime et net,
Sa plume, ou ſolide ou légère,
Traitant de ſcience ou d'affaire,
D'un madrigal ou d'un ſonnet?
Elle écrit pourtant pour Voltaire.
Louis quinze a-t-il en effet
Quelque ſemblable ſecrétaire,
Soit d'Etat, ſoit de cabinet?

Ces petits vers une fois paſſés, vous ſaurez que vos lettres m'ont fait autant de plaiſir que les ſiennes ont dû vous en faire. Si j'étais un *Deſcartes*, vous ſeriez mon père *Merſenne*. J'ai été accablé de maladies et d'occupations. Je m'étais donné tout cela, et je m'en ſuis tiré. Etes-vous content de la dédicace du temple d'*Alzire* à la déeſſe de Cirey, et de la poſt-face à M. *Thiriot*, et du petit grain d'avertiſſement? Et vîte, que *Demoulin* tranſcrive, et que *la Serre* approuve, et que *Prault* imprime; car je crois que *Demoulin* le ſurintendant a donné ſes faveurs à *Prault*.

Homme faible! vous laiſſerez-vous perſuader qu'il faut que *Guſman* interrompe *Alzire* pour lui dire

une quinauderie? et ne sentez-vous pas combien ce vers 1736.

S'il en est, après tout, qui tiennent lieu d'amour.

est pris dans le caractère de la personne, qui ne doit avoir aucune adresse, et rien que de la vérité.

Triumvirat très-aimable, il y a des cas où je suis votre dictateur,

Une espagnole eût promis davantage;
Je n'ai point leurs mœurs.

est très-français. Cette phrase est de toutes les langues. Lisez la grammaire à l'article des pronoms collectifs.

Compte à jamais au moins sur ma reconnaissance,

est un vers faible et plat, s'il est seul, à peu-près comme le feraient beaucoup de vers de *Racine*. Mais

Tantùm series juncturaque pollet!
Tantùm de medio sumptis accedit honoris!

Que ces vers plats se rebondissent du voisinage des autres.

Compte à jamais au moins sur ma reconnaissance,
Sur la foi, sur les vœux qui sont en ma puissance,
Sur tous les sentimens du plus juste retour,
S'il en est, après tout, qui tiennent lieu d'amour.

Voilà qui devient coulant et harmonieux par les traits consécutifs et par la figure ménagée jusqu'au bout de la phrase.

1736. *Bauche* va réimprimer Zaïre ; je la corrige. *Prault* réimprimera la Henriade ; je la corrige aussi. Je corrige tout hors moi. Savez-vous bien que je retouche Adélaïde, et que ce sera une de mes moins mauvaises filles.

J'ai lu Jules-César. Est-ce M. *Algarotti* qui a lui-même traduit son italien ? Apprenez que ce vénitien-là a fait des dialogues sur la lumière, où il y a malheureusement autant d'esprit que dans les Mondes, et beaucoup plus de choses utiles et curieuses.

J'ai lu la Zaïre anglaise : elle m'a enchanté plus qu'elle n'a flatté mon amour propre. Comment des anglais tendres, naturels ! without bombast ! without similes at the end of acts ! Quel est donc ce M. *Hill* ? quel est ce gentilhomme qui a joué *Orosmane* sur le théâtre des comédiens ? Cet honneur fait aux arts ne sera-t-il pas consacré dans le Pour et Contre ? Autrefois ce Pour et Contre avait été contre Zaïre ; ah ! il doit faire amende honorable.

Rameau s'est marié avec *Moncrif*. Suis-je au vieux sérail ? Samson est-il abandonné ? Non ; qu'il ne l'abandonne pas. Cette forme singulière d'opéra sera sa fortune et sa gloire.

1736.

LETTRE CLXXXVII.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 18 mars.

Il faut, mon ami, vous rendre compte de l'Epître à *Clio*. Les vers ſont frappés ſur l'enclume qu'avait *Rouſſeau*, quand il était encore bon ouvrier ; mais malheureuſement le choix du ſujet n'a pas ce piquant qu'il faut pour le monde. C'eſt le chef-d'œuvre d'un artiſte fait pour des artiſtes ſeulement. Tout s'y trouve, hors le plaiſir qu'il faut à des lecteurs oiſifs. J'admirerai toujours cet écrit (excepté la bataille) ; mais nos Français veulent en tout genre de l'intérêt et des grâces. Il en faut par-tout, ſans quoi le beau n'eſt que beau.

Non ſatis eſt pulchra eſſe poëmata, dulcia ſunto ;
Et quocumque volent, animum auditoris agunto.

Dites-lui combien j'eſtime ſa préciſion, ſa netteté, ſa force, ſon tour heureux, naturel, ſon ſtyle châtié. Ajoutez à cela que je ſuis très-fâché qu'il déshonore un ſi bon ouvrage par des éloges dont il rougit. S'il ne voulait qu'un aſile heureux et fait pour un philoſophe, au lieu d'une place inutile et qui n'a plus que du ridicule, je trouverais bien le ſecret de le mettre en état de ne plus louer indignement.

1736. Voici un petit quatrain en réponſe à l'honneur qu'il m'a fait de m'envoyer ſon épître :

Lorſque ſa muſe courroucée
Quitta le coupable Rouſſeau,
Elle te donna ſon pinceau,
Sage et modeſte la Chauſſée.

Il ne faut pas oublier ce jeune M. de *Verrières*; car nous devons encourager la jeuneſſe.

Elève heureux du dieu le plus aimable,
Fils d'Apollon, digne de ſes concerts,
Voudriez-vous être encor plus louable?
Ne me louez pas tant, travaillez plus vos vers.
Le plus bel arbre a beſoin de culture.
Emondez-moi ces rameaux trop épars,
Rendez leur ſéve et plus forte et plus pure.
Il faut toujours, en ſuivant la nature,
La corriger : c'eſt le ſecret des arts.

C'eſt ce qui fait que je me corrige tous les jours moi et mes ouvrages.

Vous trouverez ſur une dernière feuille une choſe que je n'avais faite de ma vie, un ſonnet. Préſentez-le au marquis ou non marquis *Algarotti*, et admirez avec moi ſon ouvrage ſur la lumière. Ce ſonnet eſt une galanterie italienne. Qu'il paſſe par vos mains, la galanterie ſera complète. (*)

(*) Voyez les Poëſies mêlées, vol. de Contes.

LETTRE CLXXXVIII. 1736.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Cirey, par Vaſſi en Champagne, 18 mars.

UNE aſſez longue maladie, Madame, m'a empêché de répondre plutôt à la lettre charmante dont vous m'avez honoré. Vous devez vous intéreſſer à cette maladie; elle a été cauſée par trop de travail: eh, quel objet ai-je dans tous mes travaux que l'envie de vous plaire, de mériter votre ſuffrage? Celui que vous donnez à mes Américains, et ſurtout à la vertu tendre et ſimple d'*Alzire*, me conſole bien de toutes les critiques de la petite ville qui eſt à quatre lieues de Paris, à cinq cents lieues du bon goût, et qu'on appelle la cour. Je ferai ce que je pourrai aſſurément pour rendre *Guſman* plus tolérable. Je ne veux point me juſtifier ſur un rôle qui vous déplaît; mais *Grandval* ne m'a-t-il pas fait auſſi un peu de tort? n'a-t-il pas outré le caractère? n'a-t-il pas rendu féroce ce que je n'ai prétendu peindre que ſévère.

Vous penſâtes, dites-vous, dès les premiers vers, que ce *Guſman* ferait pendre ſon père. Eh! Madame, le premier vers qu'il dit, eſt celui-ci:

Quand vous priez un fils, Seigneur, vous commandez.

N'a-t-il pas l'autorité de tous les vice-rois du Pérou? et cette inflexibilité ne peut-elle pas s'accorder

1736. avec les sentimens d'un fils? *Sylla* et *Marius* aimaient leur père.

Enfin la pièce est fondée sur le changement de son cœur; et si le cœur était doux, tendre, compatissant au premier acte, qu'aurait-on fait au dernier?

Permettez-moi de vous parler plus positivement sur *Pope*. Vous me dites que l'amour social *fait que tout ce qui est, est bien*. Premièrement, ce n'est point ce qu'il nomme *amour social* (très-mal à propos) qui est chez lui le fondement et la preuve de l'ordre de l'univers. Tout ce qui est, est bien, parce qu'un Etre infiniment sage en est l'auteur; et c'est l'objet de la première épître. Ensuite il appelle *amour social*, dans l'épître dernière, cette Providence bienfesante par laquelle les animaux servent de subsistance les uns aux autres. Milord *Shaftesbury*, qui le premier a établi une partie de ce systême, prétendait, avec raison, que DIEU avait donné à l'homme l'amour de lui-même pour l'engager à conserver son être; et l'*amour social*, c'est-à-dire un instinct très-subordonné à l'amour propre, et qui se joint à ce grand ressort, est le fondement de la société.

Mais il est bien étrange d'imputer à je ne sais quel amour social dans DIEU cette fureur irrésistible avec laquelle toutes les espèces d'animaux sont portées à s'entre-dévorer. Il paraît du dessein à cela, d'accord; mais c'est un dessein qui assurément ne peut être appelé amour.

Tout l'ouvrage de *Pope* fourmille de pareilles obscurités. Il y a cent éclairs admirables qui percent à tous momens cette nuit, et votre imagination brillante doit les aimer. Ce qui est beau et lumineux est votre

élément. Ne craignez point de faire la difſerteuſe ; ne rougiſſez point de joindre aux grâces de votre perſonne la force de votre eſprit ; faites des nœuds avec les autres femmes, mais parlez-moi raiſon. 1736.

Je vous ſupplie, Madame, de me ménager les bontés de M. le préſident *Hénault :* c'eſt l'eſprit le plus adroit et le plus aimable que j'aye jamais connu. Mille reſpects et un éternel attachement.

LETTRE CLXXXIX.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT,

Chanoine et tréſorier du chapitre de Saint-Méry, à Paris, et tréſorier de M. de Voltaire.

Cirey, 20 mars.

Mon cher abbé, j'aime mille fois mieux votre coffre fort que celui d'un notaire ; il n'y a perſonne au monde à qui je me fiaſſe autant qu'à vous : vous êtes auſſi intelligent que vertueux ; vous étiez fait pour être le procureur général de l'*ordre* des janſéniſtes, car vous ſavez qu'ils appellent leur union l'*ordre ;* c'eſt leur argot : chaque communauté, chaque ſociété a le ſien. Voyez ſi vous voulez vous charger de l'argent d'un indévot, et faire par amitié pour cet indévot ce que par devoir vous faites pour votre chapitre. Mes affaires, comme vous ſavez, ſont très-aiſées et très-ſimples : vous ſerez mon ſurintendant en quelque endroit que je ſois ; vous parlerez pour

1736. moi, et en votre nom, aux *Villars*, aux *Richelieu*, aux d'*Eſtaing*, aux *Guiſe*, aux *Guébriant*, aux d'*Auneuil*, aux *Lezeau* et autres illuſtres débiteurs de votre ami. Quand on parle pour ſon ami, on demande juſtice; quand c'eſt moi qui réclame cette juſtice, j'ai l'air de demander grâce, et c'eſt ce que je voudrais éviter.

Ce n'eſt pas tout; vous agirez en plénipotentiaire, ſoit pour mes penſions auprès de M. *Pâris Duverney*, auprès de M. *Tevenot*, premier commis des finances; ſoit pour mes rentes ſur l'hôtel de ville, ſur *Arouet* mon frère; ſoit enfin pour les actions et pour l'argent que j'ai chez différens notaires. Vous aurez, mon cher abbé, carte blanche pour tout ce qui me regarde, et tout ſera dans le plus grand ſecret. Mandez-moi ſi cette charge vous plaît. En attendant votre réponſe, je vous prie d'envoyer chercher, par votre frotteur, un jeune homme nommé *Baculard d'Arnaud;* c'eſt un étudiant en philoſophie au collége d'Harcourt; il demeure rue Mouffetard: vous lui donnerez ce petit manuſcrit, et douze francs. Je vous prie de ne pas négliger cette petite grâce que je vous demande; ce manuſcrit ſera négocié à ſon profit. Je vous embraſſe de tout mon cœur: aimez-moi toujours, et ſurtout reſſerrons les nœuds de notre amitié par la confiance et par les ſervices réciproques.

LETTRE CXC. 1736.

A M. JORE, *libraire.*

A Cirey, 24 mars.

Vous me mandez, Monsieur, qu'on vous donnera des lettres de grâce, qui vous rétabliront dans votre maîtrise, en cas que vous disiez la vérité qu'on exige de vous sur le livre en question (*), ou plutôt dont il n'est plus question.

Un de mes amis, très-connu (**), ayant fait imprimer ce livre en Angleterre, uniquement pour son profit, suivant la permission que je lui en avais donnée, vous en fites, de concert avec moi, une édition en 1730.

Un des hommes les plus respectables du royaume, savant en théologie comme dans les belles-lettres, m'avait dit, en présence de dix personnes, chez madame de *Fontaine-Martel*, qu'en changeant seulement vingt lignes dans l'ouvrage, il mettrait son approbation au bas. Sur cette confiance, je vous fis achever l'édition. Six mois après, j'appris qu'il se formait un parti pour me perdre, et que d'ailleurs monsieur le garde des sceaux ne voulait pas que l'ouvrage parût. Je priai alors un conseiller au parlement (***) de Rouen de vous engager à lui remettre toute l'édition. Vous ne voulûtes pas la lui confier; vous

(*) Les Lettres philosophiques.
(**) M. *Thiriot.*
(***) M. de *Cideville.*

1736. lui dîtes que vous la dépoſeriez ailleurs, et qu'elle ne paraîtrait jamais ſans la permiſſion des ſupérieurs.

Mes alarmes redoublèrent quelque temps après, ſurtout lorſque vous vintes à Paris. Je vous fis venir chez M. le duc de *Richelieu*, je vous avertis que vous ſeriez perdu ſi l'édition paraiſſait, et je vous dis expreſſément que je ſerais obligé de vous dénoncer moi-même. Vous me jurâtes qu'il ne paraîtrait aucun exemplaire, mais vous me dîtes que vous aviez beſoin de quinze cents livres; je vous les fis prêter ſur le champ, par le ſieur *Paquier*, agent de change, rue Quincampoix, et vous renouvelâtes la promeſſe d'enſevelir l'édition.

Vous me donnâtes ſeulement deux exemplaires, dont l'un fut prêté à madame de***, et l'autre, tout découſu, fut donné à *François Joſſe*, libraire, qui ſe chargea de le faire relier pour M. d'*Argental*, à qui il devait être confié pour quelques jours.

François Joſſe, par la plus lâche des perfidies, copia le livre toute la nuit avec *René Joſſe*, petit libraire de Paris, et tous deux le firent imprimer ſecrétement. Ils attendirent que je fuſſe à la campagne, à ſoixante lieues de Paris, pour mettre au jour leur larcin. La première édition qu'ils en firent était preſque débitée, et je ne ſavais pas que le livre parût. J'appris cette triſte nouvelle, et l'indignation du gouvernement. Je vous écrivis ſur le champ pluſieurs lettres, pour vous dire de remettre toute votre édition à M. *Rouillé*, et pour vous en offrir le prix. Je ne reçus point de réponſe : vous étiez à la baſtille. J'ignorais le crime de *François Joſſe ;* tout ce que je pus faire alors fut de me renfermer dans mon innocence, et de me taire.

Cependant *René*, ce petit libraire, fit en ſecret une nouvelle édition; et *François*, jaloux du gain que ſon couſin allait faire, joignit à ſon premier crime celui de faire dénoncer ſon couſin *René*. Ce dernier fut arrêté, caſſé de maîtriſe, et ſon édition confiſquée. 1736.

Je n'appris ce détail que dans un ſéjour de quelques ſemaines que je vins faire malgré moi à Paris, pour mes affaires.

J'eus la conviction du crime de *François Joſſe;* j'en dreſſai un mémoire pour M. *Rouillé*. Cependant cet homme a joui du fruit de ſa méchanceté impunément. Voilà tout ce que je ſais de votre affaire; voilà la vérité devant DIEU et devant les hommes. Si vous en retranchiez la moindre choſe, vous ſeriez coupable d'impoſture. Vous y pouvez ajouter des faits que j'ignore, mais tous ceux que je viens d'articuler ſont eſſentiels. Vous pouvez ſupplier votre protecteur de montrer ma lettre à monſieur le garde des ſceaux; mais ſurtout prenez bien garde à votre démarche, et ſongez qu'il faut dire la vérité à ce miniſtre.

Pour moi, je ſuis ſi las de la méchanceté et de la perfidie des hommes, que j'ai réſolu de vivre déſormais dans la retraite, et d'oublier leurs injuſtices et mes malheurs.

A l'égard d'Alzire, c'eſt au ſieur *Demoulin* qu'il faut s'adreſſer. Je ne vends point mes ouvrages, je ne m'occupe que du ſoin de les corriger: ceux à qui j'en ai donné le profit s'accommoderont ſans doute avec vous. Je ſuis entièrement à vous, &c.

1736.

LETTRE CXCI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, par Vaſſi, ce 4 avril.

Mon cœur vous adreſſe cette ode (*) que je n'oſe décorer de votre nom. Vous êtes fait pour partager des plaiſirs, et non des querelles. Recevez donc ce témoignage de ma reconnaiſſance, et ſoyez sûr que je vous aime plus que je ne hais *Desfontaines* et *Rouſſeau*.

Je vous avais mandé, par ma dernière, que je ſouſcrivais à toutes vos critiques; vous ſaurez, par celle-ci, que je les ai regardées comme des ordres, et que je les ai exécutées. Il eſt vrai que je n'ai pu remettre les cinq actes en trois; l'intérêt ſerait étranglé et perdu; il faut que des reconnaiſſances ſoient filées pour toucher; mais j'ai retranché la *Croupille*, mais j'ai refondu la *Croupillac*, mais j'ai retouché le cinquième acte, mais j'ai refait des ſcènes et des vers par-tout. Il y a une ſeule choſe dans laquelle je n'ai obéi qu'à demi aux deux aimables frères, c'eſt dans le caractère d'*Euphémon*, que je n'ai pu rendre implacable pendant la pièce, pour lui faire changer d'avis à la fin. Premièrement, ce ſerait imiter *Inès;* en ſecond lieu, ce n'eſt pas d'une converſation longue, ménagée et contradictoire entre le père et le fils, que dépend l'intérêt au cinquième acte. Cet intérêt eſt fondé ſur la manière adroite et pathétique dont l'aimable *Liſe* tourne

(*) Ode IV, ſur l'ingratitude, vol. d'Epîtres.

l'eſprit

l'esprit du père *Euphémon ;* et dès qu'*Euphémon* fils paraît, la réconciliation n'est qu'un instant. En troisième lieu, si vous me condamniez à une longue scène entre le père et le fils, si vous vouliez que le fils attendrît son père par degrés, ce ne serait qu'une répétition de la scène qu'il a eue déjà avec sa maîtresse. Peut-être même y a-t-il de l'art à avoir fait rouler tout le grand intérêt de ce cinquième acte sur *Lise.* 1736.

Enfin, je vous l'envoie telle qu'elle est, et telle qu'il me paraît difficile que j'y touche beaucoup encore. J'ai actuellement d'autres occupations qui ne me permettent guère de donner tout mon temps à une comédie.

J'ose me flatter qu'elle réussira. Ce qui est sûr, c'est que le succès est dans le sujet et dans le total de l'ouvrage. Je peux la corriger pour les lecteurs, mais ce que j'y ferais est inutile pour le théâtre. Je vous demande donc en grâce qu'on la joue telle que je vous la renvoie; et quand il s'agira de l'impression, vous serez si sévère qu'il vous plaira.

Je ne vous pardonnerai de ma vie d'avoir, dans les représentations d'Alzire, ôté ce vers,

Je n'ai point leurs attraits, et je n'ai point leurs mœurs.

et d'avoir toujours laissé subsister cette réponse :

Etudiez nos mœurs avant de les blâmer.

Il fallait bien que le premier vers fondât le dernier : cela me met dans un courroux effroyable. Adieu, mon cher et aimable *Aristarque ;* adieu, ami généreux.

Emilie vous fait les complimens les plus tendres et les plus vrais.

1736. Elle veut absolument qu'Alzire paraisse avec la dédicace; et moi, je vous demande en grâce que le discours soit imprimé au moins avec permission tacite, et débité avec Alzire.

LETTRE CXCII.

A M. DE LA CHAUSSÉE.

A Paris, 2 mai.

Il y a huit jours, Monsieur, que je fais chercher votre demeure, pour présenter Alzire à l'homme de France qui sait et qui cultive le mieux cet art si difficile de faire de bons vers. Je pense bien comme vous, Monsieur, sur cet art que tout le monde croit connaître et qu'on connaît si peu. Je dirai de tout mon cœur avec vous :

L'unique objet que notre art se propose
Est d'être encor plus précis que la prose;
Et c'est pourquoi les vers ingénieux
Sont appelés le langage des dieux. (*)

Il faut avouer que personne ne justifie mieux que vous ce que vous avancez.

On m'a parlé aujourd'hui d'une place à l'académie française, mais ni les circonstances où je me trouve, ni ma santé, ni la liberté, que je préfère à tout, ne me permettent d'oser y penser. J'ai répondu que cette place devait vous être destinée, et que je me

(*) Vers de l'épître à *Clio*.

ferais un honneur de vous céder le peu de suffrages sur lesquels j'aurais pu compter, si votre mérite ne vous assurait de toutes les voix. 1736.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec toute l'estime que vous méritez,

votre, &c.

LETTRE CXCIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Paris, hôtel d'Orléans, mai.

Il s'agit, mon aimable protecteur, d'assurer le bonheur de ma vie.

M. le bailli de *Froulai*, qui me vint voir hier, m'apprit que toute l'aigreur du garde des sceaux contre moi venait de ce qu'il était persuadé que je l'avais trompé dans l'affaire des Lettres philosophiques, et que j'en avais fait faire l'édition.

Je n'appris que dans mon voyage à Paris, de l'année passée, comment cette impression s'était faite: j'en donnai un mémoire. M. *Rouillé*, fatigué de toute cette affaire qu'il n'a jamais bien sue, demanda à M. le duc de *Richelieu* s'il lui conseillait de faire usage de ce mémoire.

M. de *Richelieu*, plus fatigué encore, et las du déchaînement et du trouble que tout cela avait causé, persuadé d'ailleurs (parce qu'il trouvait cela plaisant), qu'en effet je m'étais fait un plaisir d'imprimer et de débiter le livre, malgré le garde des sceaux;

1736. M. de *Richelieu*, dis-je, me croyant trop heureux d'être libre, dit à M. *Rouillé* : L'affaire eſt finie ; qu'importe que ce ſoit *Jore* ou *Joſſe* qui ait imprimé ce... livre? que *Voltaire* s'aille faire..., et qu'on n'en parle plus. Qu'arriva-t-il de cette manière légère de traiter les affaires ſérieuſes de ſon ami? que M. *Rouillé* crut que mes propres protecteurs étaient convaincus de mon tort, et même d'un tort très-criminel. Le garde des ſceaux fut confirmé dans ſa mauvaiſe opinion ; et voilà ce qui, en dernier lieu, m'a attiré les ſoupçons cruels de l'impreſſion de la Pucelle : c'eſt de là qu'eſt venu l'orage qui m'a fait quitter Cirey.

M. le bailli de *Froulai*, qui connaît le terrain, qui a un cœur et un eſprit digne du vôtre, m'a conſeillé de pourſuivre vivement l'éclairciſſement de mon innocence : l'affaire eſt ſimple. C'eſt *Joſſe*, *François Joſſe*, libraire, rue Saint-Jacques, à la fleur de lis, le ſeul qui n'ait point été mis en cauſe, le ſeul impuni, qui imprima le livre, qui le débita, par la plus puniſſable de toutes les perfidies. Je lui avais confié l'original ſous ſerment, uniquement afin qu'il le reliât pour vous le faire lire.

Le principal colporteur, inſtruit de l'affaire, eſt greffier de Lagni : il ſe nomme *Lyonais*. J'ai envoyé à Lagni, avant-hier ; il a répondu que *François Joſſe* était en effet l'éditeur. On peut lui parler.

Il eſt démontré que, pour ſupprimer le livre, j'avais donné quinze cents livres à *Jore* de Rouen ; c'eſt *Paquier*, banquier, rue Quincampoix, qui lui compta l'argent. *Jore* de Rouen fut fidelle, et ne ſongea à débiter ſon édition ſupprimée que quand il vit celle

de *Josse* de Paris. Voilà des faits vrais et inconnus. Echauffez M. *Rouillé* en faveur d'un honnête homme, de votre ami malheureux et calomnié. 1736.

LETTRE CXCIV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce 30 mai.

POINT de littérature cette fois-ci, mon cher ami; point de fleurs. Il s'agit d'une horreur dont je dois vous apprendre des nouvelles.

Jore, que j'ai accablé de présens et de bienfaits, et qui oublie apparemment que j'ai en main ses lettres, par lesquelles il me remercie de mes bontés et de mes gratifications; *Jore*, conseillé par *Launay*, m'écrivit, il y a quelque temps, une lettre affectueuse par laquelle il me manda qu'il ne tenait qu'à moi de lui racheter la vie; que monsieur le garde des sceaux lui proposait de le rétablir dans sa maîtrise, à condition qu'il dît toute la vérité de l'histoire du livre en question. Mais, ajoutait-il, je ne dirai jamais rien, Monsieur, que ce que vous m'aurez permis de dire.

Moi qui suis bon, mon cher ami; moi qui ne me défie point des hommes, malgré la funeste expérience que j'ai faite de leur perfidie, j'écris à *Jore* une longue lettre bien détaillée, bien circonstanciée, bien regorgeante de vérité (*), et je l'avertis qu'il n'a autre chose à faire qu'à tout avouer naïvement.

(*) Voyez la lettre du 24 mars.

1736. A peine a-t-il cette lettre entre les mains, qu'il sent qu'il a contre moi un avantage, et alors il me fait proposer doucement de lui donner mille écus, ou qu'il va me dénoncer comme auteur des Lettres philosophiques. M. d'*Argental* et tous mes amis m'ont conseillé de ne point acheter le silence d'un scélérat. Enfin, il me fait assigner; il se déclare imprimeur des Lettres, pour m'en dénoncer l'auteur; mais cette iniquité est trop criante, pour qu'elle ne soit pas punie. C'est ce malheureux *Demoulin* qui m'a volé enfin une partie de mon bien, qui me suscite cette affaire; c'est *Launay* qui est de moitié avec *Jore*. Ah! mon ami, les hommes sont trop méchans. Est-il possible que j'aye quitté Cirey pour cela? Il ne fallait sortir de Cirey que pour venir vous embrasser.

Adieu, mon cher ami; l'ode sur la superstition n'était que pour vous, pour *Formont* et pour *Emilie;* et tout ce que je fais est pour vous trois. Allez, allez, malgré mes tribulations, je travaille comme un diable à vous plaire.

LETTRE CXCV.

A M. DE CIDEVILLE.

Paris, 2 juillet.

Mon cher ami, le ministère a été si indigné de cette abominable intrigue de la cabale qui faisait agir *Jore*, qu'on a forcé ce misérable de donner un désistement pur et simple, et à rendre cette lettre arrachée

à la bonne foi. Cette maudite lettre fesait tout l'embarras : c'était une conviction que j'étais l'auteur des Lettres philosophiques. Rien n'était donc si dangereux que de gagner sa cause juridiquement contre *Jore*. Mais je vous avoue qu'au milieu des remercîmens que je dois à l'autorité qui m'a si bien servi en cette occasion, j'ai un petit remords, comme citoyen, d'avoir obligation au pouvoir arbitraire : cependant il m'a fait tant de mal qu'il faut bien permettre qu'il me fasse du bien une fois en ma vie. 1736.

Je retourne bientôt à Cirey ; c'est là que mon cœur parlera au vôtre, et que je reprendrai ma forme naturelle. L'accablement des affaires a tué mon esprit pendant mon séjour à Paris. J'ai eu à essuyer des banqueroutes et des calomnies. Enfin, je n'ai perdu que de l'argent ; et je pars, dans deux ou trois jours, trop heureux et ne connaissant plus de malheur que l'absence de mes amis. Madame de *Bernières* est-elle à Rouen ? notre philosophe *Formont* y est-il ? comment vont vos affaires domestiques, mon cher ami ? êtes-vous aussi content que vous méritez de l'être ? avez-vous le repos et le bien-être ? Adieu ; je serai heureux si vous l'êtes.

1736.

LETTRE CXCVI.

A M. BERGER.

A Cirey, le . . . juillet.

Vous êtes le plus aimable et le plus exact correſpondant du monde. Voilà la Henriade ſous votre coulevrine. Je ne veux plus rien y changer, après que vous aurez dirigé cette édition. Je regarde la peine que vous prenez, comme la bordure du tableau et le dernier ſceau à la réputation de l'ouvrage, s'il en mérite quelqu'une. *Prault* n'ira pas plus vîte; ainſi je ferai toujours à portée de corriger quelques vers, quand vous m'en indiquerez. J'attendais de bonnes remarques de notre ami *Thiriot*, mais il eſt critique pareſſeux autant que juge éclairé. Réveillez un peu, je vous prie, ſon amitié et ſa critique: marquez-moi franchement les vers qui déplairont à vous et à vos amis, c'eſt pour vous autres que j'écris; c'eſt à vous que je veux plaire. Il eſt vrai que mes occupations me détournent un peu de la poëſie. J'étudie la philoſophie de *Newton*. Je compte même faire imprimer bientôt un petit ouvrage qui mettra tout le monde en état d'entendre cette philoſophie dont le monde parle, et qui eſt ſi peu connue; mais, dans les intervalles de ce travail, la Henriade aura quelques-uns de mes regards. L'harmonie des vers me délaſſera de la fatigue des diſcuſſions. *Rouſſeau* peut écrire contre moi tant qu'il voudra; je ſuis beaucoup plus ſenſible aux vérités que j'étudie,

et qui me paraiſſent éternelles, qu'aux calomnies de ce pauvre homme, qui paſſeront bientôt : malheur ſurtout dans ce ſiècle à un verſificateur qui n'eſt que verſificateur. 1736.

A-t-on imprimé les harangues des nouveaux récipiendaires à l'académie? Adieu; mille complimens à tous nos amis, à ceux qui font des opéra, à ceux qui les aiment. Je vous embraſſe.

Si vous voyez M. de *Mairan*, je vous prie de lui demander ſi M. *Lamare* lui a remis une brochure qu'il avait eu la bonté de me confier. C'eſt un philoſophe bien eſtimable que ce M. de *Mairan* : il ſemble qu'il a raiſon dans tout ce qu'il écrit.

J'ai reçu les lettres que M. *Duclos* a bien voulu me renvoyer; je lui écrirai pour le remercier.

LETTRE CXCVII.

A M. BERGER.

A Cirey. . . . . .

Il y a du malheur ſur les paquets que vous m'envoyez, mon aimable correſpondant. Je n'ai encore rien reçu de ce qu'on remit entre les mains de M. *du Châtelet*, à ſon départ de Paris. Ce petit ballot arriva trop tard pour être mis dans la chaiſe déjà trop chargée, et fut envoyé au coche : Dieu ſait quand je l'aurai.

L'aventure de M. *Raſle* ne peut être vraie. Je n'ai ni créancier qui puiſſe m'arrêter, ni rien par devers

1736. moi qui doive me faire craindre le gouvernement sage sous lequel nous vivons. Je suis loin de penser que le magistrat en question soit mon ennemi ; mais s'il l'était, il n'est pas en son pouvoir de nuire à un honnête homme.

La lettre dont vous me parlez, et qu'on doit mettre à la tête de la Henriade, est de M. *Cocchi*, homme de lettres très-estimé. Elle fut écrite à M. de *Renuccini*, secrétaire et ministre d'Etat à Florence. Elle est traduite par le baron *Elderchen*. Je ne me souviens pas qu'il y ait un seul endroit où M. *Cocchi* me mette au-dessus de *Virgile*. Sa lettre m'a paru sage et instructive. Si c'était ici une première édition de la Henriade, j'exigerais qu'on n'imprimât pas cette lettre ; trop d'éloges révolteraient les lecteurs français. Mais, après vingt éditions, on ne peut plus avoir ni orgueil ni modestie sur ses ouvrages ; ils ne nous appartiennent plus, et l'auteur est hors de tout intérêt. Au reste, n'ayant point encore reçu les exemplaires du poëme que j'avais demandés, je ne puis rien répondre sur ce qui concerne l'édition.

Le petit poëme que vous m'avez envoyé est d'un pâtissier (*) ; il n'est pas le premier auteur de sa profession. Il y avait un pâtissier fameux qui enveloppait ses biscuits de ses vers, du temps de maître *Adam*, menuisier de Nevers. Ce pâtissier disait que si maître *Adam* travaillait avec plus de bruit, pour lui il travaillait avec plus de feu. Il paraît que le pâtissier d'aujourd'hui n'a pas mis tout le feu de son four dans ses vers.

(*) *Favart.*

Je viens de recevoir une lettre de M. *Sinetti;* mais il n'a point encore reçu les Alzire. 1736.

Le gentil *Bernard* devrait bien m'envoyer sa Claudine; mais que fait le gentil *la Bruëre*?

Je ne vous dis rien sur l'*Orosmane* dont vous me parlez; apparemment que le mot de cette énigme est dans quelque lettre de vous que je n'ai point encore reçue. Quand *Thiriot* sera-t-il à Paris? Adieu.

LETTRE CXCVIII.

A M. THIRIOT.

Le 5 septembre.

J'AI reçu, mon cher ami, le prologue et l'épilogue de l'Alzire anglaise : j'attends la pièce pour me consoler, car franchement ces prologues-là ne m'ont pas fait grand plaisir. Je vous avoue que si j'étais capable de recevoir quelque chagrin dans la retraite délicieuse où je suis, j'en aurais de voir qu'on m'attribue cette longue épître de six cents vers dont vous me parlez toujours, et que vous ne m'envoyez jamais. Rendez-moi la justice de bien crier contre les gens qui m'en font l'auteur, et faites-moi le plaisir de me l'envoyer.

Vous aurez incessamment votre Chubb et votre Descartes. Vous me prenez tout juste dans le temps que j'écris contre les tourbillons, contre le plein, contre la transmission instantanée de la lumière, contre le prétendu tournoiement des globules imaginaires qui font les couleurs, selon *Descartes;* contre

1736. sa définition de la matière, &c. Vous voyez, mon ami, qu'on a besoin d'avoir devant ses yeux les gens que l'on contredit; mais quand cela sera fait, vous aurez votre sublime rêvasseur *René*.

Je ne conçois pas que les trois épîtres de *Rousseau* puissent avoir de la réputation. Les d'*Argental*, les présidents *Hénault*, les *Palu*, les duc de *Richelieu*, me disent que cela ne vaut pas le diable. Il me semble qu'il faut du temps pour asseoir le jugement du public; et quand ce temps est arrivé, l'ouvrage est tombé dans le puits.

Encouragez le divin *Orphée-Rameau* à imprimer son Samson. Je ne l'avais fait que pour lui. Il est juste qu'il en recueille le profit et la gloire.

On me mande que la Henriade est au dixième chant. Je ne connais point cette édition en quatre volumes, dont vous parlez. Tout ce que je sais, c'est qu'on en prépare une magnifique en Hollande: mais elle se fera assurément sans moi.

Nous étudions le divin *Newton* à force. Vous autres serviteurs des plaisirs, vous n'aimez que des opéra. Eh! pour Dieu, mon cher petit *Mersenne*, aimez les opéra et *Newton*. C'est ainsi qu'en use *Emilie*.

Que ces objets sont beaux! que notre ame épurée
Vole à ces vérités dont elle est éclairée.
Oui, dans le sein de Dieu, loin de ce corps mortel,
L'esprit semble écouter la voix de l'Eternel.
Vous, à qui cette voix se fait si bien entendre,
Comment avez-vous pu, dans un âge encor tendre,
Malgré les vains plaisirs, cet écueil des beaux jours,
Prendre un vol si hardi, suivre un si vaste cours,

Marcher après Newton dans cette route obscure
Du labyrinthe immense où se perd la nature ? 1736.

Voilà ce que je dis à *Emilie* dans des entresols vernis, dorés, tapissés de porcelaine, où il est bien doux de philosopher. Voilà de quoi l'on devrait être envieux plutôt que de la Henriade; mais on ne fera tort ni à la Henriade ni à ma félicité.

Algarotti n'est point à Venise, nous l'attendons à Cirey tous les jours. Adieu, père *Mersenne;* si vous étiez homme à lire un petit traité du newtonisme, de ma façon, vous l'entendriez plus aisément que *Pemberton*.

Adieu; je vous embrasse tendrement. Faites souvenir de moi les *Pollion*, les Muses, les *Orphée*, les pères d'*Aglaure*. *Vale*, *te amo*.

LETTRE CXCIX.

A M. THIRIOT.

A Cirey, ce 23 septembre.

J'AVAIS ôté ce monstre subalterne d'abbé *Desfontaines* de l'ode sur l'ingratitude, mais les transitions ne s'accommodaient pas de ce retranchement, et il vaut mieux gâter *Desfontaines* que mon ode; d'autant plus qu'il n'y a rien de gâté en relevant sa turpitude. Je vous envoie donc l'ode; chacun est content de son ouvrage; cependant je ne le suis pas de m'être abaissé

1736. à cette guerre honteuse ; je retourne à ma philosophie ; je ne veux plus connaître qu'elle, le repos et l'amitié.

J'avais deviné juste, vous étiez malade, mon cœur me le disait; mais si vous ne l'êtes plus, écrivez-moi donc. M. *Berger* a pressé l'impression de la Henriade ; mais je vais le prier d'aller bride en main, afin que les derniers chants se sentent au moins de vos remarques. Envoyez-moi cette pièce de la Ménagerie ; je ne sais ce que c'est. On dit qu'il paraît une réponse de *la Chaussée* aux trois impertinentes épîtres de *Rousseau*, et qu'elle court sous mon nom. Il faut encore m'envoyer cela ; car nous aimons les vers, tout philosophes que nous sommes à Cirey.

Or, qu'est-ce que Pharamond (*)? A-t-on joué Alzire à Londres ? Ecoutez, mon ami ; gardez-moi, vous et les vôtres, le plus profond secret sur ce que vous avez lu chez moi, et qu'on veut représenter à toute force.

J'ai grand'peur que le petit *Lamare*, grand fureteur, grand étourdi, grand indiscret, et *super hæc omnia ingratissimus*, n'ait vu le manuscrit sur ma table ; en ce cas je le supprimerais tout-à-fait. *Emilie* vous fait mille complimens. Ne m'oubliez pas auprès de *Pollion* et de vos amis. Adieu, mon ami, que j'aimerai toujours. Que devient le père d'*Aglaure* ? Adieu ; écrivez-moi sans soin, sans peine, sans effort, comme on parle à son ami, comme vous parlez, comme vous écrivez. C'est un plaisir de griffonner nos lettres ; une autre façon d'écrire serait insupportable. Je les trouve comme notre amitié, tendres, libres et vraies.

(*) Tragédie de *Cahusac*.

1736.

LETTRE CC.

A M. DE LA FAYE.

SECRETAIRE DU CABINET DU ROI.

Septembre.

On vous attend à Cirey, mon cher ami; venez voir la maiſon dont j'ai été l'architecte. J'imite *Apollon;* je garde des troupeaux, je bâtis, je fais des vers, mais je ne ſuis pas chaſſé du ciel; vous verrez ſur la porte :

Ingens incepta eſt, ſit parvula caſa; ſed ævum
Degitur hic felix et benè, magna ſat eſt.

Vous ſerez bien plus content de la maîtreſſe de la maiſon que de mon architecture. Une dame qui entend *Newton*, et qui aime les vers et le vin de Champagne comme vous, mérite de recevoir des viſites des ſages de toute eſpèce.

Vous aurez peut-être vu à Strasbourg un aſſez gros libelle qui voudrait être diffamatoire, mais qui n'eſt pas à craindre, attendu qu'il eſt de *Rouſſeau*. Il dit gravement, dans ce beau libelle, que la ſource de ſa haine contre moi vient de ce qu'il y a dix ans, en paſſant à Bruxelles, je ſcandaliſai le monde à la meſſe, et que je lui récitai des vers ſatiriques; et ce qui eſt de plus incroyable, c'eſt qu'il oſe citer ſur cela M. le duc d'*Aremberg* et M. le comte de *Lannoy*. En vérité, être accuſé d'indévotion, et s'entendre

1736. reprocher la satire par *Rousseau*, c'est être accusé de vol par *Cartouche* et de sodomie par *Duchausour*. Je vous envoie la Crépinade qui ne le corrigera pas, parce qu'il n'a pas été corrigé par monsieur votre père. Adieu, je vous attends; il y a encore ici

Certain vin frais dont la mousse pressée,
De la bouteille avec force élancée,
Avec éclat fait voler le bouchon;
Il part, on rit, il frappe le plafond.
De ce nectar l'écume petillante,
De nos Français est l'image brillante.

LETTRE CCI.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, le 25 septembre.

Je deviens bien paresseux, mon cher ami, mais ce n'est pas quand votre amitié ordonne quelque chose à la mienne. J'avais parole, à peu-près, de placer la petite *Linant* chez madame la duchesse de *Richelieu*; mais l'enfant qu'il fallait élever, se meurt. Enfin, j'ai obtenu de madame *du Châtelet* qu'elle la prendrait, quelque répugnance qu'elle y eût. Je ne doute pas que la petite n'ait pour le moins autant de répugnance à servir, que madame *du Châtelet* en a à se faire servir par la sœur du gouverneur de son fils. Ce sont de petits désagrémens qu'il faut sacrifier à la nécessité. Enfin, voilà toute la famille de *Linant* placée dans

nos

nos cantons. La mère, le fils, la fille, tout eſt devers Cirey, *quia Cideville ſic voluit*. 1736.

Comptez que *Linant* n'a déſormais rien à faire que de ſe tenir où il eſt. Son élève eſt d'un caractère doux et ſage, et ce caractère excellent ſera orné un jour de quarante mille livres de rente. Il y a donc de la fortune et des agrémens à eſpérer pour *Linant*. S'il pouvait ſe rendre un peu utile, ſavoir écrire, ſavoir que deux et trois font cinq, ſe rendre néceſſaire, en un mot, cela vaudrait bien mieux que de croupir dans l'ignorance et dans le travail oiſif d'une miſérable tragédie qui, depuis quatre ans, eſt à peine commencée. Il n'eſt pas né poëte; il en avait l'oiſiveté et l'orgueil. Vous l'avez, me ſemble, corrigé de cet orgueil ſi mal placé; ſi vous le corrigez de ſon oiſiveté, vous lui aurez tenu lieu de père.

Newton eſt ici le dieu auquel je ſacrifie; mais j'ai des chapelles pour d'autres divinités ſubalternes. Voici ce Mondain qu'*Emilie* croyait vous avoir envoyé. Donnez-en, mon cher ami, copie au philoſophe *Formont*, à qui je dois bien des lettres. Cette vie de Paris, dont vous verrez la deſcription dans le Mondain, eſt aſſez ſelon le goût de votre philoſophie.

La vie que je mène à Cirey ſerait bien au-deſſus, ſi j'avais plus de ſanté, et ſi je pouvais y embraſſer mon cher *Cideville*.

La ſotte guerre de *Rouſſeau* et de moi continue toujours; j'en ſuis fâché, cela déshonore les lettres.

1736.

LETTRE CCII.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, septembre.

Vous allez donc, mon cher ami, dans le royaume de M. *Oudri*? Je voudrais bien qu'un jour il voulût exécuter la Henriade en tapisserie; j'en achèterais une tenture. Il me semble que le temple de l'amour, l'assassinat de *Guise*, celui de *Henri III* par un moine, St *Louis* montrant sa postérité à *Henri IV*, sont d'assez beaux sujets de dessin : il ne tiendrait qu'au pinceau d'*Oudri* d'immortaliser la Henriade et votre ami.

Je suis fâché de la multitude des édits de *Louis XV*: la multitude des lois est dans un Etat ce qu'est le grand nombre de médecins, signe de maladie et de faiblesse. Je ferai dans peu un petit voyage à Paris, et je feuilleterai mon *Prault* : ce libraire en use très-mal, selon la coutume des libraires; qu'il ne m'échauffe pas les oreilles.

Pour vous punir, mon cher ami, de n'avoir pas envoyé chercher le jeune *Baculard d'Arnaud*, et de ne lui avoir pas donné douze francs, je vous condamne à lui donner un louis d'or. Exhortez-le de ma part à apprendre à écrire, cela peut contribuer à sa fortune: au lieu de vingt-quatre francs, donnez-lui-en trente, et je cachette vîte ma lettre, de peur que je n'augmente la somme. Pardon, mon cher abbé, mon indiscrétion n'est pardonnable qu'à l'amitié.

LETTRE CCIII. 1736.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, septembre.

TRENTE-CINQ mille livres pour les tapisseries de la Henriade ! C'est beaucoup, mon cher trésorier. Il faudrait, avant tout, savoir ce que la tapisserie de don *Quichotte* a été vendue : il faudrait surtout, avant de commencer, que M. de *Richelieu* me payât mes cinquante mille francs. Suspendons donc tout projet de tapisserie, et que M. *Oudri* ne fasse rien sans un plus amplement informé.

Faites-moi, mon cher abbé, l'emplette d'une petite table qui puisse servir à la fois d'écran et d'écritoire, et envoyez-la de ma part chez madame de *Vinterfeld*, rue Plâtrière. (*)

Encore un autre plaisir ; il y a un chevalier de *Mouhi*, qui demeure à l'hôtel Dauphin, rue des Orties; ce chevalier veut m'emprunter cent pistoles, et je veux bien les lui prêter. Soit qu'il vienne chez vous, soit que vous alliez chez lui, je vous prie de lui dire que mon plaisir est d'obliger les gens de

(*) Madame de *Vinterfeld* était fille de madame *du Noyer*, qui vers le commencement de ce siècle, se refugia en Hollande avec ses deux filles : l'aînée épousa le fameux *Cavalier*, qui avait été l'un des chefs des Camisards. La puînée, qui est celle dont il est ici question, et qui dans sa jeunesse porta le nom de *Pinpette*, avait vu M. de *Voltaire* à la Haie, à la suite de M. de *Châteauneuf* ambassadeur de France : elle fut la première qui lui inspira une passion violente ; il conserva toujours pour elle une estime et une affection singulière. *Note de l'A. d. V.*

1736. lettres, quand je le peux; mais que je suis actuellement très-mal dans mes affaires; que cependant vous ferez vos efforts pour trouver cet argent, et que vous espérez que le remboursement en sera délégué, de façon qu'il n'y ait rien à risquer; après quoi, vous aurez la bonté de me dire ce que c'est que ce chevalier, et le résultat de ces préliminaires.

Dix-huit francs au petit d'*Arnaud*: dites-lui que je suis malade, et que je ne peux écrire. Pardon de toutes ces guenilles. Je suis un bavard bien importun, mais je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE CCIV.

A M. BERGER.

A Cirey, . . . septembre.

J'AI enfin reçu, mon cher Monsieur, le paquet de M. *du Châtelet*. Il y avait un Newton. Je me suis d'abord mis à genoux devant cet ouvrage, comme de raison; ensuite je suis venu au fretin. J'ai lu ma Henriade; j'envoie à *Prault* un *errata*.

S'il veut décorer mon maigre poëme de mon maigre visage, il faut qu'il s'adresse à M. l'abbé *Moussinot*, cloître Saint-Méri. Cet abbé *Moussinot* est un curieux, et il faut qu'il le soit bien pour qu'il s'avise de me faire graver. Je connaissais la Comtesse *des Barres*. Il n'y a que le tiers de l'ouvrage; mais ce tiers est conforme à l'original qu'on me fit lire, il y a quelques années.

Le Diſſipateur eſt comme vous le dites; mais les comédiens ont reçu et joué des pièces fort au-deſſous. Ils ont tort de s'être brouillés avec M. *Deſtouches;* ils aiment leur intérêt et ne l'entendent pas. 1736.

Le Mentor cavalier devrait être brûlé, s'il pouvait être lu. Comment peut-on ſouffrir une auſſi calomnieuſe, auſſi abominable et auſſi plate hiſtoire que celle de madame la ducheſſe de *Berri*? Je n'ai point encore lu les autres brochures. Eſt-ce vous, mon cher ami, qui m'envoyez tout cela? Je ſuis bien fâché que vous ne puiſſiez pas venir vous-même.

A l'égard de la lettre du ſignor *Antonio Cocchi*, il la faut imprimer; elle eſt pleine de choſes inſtructives. Il y a autant de courage que de vérité à oſer dire que les fictions, dans les poëmes, ſont ce qui touche le moins; en effet, le voyage d'*Iris* et de *Mercure*, et les aſſemblées des dieux ſeraient bien ignorés ſans les amours de *Didon;* et DIEU et le diable ne ſeraient rien ſans les amours d'*Eve*. Puiſque M. *Cocchi* a l'eſprit ſi juſte et ſi hardi, il en faut profiter; c'eſt toujours une vérité de plus qu'il apprend aux hommes. Il faudra ſeulement échancrer les louanges dont il m'affuble. Il commence par crier à la première phraſe: *il n'y a rien de plus beau que la Henriade*. Adouciſſons ce terme; mettons: *il y a peu d'ouvrages plus beaux que*, &c. Mais comptez qu'il eſt bon d'avoir, en fait de poëme épique, le ſuffrage des Italiens.

Le dévot *Rouſſeau* a fait imprimer un libelle diffamatoire contre moi, dans la Bibliothéque françaiſe, de concert avec ce malheureux *Desfontaines*, qui a été mon traducteur, et que j'ai tiré de bicêtre. Ai-je tort, après cela, de faire des homélies contre

1736. l'ingratitude ? J'ai été obligé de répondre et de me juſtifier (*) ; car il s'agit de faits dont j'ai la preuve en main. J'ai envoyé la réponſe à M. *Saurin* le fils, parce que monſieur ſon père y eſt mêlé ; il doit vous la communiquer.

J'ai lu enfin l'épître en vers qu'on m'impute : il faut être bien ſot ou bien méchant pour m'accuſer d'être l'auteur d'un ouvrage où l'on me loue. Comment eſt-ce que vous n'avez pas battu ces miſérables qui répandent de ſi plates calomnies ? La pièce eſt quatre fois trop longue au moins, et d'ailleurs extrêmement inégale. Il ſerait aiſé d'en faire un bon ouvrage, en feſant trois cents ratures, et en corrigeant deux cents vers ; il en reſterait une centaine de judicieux et de bien frappés : ſi je connaiſſais l'auteur, je lui donnerais ce conſeil. Quand vous aurez la réponſe au libelle diffamatoire de *Desfontaines* et de *Rouſſeau*, je vous prie de la communiquer à M. l'abbé d'*Olivet*, rue de la Sourdière. Adieu, mon cher ami ; je vous embraſſe.

(*) Voyez cette réponſe dans les Mélanges littéraires, tome III, page 369.

LETTRE CCV. 1736.

A M. THIRIOT.

15 octobre.

Si vous êtes à Saint-Urain, tant mieux pour vous; si vous êtes à Paris, tant mieux pour vos amis qui vous voient. Ce bonheur n'eſt pas fait pour moi; mais on ne ſaurait tout avoir : au moins ne me privez pas de celui de recevoir de vos nouvelles. Je demande le ſecret plus que jamais ſur cet anonyme qu'on joue (*) : vous connaiſſez l'Envie, vous ſavez comme ce vilain monſtre eſt fait. S'il ſavait mon nom, il irait déchirer le même ouvrage qu'il approuve. Gardez-moi donc, vous, *Pollion* et *Polymnie*, un ſecret inviolable. N'êtes-vous pas faits pour avoir toutes les vertus ? Je vous le demande avec la dernière inſtance.

Je perſiſte à trouver les trois épîtres de *Rouſſeau* mauvaiſes en tous ſens, et je les jugerais telles ſi *Rouſſeau* était mon ami. La plus mauvaiſe eſt ſans contredit celle qui regarde la comédie; elle eſt digne de l'auteur des Aïeux chimériques, et ſe reſſent tout entière du ridicule qu'il y a, dans un très-mauvais poëte comique, de donner des règles d'un art qu'il n'entend point. Je crois que la meilleure manière de lui répondre, eſt de donner une bonne comédie dans le genre qu'il condamne : ce ſerait la

(*) L'Enfant prodigue.

1736. seule manière dont tout artiſte devrait répondre à la critique.

Je vous envoie la lettre du prince de Pruſſe : ne la montrez qu'à quelques amis ; on m'y donne trop de louanges.

La lettre de M. *Cocchi* n'eſt pas, à la vérité, moins pleine d'éloges ; mais elle eſt inſtructive : elle a déjà été imprimée dans pluſieurs journaux, et il eſt bon d'oppoſer le témoignage impartial d'un académicien de la Cruſca aux invectives de *Rouſſeau* et de *Desfontaines*.

J'ai adreſſé ma lettre au Prince royal à monſieur votre frère, pour la remettre au miniſtre de Pruſſe, que je ne connais point. A l'égard de l'épître en vers que j'adreſſe à ce prince, je l'ai envoyée à M. *Berger* pour vous la montrer ; mais je ſerais au déſeſpoir qu'elle courût. L'ouvrage n'eſt pas fini. J'ai été deux heures à le faire, il faudrait être trois mois à le corriger ; mais je n'ai pas de temps à perdre dans le travail miſérable de compaſſer des mots.

Un temps viendra où j'aurai plus de loiſir, et où je corrigerai mes petits ouvrages. Je touche à l'âge où l'on ſe corrige et où l'on ceſſe d'imaginer.

Mille reſpects à votre petit Parnaſſe.

LETTRE CCVI. 1736.

A M. BERGER.

A Cirey, 18 octobre.

OUI, je compte entièrement sur votre amitié et sur toutes les vertus sans lesquelles l'amitié est un être de raison. Je me fie à vous sans réserve.

Premièrement, il faut que le secret soit toujours gardé sur l'Enfant prodigue. Il n'est point joué, comme je l'ai composé; il s'en faut beaucoup. Je vous enverrai l'original : vous le ferez imprimer, vous ferez marché avec *Prault* dans le temps; mais surtout que l'ouvrage ne passe point pour être de moi; j'ai mes raisons.

Vous ne sauriez me rendre un plus grand service que de dérouter les soupçons du public. Je veux vous devoir tout le plaisir de l'incognito, et tout le succès du théâtre et de l'impression.

Embrassez pour moi l'aimable *la Bruëre*. Peut-on ne pas s'intéresser tendrement aux gens que l'amour et les arts rendent heureux? Si un opéra d'une femme réussit, j'en suis enchanté; c'est une preuve de mon petit système que les femmes sont capables de tout ce que nous fesons, et que la seule différence qui est entre elles et nous, c'est qu'elles sont plus aimables. Comment appelez-vous par son nom cette nouvelle muse (*) qu'on appelle *la Légende? Grégoire VII* n'a rien fait de mieux qu'un opéra. Avez-vous vu le Mondain? Je vous l'enverrai pour entretenir commerce.

(*) Mademoiselle *Duval* des chœurs de l'opéra.

1736.

LETTRE CCVII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A Cirey, le 18 octobre.

Vos sentimens, Monsieur, et votre esprit m'ont déjà rendu votre ami; et si, du fond de l'heureuse retraite où je vis, je peux exécuter quelques-uns de vos ordres, soit auprès de MM. de *Richelieu* et de *Vaujour*, soit auprès de votre famille, vous pouvez disposer de moi.

Je ne doute pas, Monsieur, qu'avec l'esprit brillant et philosophe que vous avez, vous ne vous fassiez une grande réputation. *Descartes* a commencé comme vous par faire quelques campagnes; il est vrai qu'il quitta la France par un autre motif que vous, mais enfin, quand il fut en Hollande, il en usa comme vous. Il écrivit, il philosopha, et il fit l'amour. Je vous souhaite dans toutes ces occupations le bonheur dont vous semblez si digne.

Je suis bien curieux de voir l'ouvrage nouveau dont vous me parlez. Je m'informerai s'il n'y a point quelque voiture de Hollande en Lorraine: en ce cas, je vous supplierais de m'adresser l'ouvrage à Nanci, sous le nom de madame la comtesse de *Beauvau*. Je vous garderai un profond secret sur votre demeure. Il faut que *Rousseau* vous croye déjà parti de Hollande, puisqu'il a fait une épigramme sanglante contre vous.

Elle commence ainſi : 1736.

Cet écrivain plus errant que le juif,
Dont il arbore et le ſtyle et le maſque.

Voilà tout ce qu'on m'a écrit de cette épigramme ou plutôt de cette ſatire. Elle a, dit-on, dix-huit vers. Ce malheureux veut toujours mordre et n'a plus de dents.

Voulez-vous bien me permettre de vous envoyer une réponſe en forme, que j'ai été obligé de faire à un libelle diffamatoire qu'il a fait inſérer dans la Bibliothéque françaiſe ?

J'aurais encore, Monſieur, une autre grâce à vous demander, c'eſt de vouloir bien m'inſtruire quels journaux réuſſiſſent le plus en Hollande, et quels ſont leurs auteurs. Si parmi eux il y a quelqu'un ſur la probité de qui on puiſſe compter, je ſerai bien aiſe d'être en relation avec lui. Son commerce me conſolerait de la perte du vôtre que vous me faites enviſager vers le mois d'avril. Mais, Monſieur, en quelque pays que vous alliez, fût-ce en pays d'inquiſition, je rechercherai toujours la correſpondance d'un homme comme vous, qui ſait penſer et aimer.

Supprimons dorénavant les inutiles formules, et reconnaiſſons-nous l'un et l'autre à notre eſtime réciproque et à l'envie de nous voir. Je me ſens déjà attaché à vous par la lettre pleine de confiance et de franchiſe que vous m'avez écrite, et que je mérite.

1736.

LETTRE CCVIII.

A M. DE PONT-DE-VESLE,

LECTEUR DU ROI.

A Cirey, 19 octobre.

J'APPRENDS, Monsieur, le détail des obligations que je vous ai ; vous n'êtes pas de ces gens qui souhaitent du bien à leurs amis, vous leur en faites. D'autres diraient, comment *se tirera-t-on de là? la chose est embarrassante ;* et quand ils auraient plaint leur homme, le laisseraient là, et iraient souper. Pour vous, vous raccommodez tout, et très-vîte et très-bien, et vous servez vos amis de toutes façons, et vous leur faites des vers, et vous leur coupez des scènes, et les pièces sont jouées, et la police et les sifflets ont un pied de nez, et malgré les mauvais plaisans on réussit.

Ajoutez vîte à toutes vos bontés celle de me faire tenir cet Enfant par la poste. Vous pouvez aisément me faire contresigner cet Enfant-là, ou vous ou monsieur votre frère ; et puis, s'il vous plaît, dites-moi l'un et l'autre comment cela va, s'il faut bien corriger, si cela peut devenir digne de paraître au grand jour de l'impression ; je vous croirai, *par amabile fratrum.* Pourquoi mesdemoiselles *Fessard* disent-elles que cela est de moi? pourquoi madame de *Saint-Pierre* l'assure-t-elle? Je ne l'ai point avoué, je ne

l'avouerai pas. Je ne me vante que de votre amitié, de vos bontés, de mon tendre attachement pour vous, et point du tout de l'Enfant. 1736.

LETTRE CCIX.

A M. THIRIOT.

21 octobre.

Le mensonge n'est un vice que quand il fait du mal: c'est une très-grande vertu quand il fait du bien. Soyez donc plus vertueux que jamais. Il faut mentir comme un diable, non pas timidement, non pas pour un temps, mais hardiment et toujours. Qu'importe à ce malin de public qu'il sache qui il doit punir d'avoir produit une *Croupillac*? qu'il la siffle si elle ne vaut rien, mais que l'auteur soit ignoré; je vous en conjure au nom de la tendre amitié qui nous unit depuis vingt ans. Engagez les *Prévost* et les *la Roque* à détourner le soupçon qu'on a du pauvre auteur. Ecrivez-leur un petit mot tranchant et net. Consultez avec l'ami *Berger*. Si vous avez mis *Sauvau* du secret, mettez-le du mensonge. Mentez, mes amis, mentez; je vous le rendrai dans l'occasion.

Je suis sûr de *Pollion* et de *Polymnie*. Vous ne leur auriez pas dit mon secret, si vous n'étiez bien sûr qu'ils sont aussi discrets qu'aimables. Avoir parlé à tout autre qu'à eux, eût été une infidélité impardonnable; mais leur en avoir parlé, c'est m'avoir lié à eux par une nouvelle reconnaissance, et à vous par une nouvelle grâce que vous me faites.

1736. Comment va la santé de *Pollion*? vous savez si je m'y intéresse. Il y a peu de gens comme lui. Je ferais une hécatombe de sots pour sauver un rhumatisme à un homme aimable.

Emilie a presque achevé ce dont vous parlez; mais la lecture de *Newton*, des terrasses de cinquante pieds de large, des cours en balustrade, des bains de porcelaine, des appartemens jaune et argent, des niches en magots de la Chine, tout cela emporte bien du temps. Nous ressemblons bien au Mondain; mais l'avez-vous ce Mondain?

Voici bien autre chose; c'est cette épître (*) que les beaux esprits n'entendront peut-être pas, car ils sont peu philosophes; et que les philosophes ne goûteront guère, car ils n'ont point d'oreilles. Mais vous savez assez de la philosophie de *Newton*, et vous avez de l'oreille, ceci est donc fait pour vous: mon cher *Mersenne*.

LETTRE CCX.

A M. BERGER.

A Cirey, le 2 novembre.

Je ne sais point, Monsieur, partager les profits d'une affaire dans laquelle je ne mets point de fonds, que je ne connais et que je ne veux connaître que pour rendre service. J'ai déjà écrit à la personne en question pour vous faire avoir l'intérêt que vous désirez. Je vous instruirai de sa réponse aussitôt que je l'aurai reçue. L'intérêt ne m'a jamais tenté, et je n'ai jamais eu sur cet article autre chose à me reprocher que

(*) Epîtres 44, vol. d'Epîtres.

d'avoir fait plaisir, et d'avoir prodigué mon bien à des amis ingrats. L'abbé *Makarti* n'est pas le dixième qui m'ait marqué de l'ingratitude, mais c'est le seul qui ait été empalé. Parmi les infames calomnies dont j'ai été accablé, l'accusation d'avoir eu part à la publication des Lettres philosophiques m'a été une des plus sensibles. On disait que je les faisais vendre pour en retirer de l'argent, tandis qu'en effet je n'épargnais ni soins ni argent pour les supprimer. Je suis bien aise d'être loin d'un pays où de si lâches calomnies ont été ma seule récompense, et je crois que je n'y reviendrai de long-temps. 1736.

Je vous remercie, Monsieur, de l'amitié que vous voulez bien me conserver, et des nouvelles que vous me mandez. Si j'avais fait quelque chose de nouveau en poësie, je me ferais un plaisir de vous l'envoyer; mais les choses auxquelles je m'occupe présentement sont d'une toute autre nature. Je vous prie seulement, à propos de poësie et de calomnie, de vouloir bien vous opposer à l'injure que l'on m'a faite de glisser le nom de *Crosat* dans l'épître à *Emilie*. Je ne connais et n'ai jamais vu ni M. *Crosat* l'aîné ni monsieur son frère, et je ne vois pas pourquoi on a été fourrer là leur nom, si ce n'est pour me faire un ennemi de plus; mais si ces messieurs sont sages, ils doivent faire comme moi, qui regarde avec un profond mépris toutes ces misères. J'écrirai bientôt à M. *Sinetti*, et je prierai M. *Demoulin* de faire un petit ballot de livres que je veux lui envoyer. Je vous supplie, Monsieur, d'être persuadé de mon amitié, et de me conserver la vôtre. Permettez-moi d'assurer M. *Bernard* de mon estime et de mon amitié. J'ai l'honneur d'être, &c.

1736.

LETTRE CCXI.

A M. DE MAIRAN.

A Cirey, le 9 novembre.

En partant de Paris, Monsieur, au mois de juin, je chargeai un jeune homme, nommé *Lamare*, de vous remettre le Mémoire sur les forces motrices, que vous aviez eu la bonté de me prêter; mais j'ignore encore si ce jeune homme vous l'a rendu. Il serait heureux pour lui qu'il eût fait la petite infidélité de le garder pour s'instruire; mais c'est un trésor qui n'est pas à son usage.

La veille de mon départ, j'avais demandé à M. *Pitot* s'il avait lu ce Mémoire, il m'avait répondu que non; sur quoi je conclus que dans votre académie il arrive quelquefois la même chose qu'aux assemblées des comédiens; chacun ne songe qu'à son rôle, et la pièce n'en est pas mieux jouée.

J'avais encore demandé à M. *Pitot* s'il croyait que la quantité du mouvement fût le produit de la masse par le carré de la vîtesse; il m'avait assuré qu'il était de ce sentiment, et que les raisons de MM. *Leibnitz* et *Bernoulli* lui avaient paru convaincantes : mais à peine fus-je arrivé à Cirey qu'il m'écrivit qu'il venait de lire enfin votre Mémoire, qu'il était converti, que vous lui aviez ouvert les yeux, que votre dissertation était un chef-d'œuvre.

Pour moi, Monsieur, je n'avais point à changer de parti. Il n'était pas question de me convertir, mais

de

de m'apprendre mon catéchisme. Quel plaisir, Monsieur, d'étudier sous un maître tel que vous! J'ai trop tardé à vous remercier des lumières et du plaisir que je vous dois. Avec quelle netteté vous exposez les raisons de vos adversaires! Vous les mettez dans toute leur force, pour ne leur laisser aucune ressource lorsqu'ensuite vous les détruisez. Vous démêlez toutes les idées, vous les rangez chacune à leur place; vous faites voir clairement le mal-entendu qu'il y avait à dire qu'il faut quatre fois plus de force pour porter un fardeau quatre lieues que pour une lieue, &c. &c. J'admire comme vous distinguez les mouvemens accélérés qui sont comme le carré des vîtesses et des temps, d'avec les forces qui ne sont qu'en raison des vîtesses et des temps. 1736.

Quand vous avez fait voir, par le choc des corps mous et des corps à ressort (articles XXII, XXIII, XXIV), que la force est toujours en raison de la simple vîtesse, on croirait que vous pouvez vous passer d'autres raisons, et vous en apportez une foule d'autres. Le n° XXVIII est sans réplique. Je serais bien curieux de voir ce que peuvent répondre à ces preuves si claires les *Wolf*, les *Bernoulli* et les *Musschembroeck*.

Serait-ce abuser de vos bontés, Monsieur, de vous parler ici d'une difficulté d'un autre genre, qui m'occupe depuis quelques jours? Il s'agit d'une expérience contraire aux premiers fondemens de la catoptrique. Ce fondement est qu'on doit voir l'objet au point de concours du cathète et du rayon réfléchi. Cependant il y a bien des occasions où cette règle fondamentale se trouve fausse.

1736.



Dans ce cas-ci, par exemple, je devrais, par les règles, voir l'objet A au point de concours D: cependant je le vois en *l. k. i. h. g.* ſucceſſivement, à meſure que je recule mon œil du miroir concave, juſqu'à ce qu'enfin mon œil ſoit placé en un point où je ne vois plus rien du tout.

Cela ne prouve-t-il pas manifeſtement que nous ne connaiſſons point, que nous n'apercevons point les diſtances par le moyen des angles qui ſe forment dans nos yeux? Je vois ſouvent l'objet très-près et très-gros, quoique l'angle ſoit très-petit. Il paraît donc que la théorie de la viſion n'eſt pas encore aſſez approfondie. *Taquet* et *Barrou* n'ont pu réſoudre la difficulté que je vous propoſe. Voulez-vous bien me mander ce que vous en penſez?

Madame la marquiſe *du Châtelet*, qui eſt digne de vous lire (et c'eſt beaucoup), trouve qu'il n'y a perſonne qui ſoit plus fait pour faire goûter la vérité que vous. Elle m'ordonne de vous aſſurer de ſon eſtime, et de vous faire ſes complimens. Ses ſentimens pour vous, Monſieur, vous conſoleront de l'ennui de ma lettre, et me feront pardonner mon importunité.

Je ſuis avec la plus reſpectueuſe eſtime, &c.

LETTRE CCXII. 1736.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, 12 novembre.

Je remercie, mon cher abbé, le chevalier de *Mouhi* de ſes nouvelles, et je n'en veux plus recevoir. En trois mois de temps il n'a pas écrit trois vérités. Je ne connais ce chevalier que par ce qu'il m'emprunte : prêtez-lui cent écus, faites-lui en eſpérer autant pour le mois prochain. Je ne veux plus être la dupe des ingrats, ni mettre les hommes à portée d'être injuſtes. Je conſens de prêter, mais je ne veux plus perdre. Il me propoſe des billets de *Dupuis*, libraire ; prêtez-lui donc mon argent ſur les billets de ce *Dupuis*.

Je vous ſupplie inſtamment d'envoyer à mademoiſelle *Quinault*, rue d'Anjou-Dauphine, le joli petit ſecrétaire que je lui ai deſtiné. L'homme qui le portera ne doit pas laiſſer à mademoiſelle *Quinault* le temps de le refuſer. Dreſſez-le donc à cela.

Vous m'avez fait un grand plaiſir de m'emprunter un peu d'argent. Tout ce que j'ai eſt à votre ſervice ; vous ſavez combien je vous aime, combien je vous eſtime, et à quel point vous pouvez compter en tout ſur moi.

1736.

LETTRE CCXIII.

A M. THIRIOT.

Le 18 novembre.

Eh bien, quand on vous envoie des épîtres sur *Newton*, voilà donc comme vous traitez les gens! Je m'imagine que si vous ne répondez point, c'est que vous étudiez à présent *Newton*, et que la première lettre que je recevrai de vous sera un traité sur le carré des distances et sur les forces centripètes. En attendant, vous devriez bien vous égayer à m'envoyer la dispute d'*Orphée-Rameau* avec *Euclide-Castel*. On dit qu'*Orphée* a battu *Euclide*. Je crois en effet notre musicien bien fort sur son terrain.

On m'a envoyé l'Enfant prodigue tel qu'on le joue. Vraiment, j'ai bien raison de le désavouer, et je vous prie de jurer pour moi plus que jamais. On l'avait estropié chez les réviseurs successeurs de l'abbé *Cherrier*, mais estropié au point qu'il ne pouvait marcher. Les deux frères charmans que vous connaissez (*), lui ont vîte donné des jambes de bois. Mon ami, donnez-vous la peine de le relire entre les mains de notre *Berger* qui va le faire imprimer, et vous m'en direz des nouvelles. Eh bien, bourreau; eh bien, marmotte en vie, paresseux *Thiriot*, vous laissez faire l'édition de Paris et l'édition hollandaise

(*) Messieurs d'*Argental* et de *Pont-de-Veste*.

de la Henriade sans y mettre un petit mot, sans corriger un vers; ah, quel homme, quel homme! Embrassez pour moi l'imagination de *Sauvau*; si vous rencontrez *Colbert-Melon* et *Varron-Dubos*, bien des complimens. Menez-vous toujours une vie charmante chez *Pollion*? Etes-vous, après moi, un des plus heureux mortels de ce monde? digérez-vous? 1736.

Savez-vous que le duc d'*Aremberg* a chassé *Rousseau* pour ce beau libelle imprimé contre moi? Voilà une assez bonne réponse, c'est une terrible philippique. Je dois avoir pitié de mes ennemis. *Rousseau* est chassé par-tout, *Desfontaines* est détesté, et vit seul comme un lézard; moi, je vis au milieu des délices; j'en suis honteux; *vale;* écrivez donc, loir, marmotte; dégourdissez votre indifférence.

L'ambassadeur *Fakener* vous fait mille complimens. Adieu, mon aimable, et paresseux, et vieil ami; adieu. *Bibe, vale, scribe.*

LETTRE CCXIV.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

23 novembre.

Je demande à M. de *Brezé* le secret qu'il exige de moi. Je ne suis pas difficile en affaires, mais je veux éviter toute discussion entre lui et moi. Il faut pour cela qu'il y ait un payement certain d'année en année, ou de six mois en six mois, sans la moindre remise; qu'il consente à cela par un écrit entre vos mains; qu'il

1736. affirme, par cet écrit, qu'il n'y a aucune saisie sur les maisons que j'ai choisies pour m'être hypothéquées; qu'il renonce à toutes lettres d'Etat de répit, payement en billets, et à autres injustices royales. Ces précautions prises, je consens à tout.

Faites une bonne œuvre, mon bon janséniste; envoyez chercher le jeune d'*Arnaud;* c'est un jeune homme qu'il faut aider, mais à qui il ne faut pas donner de quoi se débaucher. Donnez-lui, cette fois-ci, dix-huit francs; exhortez-le sérieusement à apprendre à écrire. Assurez-le de mon amitié, et qu'il compte sur mes secours quand je serai plus riche. Il paraît avoir de bonnes mœurs: il mérite vos conseils; voilà les gens qu'il faut aider:

Quid mihi fortunas, si non conceditur uti?

Et *uti*, c'est faire du bien chacun selon son petit pouvoir. Je vous embrasse tendrement.

LETTRE CCXV.

A M. THIRIOT.

Le 24 novembre.

On m'a mandé que le Mondain avait été trouvé chez M. de *Luçon*, et que le président *Dupuy* en avait distribué beaucoup de copies. On m'en a envoyé une toute défigurée. Il est triste de passer pour un hétérodoxe, et de se voir encore tronqué, estropié, mutilé comme un auteur ancien. Je trouve qu'on a

grande raison de s'emporter contre l'auteur dangereux de cet abominable ouvrage dans lequel on ose dire qu'*Adam* ne se fesait point la barbe, que ses ongles étaient un peu trop longs, et que son teint était hâlé; cela mènerait tout droit à penser qu'il n'y avait ni ciseaux, ni rasoir, ni savonnette, dans le paradis terrestre; ce qui serait une hérésie aussi criante qu'il y en ait. De plus, on suppose, dans ce pernicieux libelle, qu'*Adam* caressait sa femme dans le paradis. Or, dans les anecdotes de la vie d'*Adam*, trouvées dans les archives de l'arche sur le mont Ararat, par St *Cyprien*, il est dit expressément que le bon homme ne ....ait point, et qu'il ne ....a qu'après avoir été chassé; et de là vient, à ce que disent tous les rabbins, le mot ....er de misère. *Ut ut est*, la hauteur et la bêtise avec laquelle un certain homme a parlé à un de nos amis, m'aurait donné la plus extrême indignation, si elle ne m'avait pas fait pouffer de rire. 1736.

Il n'est pas encore sûr que j'aille en Prusse. Recommandez à votre frère d'envoyer par le coche le paquet du prince philosophe; demandez si ce prince a chez lui des comédiens français; en ce cas, nous lui enverrions le Prodigue pour l'amuser. Je suppose que le ministère trouve très-bon ce petit commerce littéraire.

J'ai envoyé à Berlin, dans ce paquet (dont point de nouvelles), le Mondain, l'ode à *Emilie*, la Newtonique, une lettre sur *Locke*, afin de lui faire ma cour *in omni genere*.

De qui est donc ce beau poëme didactique? de M. de *la Chaussée*, sans doute. Il n'y a que lui dont j'attende ce chef-d'œuvre. Mandez-moi si j'ai deviné.

1736. Voici une copie plus exacte de la Newtonique, vous pouvez la donner; mais il faut commencer par des gens un peu philosophes et poëtes, *pauci quos æquus amavit Jupiter*.

Mon copiste, qui n'est ni poëte ni philosophe, avait mis pour la période de vingt-six mille ans:

Six cents siècles entiers par de-là vingt mille ans,

ce qui fesait quatre-vingts mille ans au lieu de vingt-six mille; bagatelle.

Mille complimens à vous, à votre Parnasse. Si vous voyez l'aimable philosophe *Mairan*, dites-lui qu'il songe à moi, qu'il vous donne sa lettre. Dites que je vais à Berlin. N'écrivez plus jamais qu'à madame *Faveroles*, à Bar-sur-Aube; retenez cela. Réponse sur tous les articles. Aimez-moi; adieu, *Mersenne*.

LETTRE CCXVI.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 27 novembre.

ASSURÉMENT vous êtes le père *Mersenne*: ce n'est pas tout-à-fait, mon cher ami, en ce que mes ennemis vous font quelquefois tomber dans leurs sentimens, comme les ennemis de *Descartes* entraînaient *Mersenne* dans les leurs; c'est parce que vous êtes le conciliateur des Muses. Je vous permets très-fort d'aimer d'autres vers que les miens; je suis une maîtresse assez

indulgente pour souffrir les partages. Je suis de ces beautés qui aiment si fort le plaisir qu'elles ne peuvent haïr leurs rivales. J'aime tant les beaux vers que je les aime dans les autres; c'est beaucoup pour un poëte. Je vous fais mon compliment sur votre beau porte-feuille; je voudrais bien que le Mondain y fût, et ne fût que là. Ce petit enfant tout nu n'était pas fait pour se montrer. Mais est-il possible qu'on ait pu prendre la chose sérieusement? Il faut avoir l'absurdité et la sottise de l'âge d'or pour trouver cela dangereux, et la cruauté du siècle de fer pour persécuter l'auteur d'un badinage si innocent, fait il y a long-temps. 1736.

Ces persécutions d'un côté, et de l'autre une nouvelle invitation du prince de Prusse et du duc de Holstein me forcent enfin à partir. Je ferai bientôt à Berlin. *Platon* allait bien chez *Denis*, qui assurément ne valait pas le prince de Prusse. Cela vient comme de cire; vous ferez l'agent du prince à Paris, et notre commerce en sera plus vif. Voilà un nouveau rapport entre *Mersenne* et vous: son pauvre ami allait errer dans les climats du Nord. Dieu veuille que quelque gelée ne me tue pas à Berlin, comme le froid de Stockholm tua *Descartes*.

Dites à votre frère qu'il fasse partir sur le champ, par le coche de Bar-sur-Aube, à l'adresse de madame *du Châtelet*, le nouveau paquet du prince royal pour moi. Ne manquez pas de dire à tous vos amis qu'il y a déjà long-temps que mon voyage était médité. Je ferais très-fâché qu'on crût qu'il entre du dégoût pour mon pays dans un voyage que je n'entreprends que pour satisfaire une si juste curiosité.

1736. Adieu; je pars incessamment avec un officier du prince. Nous irons à petites journées. Ecrivez-moi toujours, cela m'est important; vous m'entendez. Une autre fois je vous parlerai de *Newton* et de l'Enfant prodigue. Je vous embrasse.

LETTRE CCXVII.

A M. BERGÉR.

A Cirey, 27 novembre.

VOICI le Mondain pour ce qu'il vaut. La petite vie dont il y est parlé vaut beaucoup mieux que l'ouvrage. Je me mêle aussi d'être voluptueux; mais je ne suis pas tout-à-fait si paresseux que ces messieurs dont vous faites si bien la critique, qui vantent un souper agréable en mourant de faim, et qui se donnent la torture pour chanter l'oisiveté.

Les comédiens comptaient qu'ils auraient une pièce de moi cet hiver; mais ils ont très-mal compté. Je ne fais point le fin avec vous; je me casse la tête contre *Newton*, et je ne pourrais pas à présent trouver deux rimes. J'avais fait l'Enfant prodigue à Pâques dernier: il était juste que, dans ce saint temps, je tirasse mes farces de l'Evangile. DIEU m'aida, et cela fut fait en quinze jours. Depuis ce temps, je n'ai vu que des angles, des *a*, des *b*, des planètes, et des comètes. Mais *Mercure* n'est pas plus éloigné de *Saturne* que cette étude l'est d'une tragédie.

Est-il vrai que ce monstre d'abbé *Desfontaines* a

parlé de l'Enfant prodigue? Ce brutal ennemi des mœurs et de tout mérite saurait-il que cela est de moi? Mettez-moi un peu au fait, je vous en prie; et continuez d'écrire à votre véritable ami. *Vale, te amo.* 1736.

LETTRE CCXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 1 décembre.

Votre ministère à l'égard de Cirey, *benefactor in utroque jure*, est le même que celui des protecteurs des couronnes à Rome. Vous veillez sur ce petit coin de terre; vous en détournez les orages; vous êtes une bien aimable créature. Vous sentez tout ce que je vous dois, car votre cœur entend le mien, et vous avez mesuré vos bontés à mes sentimens. Ecoutez, nous sommes dans les horreurs de *Newton;* mais l'Enfant prodigue n'est pas oublié. Mandez-moi vos avis, c'est-à-dire, vos ordres définitivement. Faut-il le laisser reposer, et le reprendre à Pâques? très-volontiers; en ce cas, nous attendrons à Pâques à le faire imprimer; mais gare l'ami *Minet* et les comédiens de campagne qui en ont, dit-on, des copies. Si vous voulez suivre le train ordinaire, et qu'on imprime à présent, renvoyez-nous la copie que vous avez, avec annotations; il y a dans cette copie nouvelle du bon en petite quantité, qu'il faut conserver. Je crois, la tournure des premiers actes meilleure de cette seconde

1736. cuvée. Je demande toujours un passe-port pour monsieur le président, car monsieur le sénéchal me paraît si provincial et si antiquaille que je ne peux m'y faire. Si vous avez quelque chose à me mander librement, vous savez le moyen, vous avez l'adresse. Au reste, je vous avertis que quand vous voudrez avoir une tragédie, il faudra faire vos supplications à la divinité newtonienne qui, à la vérité, souffre les vers, mais qui aime passionnément la règle de *Kepler*, et qui fait plus de cas d'une vérité que de *Sophocle* et d'*Euripide*.

Qu'avez-vous ordonné du sort de ce petit écrit (*) sur les trois infames épîtres de mon ennemi? Vous sentez qu'on obtient aisément d'imprimer contre moi; mais quiconque prend ma défense est sûr d'un refus. En vérité, méritai-je d'être ainsi traité dans ma patrie? Votre amitié et Cirey me soutiennent.

Vous croyez bien que madame *du Châtelet* vous dit toutes les choses tendres que vous méritez.

LETTRE CCXIX.

A M. DE MAIRAN.

A Cirey, le 1 décembre.

J'ABUSE de vos bontés, Monsieur; mais vous êtes fait pour donner des lumières, et moi pour en profiter.

Sur ce que vous me dites, dans votre lettre, que vous vous êtes bien trouvé de ne jamais admettre de merveilleux mathématique, j'ai consulté le mémoire

(*) Voyez Mélanges littéraires, tome I, page 463.

de 1715 que vous m'indiquez, et j'y ai vu le prétendu merveilleux de la roue d'*Ariſtote*, réduit aux lois mathématiques. Il eſt clair que vous avez très-bien expliqué ce qui était échappé à *Taquet* et aux autres. 1736.

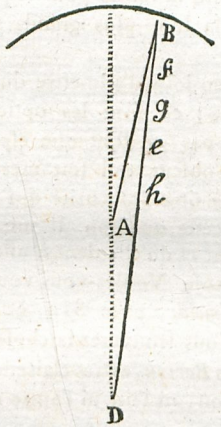
J'oſe croire ſur ce fondement que peut-être ne vous éloignerez-vous pas de mes idées ſur la queſtion d'optique que j'ai pris la liberté de vous propoſer. Ni *Taquet*, ni *Barrou*, ni *Grimaldi*, ni *Molineux* n'ont pu la réſoudre. C'était une queſtion du reſſort du P. *Mallebranche*, mais il ne l'a point traitée; et j'ai grand'peur qu'il ne s'y fût trompé, comme il a fait, à mon avis, ſur la raiſon pour laquelle nous voyons le ſoleil et la lune plus grands à l'horiſon qu'au méridien.

Je ſuis bien loin d'admettre du merveilleux dans ma difficulté; ce ſont les opticiens qui, en ne l'expliquant pas, en ſont une eſpèce de miracle. Il n'y a que l'obſcur qui ſoit merveilleux; et je ne cherche qu'à ôter l'obſcurité qui enveloppe depuis long-temps cette queſtion. Il me paraît qu'elle en vaut la peine, et qu'elle tient à une théorie aſſez sûre et aſſez curieuſe. Voulez-vous vous donner la peine de voir *Grimaldi*, page 312, et *Barrou*, *ad finem lectionum*? Vous trouverez la choſe très-obſcurément énoncée dans *Barrou*, et très-clairement dans *Grimaldi*; mais de raiſon, ni l'un ni l'autre n'en donne. Voici le fait:

Prenez un miroir concave; tenez votre montre dans une main, à la diſtance d'un demi-pied du miroir; reculez enſuite petit à petit le miroir de votre œil: plus vous le reculez, plus votre montre vous paraît près, juſqu'à ce qu'enfin elle ſemble être ſur la

1736. surface du miroir d'une manière très-confuse ; reculez encore un peu plus, vous ne voyez plus rien du tout.

Or, lorsque vous voyez ainsi l'objet de très-près, vous devriez le voir très-loin, par la règle de catoptrique, qui vous dit que vous verrez l'objet au point d'intersection de la perpendicule d'incidence et du rayon réfléchi. Ce point d'intersection est très-loin derrière votre œil, et malgré cela l'objet vous semble très-près. J'aurai bien de la peine à faire ma figure, car je suis très-mal-adroit.



Le rayon parti de l'objet A fait un angle d'incidence sur la droite infiniment petite de la courbe du miroir ; l'angle de réflexion B lui est égal. Le rayon réfléchi est B, *e* ; le cathète est la ligne pointillée ; l'intersection de cette ligne et du rayon réfléchi est

en D : donc je dois voir l'objet en D ; mais je le vois en *f*, en *g*, quand mon œil est placé à peu-près en *h*. Voilà, encore un coup, ce que nul opticien n'a éclairci. 1736.

L'évêque de Cloine, savant anglais, est le seul que je sache qui ait porté la lumière dans ce petit coin de ténèbres. Il me semble qu'il prouve très-bien que nous ne connaissons point les distances ni les grandeurs par les angles, c'est-à-dire, que ces angles ne sont point une cause immédiate du *jugement prompt* que nous portons des distances et des grandeurs, comme les configurations des parties des corps sont une cause immédiate des saveurs que nous sentons, et la dureté, cause immédiate du sentiment de résistance que nous éprouvons, &c. (*)

Dans le cas présent, nous jugeons l'objet très-près, non à cause de ce *point d'intersection* qui n'en pourrait rendre raison, mais parce qu'en effet ce point d'intersection étant très-éloigné, l'objet en doit paraître confus. Mais comme nous sommes accoutumés à voir confusément un objet qui est trop près de nos yeux, l'objet, en cette expérience, devant paraître et paraissant confus, nous le jugeons à l'instant très-près.

Mais un homme qui aurait la vue si mauvaise qu'il ne pourrait, absolument voir qu'à un doigt de ses yeux, verrait très-loin (dans cette même expérience) cet objet que le miroir concave représente très-près aux yeux ordinaires.

C'est donc en cela l'expérience qui fait tout. De là mon anglais conclut que nous ne pouvons apercevoir en aucune façon les distances ; nous ne pouvons

(*) Voyez les lettres à M. *Pitot*, année 1737.

1736. les apercevoir par elles-mêmes ; nous ne le pouvons par les angles optiques, puisque ces angles sont en défaut dans plusieurs cas. Et non-seulement les distances, mais aussi les grandeurs, les situations des objets ne sont point senties au moyen de ces angles : car si ces angles produisaient ces effets, ils les auraient produits dans l'aveugle-né à qui M. *Cheselden* abaissa les cataractes. Cet aveugle-né avait quinze ans quand *Cheselden* lui donna la vue ; il fut long-temps sans pouvoir distinguer si les objets étaient à un pas ou à une lieue de lui, s'ils étaient grands ou petits, &c. Cet aveugle semble décider la question ; mais j'ai bien peur moi-même d'être ici l'aveugle. En ce cas, vous serez mon *Cheselden*, et je vous écris, *Domine, ut videam.*

Est-il vrai que le son se réfracte de l'air dans l'eau, et cela en même proportion que la lumière ? D'où l'a-t-on pu savoir ? Il n'y a que les poissons qui puissent nous le dire, et ils passent pour être sourds et muets. Je vous demande un petit mot sur cela.

Il court, à ce que l'on me mande, une épître sur la philosophie de *Newton* ; j'ai peur qu'elle ne soit très-informe ; souffrez que je vous en envoye une copie exacte. Je souhaiterais que ce petit ouvrage pût prouver que la physique et la poësie ne sont point incompatibles.

Je vous supplie de vouloir bien me dire, dans votre réponse, pourquoi la lumière est, selon *Musschembroeck*, dix minutes à traverser le grand orbe annuel, et arrive cependant en sept minutes ou environ du soleil à nous. N'a-t-il pas pris dix minutes pour environ quatorze minutes ? *Ignosce et doce.*

LETTRE

LETTRE CCXX. 1736.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, le 8 décembre.

UNE comédie; après une comédie, de la géométrie; après la géométrie, la philosophie de *Newton*; au milieu de tout cela, des maladies; et avec les maladies, des persécutions plus cruelles que la fièvre : voilà, mon cher ami, *semper amate*, *semper honorate*, ce qui m'a empêché de vous écrire. Ou n'être point avec moi, ou travailler, ou souffrir, a été, sans discontinuer, ma destinée. Nous avons envoyé les vers sur *Newton* au philosophe *Formont*, et j'envoie au délicat, au charmant *Cideville*, l'Enfant prodigue. Ce n'est pas que vous ne soyez philosophe, et que M. de *Formont* ne soit homme de belles-lettres; il vous a fait part de notre Newtonique, et vous lui communiquerez notre Enfant. Je me fais un plaisir d'autant plus sensible de vous l'envoyer, que c'est encore un secret pour le public. On doute que cet Enfant soit de moi, mais je n'ai point pour vous de secrets de famille; vous jugerez s'il a un peu l'air de son père.

J'ai fait cet Enfant pour répondre à une partie des impertinentes épîtres de *Rousseau*, où cet auteur des Aïeux chimériques et des plus mauvaises pièces de théâtre que nous ayons, ose donner des règles sur la comédie. J'ai voulu faire voir à ce docteur flamand que la comédie pouvait très-bien réunir l'intéressant

1736. et le plaisant. Le pauvre homme n'a jamais connu ni l'un ni l'autre, parce que les méchans ne sont jamais ni gais ni tendres.

Ce petit essai m'a assez réussi. La pièce a été jouée vingt-deux fois, et n'a été interrompue que par la maladie d'une actrice; mais je ne la ferai imprimer qu'après mûre délibération. J'ai envoyé à M. d'*Argental* le manuscrit; il vous le fera tenir.

M. et mademoiselle *Linant* vous assurent de leurs respects, et ils auraient dû vous parler toujours sur ce ton; je crois qu'ils sont l'un et l'autre dans la seule maison et dans la seule place où ils pussent être. L'extrême paresse de corps et d'esprit est l'apanage de cette famille. Avec cela on meurt par-tout de faim; c'est un talent sûr pour manquer de tout. Vous riez apparemment quand vous lui conseillez de faire des tragédies. Il y a quatre ans que vous devez vous apercevoir qu'il n'est bon qu'à faire du chyle. Il a de l'esprit, mais un esprit inutile à lui et aux autres. J'ai fait ce que j'ai pu pour le frère et la sœur, mais je ne m'aveugle pas en leur fesant du bien; et je vois *Linant* de trop près pour ne vous pas assurer qu'il ne fera jamais rien.

Eh bien, mon cher ami, vous coupez donc des forêts, vous abattez ces arbres que vous avez incrustés de *C* et de toutes les autres lettres de l'alphabet, car vous avez mêlé plus d'un chiffre avec le vôtre: tantôt c'est *Chloé*, tantôt c'est *Lycoris* ou *Glycère* qui a eu le cœur de l'*Horace* de Rouen. Vous songez donc maintenant à vous arrondir. Mais quand vous aurez fait tous vos contrats, et que vous ferez las de votre maîtresse, il faut venir voir l'héroïne et le palais de

Cirey ; nous cacherons les compas et les quarts de cercle, et nous vous offrirons des fleurs. 1736.

P. S. Je vous ai parlé de perſécutions dans ma lettre. Savez-vous bien que le Mondain a été traité d'ouvrage ſcandaleux, et vous douteriez-vous qu'on eût oſé prendre ce miſérable prétexte pour m'accabler encore ? Dans quel ſiècle vivons-nous ! et après quel ſiècle ! faire à un homme un crime d'avoir dit qu'*Adam* avait les ongles longs, traiter cela ſérieuſement d'héréſie ! Je vous avoue que je ſuis outré, et qu'il faut que l'amitié ſoit bien puiſſante ſur mon cœur pour que je n'aille pas chercher plus loin une retraite, à l'exemple des *Deſcartes* et des *Bayle*. Jamais l'hypocriſie n'a plus infecté les Eſpagnols et les Italiens. Il s'eſt élevé contre moi une cabale qui a juré ma perte ; et pourquoi ? parce que j'ai fait la Henriade, Charles XII, Alzire, &c. ; parce que j'ai travaillé vingt ans à donner du plaiſir à mes compatriotes.

Virtutem incolumem odimus,
Sublatam ex oculis quærimus, invidi.

1736.

LETTRE CCXXI.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Ce 9 décembre.

Il eſt certain que c'eſt M. le préſident *Dupuy* qui a diſtribué des copies du Mondain dans le monde, et qui pis eſt, des copies très-défigurées. La pièce, tout innocente qu'elle eſt, n'était pas faite aſſurément pour être publique. Vous ſavez d'ailleurs que je n'ai jamais fait imprimer aucun de ces petits ouvrages de ſociété qui ſont, comme les parades du prince *Charles* et du duc de *Nevers*, ſupportables à huis clos. Il y a dix ans que je refuſe conſtamment de laiſſer prendre copie d'une ſeule page du poëme de la Pucelle, poëme cependant plus meſuré que l'Arioſte, quoique peut-être auſſi gai. Enfin, malgré le ſoin que j'ai toujours pris de renfermer mes enfans dans la maiſon, ils ſe ſont mis quelquefois à courir les rues. Le Mondain a été plus libertin qu'un autre. Le préſident *Dupuy* dit qu'il le tenait de l'évêque de Luçon, lequel prélat, par parenthèſe, n'était pas encore aſſez mondain, puiſqu'il a eu le malheur d'amaſſer douze mille inutiles louis dont il eût pu, de ſon vivant, acheter douze mille plaiſirs.

Venons au fait. Il eſt tout naturel et tout ſimple que vous ayez communiqué ce Mondain de *Voltaire*, à cet autre mondain d'évêque. Je ſuis fâché ſeulement qu'on ait mis dans la copie :

Les parfums les plus doux
Rendent sa peau *douce*, fraîche et polie. 1736.

Il fallait mettre :

Rendent sa peau plus fraîche et plus polie.

Voilà sans doute le plus grand grief. Rien ne peut arriver de pis à un poëte qu'un vers estropié.

Le second grief est qu'on ait pu avoir la mauvaise foi, et j'ose dire la lâche cruauté de chercher à m'inquiéter pour quelque chose d'aussi simple, pour un badinage plein de naïveté et d'innocence. Cet acharnement à troubler le repos de ma vie, sur des prétextes aussi misérables, ne peut venir que d'un dessein formé de m'accabler et de me chasser de ma patrie. J'avais déjà quitté Paris pour être à l'abri de la fureur de mes ennemis. L'amitié la plus respectable a conduit dans la retraite des personnes qui connaissent le fond de mon cœur, et qui ont renoncé au monde pour vivre en paix avec un honnête homme dont les mœurs leur ont paru dignes peut-être de tout autre prix que d'une persécution. S'il faut que je m'arrache encore à cette solitude, et que j'aille dans les pays étrangers, il m'en coûtera, sans doute, mais il faudra bien s'y résoudre ; et les mêmes personnes qui daignent s'attacher à moi, aiment beaucoup mieux me voir libre ailleurs, que menacé ici.

Monsieur le prince royal de Prusse m'a écrit depuis long-temps, en des termes qui me font rougir, pour m'engager à venir à sa cour. On m'a offert une place

1736. auprès de l'héritier d'une vaste monarchie, avec dix mille livres d'appointemens; on m'a offert des choses très-flatteuses en Angleterre. Vous devinez aisément que je n'ai été tenté de rien, et que si je suis obligé de quitter la France, ce ne sera pas pour aller servir des princes.

Je voudrais seulement savoir, une bonne fois pour toutes, quelle est l'intention du ministère, et si, parmi mes ennemis, il n'y en a point d'assez cruel pour avoir juré de me persécuter sans relâche. Ces ennemis au reste, je ne les connais pas; je n'ai jamais offensé personne; ils m'accablent gratuitement.

Ploravere suis non respondere favorem
Speratum meritis.

Je demande uniquement d'être au fait, de bien savoir ce qu'on veut, de n'être pas toujours dans la crainte, de pouvoir enfin prendre un parti. Vous êtes à portée, et par vous-même et par vos amis, de savoir précisément les intentions. M. le bailli de *Froulai*, M. de *Bissi* peuvent s'unir avec vous. Je vous devrai tout, si je vous dois au moins la connaissance de ce qu'on veut. Voilà la grâce que vous demande celui qui vous a aimé dès votre enfance, qui a vu un des premiers tout ce que vous deviez valoir un jour, et qui vous aime avec d'autant plus de tendresse que vous avez passé toutes ses espérances.

Soyez aussi heureux que vous méritez de l'être, et à la cour et en amour. Vous êtes né pour plaire, même à vos rivaux. Je serai consolé de tout ce qu'on me fait souffrir, si j'apprends au moins que la fortune

continue à vous rendre justice. Comptez qu'il n'y a pas deux personnes que votre bonheur intéresse plus que moi. 1736.

Permettez-moi de présenter mes respects à mademoiselle de *Tressan* et à madame de *Genlis*. Vous m'écriviez :

Formosam resonare doces Amaryllida sylvas.

faudra-t-il que je réponde,

Nos patriam fugimus !.....

Adieu, *Pollion;* adieu *Tibulle*. On me traite comme *Bavius*.

LETTRE CCXXII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A Cirey, 10 décembre.

J'ATTENDS avec bien de l'impatience, Monsieur, le nouvel ouvrage que vous m'avez annoncé. J'y trouverai surement ces vérités courageuses que les autres hommes osent à peine penser. Vous êtes né pour faire bien de l'honneur aux lettres, et j'ose dire à la raison humaine.

L'habitude que vous avez prise de si bonne heure de mettre vos pensées par écrit, est excellente pour fortifier son jugement et ses connaissances. Quand on ne réfléchit que pour soi, et comme en passant, on

1736. accoutume son esprit à je ne sais quelle mollesse qui le fait languir à la longue; mais quand on ose, dans une si grande jeunesse, se recueillir assez pour écrire en philosophe et penser pour soi et pour le public, on acquiert bientôt une force de génie qui met au-dessus des autres hommes. Continuez à faire un si noble usage du loisir que peut vous laisser l'attachement respectable qui vous a conduit où vous êtes.

Je crois que j'irai bientôt en Prusse voir un autre prodige: c'est le Prince royal, qui est à peu-près de votre âge, et qui pense comme vous. Je compte à mon retour passer par la Hollande, et avoir l'honneur de vous y embrasser. Un de mes amis, qui va à Leyde, et qui doit y passer quelque temps, sera en attendant, si vous le voulez bien, le lien de notre correspondance. Il s'appelle de *Révol;* il est sage, discret et bon ami. Ce sera lui qui vous fera tenir ma lettre; vous pourrez vous confier à lui en toute sureté. Je ne lui ai point dit votre demeure, et vous resterez le maître de votre secret; je lui ai dit seulement qu'il pouvait vous écrire chez M. *Prosper*, à la Haie.

Adieu, Monsieur; permettez-moi de présenter mes respects à la personne qui vous retient où vous êtes.

1736.

LETTRE CCXXIII.

A M. BERGER.

A Cirey, 12 décembre.

Je reçois votre lettre du 8. Je fais partir par cet ordinaire la pièce et la préface, pour être imprimées par le libraire qui en offrira davantage; car je ne veux faire plaisir à aucun de ces messieurs qui sont comme les comédiens, créés par les auteurs, et très-ingrats envers leurs créateurs.

Je suis indigné contre *Prault* de ce qu'il ne m'envoie point le carton du portrait de M. le duc d'*Orléans*, et de ce qu'il ne m'envoie point la préface imprimée, et de ce qu'il a l'impertinence de ne pas répondre exactement à mes lettres. Faites-lui sentir ses torts, et punissez-le en donnant la pièce à un autre.

Vous aurez la Newtonade ou plutôt l'Eucliade. *Thiriot* doit vous la faire voir; mais il faut être un peu philosophe pour aimer cela.

Je vous prie de passer chez l'abbé *Moussinot*; il y a une très-jolie pendule d'or moulu, dont je veux faire présent à mademoiselle *Quinault* pour ses peines. Voyez si vous voulez avoir la bonté de vous charger de faire ce présent. Vous n'avez pas besoin de cela pour être reçu à merveille; mais ce sera un petit véhicule pour vous faire avoir vos entrées. Il faudra

1736. forcer mademoiselle *Quinault* à accepter cette bagatelle. Voilà déjà une petite négociation en attendant mieux.

A l'égard de l'Enfant prodigue, il faut qu'il soit mieux que la Henriade. Je suis honteux de la négligence de *Prault ;* mauvais papier, mauvais caractère, point de table; cela est honteux.

Vous trouverez la pièce et la préface chez M. d'*Argental* qui vous remettra l'une et l'autre; ainsi, négociez avec le libraire le moins fripon et le moins ignorant que faire se pourra.

Comment pourrait-on faire pour avoir par écrit le procès de *Castel* et de *Rameau* ? Vous êtes un correspondant à qui on peut demander de tout. Envoyez-moi ce procès; écrivez-moi souvent; fachez comment va l'Enfant prodigue ; aimez le père, qui vous aime de tout son cœur.

Je défie M. le chevalier de *Villefort* d'avoir dit, et même d'avoir connu combien on est heureux à Cirey.

Les nuages que les *Rousseau* et les *Desfontaines* veulent élever, du sein de la fange où ils rampent, ne vont pas jusqu'à moi. Je crache quelquefois sur eux, mais c'est sans y songer.

Adieu.

LETTRE CCXXIV. 1736.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, décembre.

QUE dites-vous, mon cher abbé, de ce petit *Lamare* qui eſt venu excroquer de l'argent chez vous par un menſonge, et qui ne m'a pas écrit depuis que j'ai quitté Paris? L'ingratitude me paraît innée dans le genre-humain bien plus que les idées métaphyſiques dont parlent *Deſcartes* et *Mallebranche*. Vous avez raiſon d'être plus content du jeune *Baculard* à qui vous avez donné de l'argent, que du ſieur *Lamare* qui vous en a eſcamoté, et je vois leurs caractères fort différens; je crois dans l'un encourager la vertu, je ne vois rien dans l'autre. Vous les connaiſſez, c'eſt à vous d'en juger.

Si vous avez de l'argent, je vous prie de donner cent francs à M. *Berger*, et ſi vous ne les avez pas, de vendre vîte quelqu'un de mes meubles pour les lui donner, duſſiez-vous lui donner cinquante francs une fois, et cinquante livres une autre fois. Ayez la bonté de lui faire ce plaiſir; je lui ai une grande obligation de vouloir bien s'adreſſer à moi. Le plus grand regret que j'aye dans le dérangement où *Demoulin* a mis ma fortune, eſt d'être ſi peu utile à des amis tels que M. *Berger*. Il faut ſonger à ce qui me reſte, oublier ce que j'ai perdu, et tâcher d'arranger mes petites affaires de façon que je puiſſe

1736. passer ma vie à être un peu utile à moi et à ceux que j'aime.

Si le chevalier de *Mouhi* vient vous voir, dites-lui que je suis prêt à lui faire tous les plaisirs qui dépendront de moi; mais ne vous engagez pas, et même ne lui donnez pas de parole trop positive.

Depuis huit jours je suis sur le point de partir pour aller voir le prince de Prusse, qui m'a fait l'honneur de m'écrire souvent pour m'inviter d'aller à sa cour passer quelque temps. Je vous embrasse, mon cher chanoine, et vous aimerai toujours bien sincèrement, même après avoir vu le prince royal de Prusse.

LETTRE CCXXV.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Le 20 décembre.

J'ai reçu, Monsieur, votre lettre du 10 décembre, et depuis ce temps une heureuse occasion a fait parvenir jusqu'à moi votre livre de philosophie. Mes louanges vous feront fort inutiles : je suis un juge bien corrompu. Je pense absolument comme vous presque sur tout. Si l'intérêt de mon opinion ne me rendait pas un peu suspect, je vous dirais : *Macte animo, generose puer, sic itur ad astra.* Mais je ne veux pas vous louer, je ne veux que vous remercier. Oui, je vous rends grâces, au nom de tous les gens qui pensent, au nom de la nature humaine qui réside dans eux seuls, des vérités courageuses

que vous dites : *Vos exæquat victoria cælo.* Je vous trouve l'esprit de *Bayle* et le style de *Montagne*. Votre livre doit avoir un très-grand succès, et les écrits de la superstition et de l'hypocrisie ne serviront qu'à votre gloire. Mon Dieu, que votre *indépair* m'a réjoui ! et que cela donne un bon ridicule à l'indéfini ! mais qu'il y a de choses qui m'ont plu ! et que j'ai envie de vous voir pour vous le dire ! Vous devez mener une vie très-heureuse : vous vivez avec les belles-lettres, la philosophie, tous les arts. Je vous fais bien mes complimens sur tout cela. 1736.

Qu'il me soit permis de profiter de votre exemple, et d'être un peu philosophe à mon tour. Je vous envoie une épître à madame la marquise *du Châtelet*, épître qui est, ce me semble, dans un autre goût que celles de *Rousseau*. N'est-ce pas un peu rappeler l'art des vers à son origine que de faire parler à *Apollon* le langage de la philosophie ? Je voudrais bien n'avoir consacré mon temps qu'à des choses aussi dignes de la curiosité des hommes raisonnables. Je suis surtout très-affligé d'être obligé quelquefois de perdre des heures précieuses à repousser les indignes attaques de *Rousseau* et de *Desfontaines*. La jalousie a fait le premier mon ennemi, l'autre ne l'est devenu que par excès d'ingratitude. Ce qui me console et me justifie, c'est que mes ennemis sont les vôtres.

1736.

LETTRE CCXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce dimanche, à quatre heures du matin, décembre.

Votre amie a été d'abord bien étonnée quand elle a appris qu'un ouvrage auſſi innocent que le Mondain avait ſervi de prétexte à quelques-uns de mes ennemis ; mais ſon étonnement s'eſt tourné dans la plus grande confuſion et dans l'horreur la plus vive, à la nouvelle qu'on voulait me perſécuter ſur ce miſérable prétexte. Sa juſte douleur l'a emporté ſur la réſolution de paſſer avec moi ſa vie. Elle n'a pu ſouffrir que je reſtaſſe plus long-temps dans un pays où je ſuis traité ſi inhumainement. Nous venons de partir de Cirey ; nous ſommes à quatre heures du matin à Vaſſy où je dois prendre des chevaux de poſte. Mais, mon véritable, mon tendre et reſpectable ami, quand je vois arriver le moment où il faut ſe ſéparer pour jamais de quelqu'un qui a fait tout pour moi, qui a quitté pour moi Paris, tous ſes amis et tous les agrémens de la vie, quelqu'un que j'adore et que je dois adorer, vous ſentez bien ce que j'éprouve ; l'état eſt horrible. Je partirais avec une joie inexprimable ; j'irais voir le prince de Pruſſe, qui m'écrit ſouvent pour me prier d'aller à ſa cour ; je mettrais entre l'envie et moi un aſſez grand eſpace pour n'en être plus troublé ; je vivrais dans les pays étrangers, en français qui reſpectera toujours ſon

pays ; je ferais libre et je n'abuſerais point de ma liberté ; je ſerais le plus heureux homme du monde : mais votre amie (*) eſt devant moi qui fond en larmes. Mon cœur eſt percé. Faudra-t-il la laiſſer retourner ſeule dans un château qu'elle n'a bâti que pour moi, et me priver de ma vie, parce que j'ai des ennemis à Paris? Je ſuſpends, dans mon déſeſpoir, mes réſolutions ; j'attendrai encore que vous m'ayez inſtruit de l'excès de fureur où l'on peut ſe porter contre moi. 1736.

C'eſt bien aſſurément réunir l'abſurdité de l'âge d'or, et la barbarie du ſiècle de fer, que de me menacer pour un tel ouvrage. Il faut donc qu'on l'ait falſifié. Enfin, je ne ſais que croire. Tout ce que je ſais, c'eſt que je voudrais être ignoré de toute la terre, et n'être connu que de vous et de votre amie. Elle était déterminée à neuf heures du ſoir à me laiſſer partir ; mais moi je vous dis, à quatre heures du matin, à préſent de concert avec elle, faites tout ce que vous croyez convenable. Si vous jugez l'orage trop fort, mandez-le-nous à l'adreſſe ordinaire, et j'acheverai ma route ; ſi vous le croyez calmé véritablement, je reſterai. Mais quelle vie affreuſe ! Etre éternellement bourrelé par la crainte de perdre, ſans forme de procès, ſa liberté ſur le moindre rapport ! j'aimerais mieux la mort. Enfin, je m'en rapporte à vous : voyez ce que je dois faire. Je ſuis épuiſé de laſſitude, accablé de chagrin et de maladie. Adieu ; je vous embraſſe mille fois, vous et votre aimable frère.

(*) Madame la marquiſe *du Châtelet*.

1736. Pourquoi mademoiſelle *Quinault* ne m'aime-t-elle pas aſſez pour daigner recevoir un colifichet de ma part?

LETTRE CCXXVII.

A MADAME

DE CHAMPBONIN.

De Givet, décembre.

MONSIEUR de *Champbonin*, Madame, a un cœur fait comme le vôtre; il vient de m'en donner une preuve bien ſenſible. Je me flatte que vous rendrez encore un plus grand ſervice à la plus adorable perſonne du monde; vous la conſolerez, vous reſterez auprès d'elle autant que vous le pourrez. J'ai plus beſoin encore de conſolation; j'ai perdu mille fois davantage, vous le ſavez; vous êtes témoin de tout ce que ſon cœur et ſon eſprit valent; c'eſt la plus belle ame qui ſoit jamais ſortie des mains de la nature: voilà ce que je ſuis forcé de quitter. Parlez-lui de moi, je n'ai pas beſoin de vous en conjurer. Vous auriez été le lien de nos cœurs, s'ils avaient pu ne ſe pas unir eux-mêmes. Hélas! vous partagez nos douleurs! non, ne les partagez pas, vous ſeriez trop à plaindre. Les larmes coulent de mes yeux en vous écrivant. Comptez ſur moi comme ſur vous-même. Je vous remercie encore une fois de la marque d'amitié que vient de me donner M. de *Champbonin*.

LETTRE

LETTRE CCXXVIII. 1736.

A M. DE S'GRAVESENDE.

Vous vous souvenez, Monsieur, de l'absurde calomnie qu'on fit courir dans le monde pendant mon séjour en Hollande (27). Vous savez si nos prétendues disputes sur le spinosisme et sur des matières de religion ont le moindre fondement. Vous avez été si indigné de ce mensonge que vous avez daigné le réfuter publiquement; mais la calomnie a pénétré jusqu'à la cour de France, et la réfutation n'y est pas parvenue. Le mal a des ailes, et le bien va à pas de tortue. Vous ne sauriez croire avec quelle noirceur on a écrit et parlé au cardinal de *Fleuri*. Tout mon bien est en France, et je suis dans la nécessité de détruire une imposture que dans votre pays je me contenterais de mépriser, à votre exemple.

Souffrez donc, aimable et respectable philosophe, que je vous supplie très-instamment de m'aider à faire connaître la vérité. Je n'ai point encore écrit au cardinal pour me justifier. C'est une posture trop humiliante que celle d'un homme qui fait son apologie, mais c'est un beau rôle que celui de prendre en main la défense d'un homme innocent. Ce rôle est digne de vous, et je vous le propose comme à un homme qui a un cœur digne de son esprit. Ecrivez au

(27) *Rousseau* avait publié que M. de *Voltaire* avait prêché l'athéisme à Leyde, où M. *s'Gravesende* était professeur de philosophie.

1736. cardinal ; deux mots et votre nom feront beaucoup, je vous en réponds : il en croira un homme accoutumé à démontrer la vérité. Je vous remercie, et je me souviendrai toujours de celles que vous m'avez enseignées. Je n'ai qu'un regret, c'est de n'en plus apprendre sous vous. Je vous lis au moins, ne pouvant plus vous entendre. L'amour de la vérité m'avait conduit à Leyde, l'amitié seule m'en a arraché. En quelque lieu que je sois, je conserverai pour vous le plus tendre attachement et la plus parfaite estime.

LETTRE CCXXIX.

A M. THIRIOT.

A Leyde, le 17 janvier.

1737. Il est vrai, mon cher ami, que j'ai été très-malade, mais la vivacité de mon tempérament me tient lieu de force ; ce sont des ressorts délicats qui me mettent au tombeau, et qui m'en retirent bien vîte. Je suis venu à Leyde consulter le docteur *Boërhaave* sur ma santé, et *s'Gravesende* sur la philosophie de *Newton*. Le Prince royal me remplit tous les jours d'admiration et de reconnaissance ; il daigne m'écrire comme à son ami ; il fait pour moi des vers français tels qu'on en faisait à Versailles dans le temps du bon goût et des plaisirs. C'est dommage qu'un pareil prince n'ait point de rivaux. Je ne manque pas de lui glisser quelques mots de vous dans toutes mes

lettres. Si ma tendre amitié pour vous vous peut être utile, ne ferai-je pas trop heureux ? Je ne vis que pour l'amitié ; c'eſt elle qui m'a retenu à Cirey ſi long-temps ; c'eſt elle qui m'y ramènera ſi je retourne en France. Le Prince royal m'a envoyé le comte *Bork*, ambaſſadeur du roi de Pruſſe en Angleterre, pour m'offrir ſa maiſon à Londres, en cas que je vouluſſe y aller, comme le bruit en a couru : je ſuis d'ailleurs traité ici beaucoup mieux que je ne mérite. Le libraire *Ledet*, qui a gagné quelque choſe à débiter mes faibles ouvrages, et qui en fait actuellement une magnifique édition, a plus de reconnaiſſance que les libraires de Paris n'ont d'ingratitude. Il m'a forcé de loger chez lui, quand je viens à Amſterdam voir comment va la Philoſophie newtonienne. Il s'eſt aviſé de prendre pour enſeigne la tête de votre ami *Voltaire*. La modeſtie qu'il faut avoir défend à ma ſincérité de vous dire l'excès de conſidération qu'on a ici pour moi. 1737.

Je ne ſais quelle gazette impertinente, miſérable écho des miſérables nouvelles à la main de Paris, s'était aviſé de dire que je m'étais retiré dans les pays étrangers pour écrire plus librement. Je démens cette impoſture en déclarant, dans la gazette d'Amſterdam, que je déſavoue tout ce qu'on fait courir ſous mon nom, ſoit en France, ſoit dans les pays étrangers, et que je n'avoue rien que ce qui aura ou un privilége ou une permiſſion connue. Je confondrai mes ennemis en ne leur donnant aucune priſe, et j'aurai la conſolation qu'il faudra toujours mentir pour me nuire.

J'ai trouvé ici le gouvernement de France en très-

1737. grande réputation; et ce qui m'a charmé, c'eſt que les Hollandais ſont plus jaloux de notre compagnie des Indes que *Rouſſeau* ne l'eſt de moi. J'ai vu aujourd'hui des négocians qui ont acheté, à la dernière vente de Nantes, ce qui leur manquait à Amſterdam. Voilà de ces choſes dont *Pollion* peut faire uſage auprès du miniſtre dans l'occaſion; mais, comme je fais plus de cas d'un bon vers que du négoce et de la politique, tâchez donc de me marquer ce que vous trouvez de ſi négligé dans les vers dont vous me parlez. Je ſuis auſſi ſévère que vous pour le moins; et dans les intervalles que me laiſſe la philoſophie, je corrige toutes les pièces de poëſie que j'ai faites, depuis Oedipe juſqu'au Temple de l'Amitié. Il y en aura quelques-unes qui vous ſeront adreſſées; ce ſeront celles dont j'aurai plus de ſoin.

1737.

LETTRE CCXXX.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A Leyde, 20 janvier.

Si les Lettres juives me plaisent, mon cher *Isaac!* si j'en suis charmé! Ne vous l'ai-je pas écrit trente fois? Elles sont agréables et instructives, elles respirent l'humanité et la liberté. Je soutiens que c'est rendre un très-grand service au public que de lui donner, deux fois par semaine, de si excellens préservatifs. J'aime passionnément les Lettres et l'auteur; je voudrais pouvoir contribuer à son bonheur; j'irai l'embrasser incessamment. Je suis bien fâché de l'avoir vu si peu, et je veux du mal à *Newton* qui s'est fait mon tyran, et qui m'empêche d'aller jouir de la conversation aimable de M. *Boyer*. (*)

J'irai, j'irai sans doute. J'ai été obligé d'aller à Amsterdam pour l'impression de mes guenilles; j'y ai vu M. *Prévost* qui vous aime de tout son cœur: je le crois bien, et j'en fais tout autant. Je n'ai osé avilir votre main à faire un dessin de vignette; mais vous ennobliriez la vignette, et votre main ne serait point avilie.

Je vous enverrai l'épître du fils d'un bourgmestre sur la politesse hollandaise, et je vous prierai de lui donner une petite place dans vos juiveries.

(*) Nom de famille du marquis d'*Argens*.

1737. Adieu, Monſieur; je vous embraſſe tendrement. J'eſpère encore une fois venir jouer quelque rôle dans vos pièces. Je préſente mes reſpects à mademoiſelle *le Couvreur* d'Utrecht (*); vous faites tous deux une charmante ſynagogue, car ſynagogue ſignifie aſſemblage.

P. S. Ma foi, je ſuis enchanté que vous ayez reçu des nouvelles qui vous plaiſent. Si j'avais un fils comme vous, et qu'il ſe fît turc, je me ferais turc et j'irais vivre avec lui et ſervir ſa maîtreſſe. Malheur aux Nazaréens qui ne penſent pas ainſi.

Je vous renvoie la politeſſe hollandaiſe : faites-en uſage le plutôt que vous pourrez. Voilà le canevas; vous prendrez de vos couleurs, vous flatterez la nation chez qui vous êtes, et vous punirez l'ennemi de toutes les nations. Je vous embraſſe tendrement.

(**) Mademoiſelle *Cochois*, comédienne.

LETTRE CCXXXI. 1737.

A M. THIRIOT.

Le 28 janvier.

MON cher ami, il faut s'armer de patience dans cette vie, et tâcher d'être auſſi inſenſible aux traverſes, que nos cœurs ſont ouverts aux charmes de l'amitié. Ce bon dévot de *Rouſſeau* fut informé, il y a un mois, que j'avais paſſé par Bruxelles; auſſitôt ſa vertu ſe ranima pour faire mettre dans trois ou quatre gazettes que je m'en allais en Pruſſe, parce que j'étais chaſſé de France; ſa probité a même été juſqu'à écrire et à faire écrire contre moi en Pruſſe. Voyant que DIEU ne béniſſait pas ſes pieuſes intentions, et que j'étais tranquille à Leyde où je travaillais à la philoſophie de *Newton*, il a recouru chrétiennement à une autre batterie. Il a ſemé le bruit que j'étais venu prêcher l'athéiſme à Leyde, et que j'en ſerais chaſſé comme *Deſcartes;* que j'avais eu une diſpute publique avec le profeſſeur *s'Graveſende* ſur l'exiſtence de DIEU, &c. Il a fait écrire cette belle nouvelle à Paris par un moine défroqué, qui feſait autrefois un libelle hebdomadaire intitulé le Glaneur. Ce moine eſt chaſſé de la Haie, et eſt caché à Amſterdam. J'ai été bien vîte informé de tout cela. Il ſe fait ici, parmi quelques malheureux réfugiés, un commerce de ſcandales et de menſonges à la main, qu'ils débitent chaque ſemaine dans tout le Nord

1737. pour de l'argent. On paye deux, trois cents, quatre cents florins par an à des nouvelliſtes obſcurs de Paris, qui griffonnent toutes les infamies imaginables, qui forgent des hiſtoires auxquelles les regrattiers de Hollande ajoutent encore; et tout cela s'en va réjouir les cours de l'Allemagne et de la Ruſſie. Ces meſſieurs-là ſont une engeance à étouffer.

Vous avez à Paris des perſonnes bien plus charitables, qui compoſent pour rien des chanſons ſur leur prochain. On vient de m'en envoyer une où vous, et *Pollion*, et le gentil *Bernard*, et tous vos amis et moi indigne, ne ſommes pas trop bien traités; mais cela ne dérangera ni ma philoſophie ni la vôtre, et *Newton* ira ſon train.

Tranquille au haut des cieux que Newton s'eſt ſoumis,
Il ignore en effet s'il a des ennemis.

Après les conſolations de l'amitié et de la philoſophie, la plus flatteuſe que je reçoive eſt celle des bontés inexprimables du prince royal de Pruſſe. J'ai été très-fâché que l'on ait inſéré dans les gazettes que je devais aller en Pruſſe, que le prince m'avait envoyé ſon portrait, &c. Je regarde ſes faveurs comme celles d'une belle femme, il faut les goûter et les taire. Mandez-lui, mon cher ami, que je ſuis diſcret, et que je ne me vante point des careſſes de ma maîtreſſe. De mon côté, je ne vous oublie pas quand je lui parle de belles-lettres et de mérite.

Mille reſpects, je vous prie, à votre Parnaſſe, à nos loyaux chevaliers. Parlez un peu à M. d'*Argental*

des saintes calomnies du béat *Rousseau*. Adieu; nous ne sommes qu'honnêtes gens, Dieu merci; je vous embrasse. 1737.

LETTRE CCXXXII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Amsterdam, le 28 janvier.

Je n'ai pu achever la lecture de l'Almanach du diable. Je suis persuadé que *Belzébuth* sera très-fâché qu'on lui impute un si plat ouvrage; il est très-inintelligible; je ne sais si vous y êtes fourré. On dit qu'il y en a deux éditions; je vous les apporterai toutes deux. Il me paraît que ce titre, Almanach du diable, peut fournir une bonne lettre juive. Mon cher *Isaac* dira des choses charmantes sur le ministre *Becker* qui a fait le Monde enchanté pour prouver qu'il n'y a point de diable; sur l'origine du diable, dont il n'est pas dit un mot dans la très-sainte Ecriture; sur son histoire faite en anglais.

Ah! mon cher *Isaac*, mon cher *Isaac*, vous êtes selon mon cœur! Que ne puis-je travailler auprès de vous! que n'êtes-vous à Amsterdam! Je n'attends que le moment d'être débarrassé de mes graveurs, de mes imprimeurs, pour venir vous embrasser. Mais quel tour les révérends ont-ils voulu vous jouer! *Ah! traditori!*

Je vous prie de presser la publication de la lettre du petit bourgmestre. Embellissez, enflez cela: le

1737. canevas doit plaire à ce pays-ci. Il eſt bon d'avoir les bourgmeſtres pour ſoi, ſi on a les jéſuites contre.

Sæpe premente Deo, fert Deus alter opem.

Mon cher *Iſaac*, je vous aime tendrement. Je viens de lire le numéro où il eſt parlé de *Jacques Clément* et des précepteurs de *Ravaillac*. Vous êtes plus hardi qu'*Henri IV;* il craignait les jéſuites.

LETTRE CCXXXIII.

A M. THIRIOT.

A Leyde, le 4 février.

J'AI fait ce que j'ai pu, mon cher ami, pour les manes de ce M. de *la Creuſe* qui s'eſt tué comme *Brutus*, *Caſſius*, *Caton*, *Othon*, pour avoir perdu une commiſſion de tabac; mais je ne ſais ſi mes repréſentations ſourdines en faveur de cette ame romaine ou anglaiſe réuſſiront.

Vous n'avez pas relu apparemment le manuſcrit de l'Enfant prodigue; vous y reprenez toutes les fautes qui n'y ſont plus. Vous êtes le contraire des amans qui trouvent toujours dans leurs maîtreſſes des beautés que perſonne n'y trouve plus qu'eux. Il eſt bon d'être ſévère, mais il faut être exact, et ne plus voir ce que j'ai ôté.

Je crois que le fond de cette comédie ſera toujours intéreſſant. Si quelque plaiſanterie vient ſe préſenter

à moi pour égayer le sujet, je la prendrai ; mais pour les mœurs et la tendresse, mon ame en a un magasin tout plein. 1737.

Mes récréations sont ici de corriger mes ouvrages de belles-lettres, et mon occupation sérieuse d'étudier *Newton* et de tâcher de réduire ce géant-là à la mesure des nains mes confrères. Je mets *Briarée* en miniature. La grande affaire est que les traits soient ressemblans. J'ai entrepris une besogne bien difficile; ma santé n'en est pas meilleure ; il arrivera peut-être que je la perdrai entièrement, et que mon ouvrage ne réussira point ; mais il ne faut jamais se décourager. Je prétends que *Polymnie* entendra toute cette philosophie, comme elle exécute une sonate. Vous me direz si cela est clair. Je vous en ferai tenir quelques feuilles ; vous les jetterez au feu si vous avez trop soupé la veille, et si vous n'êtes pas en état de lire.

Je suis enchanté que ma nièce lise *Locke*. Je suis comme un vieux bon homme de père qui pleure de joie de ce que ses enfans se tournent au bien. Dieu soit béni de ce que je fais des prosélytes dans ma famille.

Je ne suis pas fâché des calomnies que saint *Rousseau* a débitées sur mon compte. Elles étaient si grossières qu'il fallait bien qu'elles retombassent sur lui. Ce bon dévot sera le patron des calomniateurs. Il avait publié par-tout que j'avais eu une belle querelle avec *s'Gravesende*, au sujet de l'existence de DIEU. Cela a indigné M. *s'Gravesende* et tout le monde. Oh, pour le coup, je défie ici la calomnie. Je passe ma vie à voir des expériences de physique, à étudier. Je souffre tous mes maux patiemment, presque toujours

1737. dans la solitude. Pour peu que je veuille de société, je trouve ici plus d'accueil qu'on ne m'en a jamais fait en France; on m'y fait plus d'honneur que je ne mérite.

Je persiste dans le dessein de ne point répondre aux *Desfontaines*. Je tâche de mettre mes ouvrages hors de portée des griffes de la censure.

Mon cher ami, je vous fais là un long détail de petites choses; pardon. Faites mes complimens aux preux chevaliers, au Parnasse, à *Pollion*, à *Polymnie*, à *Varron-Dubos* et à *Colbert-Melon*. Eh bien, *Castor* et *Pollux* sont donc sous l'autre hémisphère jusqu'à l'année prochaine? Mais ceux que vous me dites qui ont payé d'ingratitude les bienfaits de *Pollion*, devraient être dans les enfers à tout jamais. Votre ame tendre et reconnaissante doit trouver ce crime horrible. Ecrivez à *Emilie;* elle est bien au-dessus encore de tout ce que vous me dites d'elle. Adieu; que *Berger* m'écrive donc, il m'oublie.

LETTRE CCXXXIV.

A M. THIRIOT.

A Leyde, le 14 février.

Je reçois votre lettre du 7 février, mon cher ami. Je pars incessamment pour achever à Cambridge mon petit cours de newtonisme; j'en reviendrai au mois de juin, et je veux qu'au mois de septembre vous et les vôtres soyez newtoniens. Si mon ouvrage n'est

pas aussi clair qu'une fable de *la Fontaine*, il faut le jeter au feu. A quoi bon être philosophe, si on n'est pas entendu des gens d'esprit? 1737.

J'ai vu l'ode de *Rousseau*; elle n'est pas plus mauvaise que ses trois épîtres.

Solve senescentem maturè sanus equum, ...

Apollon lui a ôté le talent de la poësie, comme on dégrade un prêtre avant de le livrer au bras séculier. J'ai appris dans ce pays-ci des traits de son hypocrisie, à mettre dans le Tartuffe. C'était un scélérat qui avait le vernis de l'esprit: le vernis s'est en allé, et le coquin est demeuré.

M. d'*Aremberg*, convaincu de ses impostures, et qui pis est ennuyé de lui, ne veut plus le voir. Il est réduit à un juif nommé *Médina*, condamné en Hollande au dernier supplice. Il passe chez lui sa journée au sortir de la messe. Il communie, il calomnie, il ennuie; n'en parlons plus.

Le Prince royal est plus *Titus*, plus *Marc-Aurèle* que jamais.

J'ai écrit aux deux aimables frères. Ce sont les plus aimables amis que j'aye après vous. Je n'ai point vu le nouveau rien de l'ex-jésuite.

1737.

LETTRE CCXXXV.

A M. DE CIDEVILLE.

Amsterdam, ce 18 février.

Mon cher *Cideville*, j'ai reçu vos lettres où vous faites parler votre cœur avec tant d'esprit. Pardon, mon cher ami, si j'ai tardé si long-temps à vous répondre. Je vais bien haïr la philosophie qui m'a ôté l'exactitude que l'amitié m'avait donnée. Que gagnerai-je à connaître le chemin de la lumière, et la gravitation de Saturne? Ce sont des vérités stériles; un sentiment est mille fois au-dessus. Comptez que cette étude, en m'absorbant pour quelque temps, n'a point pourtant desséché mon cœur; comptez que le compas ne m'a point fait abandonner nos musettes. Il me serait bien plus doux de chanter avec vous, *lentus in umbrâ, formosam resonare docens Amaryllida sylvas*, que de voyager dans le pays des démonstrations; mais, mon cher ami, il faut donner à son ame toutes les formes possibles. C'est un feu que DIEU nous a confié, nous devons le nourrir de ce que nous trouvons de plus précieux. Il faut faire entrer dans notre être tous les modes imaginables, ouvrir toutes les portes de son ame à toutes les sciences et à tous les sentimens; pourvu que tout cela n'entre pas pêle-mêle, il y a place pour tout le monde. Je veux m'instruire et vous aimer; je veux que vous soyez newtonien, et que vous entendiez cette philosophie comme vous savez aimer.

Je ne sais pas ce qu'on pense à Rouen et à Paris, et j'ignore la raison pour laquelle vous me parlez de *Rousseau*. C'est un homme que je méprise infiniment comme homme, et que je n'ai jamais beaucoup estimé comme poëte. Il n'a rien de grand ni de tendre; il n'a qu'un talent de détail; c'est un ouvrier, et je veux un génie. Il faut que vous vous soyez mépris quand vous m'avez conseillé de le louer, et même de caresser quelques personnes dont vous croyez qu'on doit mendier le suffrage. Je ne louerai jamais ce que je méprise, et je ne ferai jamais ma cour à personne. Prenez des sentimens plus hauts et plus honorables pour l'humanité. Ne croyez pas d'ailleurs qu'il n'y ait que la France où l'on puisse vivre: c'est un pays fait pour les jeunes femmes et les voluptueux, c'est le pays des madrigaux et des pompons; mais on trouve ailleurs de la raison, des talens, &c. *Bayle* ne pouvait vivre que dans un pays libre: la sève de cet arbre heureusement transplanté, eût été étouffée dans son pays natal. 1737.

Je sais que par-tout la jalousie poursuit les arts; je connais cette rouille attachée à nos métaux. Le poison de *Rousseau* m'a été lancé jusqu'ici. Il a écrit que j'avais eu une dispute sur l'athéisme avec s'*Gravesende*. Sa calomnie a été confondue, et ainsi le seront tôt ou tard toutes celles dont on m'a noirci. Je ne crains personne, je ne demanderai de faveur à personne, et je ne déshonorerai jamais le peu de talens que la nature m'a donné, par aucune flatterie. Un homme qui pense ainsi mérite votre amitié, autrement j'en serais indigne. C'est cette amitié seule qui me fera retourner en France, si j'y retourne.

1737. Adieu; je vous embraſſe de tout mon cœur. Mille tendres complimens à M. de *Formont* que vous voyez, ou à qui vous écrivez.

J'ai lu la pauvre ode de *Rouſſeau* ſur la paix; cela eſt preſque auſſi mauvais que tous ſes derniers ouvrages.

LETTRE CCXXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Leyde, ce 25 février.

Je ne ſais rien de rien. Si vous ſavez de mes nouvelles, mon reſpectable et généreux ami, vous me ferez un ſenſible plaiſir de m'en apprendre. Je ne compte point voir cet hiver le Prince de Pruſſe. Ce ſera pour cet été, ſi en effet je me réſous d'y aller; en attendant, je m'occuperai à l'étude. J'aurai des ſecours où je ſuis, et je ne perdrai pas mon temps; on le perd toujours dans une cour. Je ſacrifie à préſent l'idée d'une tragédie à la phyſique, à laquelle je me ſuis remis. *Newton* l'emporte ſur ce Prince royal, il l'emportera bien ſur des vers alexandrins; mais je vous jure que j'y reviendrai, puiſque vous les aimez.

Le genre de vie que je mène eſt tout-à-fait de mon goût, et me rendrait heureux ſi je n'étais pas loin d'une perſonne qui avait daigné faire dépendre ſon bonheur de vivre avec moi.

Mandez-moi, je vous prie, vos intentions ſur notre

notre Enfant (*). Je n'écris point à mademoiselle *Quinault;* je compte que vous joindrez à toutes vos bontés celle de l'assurer de ma tendre reconnaissance. 1737.

Si cet Enfant a en effet gagné sa vie, je vous prie de faire en sorte que son pécule me soit envoyé, tous frais faits. C'est une bagatelle; mais il m'est arrivé encore de nouveaux désastres; j'ai fait des pertes dans le chemin.

Souffrez que je joigne ici une lettre pour *Thiriot* le marchand. Adieu; on ne peut être plus pénétré de vos bontés. Adieu, les deux frères que j'aimerai et que je respecterai toute ma vie.

LETTRE CCXXXVII.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey.

Je vous réitère, mon tendre ami, la prière de ne parler de mes affaires à personne, et surtout de dire que je suis en Angleterre; j'ai pour cela de très-fortes raisons. Il y aurait à moi, dans le moment critique où je me trouve, beaucoup d'imprudence de mettre dans le commerce de *Pinga* une partie forte qui ferait trop long-temps à rentrer. N'y mettons donc que quatre à cinq mille francs pour nous amuser; pareille somme dans les tableaux, cela vous amusera encore plus. Les billets des fermiers généraux sont à six pour cent; c'est l'emploi le plus sûr de l'argent.

(*) L'Enfant prodigue.

1737. Amuſez-vous encore là-deſſus. Achetez des actions ; cette marchandiſe baiſſera dans peu, du moins je le penſe : c'eſt encore là un honnête délaſſement pour un chanoine, et je m'en rapporte entièrement à votre intelligence pour tous ces amuſemens.

De plus, mettons entre les mains de M. *Michel*, dont vous connaiſſez la probité et la fortune, la moitié de notre argent comptant, à raiſon de cinq pour cent, et pas davantage, ne fût-ce que pour ſix mois, cela vaudra quelque choſe ; en fait d'intérêt il ne faut rien négliger, et dans le placement de ſon argent ſe conformer toujours à la loi du prince. Que tout cela, comme mes autres affaires, ſoit dans un profond ſecret.

Encore dix-huit francs à d'*Arnaud* et deux Henriades. Je m'aperçois que je vous donne plus d'embarras que tout votre chapitre, mais je ne ſerai pas ſi ingrat.

LETTRE CCXXXVIII.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Je ſuis très-aiſe, mon cher correſpondant, que M. *Berger* me croye en Angleterre. J'y ſuis pour tout le monde, excepté pour vous. Remettez, je vous prie, cent louis d'or à M. le marquis *du Châtelet*, qui me les rapportera.

A préſent, mon cher abbé, voulez-vous que je vous parle franchement ? Il faudrait que vous me

fifflez l'amitié de prendre par an un petit honoraire, une marque d'amitié. Agiſſons ſans aucune façon. Vous aviez une petite rétribution de vos chanoines; traitez-moi comme un chapitre; prenez-le double, de votre ami le poëte philoſophe, de ce que vous donnait votre cloître, ſans préjudice du ſouvenir que j'aurai toujours pour vous. Réglez cela, et aimez-moi. 1737.

LETTRE CCXXXIX.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Mai.

L'HOMME qui a le ſecret du tombac qui ſe file, n'eſt pas le ſeul; mais je crois qu'on n'en peut filer que très-peu, et qu'il ſe caſſe. Sondez cet homme au tombac; nous pourrions bien le prendre ici, et lui donner une chambre, un laboratoire, la table, et une penſion de cent écus. Il ſerait à portée de faire ſes expériences, et d'eſſayer de faire de l'acier, ce qui eſt bien plus aiſé aſſurément que de faire de l'or. S'il a le malheur de chercher la pierre philoſophale, je ne ſuis pas ſurpris que, de ſix mille livres de rente, il ſoit réduit à rien. Un philoſophe qui a ſix mille livres de rente, a la pierre philoſophale. Cette pierre conduit tout naturellement à parler d'affaires d'intérêt.

Voici le certificat que vous demandez. Je vous réitère mes prières pour qu'on écrive ſans délai à M. de *Guiſe*, à M. de *Lezeau* et autres; pour que

1737. vous voyiez M. *Paris Duverney*, et que vous lui faſſiez entendre qu'on me fera grand plaiſir de me laiſſer jouir de la penſion de la reine et de l'argent du tréſor royal, dont j'ai un très-grand beſoin, et dont je ſerai très-obligé.

Veuillez encore, mon cher abbé, arranger à l'amiable ma rente, mon dû et les arrérages avec l'intendant de M. de *Richelieu;* le tout ſans marquer une défiance injuſte. Cela devrait être conſommé depuis plus d'un mois. Une aſſurance d'un payement régulier épargnerait à monſieur le Duc des détails déſagréables, délivrerait ſon intendant d'un grand embarras, vous épargnerait à vous, mon cher ami, beaucoup de pas perdus, des corvées fatigantes et infructueuſes.

Nous en dirons davantage là-deſſus une autre fois, car je crains d'oublier de vous demander une très-bonne machine pneumatique, ce qui eſt rare à trouver; un bon téleſcope de réflexion, ce qui pour le moins eſt auſſi rare; les volumes des pièces qui ont été couronnées à l'académie. Ce ſont là des choſes ſavantes dont mon eſprit peu ſavant a un beſoin très-urgent.

Je n'ai, mon cher abbé, ni le temps ni la force d'être plus long, ni même de vous remercier du chimiſte que vous m'avez envoyé. Je ne l'ai encore guère vu qu'à la meſſe; il aime la ſolitude : il doit être content. Je ne pourrai travailler avec lui en chimie, que quand un appartement que je bâtis ſera achevé; en attendant, il faut que chacun étudie de ſon côté, et que vous m'aimiez toujours.

1737.

LETTRE CCXL.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Mai.

Il y a plaisir, mon cher ami, à vous donner des commissions savantes, tant vous vous en acquittez bien : on ne peut rendre service ni mieux ni plus promptement.

Je viens de faire sur le champ l'expérience que le savant charbonnier, M. *Grosse*, conseille sur le fer. J'en ai pesé un morceau de deux livres, que j'ai fait rougir sur une tuile à l'air; je l'ai pesé rouge, je l'ai pesé froid, il a toujours été de même poids. J'ai pesé tous ces jours-ci du fer et de la fonte enflammés; j'en ai pesé depuis deux livres jusqu'à mille livres. Loin de trouver le poids du fer rouge plus grand, je l'ai trouvé plus petit de beaucoup, ce que j'attribue à l'effet de la fournaise prodigieusement ardente, qui aura enlevé quelques particules de fer; c'est ce que je vous prie de dire au sieur *Grosse* quand vous le verrez; voyez donc promptement ce gnome, et avec votre *incognito* ordinaire, faites-lui une nouvelle consultation. C'est un homme bien au fait. Sachez donc, 1°. s'il croit que le feu pèse : 2°. si les expériences faites par M. *Homberg* et autres, doivent l'emporter à ce sujet sur celle du fer rouge et refroidi qui pèse toujours également. Nous sommes environnés, mon

1737. cher abbé, d'incertitudes dans tous les genres poſſibles. La moindre vérité donne des peines infinies à trouver.

3°. Demandez-lui ſi le miroir ardent du Palais royal fait le même effet ſur les matières miſes dans l'air libre et dans le vide de la machine pneumatique. Il faudrait là-deſſus le faire jaſer long-temps, lui demander les effets des rayons du ſoleil dans ce vide ſur la poudre à canon, ſur le fer, ſur les liqueurs, ſur les métaux, prendre un petit nota de toutes les réponſes de ce ſavant.

4°. L'interroger ſi le phoſphore de *Boyle*, ſi le phoſphore igné s'allument dans le vide; enfin, s'il a vu de bon naphte de Perſe, et s'il eſt vrai que ce naphte brûle dans l'eau (*). Vous voilà, mon cher abbé,

(*) M. de *Voltaire* s'occupait alors d'un Mémoire ſur la nature et les lois de la propagation du feu, qu'il envoya pour concourir au prix de l'académie des ſciences, M. *Euler* eut le prix, et l'académie fit une mention honorable du Mémoire de M. de *Voltaire*. Ses expériences ſur le poids d'une maſſe de métal rougie au feu, comparé au poids de la même maſſe refroidie, ont été répétées par M. de *Buffon*, qui a trouvé que le poids de la maſſe refroidie était plus petit. Mais un ſavant phyſicien anglais a répété récemment cette expérience, et a trouvé le même reſultat que M. de *Voltaire*. Il eſt difficile de faire cette expérience d'une manière concluante; mais la plupart des phyſiciens ſont de l'avis de M. de *Voltaire*.

Quant à l'augmentation du poids des métaux calcinés, ce phénomène obſervé par *Boyle* eſt très-réel; mais il ne dépend point de la chaleur actuelle de ces métaux. Ils ne perdent point cette augmentation en refroidiſſant, mais ſeulement lorſqu'on les remet dans l'état métallique. Cette augmentation de poids a été long-temps un phénomène inexplicable. Comme les métaux ne ſe calcinent point dans les vaiſſeaux fermés, pluſieurs phyſiciens avaient ſoupçonné qu'elle était due à l'air de l'atmoſphère qui ſe combinait dans cette opération avec la terre métallique. Cette conjecture a été vérifiée depuis, et on a trouvé que l'augmentation de poids que les métaux acquièrent par la calcination, eſt

archi-physicien. Je vous lutine furieusement, car j'ajoute encore que le temps me presse. J'abuse excessivement de votre complaisance; mais, en revanche, je vous aime excessivement. 1737.

LETTRE CCXLI.

A M. PITOT,

DE L'ACADEMIE DES SCIENCES.

Le 17 de mai.

Vous m'aviez flatté, Monsieur, l'année passée, que vous voudriez bien donner quelque attention à des Elémens de la philosophie de *Newton*, que j'ai mis par écrit pour me rendre compte à moi-même de mes études, et pour fixer dans mon esprit les faibles connaissances que je peux avoir acquises. Si vous voulez le permettre, je vous ferai tenir mon manuscrit qui n'est qu'un recueil de doutes, et je vous prierai de m'instruire.

Si après cela vous trouvez que le public puisse tirer quelque utilité de l'ouvrage, et que vous vouliez l'abandonner à l'impression, peut-être que la nouveauté et l'envie de voir de près quelques-uns des

due à une combinaison de la terre métallique, non avec l'air de l'atmosphère, mais avec celle des parties constituantes de cet air, à laquelle les chimistes donnent le nom d'air vital, d'air déphlogistiqué; et dans le temps où M. de *Voltaire* écrivait ces lettres, la doctrine de *Sthal* était inconnue en France; ainsi l'on ne doit point être étonné qu'il ne s'exprime pas toujours avec l'exactitude que le langage des chimistes a pu acquérir depuis cette époque. *Note de l'A. d. V.*

1737. myſtères newtoniens cachés juſqu'ici au gros du monde, pourront procurer au livre un débit qu'il ne mériterait guère ſans ce goût de la nouveauté, et ſurtout ſans vos ſoins. Les libraires le demandent déjà avec aſſez d'empreſſement.

Je me flatte qu'un eſprit philoſophique comme le vôtre ne ſera point effarouché de l'attraction. Elle me paraît une nouvelle propriété de la matière. Les effets en ſont calculés; et il eſt de toute impoſſibilité de reconnaître, pour principe de ces effets, l'impulſion telle que nous en avons l'idée. Enfin, vous en jugerez.

Je vous dirai, pour commencer mon commerce de queſtions avec vous, qu'ayant vu les expériences de M. *s'Graveſende* ſur les chutes et les chocs des corps, j'ai été obligé d'abandonner le ſyſtême qui fait la quantité de mouvement le produit de la maſſe par la vîteſſe; et en gardant pour M. de *Mairan*, et pour ſon mémoire, une eſtime infinie, je paſſe dans le camp oppoſé, ne pouvant juger d'une cauſe que par ſes effets, et les effets étant toujours le produit de la maſſe par le carré de la vîteſſe, dans tous les cas poſſibles et à tous les momens.

Il y a des idées bien nouvelles (et qui me paraiſſent vraies) d'un docteur *Barclai*, évêque de Cloine, ſur la manière dont nous *voyons*. Vous en lirez une petite ébauche dans ces Elémens; mais je me repens de n'en avoir pas aſſez dit. Il me paraît ſurtout qu'il décide très-bien une queſtion d'optique que perſonne n'a jamais pu réſoudre. C'eſt la raiſon pour laquelle nous voyons dans un miroir concave les objets tout autrement placés qu'ils ne devraient l'être ſuivant les lois ordinaires.

Il décide aussi la question du différend entre *Régis* et *Mallebranche*, au sujet du disque du soleil et de la lune qu'on voit toujours plus grands à l'horizon qu'au méridien, quoiqu'ils soient vus à l'horizon sous un plus petit angle. Il me paraît qu'il prouve assez que *Mallebranche* et *Régis* avaient également tort. 1737.

Pour moi qui viens d'observer ces astres à leur lever et à leur coucher avec un large tuyau de carton qui me cachait tout l'horizon, je peux vous assurer que je les ai vus tout aussi grands que quand mes yeux les regardaient sans tube. Tous les assistans en ont jugé comme moi.

Ce n'est donc pas la longue étendue du ciel et de la terre qui me fait paraître ces astres plus grands à leur lever et à leur coucher qu'au méridien, comme le dit *Mallebranche*.

J'ajouterai un article sur ce phénomène et sur celui des miroirs concaves, dans mon livre. En attendant, permettez que je vous consulte sur un fait d'une autre nature, qui me paraît très-important.

M. *Godin*, après le chevalier de *Louville*, assure enfin que l'obliquité de l'écliptique a diminué de près d'une minute depuis l'érection de la méridienne de *Cassini* à Sainte-Pétrone. Il est donc constant que voilà une nouvelle période, une révolution nouvelle qui va changer l'astronomie de face.

Il faut ou que l'équateur s'approche de l'écliptique, ou l'écliptique de l'équateur. Dans les deux cas, tous les méridiens doivent changer peu à peu. Celui de Sainte-Pétrone a donc changé : il est donc midi un peu plutôt qu'il n'était. A-t-on fait sur cela quelques observations? Le système du changement de l'obliquité,

1737. qui entraîne une si grande révolution, pourrait-il subsister sans qu'on se fût aperçu d'une aberration sensible dans le mouvement apparent des astres? Je vous prie de me mander quelles nouvelles on sait du ciel sur ce point-là.

N'a-t-on point quelques nouvelles aussi sur les mesures des degrés vers le pôle? Je serai bien attrapé si la terre n'était pas un sphéroïde aplati aux deux extrémités de l'axe; mais je crois encore que M. de *Maupertuis* trouvera la terre comme il l'a devinée. Il est fait pour s'être rencontré avec celui que *Platon* appelle l'éternel géomètre.

On ne peut être avec plus d'estime que moi, Monsieur, votre, &c.

LETTRE CCXLII.

A M. PITOT,

DE L'ACADEMIE DES SCIENCES.

Le 20 juin.

Vous devez avoir actuellement, Monsieur, tout l'ouvrage (*) sur lequel vous voulez bien donner votre avis. J'en ai commencé l'édition en Hollande, et j'ai appris depuis que le gouvernement désirait que le livre parût en France, d'une édition de Paris. M. d'*Argenson* sait de quoi il s'agit; je n'ai osé lui écrire sur cette bagatelle. La retraite où je vis ne me

(*) Les Elémens de la philosophie de *Newton*.

permet guère d'avoir aucune correſpondance à Paris, et ſurtout d'importuner les gens en place de mes affaires particulières. Sans cela, il y a long-temps que j'aurais écrit à M. d'*Argenſon*, avec qui j'ai eu l'honneur d'être élevé, et qui, depuis vingt-cinq ans, m'a toujours honoré de ſes bontés. Je compte qu'il m'a conſervé la même bienveillance. 1737.

Je vous ſupplie, Monſieur, de lui montrer cet article de ma lettre, quand vous le trouverez dans quelque moment de loiſir. Vous l'inſtruirez mieux que je ne le ferais touchant cet ouvrage. Vous lui direz qu'ayant commencé l'édition en Hollande, et en ayant fait préſent au libraire qui l'imprime, je n'ai ſongé à le faire imprimer en France que depuis que j'ai ſu qu'on déſirait qu'il y parût avec privilége et approbation.

Ce livre eſt attendu ici avec plus de curioſité qu'il n'en mérite, parce que le public s'empreſſe de chercher à ſe moquer de l'auteur de la Henriade devenu phyſicien. Mais cette curioſité maligne du public ſervira encore à procurer un prompt débit à l'ouvrage, bon ou mauvais.

La première grâce que j'ai à vous demander, Monſieur, eſt de me dire en général ce que vous penſez de cette philoſophie, et de me marquer les fautes que vous y aurez trouvées. J'ai un inſtinct qui me fait aimer le vrai; mais je n'ai que l'inſtinct, et vos lumières le conduiront.

Vous trouvez que je m'explique aſſez clairement; je ſuis comme les petits ruiſſeaux; ils ſont tranſparens parce qu'ils ſont peu profonds. J'ai tâché de préſenter les idées de la manière dont elles ſont entrées dans

1737. ma tête. Je me donne bien de la peine pour en épargner à nos Français qui, généralement parlant, voudraient apprendre sans étudier.

Vous trouverez, dans mon manuscrit, quelques anecdotes semées parmi les épines de la physique. Je fais l'histoire de la science dont je parle, et c'est peut-être ce qui sera lu avec le moins de dégoût. Mais le détail des calculs me fatigue et m'embarrasse encore plus qu'il ne rebutera les lecteurs ordinaires. C'est pour ces cruels détails surtout que j'ai recours à votre tête algébrique et infatigable ; la mienne, poëtique et malade, est fort empêchée à peser le soleil.

Si madame votre femme est accouchée d'un garçon, je vous en fais mon compliment. Ce sera un honnête homme et un philosophe de plus, car j'espère qu'il vous ressemblera. (*)

Sans aucune cérémonie, je vous prie de compter sur ma reconnaissance autant que sur mon estime et mon amitié; il serait indigne de la philosophie d'aller barbouiller nos lettres d'un votre très-humble, &c.

P. S. Vous vous moquez du monde de me remercier comme vous faites, et encore plus de parler d'acte par-devant notaire ; je le déchirerais. Votre nom me suffit, et je ne veux point que le nom d'un philosophe soit déshonoré par des obligations en parchemin. S'il n'y avait que des gens comme nous, les gens de justice n'auraient pas beau jeu.

(*) Le fils de M. *Pitot* est actuellement avocat général de la cour des aides de Montpellier.

LETTRE CCXLIII. 1737.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Le 22 juin.

J'AI reçu vos lettres, mon cher *Isaac*, comme nos pères reçurent les cailles dans le déſert; mais je ne me laſſerai pas de vos lettres comme ils ſe laſsèrent de leurs cailles. Souvenez-vous que je vous ai toujours aſſuré un ſuccès invariable pour les Lettres juives. Comptez que vous vous laſſerez plutôt d'en écrire, que le public de les lire et de les déſirer.

Je ſuis très-aiſe que vous ayez exécuté ce petit projet d'Anecdotes littéraires. Le goût que vous avez pour le bon et pour le vrai ne vous permettra pas de paſſer ſous ſilence les Viſions de *Marie Alacoque :*

Les vers français que *Jéſu-Chriſt* a faits pour cette ſainte; vers qui feraient penſer que notre divin Sauveur était un très-mauvais poëte, ſi on ne ſavait d'ailleurs que *Languet*, archevêque de Sens, a été le *Pellegrin* qui a fait ces vers de *Jéſu-Chriſt :*

L'impertinence abſurde des jéſuites qui, dans leur miſérable journal, viennent d'aſſurer que l'Eſſai ſur l'homme, de *Pope*, eſt un ouvrage diabolique contre la religion chrétienne :

Le ſtyle d'un certain père *Regnault*, auteur des Entretiens phyſiques; ſtyle digne de ſon ignorance. Ce bon père a la juſtice d'appeler les admirables découvertes et les démonſtrations de *Newton* ſur la

1737. lumière, *un ſyſtême;* et enſuite il a la modeſtie de propoſer le ſien. Il dit qu'*Hercule était phyſicien*, et qu'on ne pouvait réſiſter à *un phyſicien de cette force.* Il examine la queſtion du vide, et il dit ingénieuſement : Voyons s'il y a du vide *ailleurs que dans la bouteille ou dans la bourſe.*

C'eſt-là le ſtyle de nos beaux eſprits ſavans, qui ne peuvent imiter que les défauts de *Voiture* et de *Fontenelle.*

Pareilles impertinences dans le père *Caſtel* qui, dans un livre de mathématiques, pour faire comprendre que le cercle eſt un compoſé d'un infini de lignes droites, introduit un ouvrier feſant un talon de ſouliers, qui dit qu'un cône n'eſt qu'un pain de ſucre, &c. &c.; et que ces notions ſuffiſent pour être bon mathématicien.

Les cabales et les intrigues pour faire réuſſir de mauvaiſes pièces, et pour faire croire qu'elles ont réuſſi, quand elles ont fait bâiller le peu d'auditeurs qu'elles ont eus : témoin l'Ecole des amis, Childéric, et tant d'autres qu'on ne peut lire.

Enfin, vous ne manquerez pas de matières. Vous aurez toujours de quoi venger et éclairer le public.

Vous faites fort bien, tandis que vous êtes encore jeune, d'enrichir votre mémoire par la connaiſſance des langues; et puiſque vous faites aux belles-lettres l'honneur de les cultiver, il eſt bon que vous vous faſſiez un fonds d'érudition, qui donnera toujours plus de poids à votre gloire et à vos ouvrages. Tout eſt également frivole en ce monde; mais il y a des inutilités qui paſſent pour ſolides, et ces inutilités-là ne ſont pas à négliger. Tôt ou tard vous en recueillerez

le fruit, soit que vous restiez dans les pays étrangers, soit que vous rentriez dans votre patrie. 1737.

Voici une lettre que j'ai reçue, laquelle doit vous confirmer dans l'idée que vous avez de *Rousseau*. Adieu; je vous aime autant qu'il est méprisable. Je vous suis attaché pour toute ma vie.

LETTRE CCXLIV.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Octobre.

Monsieur de *Brézé* est-il bien solide? Qu'en pensez-vous, mon prudent ami? Cet article d'intérêt mûrement examiné, prenez vingt mille livres chez M. *Michel*, et donnez-les à M. de *Brézé*, en rentes viagères au denier dix. Cet emploi sera d'autant plus agréable, qu'on sera payé aisément et régulièrement sur ses maisons à Paris. Arrangez cette affaire pour le mieux, et une fois arrangée, si la terre de Spoy peut se donner pour cinquante mille livres, nous les trouverons vers le mois d'avril. Nous vendrons des actions, nous emprunterons au denier vingt, cela ne sera difficile ni à vous ni à moi; la vie est courte. *Salomon* dit qu'il faut jouir: je songe à jouir, et pour cela je me sens une grande vocation pour être jardinier, laboureur et vigneron; peut-être même réussirai-je mieux à planter des arbres, à bêcher la terre et à la faire fructifier, qu'à faire des tragédies, de la chimie, des poëmes épiques, et autres sublimes sottises

1737. qui font des ennemis implacables. Donnez l'Enfant prodigue à *Prault*, moyennant cinquante louis d'or, ſix cents francs tout de ſuite, et un billet pour les autres ſix cents livres, payables quand ce malheureux Enfant verra le jour. Cet argent ſera employé à quelque bonne œuvre. Je m'en tiens à mon lot, qui eſt un peu de gloire et quelques coups de ſifflets.

LETTRE CCXLV.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 3 novembre.

N'OSANT vous écrire par la poſte, je me ſers de cet homme qui part de Cirey, et qui ſe charge de ma lettre. Croiriez-vous bien que la plus lâche et la plus infame calomnie qu'un prêtre puiſſe inventer, a été cauſe de mon voyage en Hollande? Vous avez été, avec pluſieurs honnêtes gens, enveloppé vous-même dans cette calomnie abſurde dont vous ne vous doutez pas. Il ne m'eſt pas permis encore de vous dire ce que c'eſt. Je vous demande même en grâce, mon cher ami, au nom de la tendre amitié qui nous unit depuis plus de vingt ans, et qui ne finira qu'avec ma vie, de ne paraître pas ſeulement ſoupçonner que vous ſachiez qu'il y a eu une calomnie ſur notre compte. Ne dites point ſurtout que vous ayez reçu de lettre de moi; cela eſt de très-grande conſéquence. Il vous paraîtra ſans doute ſurprenant qu'il y ait une pareille inquiſition ſecrète; mais enfin elle exiſte, et il faut que les honnêtes

honnêtes gens, qui sont toujours les plus faibles, cèdent aux plus forts. J'avais voulu vous écrire par M. l'abbé du *Resnel*, qui est venu passer un mois à Cirey, et je ne me suis privé de cette consolation que parce qu'il ne devait retourner à Paris qu'après la Saint-Martin. Mon cher *Thiriot*, quand vous saurez de quoi il a été question, vous rirez et vous serez indigné à l'excès de la méchanceté et du ridicule des hommes. J'ai bien fait de ne vivre que dans la cour d'*Emilie*, et vous faites très-bien de ne vivre que dans celle de *Pollion*. 1737.

Je lus, il y a un mois, le petit extrait que mademoiselle *Deshayes* avait fait de l'ouvrage de l'*Euclide-Orphée*, et je dis à madame *du Châtelet* : Je suis sûr qu'avant qu'il soit peu *Pollion* épousera cette muse-là. Il y avait dans ces trois ou quatre pages une sorte de mérite peu commun; et cela, joint à tant de talens et de grâces, fait en tout une personne si respectable, qu'il était impossible de ne pas mettre tout son bonheur et toute sa gloire à l'épouser. Que leur bonheur soit public, mon cher ami, et que mes complimens soient bien secrets, je vous en conjure. Je souhaite qu'on se souvienne de moi dans votre temple des muses; je veux être oublié par-tout ailleurs.

Je viens de lire les paroles de Castor et Pollux. Ce poëme est plein de diamans brillans; cela étincelle de pensées et d'expressions fortes. Il y manque quelque petite chose que nous sentons bien tous, et que l'auteur sent aussi; mais c'est un ouvrage qui doit faire grand honneur à son esprit. Je n'en sais pas le succès; il dépend de la musique, et des fêtes, et des acteurs. Je souhaiterais de voir cet opéra avec vous,

1737. d'en embrasser les auteurs, de souper avec eux et avec vous, mon cher ami, si je pouvais souhaiter quelque chose ; mais mon petit paradis terrestre me retiendra jusqu'à ce que quelque diable m'en chasse.

Vous savez peut-être que le seul vrai prince qu'il y ait en Europe nous a envoyé dans notre Eden un petit ambassadeur (*) qu'il qualifie de son ami intime, et qui mérite ce titre. Les autres rois n'ont que des courtisans, mais notre prince n'aura que des amis. Nous avons reçu celui-ci comme *Adam* et *Eve* reçoivent l'ange dans le Paradis de *Milton*, à cela près qu'il a fait meilleure chère, et qu'il a eu des fêtes plus galantes. Notre prince devient tous les jours plus étonnant ; c'est un prodige de talens et de vraie vertu. Je crains qu'il ne meure. Les hommes ne sont pas faits pour être gouvernés par un tel homme ; ils ne méritent pas d'être heureux.

Il m'envoie quelquefois de gros paquets qui font six mois en route, et qui probablement arriveraient plutôt s'ils passaient par vos mains. Je voudrais bien que vous fussiez notre unique correspondant. Je me flatte que dans peu il me sera permis d'écrire librement à mes amis. Le nombre ne sera pas grand, et vous serez toujours à la tête.

Vous devriez bien aller voir mes nièces, qui ont perdu leur père. Vous me ferez grand plaisir de leur parler de leur oncle le solitaire (sans témoins s'entend). Il y a là une nièce aînée qui est une élève de *Rameau*, et qui a l'esprit aimable. Je voudrais bien l'avoir auprès de moi, aussi-bien que sa sœur. Vous pourriez

(*) Le baron de *Keyserling*.

leur en inſpirer l'envie ; elles ne ſe repentiraient pas du voyage. 1737.

Mandez-moi donc des nouvelles de votre ſanté, de vos plaiſirs, de tout ce qui vous regarde, et de nos amis que j'embraſſe en bonne fortune. Adieu, mon très-cher ami que j'aimerai toujours.

LETTRE CCXLVI.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Novembre.

VOTRE patience, mon cher abbé, va être miſe à une étrange queſtion ; je tremble qu'elle n'en puiſſe ſoutenir l'épreuve. J'eſpère tout de votre amitié. Affaires temporelles, affaires ſpirituelles, ce ſont-là les deux grands ſujets du long bavardage que je vais vous faire.

M. de *Lezeau* me doit trois ans ; il faut le preſſer ſans trop l'importuner. Une lettre au prince de *Guiſe*, cela ne coûte rien et avance les affaires. Les *Villars* et les d'*Auneuil* doivent deux années ; il faut poliment et ſagement remontrer à ces meſſieurs leurs devoirs à l'égard de leurs créanciers ; il faut auſſi terminer avec M. de *Richelieu*, et en paſſer par où l'on voudra. J'aurais de grandes objections à faire ſur ce qu'il me propoſe ; mais j'aime encore mieux une concluſion qu'une objection. Concluez donc, mon cher ami ; je m'en rapporte aveuglément à vos lumières qui me ſont toujours très-utiles.

1737. *Prault* doit donner cinquante francs à monsieur votre frère. Je le veux; c'est un petit pot de vin, une bagatelle qui est entrée dans mon marché; et quand cette bagatelle sera payée, monsieur votre frère grondera de ma part le négligent *Prault* qui, dans les envois des livres que je veux, met toujours des retards qui m'impatientent cruellement; rien de tout ce qu'il m'expédie, n'arrive à point nommé.

Monsieur votre frère demandera ensuite à ce libraire, ou à tel autre qu'il voudra, un Puffendorf, la Chimie de *Boërhaave* la plus complète; une Lettre sur la divisibilité de la matière, chez *Jombert;* la Table des trente premiers tomes de l'Histoire de l'académie des sciences; *Mariotte*, de la nature de l'air; *idem*, du froid et du chaud; *Boyle*, *de ratione inter ignem et flammam*, difficile à trouver; c'est l'affaire de monsieur votre frère.

Autres commissions. Deux rames de papier de ministre, autant de papier à lettres, le tout papier d'Hollande; douze bâtons de cire d'Espagne à l'esprit de vin, une sphère copernicienne, un verre ardent des plus grands, mes estampes du Luxembourg, deux globes avec leurs pieds, deux thermomètres, deux baromètres, les plus longs sont les meilleurs; deux planches bien graduées, des terrines, des retortes. En fait d'achat, mon ami, qu'on préfère toujours le beau et le bon un peu cher, au médiocre moins coûteux.

Voilà pour le bel esprit qui cherche à s'instruire à la suite des *Fontenelle*, des *Boyle*, des *Boërhaave* et autres savans. Ce qui suit est pour l'homme matériel qui digère fort mal, qui a besoin de faire, à ce qu'on lui

dit, de grands exercices, et qui, outre ce besoin de nécessité, a encore d'autres besoins de société. Je vous prie, en conséquence, de lui faire acheter un bon fusil, une jolie gibecière avec appartenances, marteaux d'armes, tire-bourre, et grandes boucles de diamans pour souliers, autres boucles à diamans pour jarretières; vingt livres de poudre à poudrer, dix livres de poudre de senteur, une bouteille d'essence au jasmin, deux énormes pots de pommade à la fleur d'orange, deux houppes à poudrer, un très-bon couteau, trois éponges fines, trois balais pour secrétaire, quatre paquets de plumes, deux pinces de toilette très-propres, une paire de ciseaux de poche très-bons, deux brosses à frotter, enfin trois paires de pantoufles bien fourrées; et puis je ne me souviens de rien de plus. 1737.

De tout cela on fera un ballot, deux s'il le faut, trois même s'ils sont nécessaires. Votre emballeur est excellent. Envoyez le tout par Joinville, non à mon adresse, car je suis en Angleterre, je vous prie de vous en souvenir, mais à l'adresse de madame de *Champbonin*.

Tout cela coûte, me direz-vous; et où prendre de l'argent? Où vous voudrez, mon cher abbé; on a des actions, on en fond: il ne faut jamais rien négliger de son plaisir, parce que la vie est courte; je serai tout à vous pendant cette courte vie.

1737.

LETTRE CCXLVII.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 6 décembre.

Je vois par votre lettre, mon cher ami, que vous êtes très-peu inſtruit de la raiſon qui m'a forcé de me priver pour un temps du commerce de mes amis; mais votre commerce m'eſt ſi cher que je ne veux pas haſarder de vous en parler dans une lettre qui peut fort bien être ouverte, malgré toutes mes précautions.

J'ai cru devoir mander au Prince royal la calomnie dont je vous remercie de m'avoir inſtruit. Vous croyez bien que je ne fais, ni à lui ni à moi, l'outrage de me juſtifier; je lui dis ſeulement que votre zèle extrême pour ſa perſonne ne vous a pas permis de me cacher cette horreur, et que les mêmes ſentimens m'engagent à l'en avertir. Je crois que c'eſt un de ces attentats mépriſables, un de ces crimes de la canaille, que les rois doivent ignorer. Nous autres philoſophes, nous devons penſer comme des rois; mais malheureuſement la calomnie nous fait plus de mal réel qu'à eux.

Vous deviez bien m'envoyer les verſiculets du prince et la réponſe. Vous me direz que c'était à moi d'en faire, et que je ſuis bien impertinent de reſter dans le ſilence quand les ſavans et les princes s'empreſſent à rendre hommage à madame de *la Poplinière*.

Mais quoi ! si ma muse échauffée 1737.
Eût loué cet objet charmant,
Qui réunit si noblement
Les talens d'Euclide et d'Orphée,
Ce serait un faible ornement
Au piédestal de son trophée.
La louer est un vain emploi ;
Elle régnera bien sans moi
Dans ce monde et dans la mémoire ;
Et l'heureux maître de son cœur,
Celui qui fait seul son bonheur,
Pourrait seul augmenter sa gloire.

A propos de vers, on imprime l'Enfant prodigue un peu différent de la détestable copie qu'ont les comédiens, et que vous avez envoyée (dont j'enrage) au Prince royal.

Je n'ai encore fait que deux actes de Mérope, car j'ai un cabinet de physique qui me tient au cœur. *Pluribus attentus, minor ad singula.*

Je trouve dans Castor et Pollux des traits charmans ; le tout ensemble n'est pas peut-être bien tissu. Il y manque le *molle et amœnum*, et même il y manque de l'intérêt. Mais, après tout, je vous avoue que j'aimerais mieux avoir fait une demi-douzaine de petits morceaux qui sont épars dans cette pièce, qu'un de ces opéra insipides et uniformes. Je trouve encore que les vers n'en sont pas toujours bien lyriques, et je crois que le récitatif a dû beaucoup coûter à notre grand *Rameau*. Je ne songe point à sa musique que je n'aye de tendres retours pour Samson. Est-ce qu'on n'entendra jamais à l'opéra :

1737.

Profonds abymes de la terre,
Enfer, ouvre-toi, &c. ?

Mais ne pensons plus aux vanités du monde.

Je vous remercie, mon ami, d'avoir consolé mes nièces : je ne leur proposais un voyage à Cirey qu'en cas que leurs affaires et les bienséances s'accommodassent avec ce voyage. Mais voici une autre négociation qui est assez digne de la bonté de votre cœur et du don de persuader dont DIEU a pourvu votre esprit accort et votre longue physionomie.

Si madame *Pagnon* voulait se charger de marier la cadette à quelque bon gros robin, je me chargerais de marier l'aînée à un jeune homme de condition, dont la famille entière m'honore de la plus tendre et de la plus inviolable amitié. Assurément je ne veux pas hasarder de la rendre malheureuse ; elle aurait affaire à une famille qui ferait à ses pieds; elle serait maîtresse d'un château assez joli qu'on embellirait pour elle. Un bien médiocre la ferait vivre avec beaucoup plus d'abondance que si elle avait quinze mille livres de rente à Paris. Elle passerait une partie de l'année avec madame *du Châtelet ;* elle viendrait à Paris avec nous dans l'occasion : enfin, je serais son père.

C'est, mon cher ami, ce que je lui propose, en cas qu'elle ne trouve pas mieux. Dieu me préserve de prétendre gêner la moindre de ses inclinations : attenter à la liberté de son prochain me paraît un crime contre l'humanité; c'est le péché contre nature. C'est à votre prudence à sonder ses inclinations. Si, après que vous lui aurez présenté ce parti avec vos

lèvres de persuasion, elle le trouve à son gré, alors qu'elle me laisse faire. Vous pourrez lui insinuer un peu de dégoût pour la vie médiocre qu'elle mènerait à Paris, et beaucoup d'envie de s'établir honnêtement. Ce serait ensuite à elle à ménager tout doucement l'esprit de ses oncles. 1737.

Tout ceci, comme vous le voyez, est l'exposition de la pièce; mais le dernier acte n'est pas, je crois, près d'être joué. Je remets l'intrigue entre vos mains.

Voici un petit mot de lettre pour l'ami *Berger*. Adieu, je vous embrasse. Comment donc le gentil *Bernard* a-t-il quitté *Pollion* et *Tucca*?

Je reçois dans le moment une lettre de ma nièce, qui me fait beaucoup de plaisir. Elle n'est pas loin d'accepter ce que je lui propose, et elle a raison. *Vale.*

LETTRE CCXLVIII.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Décembre.

Vous me parlez, mon cher abbé, d'un bon homme de chimiste, et je vous écoute avec plaisir; vous me proposez ensuite de le prendre avec moi, je ne demande pas mieux. Il sera ici d'une liberté entière, pas mal logé, bien nourri, une grande commodité pour cultiver à son aise son talent de chimiste; mais il faudrait qu'il sût dire la messe, et qu'il voulût la dire les dimanches et les fêtes dans la chapelle du

1737. château : cette messe est une condition sans laquelle je ne puis me charger de lui. Je lui donnerai cent écus par an ; mais je ne peux rien faire de plus.

Il faut encore l'instruire qu'on mange très-rarement avec madame la marquise *du Châtelet*, dont les heures de repas ne sont pas trop réglées ; mais il y a la table de M. le comte *du Châtelet* son fils, et d'un précepteur, homme d'esprit, servie régulièrement à midi et à huit heures du soir. M. *du Châtelet* père y mange souvent, et quelquefois nous soupons tous ensemble. D'ailleurs on jouit ici d'une grande liberté. On ne peut lui donner, pour le présent, qu'une chambre avec antichambre. S'il accepte mes propositions, il peut venir et apporter tous ses instrumens de chimie. S'il a besoin d'argent, vous pourrez lui donner un quartier d'avance, à condition qu'il partira sur le champ. S'il tarde à partir, ne tardez pas, mon cher trésorier, à m'envoyer de l'argent par la voie du carrosse. Au lieu de deux cents cinquante louis, envoyez-en hardiment trois cents avec les livres et les bagatelles que j'ai demandés.

Au reste, mon cher ami, je suppose que votre chimiste est un homme sage, puisque vous le proposez : dites-moi son nom, car encore faut-il que je sache comment il s'appelle. S'il fait des thermomètres à la *Farenheit*, il en fera ici, et il rendra service à la physique. Ces thermomètres quadrent-ils avec ceux de *Réaumur* ? Ces instrumens ne conviennent qu'autant qu'ils sonnent la même octave.

LETTRE CCXLIX. 1737.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Décembre.

Je vous prie, mon cher abbé, de faire chercher une montre à secondes chez *Leroi*, ou chez *Lebon*, ou chez *Tiout*, enfin la meilleure montre, soit d'or, soit d'argent, il n'importe; le prix n'importe pas davantage. Si vous pouvez charger l'honnête savoyard que vous nous avez déjà envoyé ici à cinquante sous par jour, (et que nous récompenserons encore, outre le prix convenu,) de cette montre à répétition, vous l'expédierez tout de suite, et vous ferez là une affaire dont je serai bien satisfait.

D'*Hombre*, que vous connaissez, a fait banqueroute; il me devait quinze cents francs; il vient de faire un contrat avec ses créanciers, que je n'ai point signé. Parlez, je vous prie, à un procureur, et qu'on m'exploite ce drôle dont je suis très-mécontent.

J'ai lu l'épître de d'*Arnaud;* je ne crois pas que cela soit imprimé, ni doive l'être. Dites-lui que ma santé ne me permet d'écrire à personne, mais que je l'aime beaucoup. Retenez-le à dîner quelquefois chez M. *du Breuil*, je payerai les poulardes très-volontiers; éprouvez son esprit et sa probité, afin que je puisse le placer. — Je vous le répète, mon cher ami, vous avez carte blanche sur tout, et je n'ai jamais que des remercîmens à vous faire.

1737.

LETTRE CCL.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Décembre.

On m'avait mandé, mon cher ami, que tous les meubles d'*Arouet* avaient été brûlés, et son logement consumé : je vois avec plaisir que cela n'est pas. Ne négligez rien, je vous en conjure, tant auprès de Me *Picard* qu'auprès de ses connaissances, pour découvrir le mariage secret d'*Arouet*. Cela m'est important, car je suis sur le point de marier une de mes nièces. On le dit fort intrigué dans cette affaire des convulsions. Quel fanatisme ! mon cher, ne donnez pas dans ces horribles folies : tout bon français applaudit à un bon janséniste qui crie contre les formulaires et les excommunications, et qui se moque un peu de l'infaillibilité du pape ; mais on méprise un insensé qui se fait crucifier, et un imbécille qui assiste à ces crucifiemens de galetas.

Je sais bien qu'il ne serait pas mal que je fusse à Paris ; mais je crois mes intérêts mieux entre vos mains qu'entre les miennes ; et l'ancien trésorier du chapitre de Saint-Méri a, pour conduire les affaires de ce bas monde, infiniment plus d'intelligence que son ami le philosophe, qui, dans sa solitude de Cirey, fait des vers, étudie *Newton*, le tout avec assez peu de succès, et qui en outre digère fort mal.

LETTRE CCLI. 1737.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 21 décembre.

Je réponds en hâte, mon cher ami, à votre lettre du 18, touchant l'article qui concerne mes nièces. Vous mandez à madame *du Châtelet* que vous pensez que je veux faire plus de bien à ce gentilhomme que je propose qu'à ma nièce même. Je crois en faire beaucoup à tous les deux, et je crois en faire à moi-même en vivant avec une personne à qui le sang et l'amitié m'unissent, qui a des talens, et dont l'esprit me plaît beaucoup. Je trouve de plus une charge très-honnête, convenable à un gentilhomme, et qui plus est, lucrative, que ma nièce pourrait acheter, et, qui lui appartiendrait en propre. Je connais moins la cadette que l'aînée; mais quand il s'agira d'établir cette cadette, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir. Si ma nièce aînée était contente de sa campagne, et qu'elle voulût avoir un jour sa sœur auprès d'elle; si cette sœur aimait mieux être dame de château que citadine de Paris mal-aisée, je trouverais bien à la marier dans notre petit paradis terrestre. Au bout du compte, je n'ai réellement de famille qu'elles; je serai très-aise de me les attacher. Il faut songer qu'on devient vieux, infirme, et qu'alors il est doux de retrouver des parens attachés par la reconnaissance. Si elles se marient à des bourgeois de Paris, serviteur très-humble, elles sont perdues pour moi. Vieillir fille

1737. est un piètre état. Les princesses du sang ont bien de la peine à soutenir cet état contre nature. Nous sommes nés pour avoir des enfans. Il n'y a que quelques fous de philosophes, du nombre desquels nous sommes, à qui il soit décent de se sauver de la règle générale. Je peux vous assurer enfin que je compte faire le bonheur de mademoiselle *Mignot*, mais il faut qu'elle le veuille; et vous qui êtes fait pour le bonheur des autres, c'est votre métier de contribuer au sien.

Faites ma cour, mon cher ami, à *Pollion*, à *Polymnie*, à *Orphée*. Je vous embrasse tendrement.

LETTRE CCLII.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 23 décembre.

Mon cher ami, je n'ai rien à ajouter ni à la peinture que la déesse de Cirey fait de notre vie philosophique, ni aux souhaits de partager quelque temps cette vie avec vous. Si certaine chose que j'ai entamée réussissait, il faudrait bien vous voir à toute force, au bout du compte. *Pollion* vous donnerait sa chaise de poste jusqu'à Troies, et à Troies vous trouveriez la mienne et des relais. En un jour et demi vous feriez le voyage, et puis *ô noctes cœnæque Deûm!* On sait bien qu'on ne pourrait vous garder long-temps, mais enfin on vous verrait.

Je suis d'autant plus fâché de la déconvenue des *Linant*, que le frère commençait à faire de bons vers,

et que sa tragédie n'était pas en si mauvais train. Quand je vois qu'un disciple d'*Apollon* pêche par le cœur, je ressens les douleurs d'un directeur qui apprend que sa pénitente est au b..... 1737.

Ma nièce n'a point voulu de mon campagnard, je ne lui en sais aucun mauvais gré. J'aurais voulu trouver mieux pour elle. Cependant il est certain qu'elle aurait eu huit mille livres de rente au moins; mais enfin elle ne l'a pas voulu, et vous savez si je veux la gêner. Je ne veux que son bonheur, et je mettrais une partie du mien à pouvoir vivre quelquefois avec elle. Dieu veuille que quelque plat bourgeois de Paris ne l'ensevelisse pas dans un petit ménage avec des caillettes de la rue Thibautodé. Il me semble qu'elle était faite pour Cirey. Une tragédie nouvelle est actuellement le démon qui tourmente mon imagination. J'obéis au dieu ou au diable qui m'agite. Physique, géométrie, adieu jusqu'à Pâques: sciences et arts, vous servez par quartier chez moi; mais *Thiriot* est dans mon cœur toute l'année. Votre frère m'a envoyé des habits qui sont si beaux que j'en suis honteux.

Portez-vous bien, aimez-moi, écrivez-moi.

A propos, j'ai corrigé les premiers actes d'Oedipe, Zaïre, et tous mes petits ouvrages; toujours enfantant, toujours léchant. Mais le monde est trop méchant.

1737.

LETTRE CCLIII.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Il eſt impoſſible, mon cher ami, qu'il y ait trente-un volumes de pièces de l'académie des ſciences, depuis qu'elle diſtribue des prix. Il faut que vous ayez pris la malheureuſe académie françaiſe pour l'académie des ſciences. On envoya un jour dix-huit ſinges à un homme qui avait demandé dix-huit cygnes pour mettre ſur ſon canal. J'ai bien la mine d'avoir trente-un ſinges, au lieu de dix-huit cygnes qu'il me fallait. Si l'on a fait, mon cher abbé, ce *quiproquo*, comme je le préſume, il faut vîte acheter les volumes des pièces qui ont remporté le prix à la véritable académie, et je vous renverrai les ennuyeux complimens de la pauvre académie françaiſe. Franchement, il ſerait dur d'avoir des complimens que je ne lis pas, au lieu de bons ouvrages dont j'ai beſoin.

Fin du premier tome du Recueil des Lettres de M. de Voltaire.

TABLE

TABLE ALPHABETIQUE

DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

ANONYMES.

LETTRE I. Page 69
LETTRE II. 250

ALBERONI. (M. le cardinal) 283

ARGENS. (M. le marquis d')

LETTRE I. 410
LETTRE II. 439
LETTRE III. 444
LETTRE IV. 453
LETTRE V. 457
LETTRE VI. 477

ARGENTAL. (M. le comte d')

LETTRE I. 209
LETTRE II. 218
LETTRE III. 242
LETTRE IV. 246
LETTRE V. 248
LETTRE VI. 251
LETTRE VII. 256
LETTRE VIII. 301

LETTRE IX. 314
LETTRE X. 331
LETTRE XI. 355
LETTRE XII. 384
LETTRE XIII. 387
LETTRE XIV. 427
LETTRE XV. 446
LETTRE XVI. 464

ASSELIN, (M. l'abbé) *proviseur du collége d'Harcourt.*

LETTRE I. 269
LETTRE II. 303
LETTRE III. 307
LETTRE IV. 340

B.

BAINAST. (M.) 158

BERGER. (M.)

LETTRE I. 180
LETTRE II. 265
LETTRE III. 286
LETTRE IV. 294
LETTRE V. 361
LETTRE VI. 392
LETTRE VII. 393
LETTRE VIII. 404
LETTRE IX. 409

LETTRE X. 414
LETTRE XI. 426
LETTRE XII. 441

BERNIERES. (Madame la préſidente de)
LETTRE I. 17
LETTRE II. 19
LETTRE III. 20
LETTRE IV. 22
LETTRE V. 24
LETTRE VI. 32
LETTRE VII. 34
LETTRE VIII. 37
LETTRE IX. 48
LETTRE X. 49
LETTRE XI. 52
LETTRE XII. 55
LETTRE XIII. 57
LETTRE XIV. 59
LETTRE XV. 61
LETTRE XVI. 67

BRETEUIL. (M. le baron de) 25

BROSSETTE. (M.)
LETTRE I. 107
LETTRE II. 192

C.

CHAMPBONIN. (Madame de) 448

CHAULIEU. (M. l'abbé de) 8

CHAUSSÉE. (M. de la) 386

CIDEVILLE, (M. de) *conseiller au parlement de Rouen.*

LETTRE I. 83
LETTRE II. 85
LETTRE III. 89
LETTRE IV. 92
LETTRE V. 94
LETTRE VI. 100
LETTRE VII. 102
LETTRE VIII. 105
LETTRE IX. 106
LETTRE X. 109
LETTRE XI. 110
LETTRE XII. 119
LETTRE XIII. 120
LETTRE XIV. 121
LETTRE XV. 138
LETTRE XVI. 144
LETTRE XVII. 151
LETTRE XVIII. 154
LETTRE XIX. 156
LETTRE XX. 168

LETTRE XXI. 171
LETTRE XXII. 172
LETTRE XXIII. 176
LETTRE XXIV. 179
LETTRE XXV. 181
LETTRE XXVI. 182
LETTRE XXVII. 186
LETTRE XXVIII. 190
LETTRE XXIX. 194
LETTRE XXX. 195
LETTRE XXXI. 198
LETTRE XXXII. 200
LETTRE XXXIII. 202
LETTRE XXXIV. 212
LETTRE XXXV. 214
LETTRE XXXVI. 215
LETTRE XXXVII. 216
LETTRE XXXVIII. 221
LETTRE XXXIX. 226
LETTRE XL. 240
LETTRE XLI. 260
LETTRE XLII. 261
LETTRE XLIII. 267
LETTRE XLIV. 277
LETTRE XLV. 305
LETTRE XLVI. 336
LETTRE XLVII. 351
LETTRE XLVIII. 389
LETTRE XLIX. 390

LETTRE L. 400
LETTRE LI. 433
LETTRE LII. 462

COMÉDIENS FRANÇAIS, *au sujet de la tragédie d'Alzire.* 319

CONDAMINE. (M. de la) 229

D.

DEFFANT. (Madame la marquise du)
LETTRE I. 127
LETTRE II. 219
LETTRE III. 377

DESFONTAINES, (L'abbé) *sur une rétractation de ce journaliste.* 309

DESFORGES-MAILLARD. (M.)
LETTRE I. 153
LETTRE II. 255
LETTRE III. 266

F.

FAVIERES. (M.) 76

FAYE, (M. de la) *secrétaire du cabinet du roi.* 399

FORMONT. (M. de)
LETTRE I. 73
LETTRE II. 86

LETTRE III. 87
LETTRE IV. 90
LETTRE V. 96
LETTRE VI. 98
LETTRE VII. 113
LETTRE VIII. 115
LETTRE IX. 117
LETTRE X. 122
LETTRE XI. 124
LETTRE XII. 128
LETTRE XIII. 129
LETTRE XIV. 132
LETTRE XV. 137
LETTRE XVI. 165
LETTRE XVII. 204
LETTRE XVIII. 206
LETTRE XIX. 224
LETTRE XX. 232
LETTRE XXI. 237
LETTRE XXII. 239
LETTRE XXIII. 253
LETTRE XXIV. 263
LETTRE XXV. 268
LETTRE XXVI. 275
LETTRE XXVII. 312

G.

GAUSSIN. (Mademoiselle) 74

J.

JORE, (M.) *libraire.* 381

JOSSE, (M.) *libraire.* 136

L.

LAMARE. (M. de) 369

M.

MAIRAN. (M. de)

LETTRE I. 416

LETTRE II. 428

MAUPERTUIS. (M. de)

LETTRE I. 134

LETTRE II. 207

MIMEURE. (Madame la marquise de)

LETTRE I. 3

LETTRE II. 6

LETTRE III. 7

LETTRE IV. 10

MOUSSINOT, (M. l'abbé) *chanoine et trésorier du chapitre de Saint-Méry, à Paris, et trésorier de M. de Voltaire.*

LETTRE I. 379

LETTRE II. 402

LETTRE III. 403
LETTRE IV. 419
LETTRE V. 421
LETTRE VI. 443
LETTRE VII. 465
LETTRE VIII. 466
LETTRE IX. 467
LETTRE X. 469
LETTRE XI. 479
LETTRE XII. 483
LETTRE XIII. 489
LETTRE XIV. 491
LETTRE XV. 492
LETTRE XVI. 496

N.

NEUVILLE. (Madame la comteſſe de la) 235

P.

PALLU, (M.) *intendant de Moulins.* 349
PITOT, (M.) *de l'académie des ſciences.*
LETTRE I. 471
LETTRE II. 474
PONT-DE-VESLE, (M. de) *lecteur du roi.* 412

R.

RICHELIÉU. (M. le duc de) 244
ROUSSEAU. (M. J. B.) 14

S.

SADE. (M. l'abbé de) 184
S'GRAVESENDE. (M. de) 449

T.

THIRIOT. (M.)
LETTRE I. 12
LETTRE II. 13
LETTRE III. 35
LETTRE IV. 39
LETTRE V. 42
LETTRE VI. 46
LETTRE VII. 54
LETTRE VIII. 64
LETTRE IX. 71
LETTRE X. 78
LETTRE XI. 79
LETTRE XII. 81
LETTRE XIII. 95
LETTRE XIV. 140

LETTRE XV. 146
LETTRE XVI. 148
LETTRE XVII. 160
LETTRE XVIII. 163
LETTRE XIX. 169
LETTRE XX. 174
LETTRE XXI. 271
LETTRE XXII. 272
LETTRE XXIII. 279
LETTRE XXIV. 281
LETTRE XXV. 284
LETTRE XXVI. 288
LETTRE XXVII. 290
LETTRE XXVIII. 292
LETTRE XXIX. 297
LETTRE XXX. 316
LETTRE XXXI. 321
LETTRE XXXII. 322
LETTRE XXXIII. 324
LETTRE XXXIV. 325
LETTRE XXXV. 328
LETTRE XXXVI. 333
LETTRE XXXVII. 338
LETTRE XXXVIII. 341
LETTRE XXXIX. 343
LETTRE XL. 345
LETTRE XLI. 357
LETTRE XLII. 363
LETTRE XLIII. 366

LETTRE XLIV. 367
LETTRE XLV. 372
LETTRE XLVI. 375
LETTRE XLVII. 395
LETTRE XLVIII. 397
LETTRE XLIX. 407
LETTRE L. 413
LETTRE LI. 420
LETTRE LII. 422
LETTRE LIII. 424
LETTRE LIV. 450
LETTRE LV. 455
LETTRE LVI. 458
LETTRE LVII. 460
LETTRE LVIII. 480
LETTRE LIX. 486
LETTRE LX. 493
LETTRE LXI. 494

TRESSAN. (M. le comte de) 436

Fin de la Table du tome premier.

Dl 5771

VD18

ULB Halle 3
005 812 607

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711779-p0525-1


Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711779-p0526-7

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME CINQUANTE-DEUXIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1784.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711779-p0527-2